This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

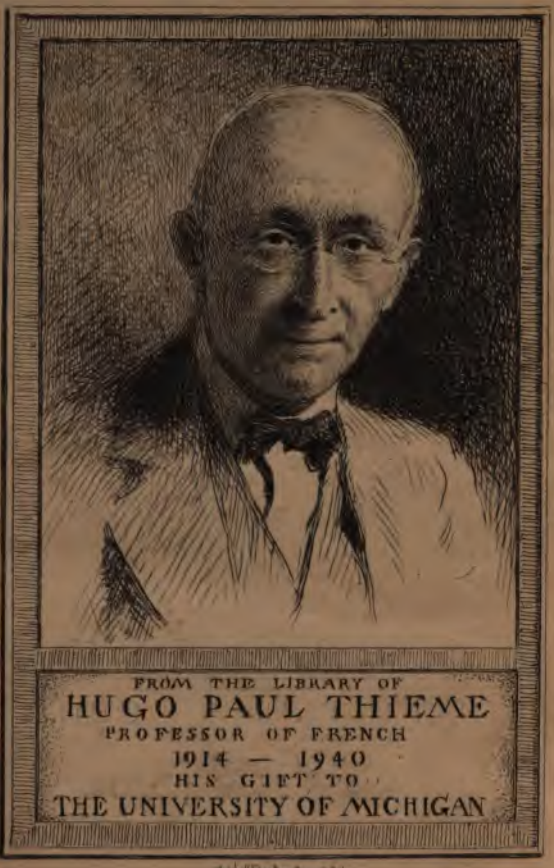
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NOS MEILLEURS AMIS SONT LES LIVRES
M.P. THIELME

NOS
MEILLEURS
AMIS
LES
LIVRES
SONT



FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

PQ
1161
.L49

BIBLIOTHEQUE

POËTIQUE.

TOME QUATRIEME.

BIBLIOTHEQUE
POËTIQUE,
OU
NOUVEAU CHOIX
DES PLUS BELLES PIECES DE VERS en tout genre, depuis MAROT juſqu'aux Poëtes de nos jours.

AVEC LEURS VIES
ET DES REMARQUES
Sur leurs Ouvrages.

TOME QUATRIE'ME.

A PARIS,
Chez BRIASSON, Libraire, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XLV.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE

DES PIECES CONTENUES dans le Tome IV.

LIVRE XV.

LE R. P. DE LA RUE.

ODE. *Sur l'Immaculée Conception.* 3
Alluſion. 6

BOIVIN.

BATRACHOMYOMACHIE *d'Homere, ou le combat des Rats & des Grenouilles. Poëme.* 8
Réfléxions. 23

DE VILLIERS.

EPITRES. *A Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Sur les eſpérances que donne le Prince également vertueux & ſçavant.* 26
A Ariſte. Sur les reproches faits à l'Auteur touchant ſon indolence. 31
Stances. Eloge de la Solitude. 35
Extrait du Poëme de l'Amitié. Il n'eſt point de véri-

TABLE

DES PIECES CONTENUES dans le Tome IV.

LIVRE XV.

LE R. P. DE LA RUE.

ODE. *Sur l'Immaculée Conception.* 3
Alluſion. 6

BOIVIN.

BATRACHOMYOMACHIE *d'Homere, ou le combat des Rats & des Grenouilles. Poëme.* 8
Réflexions. 23

DE VILLIERS.

EPITRES. *A Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Sur les eſpérances que donne le Prince également vertueux & ſçavant.* 26
A Ariſte. Sur les reproches faits à l'Auteur touchant ſon indolence. 31
Stances. Eloge de la Solitude. 35
Extrait du Poëme de l'Amitié. Il n'eſt point de véri-

table amitié que celle qui eſt d'accord avec le devoir. 41
De l'Art de Prêcher. A un Abbé. Qualités eſſentielles à un Prédicateur. Il doit ſurtout prêcher d'exemple. Chant I. 43
Stances ſur le ſéjour de Sucy. 46
Ode ſur la guerre & ſur les vrais Héros. 55
Stances. Sur la Vieilleſſe. 57
Sur le même ſujet. 60

Mlle MASQUIERES.

Ode *ſur le Martyre.* 65
Paraphraſe du premier verſet du Pſeaume XVI. 69

LA MONNOYE.

Le *Duel aboli. Poëme.* 74
Epigramme imitée de Martial. 77
Autre. Ibid.
Contes. D'un Barbier & d'un Gueux. 78
Le Maître & ſes Eſclaves. 79
Expédient d'un Notaire. Ibid.
Dialogue de deux Comperes à la Meſſe. 80
Epitaphe de M. de la Riviere, Evêque de Langres. 81
Autre. 82
Santeuil à Citaux. Ibid.
Triolet ſur Pindare. 83
Rondeau. Ibid.
Autre. 84
Enigme. 85
Requête des vieilles Fontaines de Paris contre les nouvelles. Ibid.

Traduction de l'Ode de M. de Santeuil à la louange de Louis le Grand, Protecteur de la Religion Catholique. 87
La gloire des Armes & des Lettres ſous Louis XIV. Poëme. 95
Au Roi Louis XIV. L'Education de Monſeigneur le Dauphin. 99
Sur la gloire que le Roi s'eſt acquiſe en ſe condamnant dans ſa propre cauſe. 103
Priere pour le Roi. 107
Quatrain mis au bas du Portrait de Monſieur le Régent, à la tête d'une Edition des Oeuvres de M. Deſpréaux. 108
Inſcriptions pour des Livres. Ibid.
Chanſon. Sur l'air : *Sommes-nous pas trop heureux ?* 109
Stances. Sur la mort de Madame de la Monnoye, Epouſe de l'Auteur. Ibid.

LIVRE XVII.

VALINCOUR.

FABLES. *Le Roſſignol en cage.* 113
Le Printems. 115
Conſolation à Damon ſur la mort de ſa Sœur. 119
Lettre de Daphnis à Damon. 121
Imitation d'une Ode d'Horace. 127

BOUTARD.

ODE. *Deſcription de la Riviere de Marly.* 130

DU CERCEAU.

CONTE. *Le vieux Plaideur.* 138
Portrait de Charles XII. Roi de Suede. 140
Santeuil vengé. Traduction d'une Piece Latine faite par le même Auteur. 144
Epîtres. A M. Etienne, Libraire. Sur ce qu'il avoit prié l'Auteur de lui permettre d'imprimer ſes Poëſies. 148
A Monſieur Joli de Fleuri, Procureur Général du Parlement. Sur la décadence du bon goût. 155
La Rhune. A Madame la Marquiſe de Mirepoix. 164
Remercîment au Roi. 179
Les Tiſons. 180
Sur le ſilence de M. de la Motte à l'égard de ſes adverſaires. 188
Ode à Mars, ſur la naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bretagne. Ibid.

LIVRE XVIII.

LA MOTTE.

QUESTE *de Poiſſon à la Cour.* 207
Belle leçon pour un Roi conquérant. 210

Odes. Aſtrée. 211
Le Parnaſſe. 215
L'Homme. 220
La Sageſſe de Louis XIV. ſupérieure à tous les événemens. 223
Le Courage. 227
Deſcente aux Enfers. 230
Le Souverain. 236
Odes Anacréontiques. Songe. 244
Dialogue de l'Amour & du Poëte. Ibid.
La Solitude. 246
La Raiſon & l'Amour. 247
L'Or. 248
Odes imitées d'Horace. Ode IV. du Livre I. Le retour du Printems. 249
Ode VI. du Livre III. Aux Romains. 251
Ode III. du Livre II. A Dellius. 253
Endroits choiſis des Pieces de Théâtre de M. de la Motte. Les Machabées, Tragédie tirée de l'Ecriture Sainte. Scene II. de l'Acte I. Antiochus, Roi de Syrie, & cruel ennemi des Hébreux. Salmone, généreuſe Iſraëlite, & Mere des Machabées. 255
De la Scene I. de l'Acte II. Merveilles que Dieu a opérées en faveur des Hébreux. 259
De la Scene II. du même Acte. Le plus jeune des Machabées au Roi. 260
De la Scene derniere. Salmone confond le ſuperbe Antiochus par le funeſte avenir qu'elle lui prédit. 261
Romulus. Scene II. de l'Acte IV. Magnanimité de Romulus & de Tatius, qui veulent, aux riſques de leur propre vie, procurer la paix à leurs Sujets. 263
Acte V. Scene I. Tatius, Roi des Sabins. Proculus,

Sénateur Romain, & confident de Romulus. 266
Inès de Caſtro. De la Scene II. de l'Acte I. L'Ambaſſadeur de Caſtille complimente, au nom du Roi ſon Maître, Alphonſe, Roi de Portugal. 268
Scene II. de l'Acte II. Alphonſe ignorant le mariage ſecret de ſon fils avec Inès, l'exhorte, par les raiſons les plus preſſantes, à épouſer Conſtance, ſœur de Ferdinand. 270
Oedipe. De la Scene III. de l'Acte I. Oedipe trace à Jocaſte une image de la peſte. 275
De la Scene VII. du même Acte. Dymas raconte à Oedipe ce que le Grand Prêtre inſpiré a prononcé aux Thébains. 276
De la Scene II. de l'Acte IV. Réflexions d'Oedipe ſur l'état douloureux où Jocaſte & ce Prince ſe trouvent réduits. 277
Fables. Le Médecin Aſtrologue. Ibid.
L'Ane. 279
La Magicienne. 280
La Roſe & le Papillon. 282
Le Fromage. 285
Les Grillons. 287
Pluton & Proſerpine. 288
Au Roi Louis XIV. L'Indien & le Soleil. 290
Endroits choiſis de l'Iliade, Poëme imité d'Homere. Du Livre V. Adieu d'Hector & d'Andromaque. 292
Du Livre VII. Ceinture de Venus. 295
Du Livre XII. Priam demande à Achille le corps d'Hector. 296
Du même Livre. Douleur d'Andromaque à la vûë d'Hector tué par Achille. 298
Au Roi Louis XV. ſur la naiſſance de Monſeigneur le Dauphin. 299
Eglogue. 300

Strophes détachées. Fermeté de Louis le Grand au lit de la mort. 304
Comparaiſon du cahos débrouillé avec les effets admirables de la Sculpture. Ibid.
Beauté naturelle, ſeule eſtimable. 305

LIVRE XIX.

SENECE'.

LEs *Travaux d'Apollon. Poëme Satirique.* 309

DE CAUX.

Ode à M. le Maréchal Duc de Villars. 333
L'Horloge de Sable figure du Monde. Poëme. 339

LE P. CAMPISTRON.

ODE *ſur le Jugement dernier.* 344
La Sympathie. Pourquoi de deux hommes qu'on voit la premiere fois, on aime l'un plutôt que l'autre. 348

N***.

LEs *Plaintes de l'Europe. Poëme.* 349
Les Eaux de Verſailles. Ode. 353
Eloges de quelques Poëtes François. 357
Epître au Roi. 361

SAINT-DIDIER.

Ode à M. le Maréchal de Villars. Sur ſon paſſage du Rhin. 368
*A Mademoiſelle de L**.* 372
Extraits de Clovis, Poëme. Du Chant I. Rome devenuë Chrétienne. 373
Du Chant II. L'Iſle de Cythere. Temple de l'Amour. Peinture de ce Dieu. Félicité imaginaire & malheurs réels de ſes partiſans. Ibid.
Du Chant III. Deſcription de la peſte. 376
Du Chant IV. Sigebert, ſage confident de Clovis, lui conſeille de fuir la préſence d'Albione. 377
Du Chant V. Deſcription de l'Empirée & de la Trinité. 378
Du Chant VII. la Diſcorde. Ibid.
Du Chant VIII. Le Poëte feint que Clovis, conduit par Cindorix aux Champs Elyſées, y paſſe en revuë les plus célébres d'entre ſes Deſcendans. 379

LE P. CLERIC.

Ode. 395

LE P. POREE.

Sur la derniere maladie du R. P. Commire. 403
Epitaphe du même. 406
Endroits choiſis d'Agapit, Tragédie Sainte. Chœur d'Idolâtres. Leurs vœux ridicules & inſenſez. 407
Gloire des Martyrs, bien ſupérieure à celle des Conquérans. 411
Valere, témoin de la mort d'Agapit, abjure le Paganiſme. Ibid.
Les Chrétiens chantent la victoire qu'Agapit a rem-

portée par ſa mort. 415

LE P. BRUMOY.

Le Cœur de Louis le Grand. Ode. 419
Ode au R. P. Porée, de la Compagnie de Jeſus. 424
Extrait d'une Piece intitulée, Eſſai du Portrait de Louis XV. âgé de ſept ans. 427

LIVRE XX.

MAYNARD.

STANCES. *La belle Vieille.* 429
Chanſon. 431

TRISTAN.

ODE *à Olympe.* 433
Madrigal. 438

SCARRON.

EPIGRAMME. *Contre une perſonne qui avoit l'eſprit mal tourné.* 441
Epitaphe. Ibid.
Tout dépérit avec le tems. 442
Sonnet. Deſcription de Paris. 443
Cartel de défi, ſur les Sonnets de Job & d'Uranie. Ibid.
Stances à M. de Beys, ſur ſes Oeuvres poëtiques. 449

A Monſeigneur le Cardinal de Richelieu. Requête. 447
A la Reine Mere. Il lui demande un Bénéfice. 449
A la même. Il lui demande un logement au Louvre. 450
A la même. Pour être payé de ſa penſion. 451
Le commencement du Typhon, Poëme burleſque. 452

CHAPPELLE.

LETTRES. *A M. Carré.* 455
A M. de Moliere. 458
A M. le Marquis de Jonſac. 461
Stances ſur une Eclipſe de Soleil. 464

LE PAYS.

PLACET *d'un Homme d'affaires au Roi.* 469
Autre Placet. 470

PELISSON.

DIALOGUE *entre Acante & la Fauvette.* 472
*A M**.* 486
L'Oranger. A Mademoiſelle de Scudery. 487

B * * *.

PLAINTE *d'un Pinçon ſur la trop longue abſence d'une Fauvette.* 491
Portrait de Louis le Grand. 492

MLLE CHERON.

ODE. *Deſcription de Trianon.* 495

Epigramme. 505

SANLEC.

PLACET *au Roi, pour lui demander une Abbaye.* 507
Au même. Ibid.
Au R. Pere de la Chaiſe. Deſcription de ſon Bénéfice. 508
Vers pour mettre au bas du portrait d'un Prince diſtingué par ſa vertu. 509

Mlle BERNARD.

ODE *ſur la Foi.* 510
Sur la naiſſance de Jeſus-Chriſt. 514

N * * *.

LA *Dévote de bonne foi.* 515
A Louis XIV. Le Voyage de Barége. 516
Eglogue. Tircis & Climene. 518

LE R. P. PORE'E.

PROLOGUE *d'une Piéce intitulée, les vocations forcées.* 523

LA FOSSE.

ODE *traduite d'Horace.* 526

L * *.

FABLES. *Le Merle & la Fauvette.* 531
Le Serpent & la Couleuvre. 532
La Tubéreuſe & le Zéphire. 535

LE P. DE LA RUE.

Tragédie intitulée *Sylla*, [1] fit dire au Grand Corneille que c'étoit dommage que le P. DE LA RUE fût d'une profeſſion à ne pouvoir ſe donner tout entier à la Poëſie Dramatique; que perſonne n'auroit été plus capable que lui d'en ſoutenir toute la majeſté. Appellé par état à une étude infiniment plus reſpectable que celle du Théâtre, notre ſçavant Religieux a ſçu réunir dans ſes Sermons ainſi que dans ſes Oraiſons funebres, tout le pathétique de l'éloquence & toutes les graces du ſtile, aux plus ſaines maximes de la morale & aux véritez les plus ſublimes de la Religion. La Cour & Paris l'ont entendu pendant une longue ſuite d'années, & toujours avec de nouveaux applaudiſſemens. Il eſt mort au College de LOUIS LE GRAND, le 27. Mai 1725. âgé de quatre-vingt deux ans & quelques mois.

[1] Cette Piece eſt imprimée dans un Traité ſur l'Eloquence, par le P. Buffier.

DE VILLIERS.

DE VILLIERS.

PIERRE DE VILLIERS, Prieur de Saint Taurin de l'Ordre de Saint Benoît, naquit le 10. Mai 1648. à Coignac ſu la Charente, où ſon pere & ſa mere s'étoient retirez pendant la guerre civile de Paris. Ses études étant finies, il entra dans la Societé des Jéſuites, d'où il ſortit quelques années après, ſans perdre cependant l'eſtime & l'amitié des Peres de cet Ordre, pour leſquels il a toujours conſervé un véritable attachement.. M. le Préſident Lambert,[1] dont il avoit été Préfet, lui donna ſa table & un appartement dans ſa belle Maiſon de l'Iſle, où il eſt mort au mois d'Octobre 1728.. Jamais Poëte ne fit peut-être moins de cas de ſes Vers que l'Abbé de VIL-

1 Mort Prévôt des Marchands le 10. Juillet 1729. âgé de 63. ans. Ce Magiſtrat a laiſſé une belle & nombreuſe Bibliotheque dont Gabriel Martin a fait imprimer le Catalogue, Paris 1730.

DE VILLIERS.

LIERS : cependant on peut dire qu'en général ſa Poëſie eſt élégante, exacte & naturelle.. Les *Réflexions ſur les défauts d'autrui*, le *Traité de la Satire*, & autres Ouvrages en proſe du même Auteur, ont été reçus aſſez favorablement. Mais ce qui a donné le plus de relief dans le monde à M. l'Abbé DE VILLIERS, c'eſt ſon talent pour l'éloquence ; & perſonne n'ignore avec quel ſuccès il a rempli en différentes occaſions les premieres Chaires de Paris.

EPITRES.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.[1]

Sur les eſpérances que donne le Prince également vertueux & ſçavant.

PRINCE né pour régner, en vain, dès ta naiſſance,
A tes yeux éclata cette haute puiſſance,
Et ce brillant amas d'honneurs & de plaiſirs,
Qui préviennent les Rois, & flatent leurs deſirs.
Le monde en vain t'offrant ſa gloire & ſes délices,

1 Mort Dauphin de France le 18. Février 1712.

Voulut de ta raiſon uſurper les prémices,
Et te perſuader que né pour être Roi,
Tu ne devois ſubir & craindre aucune loi.
Tu jugeas autrement ; éclairée avant l'âge,
Ta raiſon reconnut, dès ſon premier uſage,
Que Prince, enfant des Rois, à leur rang deſtiné,
Tu n'étois qu'un mortel, comme les autres né,
Foible & fragile ouvrage, ainſi que nous le ſommes,
Homme enfin, quoique né pour commander aux hommes.
Tu connus que le trône où ſont aſſis les Rois,
N'affranchit point du joug qu'impoſerent les loix,
Qu'ils doivent s'y ſoumettre en commandant aux autres,
Et qu'ils ont leurs liens, ainſi que nous les nôtres ;
Que Dieu régne ſur eux, comme il régne ſur nous ;
Un Dieu de ſa grandeur & de ſes droits jaloux,
Seul Maître ſouverain, qui peut, comme il la donne,
Aux Rois, aux plus grands Rois enlever la couronne,
Et te précipiter au tombeau dans l'inſtant
Que tu croiras monter au trône qui t'attend :
Tu t'avouas mortel en commençant à vivre,
Et fis taire l'orgueil où la grandeur nous livre ;
Orgueil qui trop longtems nourri, mal combattu,
Du Vainqueur de l'Aſie obſcurcit la vertu.
Au-deſſus des humains, flatté du rang ſuprême,

Il ſe trouva honteux d'être un homme lui-même ;
Et d'erreurs en erreurs ſon orgueil le porta
DE VILLIERS. Juſqu'à ſe croire iſſu du ſang qui le flata.
Le peuple fit ſemblant, honorant ſes images,
Au ſang de Jupiter de rendre ſes hommages,
Et l'homme lâche & fou fit entendre en tout lieu
Que le fils de Philippe étoit fils de ce Dieu.
Sous ce titre il marcha de victoire en victoire,
Et ſon erreur groſſit de l'excès de ſa gloire.
La mort ſeule éclaira ſon fol aveuglement ;
Il ſe reconnut homme à ce fatal moment ;
Il connut qu'ici-bas eſt une heure derniere,
Où les enfans des Dieux redeviennent pouſſiere.
Ce fut ſur quoi d'abord la raiſon t'éclaira.
Mais ſi-tôt que du Ciel la grace t'inſpira,
Et qu'au-deſſus des ſens & de la raiſon même,
Elevé par la foi qu'imprime le Baptême,
Captivant ton eſprit ſous ſon autorité,
De ſes dogmes divins tu vis la vérité ;
Tu crus qu'aux Rois Chrétiens c'étoit peu de connoître
Qu'hommes, foibles mortels, il ont un Dieu pour Maître,
Mais qu'ils doivent donner au ſoin de le ſervir,
Ces jours, ce peu de jours qu'il prête & peut ravir.
Avide des vertus par où tu dois lui plaire,
Tu jugeas qu'une vie innocente, exemplaire,
Des mœurs, fruits éclatans & preuve de ta foi,

Etoient ce qu'en ton rang Dieu demandoit de toi.
Que pour régner heureux, être obéi ſans peine,
La ſcience, l'eſprit, la politique eſt vaine;
Qu'en vain on imagine, on établit des loix,
Si le Prince ne joint ſon exemple à ſa voix..
Pendant que tant d'objets à t'aveugler concourent,
Au milieu des flateurs qui nuit & jour t'entourent,
Dans ce pays, ſéjour des molles voluptez,
Où l'air contagieux ſouffle de tous côtez,
Où d'un luxe effréné les excès s'autoriſent,
Où le faſte & l'orgueil en vertus ſe déguiſent,
Où pour tromper, trahir, ſurprendre en ſûreté,
Chacun ſe fait un art de ſa duplicité,
Chacun veut de ſon vice avoir la récompenſe,
Et dans ſa vertu même a ſi peu d'innocence;
La tienne inacceſſible aux appas ſéducteurs,
Bannit les voluptez, fit taire les flateurs,
Par ton exemple apprit ce que peut l'homme ſage;
Que pour lui, quand il veut, il n'eſt point de naufrage,
Et que de ces écueils dont tu ſçais t'arracher,
Comme toi, par la Grace il peut ſe détacher..
Déja dès ton aurore entrant dans ta carriere,
On te voit du Soleil emprunter la lumiere;
Comme lui, des vapeurs dont tu purges les airs,
Tantôt tu viens former la foudre & les éclairs;
Et tantôt les changeant en féconde roſée,
Tu rends l'ame & la vie à la terre arroſée,

DE V
LIER

DE VILLIERS.

Et fais en ſecondant ton Pere & ton Ayeul,
Ce qu'un jour après eux tu ſçauras faire ſeul.
Déja dans les Conſeils ta voix eſt écoutée ;
Déja tremble à ta voix l'Avarice indomptée,
Et déja croit te voir, la balance à la main,
Peſer, juger les torts qu'elle a faits au prochain ;
Et portant le flambeau dans ſes obſcurs abîmes,
Réduire le Traitant à des gains légitimes.
Déja de l'hypocrite au front audacieux,
La cabale te craint & pâlit à tes yeux :
Déja ſçait ta vertu, démaſquant ſon faux zéle,
Parer ſes traits malins, & les tourner contre elle.
En vain pour t'éblouir la fauſſe piété
Se pare auprès de toi d'un dehors affecté.
Habile à reconnoître, à peſer le mérite,
Tu ſçauras démêler la voix de l'hypocrite ;
Diſtinguer le Chrétien du Courtiſan flateur,
Et l'humble & vrai Devot, du Devot impoſteur.
Comme par ta vertu, ſoutien de l'innocence,
Tu confondras des mœurs la coupable licence,
Ainſi par ton eſprit en tout genre éclairé,
Sera de froids Auteurs le Parnaſſe épuré,
Et dans tous les beaux Arts, ſous toi nouvel Auguſte,
Régnera le bon goût, ce goût ſublime & juſte,
Qui malgré tant d'Auteurs qui l'ont fait refleurir,
S'affoiblit tous les jours, & ſemble dépérir.
Sçavant eſtimateur du prix de chaque ouvrage,

Nul Auteur, [1] nul écrit n'obtiendra ton ſuffrage,
Pour peu que du bon ſens il paroiſſe écarté,
Et brille d'une fauſſe ou frivole beauté..

A ARISTE.[2]

Sur les reproches faits à l'Auteur touchant ſon indolence.

TOUJOURS de mon repos condamnant la ſageſſe,
ARISTE, tu me viens reprocher ma pareſſe.
Hé quoi donc, me dis-tu, voulez-vous indolent,
Et lâche ſerviteur, enfouïr le talent?
Vous qui, verſé dans l'art de parler & d'écrire,
Pourriez, non moins fameux que d'autres qu'on admire,
Etre tantôt ſuivi zélé Prédicateur,
Tantôt lû du Public docte & pieux Auteur,
On vous voit endormi dans un repos tranquile,
Traîner vos jours ſans gloire, & vieillir inutile.
Encor de ces talens ſi négligeant l'éclat,
Vous ſçaviez mettre en œuvre un talent moins ingrat,
Et vous faire un appui, par brigue & par adreſſe,
Qui d'un bon revenu munît votre pareſſe;

1 Ce mot d'*Auteur*, & autres répétez pluſieurs fois dans cette Epître, ſont autant de négligences, qui ſeroient moins tolérables dans un genre de Poëſie plus relevé.

2 Feu M. le Préſident de Lamoignon.

Mais de plus prompts avis tardif à profiter,
Mépriſant les bienfaits qu'il faut ſolliciter,
Vous laiſſez, orgueilleux de votre nonchalance,
Votre mérite obſcur languir dans l'indolence.
Ce ſont-là tes diſcours ; ainſi pour m'exciter,
Tu crois qu'il t'eſt permis de feindre & de flater,
Et qu'enfin ébloui de ta douce impoſture,
J'irai, de mes talens oubliant la meſure,
Dans ce champ glorieux que tu ſembles m'ouvrir,
Sans force & ſans haleine eſſayer de courir.
Non, non, je me connois, & mon foible mérite,
Contraint de ſe borner au repos qui t'irrite,
Dans ſon obſcurité ſçachant ſe contenir,
Se refuſe à l'éclat qu'il ne peut ſoutenir.
Mais crois-tu, ſi le Ciel m'eut été moins avare,
Qu'aux plus brillans ſuccès du talent le plus rare
Je vouluſſe immoler le bonheur d'être à moi,
Peu connu, peu cherché, n'ayant point d'autre emploi,
Libre des paſſions où la gloire nous livre,
Que de mettre à profit ce qui me reſte à vivre ?
Le tems coule, & déja près du terme où je cours,
J'ai vû s'évanouir les trois quarts de mes jours ;
Et mon ame à des ſoins plus grands & plus utiles
De mes jours expirans doit les reſtes fragiles.
Mais quand ſur ma ſanté m'aſſurant de mon ſort,
Je verrois loin de moi la vieilleſſe & la mort,

Je ne ſçai ſi plus prompt, plus facile à me rendre,
A tes conſeils flateurs je voudrois condeſcendre.
De quel bonheur, dis-moi, pourrois-je être flaté,
Plus doux que mon heureuſe & ſage obſcurité?
Il eſt beau de pouvoir par d'éloquens Ouvrages,
Entraîner du Public l'eſtime & les ſuffrages;
Mais combien en voit-on follement abuſez,
Qui flatez comme moi de talens ſuppoſez,
Croyant par leur travail illuſtrer leur mémoire,
N'ont trouvé que la honte en courant à la gloire.
L'un croit qu'à nous prêcher le Ciel l'a deſtiné,
Lorſque dans un Diſcours de figures orné,
Montrant, à la lueur de ſes vaines penſées,
Les vertus qu'aux Chrétiens l'Evangile a tracées,
De clinquant & de fard parant la vérité,
Il fait prendre à Dieu même un langage affecté,
Il charme, il éblouit une foule imbécile;
Mais le bon ſens, vengeur des droits de l'Evangile,
Tôt ou tard ſe réveille, & laiſſe-là ſans fruit
L'Orateur plaire aux ſots, & s'applaudir du bruit.
L'autre, mauvais Auteur, & plus mauvais copiſte,
Partout de ſes écrits fait afficher la liſte;
Mais à quoi ſert l'amas de ſes livres nombreux,
Qu'à remplir de [1] Barbin le magaſin poudreux?
Quel fruit retire-t'il du travail qui l'accable?

DE VILLIERS.

1 Libraire.

Que le chagrin de voir, ô prodige incroyable!
VILLERS. Son nom aux carrefours en vingt affiches lû,
Reſter toujours obſcur & toujours inconnu.
Tu veux que pour trouver une main qui m'appuye,
Je m'expoſe aux rebuts, à la honte qu'eſſuye
Quiconque auprès des Grands par l'intérêt lié,
Trouve, aſſidu flateur, un appui mandié.
ARISTE, je le ſçai, que ſouvent ſans mérite,
Ayant pour tout talent un manége hypocrite,
On s'ouvre à la fortune un chemin aſſuré:
Mais moi qui de la Cour ai vêcu retiré,
Qui n'ai pour mériter une fortune heureuſe,
Que d'un cœur ſimple & droit la candeur ſcrupuleuſe,
Pourrois-je en une école où je viendrois ſi tard,
Apprendre à mettre en œuvre & le menſonge & l'art?
Je le voudrois en vain: mon cœur ſans artifice,
En ce nouveau métier ſeroit toujours novice,
Et toujours ſur le point de ſe développer,
Fatigueroit l'appui qu'il ne pourroit tromper.
Souffre donc qu'à l'abri des vents & de l'orage,
Je ne m'expoſe point, trop certain du naufrage,
Sur les flots périlleux où tu veux m'embarquer....

STANCES.

DE VILLIERS.

Eloge de la Solitude.

DANS le fond d'un vallon [1] rûſtique,
Entre deux champêtres côteaux,
De toutes parts entouré d'eaux,
S'éleve un bâtiment antique :
Des prez s'étendent d'un côté,
De l'autre avec art eſt planté
Un bois percé de vingt allées :
Au milieu, roule en un canal
La maſſe des eaux raſſemblées,
Et fuit en napes de criſtal.

C'eſt-là l'aimable Solitude
Où d'un tranquille & doux loiſir
Je goûte l'innocent plaiſir,
Libre de toute inquiétude.
Avec le monde que j'ai fui
S'eſt éloigné le ſombre ennui,
J'ai vû les ſoucis diſparoître :
Et loin ici de tous chagrins,
Loin des objets qui les font naître,
Mes jours coulent toujours ſereins.

1 Torigny proche Sens.

VILLARS.

Tout ici de notre miſére
Me trace de vivans portraits :
Tantôt à l'ombre des forêts,
La foi nouvelle qui m'éclaire,
Exprime à mes yeux déſillez
Dans les champs de fleurs dépouillez,
Ces biens de ſi courte durée,
Les richeſſes & les honneurs
Où notre ame court enyvrée,
Et qui tombent comme les fleurs.

Tantôt dans ces chênes ſuperbes
Par l'automne déja flétris,
Et dont mes pas dans leurs débris
Foulent la feuille avec les herbes ;
Je lis le ſort de ces Héros
Que la vieilleſſe ou le repos
Fait ſouvent ſurvivre à leur gloire ;
Je vois ces Miniſtres mourans
Dont la fortune & la mémoire
S'aviliſſent dans leurs parens.

On les a vûs, dis-je en moi-même,
Dans leur miniſtere orgueilleux,
Entraîner la foule après eux,
Et faire ombre au Pouvoir ſuprême :
Hélas ! que ſont-ils devenus ?
Leurs héritiers preſque inco[illegible]

Ont eu leurs noms pour héritage ;
Mais les traînant humiliez,
Il ne reſte de leur ombrage
Que leurs feuilles qu'on foule aux pieds.

DE VILLIERS.

Tantôt errant dans les prairies,
J'étudie au bord des ruiſſeaux ;
Dans l'éternel cours de leurs eaux,
Le cours abregé de nos vies :
Comme l'un par l'autre pouſſez
Mille & mille flots ſont paſſez,
Sans qu'il en reſte nulle trace :
Ainſi d'un cours précipité
Tous les hommes, de race en race,
S'abîment dans l'Eternité.

Contemplant ce portrait fidelle
Du rapide cours de nos ans,
J'interroge dans tous les tems
Ceux qu'à l'eſprit je me rappelle ;
Ceux que j'ai vû naître & finir,
Ceux que cache encor l'avenir,
De leur mort tous m'offrent l'image :
Heureux de pouvoir m'aſſurer,
Dans le moment de mon paſſage,
Le ſeul bonheur qui doit durer !

Ici, pour l'Auteur de mon être
Tout ſollicite mon amour,

VILLERS.

Tout me l'annonce, & tour-à-tour
Chaque objet le fait reconnoître.
Le chant des oiſeaux de nos bois
Semble inviter auſſi ma voix
A ſes louanges immortelles ;
Le ſoin qu'il a de les nourrir
M'apprend qu'à ſes mains paternelles
J'ai droit auſſi de recourir.

A mes yeux ſa magnificence
Eclate au lever du Soleil,
Et de cet aſtre, à mon réveil,
Contemplant ici la naiſſance,
Je vois de feux étincelans
Se former cent groupes brillans,
Cent couleurs à la fois paroître ;
Et partout, en traits radieux,
Je trouve écrit le nom du Maître
Qui forma la Terre & les Cieux.

Je me récrie à ce ſpectacle,
Qu'un Dieu régne, un Dieu tout-puiſſant :
Mais ſi de l'aſtre éblouiſſant
Dont il a fait ſon tabernacle,
J'éloigne mes foibles regards,
Ainſi qu'au Ciel, de toutes parts
Son Nom éclate ſur la Terre,
Son Nom retentit dans les airs ;

C'eſt lui qu'annonce le tonnerre,
Et que font briller les éclairs.

La nuit même, la nuit obſcure
Semble m'aider à le mieux voir:
Si-tôt que dans l'ombre du ſoir
Se cache ici-bas la Nature;
Aux yeux ſe montrent découverts
Ces vaſtes Cieux où je me perds
Meſurant leur eſpace immenſe:
Mais là, Dieu me parle ſans bruit;
Tout ſemble garder le ſilence,
A la voix du Dieu qui m'inſtruit.

Trois fois heureuſe la campagne
Où l'homme exempt de paſſion,
Ne connoît ni l'ambition,
Ni la fureur qui l'accompagne!
Où jamais ſa coupable main
Ne s'arma d'un fer inhumain,
Pour avoir place dans l'Hiſtoire;
Où tranquille dans ſes foyers,
Il mépriſe la folle gloire
De cueillir de ſanglans lauriers!

Se bornant au bien de ſes peres,
Il ignore l'art aſſaſſin
De s'autoriſer au larcin
Par des avances uſuraires:

VILLERS.

On ne voit point ſa vanité,
Le parant d'un titre acheté,
Lui faire oublier ſa naiſſance ;
Et regorgeant de biens pillez,
Inſulter par ſon opulence
Les peuples qu'il a dépouillez.

Jamais ſous ſon humble chaumiere
Il ne voit les ſoins voltiger,
Ni la triſte peur l'aſſiéger :
Tranquille il ferme la paupiere ;
Et jouiſſant d'un doux ſommeil,
Il ne craint point qu'à ſon réveil
Un plaideur vienne le ſurprendre,
Et que l'aſſignant ſans délais,
Il l'oblige, pour ſe défendre,
De courir en hâte au Palais.

Affranchi de la complaiſance
Où nous aſſerviſſent les Grands,
Exempt des devoirs différens
D'une incommode bienſéance ;
Dans ſon heureuſe obſcurité,
Rien n'enchaîne ſa liberté,
Toujours tout entier à lui-même.
Qu'aiſément l'homme ainſi caché
S'éleve vers l'Etre ſuprême,
Et ſe dégage du péché !

EXTRAIT

EXTRAIT DU POEME DE L'AMITIÉ.

DE VI
LIER.

Il n'eſt point de véritable amitié que celle qui eſt d'accord avec le devoir.

LES hommes, ennemis de leur propre bonheur,
De la noire diſcorde & du faux point d'honneur
Ont formé le Duel, dont la main ſanguinaire
Soutint de leur orgueil la cauſe imaginaire.
Ce monſtre audacieux fut à peine enfanté,
Que du plus noble ſang l'Etat enſanglanté,
Vit d'un fer meurtrier s'armer le moindre outrage,
Et que juge en ſa cauſe, à venger ſon outrage
Chacun croyant devoir n'employer que ſa main,
Se fit de ſa vengeance un devoir inhumain,
Des combats ſinguliers rechercha le carnage,
Et crut par ſa fureur ſignaler ſon courage.
L'ami pour ſon ami préſenta le cartel,
D'un homme indifférent fut l'ennemi mortel,
Et ſe crut obligé, ſans partager l'offenſe,
D'aller de ſon ami ſeconder la défenſe.
Ce barbare devoir, des hommes révéré,
Eut beſoin qu'un Monarque [1] heureux, ſage, éclairé,
En dévoilât enfin la honte & l'injuſtice,
Et pour l'exterminer, en jurât le ſupplice.
Faites gloire à ſes Loix d'être ſujet ſoumis :

[1] LOUIS XIV.

Faites gloire d'oſer refuſer vos amis,
DEVILLIERS. Quand aux plus ſaints devoirs leur amitié rebelle,
Veut vous faire épouſer leur crime & leur querelle.
Détrompez leur audace, & qu'ils ſentent l'horreur
D'une gloire qu'enfante & nourrit la fureur;
Qui n'a pour fondement, que l'orgueil & l'envie,
Et qui fait à la fois perdre l'ame & la vie.
Du duel aboli l'aveugle & folle ardeur
Se conſerve au Palais dans l'acharné Plaideur.
Là, non avec le fer, on venge ſes injures;
Mais par un long tiſſu d'injuſtes procédures:
Là, l'orgueil offenſé d'un chimérique affront,
Et du vif Procureur hâtant la diligence,
Sous ombre de juſtice, aſſure ſa vengeance.
Là, d'un injuſte ami qui pourſuit un Arrêt,
Chacun ſe fait honneur d'épouſer l'intérêt.
Bornez votre amitié prudente & ſcrupuleuſe,
A ne ſolliciter qu'une cauſe douteuſe.
Jamais dans un procès ne parlez pour autrui,
Que lorſque le bon droit ſemble parler pour lui.
Bien loin de l'appuyer, déſarmez l'injuſtice;
Qui n'oſe la combattre, en devient le complice;
Et d'un mauvais procès l'ardent ſolliciteur
Du jugement inique eſt le premier auteur.
Un mal plus grand encor, la baſſe flatterie,
D'éloges impoſteurs & de fourbes nourrie,
Corrompt de l'amitié les devoirs généreux:

Et malheur aux mortels qui toujours grands, heureux,
N'ont pour ſe faire aimer, que leur fortune utile !
D'aſſidus Courtiſans le dévoûment ſervile,
Offre à leurs volontez des cœurs toujours ſoumis :
Ils ont mille flatteurs, mais ils n'ont point d'amis.

DE VI
LIER.

DE L'ART DE PRECHER.

A UN ABBÉ.

Qualitez eſſentielles à un Prédicateur. Il doit ſurtout prêcher d'exemple.

CHANT I.

ENFIN tu vas prêcher ; la liſte le publie,
Et fait voir imprimez ton nom & ta folie.
Mais de tous les métiers où l'on peut s'attacher,
Sçais-tu que le plus rude eſt celui de prêcher ?
Ce métier, diras-tu, n'a pour moi rien de rude ;
J'ai des forces, du feu, de l'eſprit de l'étude ;
On m'a vû ſur les bancs ; & jamais Bâchelier
N'a ſçu, ni mieux que moi, ni plus ſouvent crier.
Je poſſede la Langue ; & pour l'air & la grace,
Il n'eſt point à la Cour d'Abbé qui me ſurpaſſe.
J'ai le geſte, il faut voir ; la main belle, l'œil vif ;
Je rends à mes diſcours l'Auditeur attentif :
Ma voix, d'un ton perçant le frappe & le réveille,
Et juſqu'aux derniers rangs va chercher ſon oreille.

DE VILLIERS.

Avec moins de talent vingt Abbez ont prêché,
A qui bien-tôt la Chaire a valu l'Evêché.
J'attends de mes Sermons la même récompense :
En un mot, c'en eſt fait ; Mercredi je commence.
Abbé, laiſſe-moi-là ce deſſein imprudent ;
Ou différe du moins, & viens, en attendant,
T'inſtruire dans mes Vers, & te prêcher toi-même.
Aſſez d'autres ſans toi prêcheront ce Carême ;
Aſſez, qui ſe trouvant ſans Chaire & ſans emploi,
Viendront briguer l'honneur de ſuppléer pour toi.
Prêcher n'eſt point un art dont la haute ſcience
S'acquiére par l'étude, ou par l'expérience :
Dieu qui le connoît ſeul, qui ſeul peut le donner,
Ne le donne qu'à ceux qu'il veut y deſtiner.
Ces beaux, ces grands talens que tu viens de décrire,
Le geſte, l'air, la voix nous ſervent pour bien dire :
Par-là, ſur le Théâtre on applaudit l'Acteur ;
Par-là, dans le Palais on vante l'Orateur :
C'eſt par-là, du bon droit que prenant la défenſe,
LAMOIGNON [1] ſe diſtingue, & charme l'Audience ;
Quand d'un eſprit ſi juſte & d'un ſtile ſi net,
D'une cauſe embrouillée il expoſe le fait,
Et laiſſant des Plaideurs la longueur inutile,
Il ramaſſe en deux mots ce qu'ils ont dit en mille.

1 Chrétien François de Lamoignon, Avocat Général, depuis Préſident à Mortier, fils de Guillaume de Lamoignon, Premier Préſident au Parlement de Paris.

Mais ce qui rend ailleurs l'Orateur excellent,
N'eſt du Prédicateur que le moindre talent ;
Et ſi l'Eſprit de Dieu n'anime ſa parole,
C'eſt un Déclamateur, un Orateur frivole.
Tu ne l'ignores pas, que l'on doit en prêchant
Convaincre l'incrédule, étonner le méchant,
Et loin des paſſions où l'ame eſt égarée,
Faire ſuivre aux pécheurs une route aſſurée.
Or, dis-moi par quel art ce miracle eſt produit.
Dieu, [1] te répondra-t'on, Dieu ſeul produit le fruit.
Seul il tient en ſa main cette Grace puiſſante,
Et l'homme ſeulement arroſe, ſeme, plante :
Mais il arroſe, plante & ſeme vainement,
Si Dieu de ſes deſſeins ne le fait l'inſtrument,
Et ſur le tronc ſtérile où le fruit doit paroître,
Ne répand la vertu, qui ſeule le fait croître.
Voilà ce qu'un Docteur, Abbé, te répondra,
Et bien mieux qu'un Docteur la raiſon t'apprendra,
Si ton cœur eſt brûlant des ardeurs de ce zéle,
Dont l'Apôtre, envoyé chez un peuple infidele,
Déploya ces diſcours, ces tons, ces traits vainqueurs,
Qui gagnerent ſoudain & changerent les cœurs ;
Je ne t'arrête plus, va prêcher, monte en Chaire,
A l'erreur, au péché cours déclarer la guerre,

DE VILLERS

1 Saint Paul. 1. Cor. 3. 6.

VILLERS.

Et tu verras bien-tôt prêts à ſe convertir,
Les pécheurs à tes pieds porter leur repentir.
Mais de tant d'Orateurs ſi tu fuis la maxime,
Du Public en prêchant ſi tu brigues l'eſtime,
Si tu veux, peu ſenſible aux progrès de la Foi,
Quand tu parles de Dieu, qu'on ne penſe qu'à toi;
Ce n'eſt point-là prêcher; c'eſt faire dans l'Egliſe
Le métier qu'au Théâtre à peine on autoriſe;
Et mieux que toi Baron, [1] moins que toi criminel,
Dans le même métier réuſſit à l'Hôtel. [2]
En vain exact aux loix pour la Chaire preſcrites,
Tu dis, tu fais valoir tes Sermons hypocrites;
Si tu veux me toucher, fais que je trouve en toi
Les vertus qu'en prêchant tu veux produire en moi.
Chacun en t'écoutant, penſe à toi, te contemple;
Et cherche, à chaque mot, ta preuve en ton exemple.
Le diſcours plaît, inſtruit, gagne l'attention;
L'exemple perſuade, & fait impreſſion.

STANCES

Sur le ſéjour de Suey.

Quand pourrai-je, ſage & tranquille,
En ces lieux fixer mon ſéjour;
Loin du tumulte de la Ville,

1 Fameux Comédien mort en 1729.
2 l'Hôtel de Bourgogne, où étoit la Comédie Françoiſe.

Loin des embarras de la Cour ?
De Paris la vaſte étenduë,
Ici de loin offre à la vûë
Un ſpectacle toujours charmant :
Que ce coup d'œil eſt agréable !
Que d'ici Paris eſt aimable !
Qu'il eſt beau dans l'éloignement !

Ici, nul objet n'importune,
Rien n'y révolte le bon ſens ;
Je ne vois point à la Fortune
Donner un mercénaire encens :
Je ne ſens point ma bile émûë
Par l'incommode & triſte vûë
Des ſots que Paris applaudit ;
Des fainéans qu'il autoriſe,
Des faux dévots qu'il canoniſe ;
Des faquins qu'il met en crédit.

Ici, nulle folle jeuneſſe
Ne vient, d'un viſage hardi,
Fiere de ſon impoliteſſe,
Apporter un air étourdi :
Je n'y vois point de l'homme en place,
Sous un air ſec, un front de glace,
Se hériſſer la dignité ;
Ou pour paroître populaire,
Soutenir mal le caractere
D'une ſage & noble fierté.

VII-
LR 8.

Je ne vois en ces lieux paroître
Du Sénat aucun Officier,
Que me déguiſe en Petit-Maître
Un habit, un air cavalier :
Nul Abbé que me défigure
Sa longue & blonde chevelure ;
Nul Bourgeois tranchant du Seigneur
Nul Pédant bouffi d'arrogance ;
Nul Financier dont l'opulence
Des tems inſulte le malheur.

Du Droit, au ſortir des Ecoles,
Je ne vois point un Juge admis,
Après des épreuves frivoles,
Sur le Tribunal de Thémis ;
Par la pareſſeuſe habitude
De fuir le travail & l'étude,
Lâche Magiſtrat s'avilir ;
Et dans le Palais qu'il abhorre,
Dans le Sénat qu'il deshonore,
Stupide Pagode vieillir.

Je n'entends point les Nouvelliſtes
Attroupez ici par eſſains,
Sur les ſuccès heureux ou triſtes
Bourdonner autour des baſſins.
Loin de leur cohuë inquiéte,
J'attends en paix que la gazette
M'inſtruiſe des évenemens ;

Et ne vois point chaque avanture
Exciter de folle gageure ;
Et de vagues raisonnemens.

Nous n'y voyons point l'hypocrite
Damner de pleine autorité !
Et nous prêcher un Dieu, qu'irrite
Sa molleſſe, ou ſa vanité :
De ces Dévots fiers, indociles,
En détours, en manége habiles,
Nous n'avons point à nous garder :
Loin la piété politique,
Loin la vertu qu'on ne pratique
Que pour ſe faire regarder.

Ici, d'une avare famille
On ne voit point la main former
La chaîne qui lie une fille
Au Couvent qui va l'enfermer ;
Ni le zéle aveugle & bizarre
Qui bâtit l'Autel, ou le pare
De l'argent qu'on doit au prochain ;
Et qui grave ſon injuſtice
Au front du pieux Edifice,
Et ſur le marbre & ſur l'airain.

On ne voit point dans les ténébres
Un Mort au ſépulchre emporté,
Eclairer de flambeaux funébres

La pompe de la vanité ;
Ni ſa famille conſolée,
Borner ſes ſoins à l'Aſſemblée
Qu'elle invite autour du cercueil ;
Et pour celui dont elle hérite,
De tout devoir ſe croire quitte
Par la tenture & par le deuil.

On n'entend point de Bancs au Prône
Annoncer le fatal lien,
Qui ne marie à la perſonne,
Que pour en épouſer le bien :
On ne voit point ici la femme
Rougir d'une innocente flamme
Que l'Hymen a droit d'allumer ;
Et l'Epoux par délicateſſe,
Avoir honte de ſa tendreſſe
Pour la ſeule qu'il doit aimer.

O qu'agréable eſt la demeure,
Où loin des vices éclatans,
Que Paris nous montre à toute heure ;
On ſe dérobe aux mœurs du tems !
Hé ! qui dans la ſuperbe Ville
Peut conſerver pur & tranquille
Son cœur de tant d'objets bleſſé ?
D'où la vérité fuit craintive,
Où la vertu gémit captive,
Où l'orgueil eſt récompenſé ?

Où parmi les Grands, la dépenſe
Eſt un titre pour emprunter,
Et le luxe, une bienſéance
Qui leur défend de s'acquitter;
Où ſur ce luxe on voit l'audace
De l'homme ſorti de la craſſe,
Aux grands Seigneurs ſe meſurer;
Et d'habits d'égale richeſſe,
Et la Bourgeoiſe & la Ducheſſe,
Au mépris des loix, ſe parer.

Où ſur un profane Théâtre,
Les Vers, le chant, la fiction,
Des vices qu'on y doit combattre
Favoriſent l'impreſſion:
Où toujours de flammes impures
L'art développe les peintures
Dont les cœurs ſont empoiſonnez,
Attiſant ces flammes funeſtes
Par des Actrices peu modeſtes,
Et des Amans paſſionnez;

Où des crimes qui les maîtriſent
Etouffant les triſtes remords,
Des fous, ſans ſçavoir ce qu'ils diſent,
Font ſur la Foi les eſprits forts;
Et d'un ton railleur & profane,
De la raiſon qui les condamne
Eludant tous les argumens,

N'ont de vertus que leurs caprices,
VIERS. De Dieu que l'amour de leurs vices,
De loix que leurs entêtemens.

Où juſqu'au Temple redoutable,
Aux yeux même de l'Eternel,
D'un air immodeſte & coupable
On porte l'orgueil criminel.
Où nous voyons toujours ſtérile
La parole de l'Evangile
Ne produire plus que des ſons;
Et réduits au vil ſoin de plaire,
Les triſtes Orateurs nous faire
De beaux diſcours, pour des Sermons.

De toutes parts le voiſinage
Nous approche d'Hommes [1] fameux,
Qui goûtant les plaiſirs du Sage,
Les font auſſi goûter chez eux:
Toujours polis dans leurs manieres,
Toujours juſtes dans leurs lumieres,
Toujours ſûrs par leur probité;
Dont l'agrément, dont la conduite,
Fait en tout tems voir un mérite
Au deſſus de leur dignité.

[1] Meſſieurs d'Agueſſeau, de Harlay, le Camus, d'Ormeſſon...

Ici, l'Aſtre qui nous éclaire
Brille dans toute ſa beauté,
Et toujours d'un air ſalutaire
Nous reſpirons la pureté.
On n'y voit point de foule oiſive,
A s'étudier attentive,
Nous aſſiéger de toutes parts :
Ni de grande & poudreuſe allée,
Où la molleſſe raſſemblée
Accoure chercher des regards.

L'uſage odieux de médire,
Qui nous aſſaſſine à Paris,
La malignité, la ſatire
Sont ici des vices proſcrits.
Si quelquefois aux bagatelles,
Aux bruits qui courent, aux nouvelles
On eſt contraint de ſe prêter,
Par le tour qu'au diſcours on donne,
Par le ſel dont on l'aſſaiſonne,
On ſçait & plaire & profiter.

A quelques-uns pour ſe diſtraire,
Le jeu ſert-il d'amuſement ?
Qu'il ſoit heureux, qu'il ſoit contraire,
Il divertit également.
Traitant ſes hazards de frivoles,
Ils ne vont point, pâles idoles,

Autour d'un tapis ſe coller ;
Et de l'or du prochain avides,
Attendre les coups homicides
Qui donnent droit de le piller.

Si d'une vertu plus parfaite
L'heureux goût venoit nous ſaiſir,
Non loin, il eſt une retraite,
Propre à former ce ſaint deſir :
Non loin de nous ſont les cellules
Des Solitaires Camaldules,
Où FIEUBET mourut caché.
Là ſon exemple nous retrace
Ce que peut fidèle à la Grace,
Un cœur de ſon ſalut touché.

Pour moi, je crois encore l'entendre,
Je crois le voir plein de ſa foi,
Et qu'il s'éleve de ſa cendre
Une voix qui s'adreſſe à moi :
Inſenſé ! que veux-tu donc faire ?
Du monde eſclave volontaire,
Veux-tu mourir en tes liens ?
Et pour un faux bien qui t'amuſe,
Que ce Monde ingrat te refuſe,
Renoncer à tous les vrais biens ?

ODE.

Sur la guerre & ſur les vrais Héros.

Que vois-je ? quels objets horribles !
Qu'entends-je ? quels bruits odieux !
Au ſon des trompettes terribles,
Des peuples marchent furieux.
Quels monſtres courent-ils abattre ?
Je ne vois qu'hommes ſe combattre,
Et s'égorger de rang en rang.
Au feu la pouſſiere eſt mêlée,
Sous leurs pas la terre ébranlée,
S'abbreuve à grands flots de leur ſang.

Eſt-ce donc ſous un ciel barbare,
Sauvages éleves des ours,
Qu'ils ont à leur fureur bizarre
Laiſſé prendre ce libre cours ?
O folle ardeur ! ô fauſſe gloire !
Pour éterniſer ſa mémoire,
L'homme aux meurtres vient s'animer ;
Jaloux des vertus qu'il eſtime,
Il prend le fer vengeur du crime,
Et s'en ſert pour les opprimer.

Quand Dieu créa, pour vivre enſemble,
Et s'unir d'éternels liens,
Tous ceux que la Terre raſſemble,

VIL-
LAS.

D'un même Monde citoyens ;
Ce Dieu, pour animer l'argile,
Dont fut formé l'homme fragile,
Souffla sur lui l'esprit de paix :
La masse, à ce souffle s'anime,
Ouvre les yeux, parle, & n'exprime
Qu'un tendre penchant aux bienfaits.

Prompt au secours de son semblable,
L'homme avec l'homme partagea
Les biens dont le Ciel favorable
L'enrichit ou le soulagea.
L'habitant des plages stériles,
Trouva dans les plaines fertiles
Des astres pour lui moins cruels ;
Chacun à son gré se disperse,
Mais se rejoint par le commerce
Des dons & des soins mutuels.

Ce premier tems, cet heureux âge,
Fut le siécle des vrais Héros :
S'il en est encor, c'est le Sage
Qui seul veille au commun repos.
Loin d'aimer la guerre, il l'abhorre ;
En triomphant même, il déplore
Les désastres qu'elle produit ;
Et couronné par la Victoire,
Il gémit de sa propre gloire,
Si la paix n'en est pas le fruit.

Allez donc, Ecrivains fideles,
Du rang des Héros effacer
[1] Ceux que Cannes, Pharſale, Arbelles
En ce rang nous ont fait placer.
Déteſtez leur guerriere audace,
Et courez graver à leur place
Un Roi juſte dans ſes projets;
Qui du Ciel embraſſant la cauſe,
Vainqueur, vaincu, ne ſe propoſe
Que le bonheur de ſes Sujets.

DE VI
LIERS.

STANCES

[2] *Sur ſa Vieilleſſe.*

PAR quelle étrange politeſſe
Portez-vous la mauvaiſe foi,
Juſqu'à me flatter de jeuneſſe,
Quand je vois mourir de vieilleſſe
Des Vieillards, moins Vieillards que moi?

[3] BALNUS, mon compagnon de claſſe,
Vient de mourir; & ſi la Mort
Semble me faire plus de grace,
C'eſt une faveur qui menace

1 Annibal, Céſar & Alexandre.
2 L'Auteur étoit âgé de 78 ans lorſqu'il compoſa ces Stances & les ſuivantes.
3 Le Pere de la Baune, célébre Jéſuite.

VILLERS.

D'un ſemblable ou plus triſte ſort.

Quel diſcours encor plus étrange
Tient le bon [1] GLUSCART, s'il vous dit :
Que l'âge en moi rien ne dérange,
Puiſque je bois & que je mange
Toujours d'un égal appétit !

Vainement, Médecin commode,
Eſculape moins entêté,
Il me laiſſe vivre à ma mode,
Et m'affranchit de la méthode
Preſcrite par la Faculté.

Contre moi, tyran intraitable,
Le Tems n'a-t'il pas conſpiré ?
Et de ſa faulx inévitable
Le coup eſt-il moins redoutable,
Quoiqu'il ſoit encor différé ?

Vous trouvez dans mon bon viſage
Un long préſage de ſanté ;
Mais je trouve, en comptant mon âge,
De ma fin prochaine un préſage
D'une toute autorité.

Inſenſé l'homme qui s'obſtine
A ſe croire loin du trépas,

[1] Fameux Médecin.

Quand les débris de ſa machine,
D'une entiere & prompte ruine
L'avertiſſent à chaque pas !

Hélas ! ſous l'éclat équivoque
D'un teint dont on paroît ſurpris,
Mais dont moi-même je me mocque,
Je ſens d'un corps qui ſe diſloque
De jour en jour quelque débris.

A ma légere & droite allure,
On croit que fermes ſont mes pieds ;
Mais le chemin, pour peu qu'il dure,
Fait qu'au coutraire on ſe figure
Qu'ils ſont tous deux eſtropiez.

Pour toute voix, à baſſe notte,
Pour tout bredouilleur je ſuis ſourd ;
Moi-même à mon tour je marmotte,
Et ſens que ma vielle voix trotte
D'un pas plus tardif & plus lourd.

Vous aimez mes vers & ma proſe
Mais faites-m'en ici l'aveu ;
Vous n'en admirez qu'une choſe,
C'eſt qu'à mon âge je compoſe
Avec quelque reſte de feu.

Si ma main toujours naturelle,
Peint avec feu ce qu'elle peint,

VILLARS.

Ce feu n'eſt plus qu'une étincelle,
Dont la lueur ſe renouvelle
A meſure qu'elle s'éteint.

Je n'ai donc du tems qui me reſte
Qu'à tâcher de tirer du fruit;
Et ſoumis à l'ordre céleſte,
Fuir du péché que je déteſte
Le vieux penchant qui m'y conduit.

Soumis à cet ordre ſuprême,
J'attends que l'Auteur de mes jours,
Puiſqu'il connoît mieux que moi-même
Ce qui me convient, & qu'il m'aime,
En meſure à ſon gré le cours.

Sur le même ſujet.

ABANDONNÉ dans ma vieilleſſe,
Autant qu'autrefois recherché,
A mes ennuis, à ma triſteſſe,
Nul aujourd'hui ne s'intereſſe,
Nul aujourd'hui n'en eſt touché.

Que faire? Faut-il que j'accuſe
Mes amis d'infidélité?
Et ſans écouter leur excuſe,
Que les derniers chants de ma Muſe
Soupirent un air irrité?

Du monde à quoi donc ſert l'uſage?

Que me ſert de l'avoir connu,
Si vieux Philoſophe, moins ſage,
Je viens démentir le langage,
Que jeune j'ai toujours tenu ?

De Villiers.

J'ai dit en vers, j'ai dit en proſe,
Qu'il étoit peu de vrais amis :
Que ſous ce titre on ſe propoſe
Quiconque jouit, ou diſpoſe
Des divers biens qu'on s'eſt promis.

Or, à quel interêt engage
Un Vieillard preſque décrépit,
Qui même dans le plus bel âge,
N'eut d'autre richeſſe en partage
Qu'un peu de droiture d'eſprit ?

A ce peu de bon or ſi rare
Fit-on jamais autant la cour,
Qu'à l'or qui brille & qui nous pare,
Ou dont l'éclat chez un Avare,
N'en met que la folie au jour ?

Mais quoique la raiſon m'attire
Que peu d'égards pour qui la ſuit,
Un peu de raiſon peut ſuffire,
Par les doux fruits qu'on en retire,
Pour pardonner à qui nous fuit.

N'être recherché de perſonne,
Eſt au fond un heureux deſtin :

VILLARS.

Quand le Monde nous abandonne,
De cent & cent dégoûts qu'il donne,
Le remede eſt prompt & certain.

D'un étenel & vain Quadrille
Je n'ai plus à craindre l'ennui,
Ne connoiſſant nulle famille
Dévouée à cette vétille,
Qui ne me fuye, ou ne m'ait fui.

Objet plus ennuyeux encore,
S'éloigne & me fuit aujourd'hui
Le diſeur de rien que j'abhorre,
Et le fat qui croit qu'on l'honore,
Et ne voit pas qu'on rit de lui.

Fat qui tout ſeul ſe félicite,
Des beaux eſprits ſe croit la fleur,
Et chez les Grands, qu'il prône & cite,
Croit s'être, habile Paraſite,
Acquis le droit d'écornifleur.

Nul ne vient d'un air Petit-Maître,
Me dire: Abbé, comment t'en va?
Et ſe vanter de me connoître,
Pour m'avoir vû deux fois peut-être,
Et dit deux mots par-ci, par-là.

D'un autre fou je me délivre,
De l'étourdi, jeune éventé,
Qui ne veut point apprendre à vivre,

Et dont, bien boire ſans être yvre,
Eſt le talent le plus vanté.

DE VIL-
LIERS.

Nulle politeſſe hypocrite
Ne gêne ma ſincérité;
Et moins le monde me viſite,
Moins je vois d'eſprits faux qu'irrite
Mon amour pour la Vérité.

Je ne ſuis plus contraint de faire
Ou ſots, ou flateurs complimens
A la Beauté ſexagenaire,
Qui veut encore & qui croit plaire
Sous de jeunes ajuſtemens.

Dans les matieres conteſtées,
Je n'ai point la douleur de voir
Juſqu'à des femmes entêtées
Du parti qui les a flattées,
Les décider ſans les ſçavoir.

Ni le Chicanneur incommode,
Qui ſe diſant las de plaider,
Veut de bon cœur qu'on l'accommode,
Pourvû que ce ſoit à ſa mode,
Et qu'on lui veuille tout céder.

Libre enfin dans mon caractere,
Sans le déguiſer d'un ſeul mot,
Je puis parler, & ne pas taire

VIL-
RS.

Que le Dévot le plus auſtere,
Qui n'eſt pas humble, eſt faux Dévot.

Quel regret donc, quand on me quitte,
Quel regret peut m'être permis ?
Il ne me reſte, foible Hermite,
A ſouhaiter que la viſite
Des vrais Chrétiens, ſeuls vrais amis.

Ainſi ma Muſe me conſole,
Et ſous quelques traits naturels,
Me traçant ce Monde frivole,
M'en fait mieux connoître l'idole,
Et chercher des biens plus réels.

Mlle MASQUIERES.

FRançoise Masquieres, morte à Paris en 1728. étoit fille d'un Maître d'Hôtel du Roi, qui lui laiſſa un bien fort médiocre : mais ſa paſſion pour l'étude, un bon eſprit & ſa vertu ſuffirent, au défaut de la fortune, pour lui rendre la vie heureuſe. Entre autres Pieces de Vers que cette Demoiſelle a compoſées, & où l'on trouve du feu & de l'imagination, l'Ode ſuivante à paru digne d'avoir place dans ce Recueil. Mlle Masquieres

ODE.

Sur le Martyre.

CEssez, ſtoïque Paganiſme,
De nous vanter votre vertu :
Votre faſtueux héroïſme
D'un vain éclat eſt revêtu.
Par un fol orgueil, vos faux Sages,

MASSIS.

Dans les douleurs, dans les outrages
On ſçu retenir leurs ſanglots,
Un beau nom flattoit leur audace :
C'eſt par le ſecours de la Grace
Que ſe forment les vrais Héros.

Une grêle de pierres volé,
ETIENNE s'en voit accablé :
De l'injuſte arrêt qui l'immole
Son cœur ferme n'eſt point troublé.
Vous, dont la fureur criminelle
Ne ſert qu'à redoubler ſon zéle,
Cruels Bourreaux, ceſſez vos coups :
Ecoutez ſa voix preſque éteinte,
Qui toujours muette à la plainte,
Demande au Ciel grace pour vous.

En vain de l'Egliſe naiſſante
L'Enfer attaque le berceau ;
Le ſang des Martyrs la cimente ;
Il en naît un peuple nouveau.
De mille orages agitée,
Plus l'Egliſe eſt perſécutée,
Plus les Chrétiens ſont triomphans.
Par leur perte elle eſt établie ;
Son empire ſe multiplie [1].

[1] *Son Empire ſe multiplie*, pour dire s'accroît, eſt une façon de parler qui n'a point d'exemple.

Dans les cendres de ſes enfans.

MLLE N QUIER

Tirans, dont le cœur eſt eſclave
De tout ce qui frappe les ſens ;
Une jeune fille vous brave,
Et rend vos efforts impuiſſans.
Employez menaces, promeſſes ;
Ni vos rigueurs, ni vos careſſes
Ne peuvent changer ſes deſirs ;
Et malgré vos pourſuites vaines,
Elle ſçait mépriſer les peines,
Et l'attrait des plus doux plaiſirs.

Quel ſupplice affreux ſe prépare ?
De regards le Cirque entouré,
Repaît d'un ſpectacle barbare
Un Peuple de ſang altéré.
Sortant d'une ſombre taniere,
L'Ours grince ſa dent meurtriere,
Le Lion agite ſes flancs ;
A l'envi leur rage s'anime ;
Ils dévorent de leur victime
Les membres épars & ſanglans.

Tranſports d'une brutale haine,
Vos forfaits partout déteſtez,
Font rougir la Nature humaine
De l'excès de vos cruautez.
Plus tigre que les Tigres mêmes ;

EMAS-
LERES.

Aveugle en ſes fureurs extrêmes,
L'homme ne connoît point de frein :
Souvent leur furie impuiſſante
Reſpecte la proye innocente,
Livrée à leur avide faim.

Qu'il eſt beau de voir au martyre
Une mere animer ſes fils !
De la nature qui ſoupire
Elle étouffe les tendres cris.
Fruits généreux de mes entrailles,
Pour l'honneur du Dieu des batailles
Mourez ; que votre ſort eſt doux !
Allez au Ciel remplir vos places :
Dans l'ardeur de ſuivre vos traces,
J'y ſerai bien-tôt avec vous.

Vains Tombeaux, riches Mauſolées
Qu'à ſes Rois éleva Memphis ;
De vos grandeurs aux pieds foulées
Que ſont devenus les débris ?
Hautes & fieres Pyramides,
Malgré vos fondemens ſolides,
Le tems a pû vous terraſſer ;
Et nos Catacombes célébres
Renferment d'auguſtes ténébres,
Que la piété va percer.

Régnez au-deſſus de nos têtes,
Saints & magnanimes Guerriers ;

Qu'en tous lieux de ſuperbes fêtes
Honorent vos ſacrez lauriers.
Le triomphe ſuit la victoire :
Jouiſſez en paix d'une gloire
Qui vous éleve aux plus hauts rangs :
Vivez ; votre immortelle vie
Ne peut plus vous être ravie
Par la malice des Tirans.

MLLE MA
QUIER

PARAPHRASE DU I. VERSET DU PSEAUME XVI.

Exaudi, Domine, juſtitiam, &c.

OUI, mon Dieu, deviens-moi ſévére :
L'excès de mon impiété
N'a que trop ſouvent mérité
D'éprouver ta juſte colere.
Je ſuis un enfant criminel ;
Je viens m'offrir aux coups de ton bras paternel ;
Frappe, & réprime mon audace :
Punis ici ma faute afin de l'effacer ;
Et par la vertu de ta Grace,
Viens m'apprendre, Seigneur, à ne plus t'offenſer.

DE B***.

LA MONNOYE.

LA MONNOYE.

BERNARD DE LA MONNOYE, né à Dijon le 16. Juin 1641. Correcteur de la Chambre des Comptes de la même Ville, fut reçu à l'Académie Françoiſe en 1713. & eſt mort à Paris en 1728. âgé de 87. ans & trois mois. Il eut dès ſa jeuneſſe une forte inclination pour l'étude, & il cultiva avec ſoin les heureux talens qu'il avoit reçus de la Nature. Quoique la proſe eut de grands charmes pour lui, il ſe ſentoit néanmoins entraîné plus puiſſamment vers la Poëſie. Le ſujet que l'Académie Françoiſe propoſa en 1671. pour le Prix de Vers, fournit à M. DE LA MONNOYE une heureuſe occaſion de ſe ſignaler ; & l'on peut dire que ſon coup d'eſſai fut ſon chef-d'œuvre. La veille de la diſtribution des Prix, M. Perrault ayant récité dans une Compagnie quelques Vers du *Duel aboli*, dont alors

on ne connoiſſoit pas l'Auteur, vanta fort cette Piece, & ne diſſimula point qu'il lui avoit donné ſon ſuffrage. Comme on ſçavoit que M. Deſpréaux & lui n'étoient pas amis, un des aſſiſtans prenant la parole : *Vous ſeriez*, lui dit-il, *bien attrappé, ſi la Piece, comme on le croit, étoit de Deſpréaux. Fût-elle du Diable*, répondit bruſquement M. Perrault, *elle mérite le prix, & l'aura.*. Le Public, ſouvent avare de ſes louanges, ne les épargna pas dans cette occaſion à l'égard de ce Poëme & de ſon Auteur. De Provincial inconnu qu'il étoit auparavant, il s'acquit tout-à-coup dans le Royaume un nom, qui depuis n'a fait toujours qu'augmenter. Les Langues Grecque, Latine, Eſpagnole & Italienne n'étoient pas moins familieres à M. DE LA MONNOYE, que la ſienne propre ; & il a compoſé dans ces différentes Langues pluſieurs Ouvrages en Proſe & en Vers, qui ſeront toujours priſez des Connoiſſeurs.. Egalement verſé dans l'Hiſtoire ancienne & moderne, Cri-

LA MONNOYE.

tique auſſi délicat & auſſi ſubtil qu'exact & profond, il a égalé par l'étenduë de ſes connoiſſances, s'il ne les a même ſurpaſſez, les plus ſçavans Hommes de l'Europe. Au reſte M. DE LA MONNOYE étoit d'une droiture & d'une probité qui ne le caracteriſoient pas moins que ſon eſprit & ſon érudition. Toujours prêt à faire part de ſes lumieres & de ſon travail même à ceux qui le conſultoient, il étoit aſſez modeſte pour les prier de ne le point nommer dans leurs Ouvrages.. Appliqué uniquement à l'étude, & à remplir ſes fonctions Académiques, il jouiſſoit de toutes les douceurs que Paris peut fournir à un homme de Lettres, quand par les funeſtes révolutions de l'année 1720. il vit déranger toute ſa fortune. M. le Duc de Villeroy, qui ne le connoiſſoit que de réputation, fut ſi touché de l'extrêmité où il ſe trouvoit réduit, qu'il le gratifia d'une penſion de ſix cens livres, dont il a été exactement payé juſqu'à ſa mort. Ce généreux Seigneur ne lui laiſſa pas même

la liberté de l'en remercier de bouche.. Dans le même tems, une Société de Libraires de Paris ayant réſolu de réimprimer les *Jugemens des Sçavans* par M. Baillet, & étant avertie que M. DE LA MONNOYE avoit fait beaucoup d'additions & de corrections à cet Ouvrage, lui conſtitua, pour les obtenir, une pareille penſion de ſix cens livres.. Enfin M. de Saint-Port, Avocat Général au Grand-Conſeil, lui acheta ſa Bibliothèque, [1] moyennant la ſomme de mille piſtoles, qu'il lui paya comptant, avec la douce condition de lui laiſſer, tant qu'il vivroit, l'uſage de cette Bibliotheque. Ces divers avantages, joints au débris de ſa premiere fortune, furent d'une grande reſſource pour un homme auſſi modéré que l'avoit été dans tous les tems M. DE LA MONNOYE.

LA MONNOYE

1 Elle étoit d'autant plus précieuſe, que la plûpart des Livres qui la compoſoient étoient chargez de curieuſes notes de la façon de M. DE LA MONNOYE.

LE DUEL ABOLI.

MONOYE.

Poëme.

GRAND & fameux Auteur, dont la plume éloquente
Fait céder aujourd'hui le Tibre à la Charante,
Toi qui ſçûs la belle ame au bel eſprit mêler,
Et le ſoin de bien vivre au ſoin de bien parler,
BALZAC; il eſt trop vrai, par un abus étrange,
La Terre ſur le Ciel uſurpe la louange:
A de honteux objets, à de foibles mortels,
Un flatteur idolâtre érige des autels;
Et ſouvent l'interêt, habile en l'art de feindre,
A mis le foudre en main à qui le devoit craindre.
Mais n'eſt-il point pour nous de reſpects innocens?
Nous offre-t'on toujours un criminel encens?
Ne peut-on révérer, par un diſcret hommage,
L'Ouvrier dans ſon œuvre, & Dieu dans ſon image?
Les graces du portrait vantent l'original,
Et l'on bénit la ſource en louant le canal.
Maintenir dans la guerre un heureuſe abondance,
Faire aimer ſa douceur & craindre ſa puiſſance,
Dans l'une & l'autre Mer s'ouvrir de nouveaux ports,
Des tréſors du Levant augmenter nos tréſors,
Combattre, en même tems, & l'hiver & l'Eſpagne,
Etonner l'Univers d'une ſeule campagne,
A ces rares exploits, à ces coups inouis,

Je reconnois le Ciel, je reconnois LOUIS :
Le Ciel, dont les faveurs paſſent notre eſpérance ; LA M
LOUIS, dont les vertus ſont l'appui de la France. NO
Mais du ſecours divin le plus puiſſant effet,
C'eſt un charme en nos jours heureuſement défait ;
Charme pernicieux, déplorable manie,
Et toujours déteſtée, & toujours impunie ;
Le barbare Duel, de nos Braves l'écueil,
Monſtre que la colere engendra de l'orgueil :
Ce démon domeſtique, artiſan du carnage,
Dans les plus nobles cœurs avoit porté ſa rage ;
Un prompt reſſentiment ſe croyoit tout permis ;
Les amis révoltez attaquoient les amis ;
Parens contre parens couroient à la vengeance :
Ces noms étoient moins forts que la plus foible offenſe ;
D'un rigoureux cartel l'impitoyable arrêt
Décidoit par le fer un bizarre interêt ;
Et la fauſſe juſtice, aux combats occupée,
Sans balance à la main, n'employoit que l'épée.
Funeſte loi d'honneur, tirannique pouvoir,
Qui confonds parmi nous le meurtre & le devoir !
L'injure ſeule a droit de réparer l'injure.
Plus on ſouille ſes mains, plus la victime eſt pure.
Le François dédaignant un rival étranger,
Contre le ſeul François trouve beau le danger.
Tels qu'on vit ces Thébains, fiers enfans de la Terre,
Se livrer en naiſſant une mortelle guerre,

Et du ſang que leurs troncs répandoient à grands flots,
Engraiſſer les ſillons dont ils étoient éclos :
Tels, & plus acharnez à leur perte fatale,
Cherchant dans leur trépas une gloire brutale,
L'Eſpagne a vû long tems nos ſoldats s'égorger,
Et prendre dans nos champs le ſoin de la venger.
Cent peuples, allarmez du bruit de nos conquêtes
Sous les coups qu'ils craignoient voyoient tomber nos têtes,
Sûrs que de deux guerriers, en ce choc malheureux,
L'un périroit pour nous, l'autre vaincroit pour eux.
François, d'un vain tranſport miſérables victimes,
La Seine trop long tems a rougi de vos crimes :
Portez ſur d'autres bords un plus noble courroux ;
Ce bras que vous perdez, François, n'eſt pas à vous ;
Par un funeſte emploi ſa valeur eſt flétrie.
Mourez ; mais en mourant ſervez votre Patrie ;
Et d'un triſte duel fuyant le ſort obſcur,
Tombez en arborant nos drapeaux ſur un mur :
Ou ſi la paix, mêlant ſon olive à nos palmes,
Nous fait couler des jours plus heureux & plus calmes,
Sans ternir votre fer d'un indigne attentat,
Laiſſez vivre, & vivez pour le bien de l'Etat.
Juſques ſur le Sujet reſpectez la Couronne :
C'eſt le Ciel qui le veut, c'eſt Louis qui l'ordonne.

MONOYE.

Epigramme imitée de Martial.

LA M
NOI

[1] POUR trois moutons qu'on m'avoit pris,
J'avois un procès au Bailliage.
Gui, le Phenix des beaux esprits,
Plaidoit ma cause & faisoit rage.
Quand il eut dit un mot du fait,
Pour exagérer le forfait,
Il cita la Fable & l'Histoire,
Les Aristotes, les Platons.
Gui, laissez-là tout ce grimoire,
Et retournez à vos moutons.

Autre.

[2] LISE dans la fleur de ton âge,

1 *Non devi, neque cæde, nec veneno,*
Sed lis est mihi de tribus capellis... L. VI. Ep. 19.
2 *Fœmina præferri potuit tibi nulla, Lycori;*
Præferri Glyceræ fœmina nulla potest.
Hæc erit hoc, quod tu: tu non potes esse, quod hæc est.
Tempora quid faciunt! hanc volo, te volui. L. VI. Ep. 60.

Voici une traduction paraphrasée de cette Epigramme, faite il y a plus de 150. ans par le fameux Malherbe.

Jeanne, tandis que tu fus belle,
Tu le fus sans comparaison:
Anne à présent est de saison,
Et ne voit rien de si beau qu'elle.
Je sçais que les ans lui mettront
Comme à toi les rides au front,
Et feront à sa tresse blonde
Même injure qu'à tes cheveux;
Mais voilà comme va le monde,
Je t'ai voulue, & je la veux.

MONTAIGNE.

Tu n'eus point d'égale en beauté,
Aujourd'hui le même avantage
A Cloris n'eſt point conteſté ;
Les ans flétriront, je l'avouë,
Ses attraits que partout on louë.
Les tiens ſont pour jamais flétris,
Tu n'auras plus ni lis, ni roſes ;
Le tems change ainſi toutes choſes :
J'aimois Liſe, j'aime Cloris.

CONTES.

D'un Barbier & d'un Gueux.

[1] UN gros Coquin, veille de Fête-Dieu
Chez un Barbier fut préſenter ſa face,
Le ſuppliant de lui vouloir par grace
Faire le poil pour l'amour du bon Dieu.
Fort volontiers, dit le Barbier honnête.
Vîte, Garçon, en faveur de la fête,
Dépêchez-moi cette barbe gratis.
Auſſi-tôt dit, un de ſes apprentis
Charcute au Gueux le menton & la joüe.
Le patient faiſoit piteuſe mouë,
Et comme il vit paroître en ce moment
Certain Barbet navré cruellement,

[1] Ce Conte eſt le 92. des *Joci d'Ottomarus Luſcinius*, imprimez pour la premiere fois à Auſbourg l'an 1524.

Vigile ; A demain donc, je ſuis pour les jours gras.
A propos, on m'a dit que le voiſin Lucas
Epouſe votre... Point. J'ai découvert ſes dettes.

Où vend-on de bon vin ? Tout proche l'Hôtel-Dieu.
Grand merci. Prêtez-moi de grace vos lunettes.
Oh, oh, la Meſſe eſt dite, adieu Compere. Adieu.

Epitaphe de M. de la Riviere, Evêque de Langres.

Ci gît un très-grand Perſonnage,
Qui fut d'un illuſtre lignage,
Qui poſſeda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort ſage.
Je n'en dirai pas davantage,
C'eſt trop mentir pour cent écus. 1

1 Il avoit légué cette ſomme à celui qui feroit ſon Epitaphe. Son vrai nom étoit *Louis Barbier*. Il avoit été Régent au Collége du Pleſſis, & enſuite Aumônier de M. Habert, Evêque de Cahors, qui le mit auprès de Gaſton Duc d'Orleans. Il entra ſi habilement dans toutes les inclinations de ce Prince, qu'il devint bientôt le maître abſolu de ſon cœur & de ſon eſprit. En 1655. l'Abbé de la Riviere fut fait Evêque de Langres, Duc & Pair de France. C'eſt lui que Boileau a déſigné dans ces deux Vers de ſa 1. Satire :

——— *Le ſort burleſque, en ce ſiécle de fer,*
D'un Pédant, quand il veut, peut faire un Duc & Pair.

Il mourut en 1670. Peu de tems avant ſa mort il avoit été nommé au Cardinalat.

MONOYE.

Pour un Cochon, je n'y répugne pas,
Dit le Fermier, mais gras c'eſt autre choſe.
Que ſçais-je moi ce qu'il arrivera ;
Le grain peut-être, ou le gland manquera,
Point ne me veux ſoumettre à telle clauſe.
Artus répond que point n'en démordra.
Meſſieurs, leur dit le Notaire équitable,
Vous pouvez prendre un milieu, l'on mettra :
Qu'au ſieur bailleur le preneur donnera,
Bon an, mal an, un Cochon raiſonnable.

Dialogue de deux Comperes à la Meſſe.

1 BON jour, Compere André. Bon jour Compère Gile.
Comment vous portez-vous ? Bien, & vous ? A ſouhait.
Puis-je ouir cette Meſſe ? Elle eſt tout votre fait,
Le Prêtre n'en eſt pas encore à l'Evangile.
Voulez-vous qu'au ſortir nous déjeunions en ville ?
Tope. Nous en mettrons Sire Ambroiſe & Rolait.
D'accord. Il ne nous faut qu'un bon Cochon de lait,
Ha, vous n'y ſongez pas, c'eſt aujourd'hui vigile.

1 Ce Dialogue eſt imité d'un Sonnet Italien de Matteo Franço, dont Politien, Chanoine comme lui de la Cathedrale de Florence, a fait l'éloge dans le dixiéme Livre de ſes Lettres.

Vigile ; A demain donc, je ſuis pour les jours gras.
A propos, on m'a dit que le voiſin Lucas
Epouſe votre... Point. J'ai découvert ſes dettes.

Où vend-on de bon vin ? Tout proche l'Hôtel-Dieu.
Grand merci. Prêtez-moi de grace vos lunettes.
Oh, oh, la Meſſe eſt dite, adieu Compere. Adieu.

Epitaphe de M. de la Riviere, Evêque de Langres.

Ci gît un très-grand Perſonnage,
Qui fut d'un illuſtre lignage,
Qui poſſeda mille vertus ;
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort ſage.
Je n'en dirai pas davantage,
C'eſt trop mentir pour cent écus. 1

1 Il avoit légué cette ſomme à celui qui feroit ſon Epitaphe. Son vrai nom étoit *Louis Barbier*. Il avoit été Régent au Collége du Pleſſis, & enſuite Aumônier de M. Habert, Evêque de Cahors, qui le mit auprès de Gaſton Duc d'Orleans. Il entra ſi habilement dans toutes les inclinations de ce Prince, qu'il devint bientôt le maître abſolu de ſon cœur & de ſon eſprit. En 1655. l'Abbé de la Riviere fut fait Evêque de Langres, Duc & Pair de France. C'eſt lui que Boileau a déſigné dans ces deux Vers de ſa I. Satire :

——— Le ſort burleſque, en ce ſiécle de fer,
D'un Pédant, quand il veut, peut faire un Duc & Pair.

Il mourut en 1670. Peu de tems avant ſa mort il avoit été nommé au Cardinalat.

LA MONNOYE.

Fut-il jamais maniere plus gentille ?
Ah ! qu'il eſt bon !

Moi qui ne puis, qu'en ſtile de Brodeau,
Lui rendre ici grace d'un don ſi beau,
Fier je ſerai plus qu'un Grand de Caſtille,
S'il daigne en gré prendre cette vétille,
Et s'écrier en voyant mon Rondeau,
Ah ! qu'il eſt bon !

Autre.

COMME un Rondeau chez vous m'a porté chance,
Pour vous payer de votre complaiſance,
Vous en aurez un ſecond de ma part.
A m'exercer ſur le ton goguenard,
J'ai du penchant autant qu'homme de France.

Pas, il eſt vrai, je n'aurois l'aſſurance
De m'eſcrimer en œuvres d'importance,
Pas ne pourrois faire une Ode avec art,
Comme un Rondeau.

Mais treize vers, cinq en art, huit en ance;
Il m'eſt aiſé d'en faire la dépenſe,
Quand votre vin ſurtout me rend gaillard.
Dès que j'en bois, je ſuis plus fort d'un quart,
Avecque lui mon eſprit recommence,
Comme un Rondeau.

Dame Molleſſe y logeoit autrefois ;
Mais aujourd'hui, Monſieur, c'eſt la Folie. LA MONNOYE.

Triolet ſur Pindare.

PINDARE étoit homme d'eſprit ;
En faut-il d'autres témoignages ?
Profond dans tout ce qu'il écrit,
Pindare étoit homme d'eſprit.
A qui jamais rien n'y comprit
Il ſçut bien vendre ſes Ouvrages.
Pindare étoit homme d'eſprit,
En faut-il d'autres témoignages ?

RONDEAU.

AH ! qu'il eſt bon ce Volenay nouveau ! [1]
Un doux tranſport me ſaiſit le cerveau,
Dès qu'à mes yeux ce jus céleſte brille.
Verſe laquais : ô Dieux, comme il petille !
Honneur & gloire au Maître du côteau.

Lui d'Hippocrêne aimant mieux le ruiſſeau,
A ſes amis prodigue ſon tonneau.

1 Feu M. le Gouz, l'aîné, Conſeiller au Parlement de Dijon, ayant envoyé à M. DE LA MONNOYE pendant deux années conſécutives en 1701. & 1702. ſix bouteilles de ſon excellent vin de Volenay, notre Auteur l'en remercia chaque fois par un Rondeau.

LA MONNOYE.

Hélas ! nous ſommes, diſent-elles,
Contraintes de quitter nos arides canaux ;
Tandis que dans ces lieux cent Nayades nouvelle
Semblent, courant partout, inſulter à nos maux.

Nos Fontaines, ce ſont nos larmes ;
D'où vient ce changement ? quel eſt notre forfait
Déeſſes autrefois, Nymphes pleines de charmes,
Il ne nous reſte plus que des noms ſans effet.

Le marbre loge nos rivales,
L'illuſtre PELLETIER leur bâtit des Palais ;
Et les Muſes encore à notre honneur fatales,
Ont ajouté des vers qui ne mourront jamais.

Chaque Nayade a ſon domaine ;
Sur la tête chacune a des fleurs à l'envi,
Et chacune, réglant le cours de ſa Fontaine,
Joüit en paix du bien qu'elle nous a ravi.

L'une du poſte a l'avantage ;
L'autre vante aux paſſans le criſtal de ſon eau ;
De ſon urne à leurs yeux l'autre étale l'ouvrage,
Et leur fait admirer l'adreſſe du ciſeau.

Qui de nous, ſans être chagrine,
Peut voir par leur orgueil nos noms ainſi bravez,
Lorſque connus à peine en leur propre origine,
Les leurs brillent ſur l'or ſuperbement gravez ?

Cependant notre onde inutile
Par des ſentiers confus dans les rochers ſe perd, LA MON-
Et ce tribut flottant réſervé pour la Ville, NOYE.
Arroſe ſans profit un ſtérile déſert.

Que la fortune eſt inégale!
Ce Magiſtrat jadis nous traita beaucoup mieux;
Qui pour nous attirer dans la Ville royale,
Nous fit tailler en l'air un chemin ſpacieux.

Vous, digne choix d'un grand Monarque,
A notre premier rang ſi quelque égard eſt dû,
Daignez nous en laiſſer une éternelle marque,
En nous rendant l'éclat que nous avons perdu.

Que ſi par votre heureux ſuffrage
Le retour à nos eaux étoit ouvert ici,
Toutes feroient alors dans leur bruyant langage,
Jour & nuit réſonner le grand nom de FOURCY.

Traduction de l'Ode de M. de Santeuil à la louange de LOUIS LE GRAND, *Protecteur de la Religion Catholique.*

POURQUOI, ſi le Ciel me l'inſpire,[1]
N'oſerai-je au ſon de ma voix

[1] M. DE LA MONNOYE étant ſollicité par Santeuil de rendre cette Ode publique, lui dit agréablement qu'il craignoit *que tout couvert qu'il étoit des armes d'Achille, il n'eût le malheur de Patrocle.* Ses amis, à ſon inſçû, retrancherent

LA MONNOYE.

Fut-il jamais maniere plus gentille ?
Ah ! qu'il eſt bon !

Moi qui ne puis, qu'en ſtile de Brodeau,
Lui rendre ici grace d'un don ſi beau,
Fier je ſerai plus qu'un Grand de Caſtille,
S'il daigne en gré prendre cette vétille,
Et s'écrier en voyant mon Rondeau,
Ah ! qu'il eſt bon !

Autre.

COMME un Rondeau chez vous m'a porté chance,
Pour vous payer de votre complaiſance,
Vous en aurez un ſecond de ma part.
A m'exercer ſur le ton goguenard,
J'ai du penchant autant qu'homme de France.

Pas, il eſt vrai, je n'aurois l'aſſurance
De m'eſcrimer en œuvres d'importance,
Pas ne pourrois faire une Ode avec art,
Comme un Rondeau.

Mais treize vers, cinq en art, huit en anee ;
Il m'eſt aiſé d'en faire la dépenſe,
Quand votre vin ſurtout me rend gaillard.
Dès que j'en bois, je ſuis plus fort d'un quart,
Avecque lui mon eſprit recommence,
Comme un Rondeau.

Enigme.

LA MONNOYE.

J'Ai pour pere un des Dieux, pour mere une Déeſſe :
J'attrape, ſans courir, même les plus diſpos.
Je fais de mes Sujets la peine & le repos,
Et des plus grands Seigneurs je me rends la maîtreſſe.

Le poltron, ſous mes loix, ferme dans ſa foibleſſe,
Aux plus affreux périls ne tourne point le dos.
On rit en ma préſence, on dit mille bons mots,
Et je ſuis cependant pire qu'une tigreſſe.

Au gré de mon humeur, je puis en liberté
Etre chaude l'Hiver, être froide l'Eté :
Des aſtres inconſtans je prédis le caprice.

Et ſans être ſenſible au cri le plus perçant,
Mon ardeur eſt ſi grande à châtier le vice,
Qu'on me le voit punir juſques dans l'innocent.

Le mot eſt *la Goute*.

Requête des vieilles Fontaines de Paris contre les nouvelles.

Les Nymphes des vieilles Fontaines
Viennent, grand Magiſtrat, vous adreſſer leur cris
Heureuſes, ſi vos ſoins vouloient rendre à leurs veines
Ces liquides tréſors qu'en recueilloit Paris.

LA MONNOYE.

Hélas ! nous ſommes, diſent-elles,
Contraintes de quitter nos arides canaux ;
Tandis que dans ces lieux cent Nayades nouvelles
Semblent, courant partout, inſulter à nos maux.

Nos Fontaines, ce ſont nos larmes ;
D'où vient ce changement ? quel eſt notre forfait ?
Déeſſes autrefois, Nymphes pleines de charmes,
Il ne nous reſte plus que des noms ſans effet.

Le marbre loge nos rivales,
L'illuſtre PELLETIER leur bâtit des Palais ;
Et les Muſes encore à notre honneur fatales,
Ont ajouté des vers qui ne mourront jamais.

Chaque Nayade a ſon domaine ;
Sur la tête chacune a des fleurs à l'envi,
Et chacune, réglant le cours de ſa Fontaine,
Joüit en paix du bien qu'elle nous a ravi.

L'une du poſte a l'avantage ;
L'autre vante aux paſſans le criſtal de ſon eau ;
De ſon urne à leurs yeux l'autre étale l'ouvrage,
Et leur fait admirer l'adreſſe du ciſeau.

Qui de nous, ſans être chagrine,
Peut voir par leur orgueil nos noms ainſi bravez,
Lorſque connus à peine en leur propre origine,
Les leurs brillent ſur l'or ſuperbement gravez ?

Cependant notre onde inutile
Par des ſentiers confus dans les rochers ſe perd, LA MON
Et ce tribut flottant réſervé pour la Ville, NOYE
Arroſe ſans profit un ſtérile déſert.

Que la fortune eſt inégale!
Ce Magiſtrat jadis nous traita beaucoup mieux;
Qui pour nous attirer dans la Ville royale,
Nous fit tailler en l'air un chemin ſpacieux.

Vous, digne choix d'un grand Monarque,
A notre premier rang ſi quelque égard eſt dû,
Daignez nous en laiſſer une éternelle marque,
En nous rendant l'éclat que nous avons perdu.

Que ſi par votre heureux ſuffrage
Le retour à nos eaux étoit ouvert ici,
Toutes feroient alors dans leur bruyant langage,
Jour & nuit réſonner le grand nom de FOURCY.

Traduction de l'Ode de M. de Santeuil à la louange de LOUIS LE GRAND, *Protecteur de la Religion Catholique.*

1 POURQUOI, ſi le Ciel me l'inſpire,
N'oſerai-je au ſon de ma voix

1 M. DE LA MONNOYE étant ſollicité par Santeuil de rendre cette Ode publique, lui dit agréablement qu'il craignoit *que tout couvert qu'il étoit des armes d'Achille, il n'eût le malheur de Patrocle.* Ses amis, à ſon inſçû, retrancherent

LA MONNOYE.

Accorder le ſon de la lire
Qu'Horace touchoit autrefois ?
Tandis que ta Proſe ſi pure
Nous trace en François la peinture
Du plus grand Roi de l'Univers,
PELISSON, la Muſe Romaine
Sur les bords même de la Seine
Vient pour lui me dicter ſes Vers.

Dis ſes exploits, dis ſon courage,
Connu des Indes aux Lappons,
Ces Fleuves paſſez à la nage,
Où les Céſars cherchoient des ponts.
Comment, par un prodige extrême,
Ce torrent s'arrêta lui-même
Prêt d'inonder tant de climats ;
Et comment toujours admirable,
LOUIS dans la paix eſt aimable,
Autant que craint dans les combats.

Fais voir l'audace réprimée
Des Duels trop long tems ſoufferts,
Thémis par ſes ſoins réformée,
Et la Chicane dans les fers.

---

pluſieurs ſtrophes de l'Ode, & la réduiſirent à cent Vers pour obéïr aux loix de l'Académie. Le Prix lui fut ajugé tout d'une voix ; mais ſa grande modeſtie ne lui permit pas de l'accepter, & il le renvoya par un acte ſolemnel à l'Auteur original.

Décris-

Décris-nous les beautez nouvelles
Que le pinceau de nos Apelles
Par ſon ordre étale à nos yeux ;
Et grave au Temple de Mémoire
Ces Palais qui portent ſa gloire
Avec leurs faîtes dans les Cieux.

LA MONNOYE.

Que de merveilles ! que de charmes
Je découvre dans ce Héros !
Toujours du ſeul bruit de ſes armes
Ne réſonnent pas les échos :
Toujours l'Eſpagne & la Hollande
Ne compoſent pas ſa guirlande
D'un pénible & ſanglant laurier.
Il eſt de plus nobles batailles,
Qui ſans canon, ſans funérailles,
Couvrent de palmes ce Guerrier.

On a vû du tems de nos Peres
Un Monſtre ſorti des Enfers,
L'Héréſie aux crins de viperes,
Répandre ſes poiſons divers.
Qui ne ſçait que contre le Prince
Elle arma plus d'une Province,
Foulant aux pieds les Immortels ?
Et par un barbare tumulte,
Oſa fonder un nouveau culte
Sur le débris de nos Autels ?

Qu'il offre aux yeux de ſes Sujets,
Une milice révoltée,
D'un prompt remords ſollicitée,
Déſerte le parti nouveau ;
Et ſans que la trompette ſonne,
Sûre que c'eſt Dieu qui l'ordonne,
Se remet ſous l'ancien drapeau.

Alors par le jour de la Grace
Ces nuages ſont éclaircis ;
Son aſpect fait fondre la glace
Dans les cœurs les plus endurcis.
Sa clarté ſalutaire & pure,
Luit dans une cabane obſcure,
Comme dans un Palais doré ;
Dans la Baſtille comme au Louvre ;
Et ſous la hutte qui le couvre,
Le ſoldat en eſt éclairé.

Louis prodigue ſes careſſes
Pour les coupables repentans ;
Il comble les uns de richeſſes,
Les autres d'honneurs éclatans.
C'eſt ainſi qu'aux ames bien nées,
Dieu qui les a prédeſtinées,
Fait de nouveaux dons chaque jour ;
. . . . . .
Et les ſoulage dans la voye
Qui mene au céleſte ſéjour.

Si l'Eglise aujourd'hui n'est qu'une,
C'est ton ouvrage, où la fortune,
Ni le soldat n'ont point de part.

O Dieu, la surprenante image!
Quel œil si perçant & si fin
Reconnoîtroit sous ce visage
Le Vainqueur de l'Ebre & du Rhin?
Je ne lui vois point cette épée
Dans le sang ennemi trempée,
Ces fiers & menaçans regards;
Cette démarche haute & brave,
Qui cent fois au Belge, au Batave
L'ont fait prendre pour le Dieu Mars.

Ces Edits, de son diadême
Juste, mais rigoureux appui,
La pompe, le pouvoir suprême,
Ne veillent point autour de lui,
L'amour qu'inspire sa personne
Est la garde qui l'environne;
A son côté marche la Foi,
Et la Paix jointe à l'Abondance,
Nous fait connoître que la France
Trouve un pere en lui comme un Roi.

Il suspend sa vertu guerriere
Pour songer à de saints projets;
La Croix est l'unique banniere

LA MONNOYE.

Et que, de même qu'en courage,
Dans la fleur encor de ton âge,
Tu l'égalerois en vertu.

Ce Roi, qui d'un cœur magnanime
Fit trembler le Nil devant lui;
Pour qui d'un encens légitime
Fument nos Temples aujourd'hui;
LOUIS, dans le livre de Gloire
En chiffres d'or à lû l'hiſtoire
De tes grands & pieux exploits;
Et par ton heureuſe conduite
Voyant l'impoſture détruite,
S'eſt ſouvenu des Albigeois.

Le Ciel qui pour toi s'intereſſe,
Jaloux de l'honneur de tes Lys,
Vient par un ſurcroît de tendreſſe
De t'accorder un Petit-Fils:
Il veut qu'une ſeconde race,
De tes beaux faits ſuivant la trace,
Sorte de ce digne Héritier,
Qui d'un Pole à l'autre adorée,
Ne verra finir ſa durée
Que par la fin du monde entier.

Aſſemblez-vous, fameux Poëtes,
Héros du Parnaſſe Latin;
Joignez vos bruyantes trompettes,

Vous, ô Ménage, & vous Rapin
Louis, de vos chants la matiere,
Vous ouvre une illuſtre carriere ;
Moi content de vous exciter,
Sentant que je manque d'haleine,
Je prends congé de Melpomene,
Et m'apprête à vous écouter.

LA MONNOYE.

POEMES.

LA GLOIRE DES ARMES ET DES LETTRES SOUS LOUIS XIV.

L'innocence & la joie en ces lieux revenuës,
Sous l'Empire de Mars autrefois inconnuës,
Les plaiſirs de l'eſprit, les beaux Arts cultivez,
Ces biens à la Paix ſeule autrefois réſervez,
La France redoutable au reſte de la Terre,
Aujourd'hui les poſſede au milieu de la Guerre,
Et perdant de ſes maux le ſouvenir amer,
Trouve le ſiécle d'or dans le ſiécle de fer.
L'artiſan ſous ſon toît, la veuve en ſa retraite,
Ne s'épouvante plus au bruit de la trompette ;
Les fifres enrouez qui troubloient les hameaux,
Accordent à leur ſon le ſon des chalumeaux :
La brebis ſans péril, du ſommet des montagnes
Vient aux yeux du ſoldat paître dans les campa-
gnes.

LA MONNOYE.

Et que, de même qu'en courage,
Dans la fleur encor de ton âge,
Tu l'égalerois en vertu.

Ce Roi, qui d'un cœur magnanime
Fit trembler le Nil devant lui;
Pour qui d'un encens légitime
Fument nos Temples aujourd'hui;
LOUIS, dans le livre de Gloire
En chiffres d'or à lû l'hiſtoire
De tes grands & pieux exploits;
Et par ton heureuſe conduite
Voyant l'impoſture détruite,
S'eſt ſouvenu des Albigeois.

Le Ciel qui pour toi s'intereſſe,
Jaloux de l'honneur de tes Lys,
Vient par un ſurcroît de tendreſſe
De t'accorder un Petit-Fils:
Il veut qu'une ſeconde race,
De tes beaux faits ſuivant la trace,
Sorte de ce digne Héritier,
Qui d'un Pole à l'autre adorée,
Ne verra finir ſa durée
Que par la fin du monde entier.

Aſſemblez-vous, fameux Poëtes,
Héros du Parnaſſe Latin;
Joignez vos bruyantes trompettes,

Vous, ô Ménage, & vous Rapin
Louis, de vos chants la matiere,
Vous ouvre une illuſtre carriere ;
Moi content de vous exciter,
Sentant que je manque d'haleine,
Je prends congé de Melpomene,
Et m'apprête à vous écouter.

LA MON NOYE.

POEMES.

LA GLOIRE DES ARMES ET DES LETTRES SOUS LOUIS XIV.

L'INNOCENCE & la joie en ces lieux revenuës,
Sous l'Empire de Mars autrefois inconnuës,
Les plaiſirs de l'eſprit, les beaux Arts cultivez,
Ces biens à la Paix ſeule autrefois réſervez,
La France redoutable au reſte de la Terre,
Aujourd'hui les poſſede au milieu de la Guerre,
Et perdant de ſes maux le ſouvenir amer,
Trouve le ſiécle d'or dans le ſiécle de fer.
L'artiſan ſous ſon toît, la veuve en ſa retraite,
Ne s'épouvante plus au bruit de la trompette ;
Les fifres enrouez qui troubloient les hameaux,
Accordent à leur ſon le ſon des chalumeaux :
La brebis ſans péril, du ſommet des montagnes
Vient aux yeux du ſoldat paître dans les campa-

gnes.

A MONSEIGNEUR.

LOUIS marche, 1 Bellone éloigne la terreur ;
Elle n'inſpire plus une aveugle fureur.
Et ſoit qu'elle menace ou le Belge ou l'Ibere,
Inſtruite à mieux régler le cours de ſa colere,
Rigoureuſe aux mutins, douce aux peuples ſoumis,
Elle nous paroît moins Bellone que Thémis.
Nos braves Légions, ſûres de la victoire,
Au travers des périls ne cherchent que la gloire ;
Et courant à l'honneur par des ſentiers nouveaux,
Suivent les mœurs du Prince en ſuivant ſes drapeaux.
Diſciples de LOUIS, témoins de ſon adreſſe,
Animez d'une voix qui vous flate & vous preſſe,
Sur un ſi grand modele élevez aux combats,
François, heureux François, que ne vaincrez-vous pas ?
A vous voir, dans l'ardeur qui tranſporte votre ame,
Braver au pied d'un mur & le fer & la flamme,
On diroit qu'affranchis des outrages du Sort,
Dans vos ennemis ſeuls vous connoiſſez la mort.
Cent machines en vain à vous battre occupées,
Emportent à la fois vos bras & vos épées ;
L'audace vous ſoutient, & le François vainqueur,
S'il n'a perdu le jour, ne peut perdre le cœur.

1. Rétabliſſement de la diſcipline Militaire.

LOUIS

Louis vous reconnoît à ces efforts extrêmes,
Et de votre valeur plus content que vous-mêmes, LA MO
Vous offre après l'orage un port [1] tranquille & NOYE
doux,
Illuſtre monument pour le Prince & pour vous.
Jadis loin du Cocyte, & des affreux ſupplices,
Le front encor marqué de nobles cicatrices,
On crut qu'après la mort les généreux Guerriers
Goûtoient un long repos à l'ombre des lauriers;
Que ce deſtin pour vous eſt peu digne d'envie!
Ce qu'ils obtenoient morts vous l'obtenez en vie;
Hôtes d'un plus beau lieu, ſur vous de toutes parts
Les Nations en foule arrêtent leurs regards.
Meurtris, froiſſez, perclus, qui pourroit vous
décrire?
Moins vous êtes entiers, & plus on vous admire;
Semblables à ces bois jadis ſi révérez,
Que la foudre en tombant avoit rendus ſacrez.
Ainſi pour la valeur plein d'un amour ſincere,
Louis la régle en Maître, & la ſoulage en pere:
Prompte dans les hazards il la voit s'engager,
Mais il connoît ſon prix, & veut la ménager.
Sous ſes loix, par des ſoins ſi dignes qu'on les vante,
D'Archimedes nouveaux une troupe ſçavante,
Pour mieux ou ſecourir ou forcer un rempart,

[1] L'Hôtel des Invalides.

Au bras des combattans joint la ſcience & l'art. 1
A Mon-noye. Vaines illuſions d'une Secte inſenſée,
Chimeres du Portique, énigmes du Lycée,
Syſtêmes fabuleux, dogmes évanouis,
Vos ſoins n'occupent pas l'école de Louis.
D'une oiſive doctrine elle fuit la diſpute;
L'eſprit n'y promet rien que la main n'exécute.
De-là nous ſont venus ces reſſorts importans,
Ces poids ingénieux qui compaſſent le tems,
Et par qui du Nocher ſur la plaine azurée
De l'Aurore au Couchant la courſe eſt meſurée.
Chaque jour eſt fertile en chef-d'œuvres nouveaux;
On voit flotter l'airain ſur la face des eaux,
Et perçant dans les airs une immenſe étenduë,
On ſçait porter la voix auſſi loin que la vûë.
Célébres inventeurs de miracles divers,
Dont le vaſte génie embraſſe l'Univers,
Jouiſſez du loiſir que Louis vous procure,
Es, comme ce Héros, ſurpaſſez la Nature.
Que d'un double criſtal le tour induſtrieux
Expoſe à vos regards tous les ſecrets des Cieux,
Ces boccages, ces monts, ces Iſles, ces rivieres,
Qui de l'Aſtre des mois ombragent les lumieres;
Les taches du Soleil, ainſi que ſes beautez,
Et des feux inconnus les nouvelles clartez.

1 L'Académie Royale des Sciences.

Mais quand de cette Tour, [1] dont la ſuperbe cime
Vous ouvre dans l'Olimpe une route ſublime, LA MO
Paſſant d'un vol hardi le ſéjour des frimats, NOYE
Vous aurez parcouru les céleſtes climats;
Lorſque pour concevoir tant de hautes merveilles,
Vous aurez conſumé votre adreſſe & vos veilles;
De ces rares objets pleins, charmez, éblouis,
Qu'aurez-vous découvert de ſi grand que Louis?

AU ROI LOUIS XIV.

[2] *L'Education de Monſeigneur le* DAUPHIN.

GRAND Roi, lorſqu'à ton gré, ſur la Terre & ſur l'Onde,
Je te vois balancer la fortune du Monde,
Et conſervant la paix ſur tes bords affermis,
Répandre la terreur dans les champs ennemis;
Quand par tes ſages loix, aux pieds de la Juſtice,
Je te vois renverſer l'Erreur & la Malice,
D'une main libérale animer les beaux Arts,
Et partager tes ſoins entre Minerve & Mars;
C'eſt en vain que je veux, ſurpris de ces merveilles,
Dans la Grece ou dans Rome en chercher de pareilles.

1 L'Obſervatoire.

2 Ce Poëme a remporté le Prix propoſé par l'Académie Françoiſe en 1677.

LA MONNOYE.

Entre tant de Héros qu'on leur voit étaler,
Il n'en eſt point, Grand Roi, qui te puiſſe égaler;
Tout céde à ta valeur, tout céde à ta ſageſſe :
Mais ce qui n'a point vû ni Rome, ni la Grece,
Un jeune demi-Dieu, notre ſecond eſpoir,
Ton généreux DAUPHIN bientôt le fera voir.
Déja prêt à remplir ſes hautes deſtinées,
Il court impatient au-devant des années;
Au bruit de tes exploits, honteux de ſon repos,
Il ſonge à mériter le grand nom de Héros;
D'un ſi charmant objet ſon ame poſſédée,
S'en forme à tout propos une brillante idée.
Si d'un langage pur le premier des Céſars
Dans ſes fameux écrits lui conte ſes hazards,
Il pouſſe des ſoupirs pleins d'une ardeur extrême,
Et parlant comme lui, penſe à vaincre de même.
Si touché quelquefois de l'amour des beaux Vers,
Du Cygne de Mantouë, il écoute les airs,
Son eſprit dédaignant une gloire bornée,
Vole au-deſſus d'Aſcagne, & n'obſerve qu'Enée :
Mais quand pour contempler des faits plus glorieux,
Grand Roi, ſur ton Hiſtoire il arrête les yeux,
Qu'il voit du Belge épars les troupes allarmées,
Ouvrir de tous côtez la Flandre à tes armées,
L'Eſcaut frémir de peur juſqu'aux portes d'Anvers,
Et Cambrai de ſa chûte étonner l'Univers;
Que de vœux empreſſez! que de jalouſes peines!

Un feu pareil au tien s'allume dans ſes veines,
Et ce Lion naiſſant, épris d'un beau courroux, LA MO
Te voudroit à ſon tour pouvoir rendre jaloux. NOY
Héroïque tranſport, magnanime colere,
N'appellez pas ſi-tôt le Fils auprès du Pere,
Laiſſez-lui de plus loin regarder ce Vainqueur,
Et ne prétendez pas occuper tout ſon cœur.
Reſpectez un loiſir que ſon âge lui donne;
Du moins en attendant les lauriers de Bellone,
Souffrez qu'à pleines mains dans le ſacré Vallon,
Il cueille les lauriers que promet Apollon.
Ce Dieu, que les beaux Arts ſuivent tous à la trace,
Dans le Louvre aujourd'hui tranſporte le Parnaſſe,
Et voulant de ſa gloire y répandre l'éclat,
Choiſit pour Interprête un illuſtre Prélat;
Parle au jeune Héros par cette voix fidelle,
Et d'un Prince accompli prépare le modele.
Troupe chere à LOUIS, hôteſſes de ſa Cour,
Muſes, pour ſon DAUPHIN redoublez votre amour;
Ce nouveau Protecteur, inſtruit à vous défendre,
Même dès le berceau ſe plut à vous entendre;
Il vous aima toujours, & toujours il apprit,
En formant ſon courage, à former ſon eſprit.
L'arbitre de ſes mœurs, qui d'une heureuſe audace
Suivit le Dieu du Pinde & le Dieu de la Thrace,
D'un habile Diſciple habile Gouverneur;

Par ce double ſentier le conduit à l'honneur.
MON- Qu'il eſt beau de le voir d'une ardeur ſans égale,
XE. Exercer les talens de cette Ame Royale!
L'effet répond au zéle, & l'Artiſan charmé,
Sans peine entre ſes mains voit l'ouvrage formé.
Mais toi, pour qui le Ciel tant de tréſors déploye,
A l'aſpect de ce Fils, Grand Roi, quelle eſt ta joye,
Lorſque pour éprouver & ſon cœur & ſon bras,
Il cherche dans les bois l'image des combats;
Ou que ſur un courſier qui part de la barriere,
Il fournit d'un air libre une juſte carriere!
Tantôt d'un plomb volant, plus prompt que les éclairs,
Il ſurprend les oiſeaux dans le vague des airs;
Tantôt, quand les plaiſirs l'invitent à la danſe,
Il anime ſes pas d'une noble cadence;
Il ſçait d'un boulevart connoître le défaut,
Sur le plan d'une tour méditer un aſſaut,
Et par les traits divers que ſa plume figure,
Des remparts Eſpagnols menacer la ſtructure.
Toi-même, dans le cours de tes rares exploits,
Exemple des Guerriers, des Peres & des Rois;
Tu veux, pour l'animer, que témoin de ta gloire,
Sur tes pas, devant Dôle il marche à la victoire:
Toi-même, pour l'inſtruire aux ſublimes projets,
Pour lui mieux aſſurer le cœur de tes Sujets,
Tu veux de cette main qui ſçait dompter le Tage,

Lui tracer de ton Régne une fidelle image.
Aidé de tes leçons, rempli de tes vertus, LA M
Qu'à ſes pieds il verra d'ennemis abattus ! NO'I
Que de monts applanis ! que de digues forcées !
Que d'orgueilleuſes tours ſans peine renverſées !
Vous que contre LOUIS la crainte a raſſemblez,
J'en vois naître un ſecond ; tremblez ; peuples, tremblez :
Vous le verrez bien-tôt, d'une rapide courſe,
Impétueux ruiſſeau d'une féconde ſource,
Deſcendre dans vos champs ; & devenu plus fort,
S'ouvrir un vaſte lit du Midi juſqu'au Nord.

1 *Sur la gloire que le Roi s'eſt acquiſe en ſe condamnant dans ſa propre cauſe.*

MAITRESSE des Héros, qui dans les nobles ames
Allumes nuit & jour de généreuſes flammes,
Qui ſçais aux Conquérans, de tes charmes épris,
Des horreurs de la mort inſpirer le mépris ;
Déeſſe, de LOUIS compagne inſéparable,
Gloire, quel bruit te trouble, & quel chagrin t'accable ?
La treve (à ce ſeul nom tu trembles, tu frémis)
T'annonce un long repos à l'Europe promis.

1 Ce Poëme a été couronné par l'Académie Françoiſe en l'année 1695.

Le plus vaillant des Rois, en des ſaiſons moins
ON- calmes,
E. T'eut fourni des moiſſons de lauriers & de palmes,
Dans ſes eaux le Batave en vain ſe fut caché,
Juſqu'au fond de ſes eaux la foudre l'eut cherché.
De Luxembourg en feu l'épouventable image
Menaçoit le Germain d'un ſemblable ravage;
A l'aſpect du Croiſſant, l'Aigle hors de combat,
Eut bien moins du Soleil pû ſoutenir l'éclat:
Le Lyon rugiſſant dans ſa rage derniere,
Aux pieds des fleurs de Lys eut mordu la pouſſiere.
Quel bras à ton Athlete, ô Gloire, eut réſiſté?
Sage, puiſſant, & brave, il auroit tout dompté.
Pleine de cet eſpoir, à chanter ſes trophées,
Tu préparois déja nos plus ſçavans Orphées;
Et voilà tout-à-coup que bornant ſes progrès,
Sa clémence a changé ton eſpoir en regrets:
L'amour de la victoire en vain le ſollicite.
Tel pouvant terraſſer & le Parthe & le Scythe,
Content de ſa grandeur, le ſecond des Céſars
Sur l'Autel de Janus, après mille hazards,
Aima mieux enchaîner le Démon de la Guerre,
Que, le fer à la main, vaincre toute la Terre.
Guidé du même eſprit, ſans répandre de ſang,
Louis de toutes parts fait reſpecter ſon rang.
Sévére aux vicieux, doux aux bons, toujours juſte,
Sur les bords de la Seine il repreſente Auguſte.
C'eſt-là que dans le cours d'un régne fortuné,

Raſſurant l'Univers qu'il avoit étonné,
Gloire, tu le verras de nouvelles lumieres
Rehauſſer les rayons de ſes vertus premieres.
Seule tu l'attirois aux campagnes de Mars,
Tu le retrouveras dans le champ des beaux Arts.
Tous les jours ce grand Roi, des autres Rois l'exemple,
S'ouvre un nouveau chemin au faîte de ton Temple.
L'Héréſie à ſes pieds, pleine d'un juſte effroi,
Même aux bords du Leman, voit triompher la Foi.
L'Equité par ſes ſoins voit la Fraude proſcrite;
La Fortune eſt d'accord avecque le mérite;
Tout découvre en LOUIS un Prince plus qu'humain,
Et l'Auguſte François ſurpaſſe le Romain.
Lorſque cent Légions ſous ſes drapeaux rangées,
Soumettoient à ſon joug les Villes aſſiégées;
Que gros de mille feux, ſes menaçans vaiſſeaux
Répandoient la terreur dans l'Empire des eaux;
Tant de travaux guerriers, à tout autre impoſſibles,
L'ont-ils interrompu dans ſes travaux paiſibles?
Le Louvre n'a-t'il pas, s'élevant juſqu'aux cieux,
De miracles nouveaux toujours frappé nos yeux?
Et jamais a-t'on vû, dans le bruit des batailles,
La pompe & l'induſtrie abandonner Verſailles?
Quelle ſource en tréſors ſi féconde aujourd'hui,

Quel merveilleux Pactole ici coule pour lui ?
MONTOYE. Eſt-ce donc qu'à ſon gré maître de la Fortune,
Il recueille lui ſeul l'abondance commune,
Tandis que de leur Prince eſclaves trop abjets,
Sous le fais des tributs gémiſſent les Sujets ?
Ah ! bien loin d'exiger par un trop dur empire,
Un ſecours odieux dont ſon Etat ſoupire,
Juſte à tous, ſeulement injuſte contre ſoi,
Il renonce au ſecours que lui prête la Loi.
Entre les dons exquis & d'un ordre ſuprême,
Dont le Ciel favorable orna le diadême,
Il en eſt un fameux, des peuples révéré,
Sous le nom de Domaine aux ſeuls Rois conſacré.
Une loi redoutable en tout tems reconnuë,
Au reſte des mortels en ferme l'avenuë.
AUGUSTE de ce droit tempera la rigueur ;
Plus que ſon privilége, il écouta ſon cœur.
On ſçait de ſa bonté la généreuſe marque,
Et Rome aux Citoyens vit céder le Monarque ;
Dans le doute, ſous lui, le Fiſc eut toujours tort.

. . . . . .

LOUIS, quoique Thémis en ſa faveur décide,
Pour mieux ſe condamner, à ſa cauſe préſide.
De pere au nom de Prince uniſſant le devoir,
Sa douceur eſt la loi qui régle ſon pouvoir.
Il croit, ſur ſes Sujets remportant l'avantage,
S'il n'a ſa propre voix, n'avoir pas un ſuffrage.
Son amour les ſoutient, & par un nouveau ſort,

Le parti du plus foible alors eſt le plus fort.
En vain à ce grand Roi l'Interêt plein d'adreſſe, LA MONNOYE.
Etale les appas d'une immenſe richeſſe ;
Gloire, ſans balancer ſur le choix un moment,
Il trouve en tes appas un objet plus charmant.
Pour comble de tes vœux, que faut-il davantage ?
Reconnois à ce trait le Héros de notre âge :
Sans demander encor des exploits à ſon bras,
Cet exploit de ſon cœur ne te ſuffit-il pas ?....

Priere pour le Roi.

SEIGNEUR, reçois l'encens que notre main te donne.
Le ſchiſme terraſſé ſe voit hors de combat :
LOUIS, en le domptant, remporte une couronne
D'un éternel éclat.

Sa voix a rappellé tes brebis diſperſées :
Par lui, de toutes parts, ton culte eſt triomphant :
Il t'a voué ſon bras, conſacré ſes penſées ;
Défends qui te défend.

C'eſt peu qu'il ait ſoumis tant d'orgueilleuſes têtes :
Il veut, noble rival des ſaints Rois ſes Ayeux,
Joindre comme eux encore à ſes autres conquêtes
La conquête des Cieux.

Quatrain mis au bas du Portrait de Monſieur le Régent, à la tête d'une Edition des Oeuvres de M. Deſpréaux.

A MONNOYE.

Ici, loin de briguer un éloge flatteur,
PHILIPPE, ami du vrai, qu'il cherche, qu'il déſire,
D'un Critique ingénu ſe rend le Protecteur :
Un Prince ſans défaut ne craint point la Satire.

Inſcriptions pour des Livres.

Ici rangez au gré du Maître,
Qui de nos œuvres a fait choix,
Nous le divertirons peut-être,
Et l'endormirons quelquefois.

Auteurs que j'eſtime & que j'aime,
Imprimez chez Barbin, Elzévir, le Petit,
Qu'à mon tour ne puis-je de même
Vous imprimer dans mon eſprit ?

Sçavoir enſemble inſtruire & plaire,
N'eſt pas une petite affaire.
Un Auteur eſt aſſez heureux,
Quand il ſçait faire l'un des deux.

O vous ! qui par le dos voyez tant d'Ecrivains,
Les uns Géans, les autres Nains,
N'en jugez point par l'apparence :
L'eſprit, plus que la taille, en fait la différence.

CHANSON.

LA M
NOY

Sur l'air : *Sommes-nous pas trop heureux ?*

AVANT le dernier hocquet,
Si je puis par mes journées
Aller juſqu'à cent années,
Oh ! le beau cent de Piquet !
J'ai déja ſur la Partie
Quatre-vingt-ſix, & partant
Il ne faut plus à ma vie
Qu'un Quatorze ſeulement.

STANCES

Sur la mort de Madame de la Monnoye, Epouſe de l'Auteur.

CHÈRE Epouſe, tu n'es donc plus ! [1]
Je te rappelle en vain ; mes cris ſont ſuperflus.
Rien ne peut adoucir le chagrin qui me ronge ;
Je hais la clarté du Soleil,
Et ſi je cherche le ſommeil,
C'eſt pour te retrouver en ſonge.

Je ne te verrai plus ici,
CLAUDE, [2] mon unique ſouci ;

1 Elle eſt morte le 20. Janvier 1726. âgée de 74. ans.
2 Claude Henriot.

Nom pour moi préférable aux noms les plus illuſtres.

LA MONNOYE.

Nous fûmes moins époux qu'amans :
Dix luſtres avec toi m'ont paru dix momens,
Et dix momens ſans toi me paroiſſent dix luſtres.

Je me ſouviens de tes ſecours,
De tes attentions, de tes ſoins, de tes veilles.
Malgré toi, ſourde [1] à mes diſcours,
Tes yeux remplaçoient tes oreilles.
Au moindre ſigne ils m'entendoient ;
Et de mes volontez interprêtes habiles,
Toujours prêts, jamais inutiles,
Au langage des miens d'abord ils repondoient.

Que deviendrai-je, hélas ! tu pars & je demeure.
Ton ame, loin de moi, ſans doute dans les Cieux
Goûte un repos délicieux :
Moi, ſur terre inquiet, je ſoupire, je pleure.
Unis par une tendre & ſincere amitié,
Qui devoit être inſéparable.
Nous formions un tout agréable,
Et je ne ſerai plus qu'une triſte moitié.

J'aurois dû précéder, bientôt je vais te ſuivre.
Agé de quatre-ving-cinq ans,
Déſormais, chere Ombre, il eſt tems

[1] Elle étoit ſourde depuis dix ans.

Que la Parque à la mort me livre ;
Et ſi l'heure de mon trépas
Dans cet inſtant ne ſonne pas,
C'eſt que (le nommerai-je ?) un Héros me fait vivre :
Un Héros.... [1] Que ne puis-je autrement m'exprimer ?
Je le louërois bien mieux ſi j'oſois le nommer.

[1] M. le Duc de Villeroy.

LIVRE XVII.

VALINCOUR.

VALINCOUR.

JEAN-BAPTISTE-HENRI DU TROUSSET DE VALINCOUR, originaire de Saint-Quentin en Picardie, eſt mort à Paris le 4. Janvier 1730. Il étoit Secretaire Général de la Marine, Académicien de la *Cruſca*, Honoraire de l'Académie des Sciences, & l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, où il avoit été reçu en 1699. Une heureuſe conformité de mœurs, de ſentimens, & de mérite l'avoit étroitement uni avec Meſſieurs Racine & Deſpréaux. Après la mort du premier, il fut aſſocié au ſecond pour écrire l'Hiſtoire du Régne de LOUIS XIV. On auroit vû ſans doute quelques morceaux de cette fameuſe Hiſtoire,

toire, ſi le feu n'avoit pas conſumé, il y a quinze ou ſeize ans, tous les papiers & plus de ſept mille volumes que M. DE VALINCOUR avoit raſſemblez dans ſa belle Maiſon de Saint-Cloud. Ses grandes occupations, jointes au tems qu'il employoit à l'étude des Mathématiques & de la Phyſique, [1] ne lui permettoient guére de cultiver la Poëſie : il avoit cependant un talent bien décidé pour les Vers ; & quoiqu'il n'en ait fait qu'un aſſez petit nombre, il n'en mérite pas moins une place parmi nos bons Poëtes.. Voyez ſon Eloge par le célébre Auteur de l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences*, année 1730. VALI COUI

FABLES.

Le Roſſinol en cage.

UN Roſſignol, dont le ramage
Effaçoit les plus belles voix,
S'ennuya du ſéjour des bois,

[1] Ces ſortes de Sciences ſont néceſſaires à qui veut bien connoître la Marine.

Qui lui paroiſſoit trop ſauvage.
VALINCOUR. Quoi, diſoit-il en ſon langage,
Moi qui ſuis des humains & le charme & l'amour
Je m'amuſe en ces lieux à chanter, nuit & jour,
Tout ce qu'on peut ouir de plus doux, de plus tendre :
Mais de tous mes airs nouveaux,
Quel fruit ici puis-je prétendre ?
De charmer des hiboux ou bien des étourneaux,
Ou tout au plus quelque jeune Bergere,
Qui bien ſouvent encor ſur la tendre fougere,
Aime mieux s'en faire conter
Par ſon amant, que m'écouter !
Auſſi-tôt ce chantre peu ſage,
Quitte ſon bois, vient à Paris :
Il ſe laiſſe prendre ; il eſt pris,
On l'enferme dans une cage ;
On le porte auſſi-tôt dans un palais doré,
Il y chante, il eſt admiré ;
Chacun vient l'écouter : il ſe ſçait fort bon gré
De ſa condition nouvelle ;
Toute nouveauté paroît belle.
La fille du logis le vient tous les matins
Appâter de ſes propres mains ;
Perſonne n'oſeroit y toucher qu'elle-même.
Le Roſſignol rend grace à ſes heureux deſtins,
Ne deſire plus rien dans ſon bonheur extrême,
Que de le voir durer toujours ;

Cela dura bien quinze jours.
Mais comme avec le tems il n'eſt rien qui n'ennuye,
Malgré ce doux genre de vie,
Dont il avoit été charmé,
Il vint à s'ennuyer de ſe voir enfermé ;
Tous les admirateurs vinrent à lui déplaire :
Il n'aimoit plus à chanter
Quand on venoit l'écouter.
Sans ceſſe il regretoit ſon ſéjour ſolitaire ;
Mais ce furent autant de regrets ſuperflus :
Dans ces bois deſirez il ne retourna plus ;
Et malgré tous les ſoins de ſa jeune maîtreſſe,
Il mourut enfin de triſteſſe.

La priſon la plus charmante,
Eſt toujours une priſon ;
Et ſouvent ce qui nous enchante
N'a rien d'aimable que le nom.

Le Printems.

OLIMPE, de qui les appas
Font tant de méchans coups dont on n'oſe ſe plaindre,
Et qui ſçavez vous faire adorer, aimer, craindre,
Par tel qui ne s'en vante pas ;
N'êtes-vous point en peine de ſçavoir
D'où vient que nuit & jour il ne fait que pleuvoir ;

VALINCOUR.

Que le vent qui ſans ceſſe à nos oreilles gronde,
Dans la plus belle des ſaiſons,
Fait le plus vilain tems du monde;
Et qu'à la fin d'Avril on couvre les tiſons?
En un moment ſi vous voulez m'entendre,
Ce récit pourra vous l'apprendre.
Le Printems, accablé d'un chagrin ſans pareil,
Vint un jour ſe plaindre au Soleil,
Et lui dit, c'eſt choſe cruelle:
Quoi! moi qui ſuis des ſaiſons la plus belle,
Qui fais naître les fleurs & les tendres amours,
Et qui pour cela ſeul devrois régner toujours;
Je vois pourtant ma durée
Si courte & ſi reſſerrée,
Qu'on n'a preſque pas le tems
De reconnoître le Printems?
Par quelle étrange deſtinée,
L'Hiver, qui des mortels eſt la crainte & l'effroi,
Durera-t-il autant que moi?
Et je voudrois ſçavoir pourquoi
Je n'ai que le quart de l'année?
Encore ſi chacun vivoit content du ſien,
Que mes ſœurs ſur mon quart ne prétendiſſent rien,
Je n'en aurois jamais démandé davantage.
Mais hélas! c'eſt grand pitié;
Parce que je ſuis doux, on me pille, on m'outrage:

Et de trois pauvres mois qui ſont tout mon partage,
Je n'en ai jamais la moitié.
A peine par mes ſoins ranimant la nature,
Ai-je aux champs, aux forêts ramené la verdure,
Qu'on voit ſouvent l'Hiver fier & mutin
Qui s'en vient un beau matin,
Ramenant avec lui ſa maudite froidure,
Geler & fleurs & fruits, & rendre impunément
Des pauvres jardiniers les eſpérances vaines:
Enfin détruire en un moment
Ce que j'ai fait en ſix ſemaines.
Je ſuis auſſi maltraité
Par l'Eté.
Ses ardeurs démeſurées
Sont toujours prématurées.
Il met à ſec mes gazouillans ruiſſeaux,
Fait taire les petits oiſeaux,
Et vient ſécher mes fleurs avec tant d'inſolence,
Qu'il me fait perdre patience.
C'eſt ainſi que parla le Printems éperdu,
Demandant qu'il y fut pourvû:
Ce faiſant, que l'on fît défenſe
A l'Hiver pour l'avenir,
Après ſon tems paſſé, d'oſer plus revenir;
De même qu'à l'Eté, d'échauffer par avance.
Mais par malheur, le Dieu qui préſide aux ſaiſons,
Ne goûta pas fort ces raiſons;

VALI COUJ

Et du pauvre Printems la harangue inutile
Fit auſſi peu d'impreſſion,
ALINOUR. Que s'il eut exhorté le Maire d'une Ville
A faire une impoſition.
Il eut beau dire, il eut beau faire,
Tout alla comme à l'ordinaire.
Pour ſe venger de ce cruel refus,
Il jura hautement qu'on ne le verroit plus;
Qu'il renonçoit au ſoin de la ſaiſon nouvelle;
Que l'Hiver réglât tout au gré de ſa cervelle:
Pour lui que jamais rien ne pourroit l'émouvoir;
Et que quand il pleuvroit, il laiſſeroit pleuvoir;
Qu'il ſçauroit bien ſe choiſir un azile
Agréable & tranquille,
D'où l'on pourroit en ſûreté
Mépriſer l'Hiver & l'Eté.
Alors, ſans tarder davantage,
Il vint ſe retirer deſſus votre viſage.
C'eſt-là qu'il nous fait voir les plus belles couleurs,
Et qu'il fait tous les jours éclore mille fleurs.
Il ne peut être mieux; & ma foi, s'il eſt ſage,
Il n'en partira point d'une centaine d'ans.
On ne craint en ce lieu ni le vent, ni l'orage,
Ni les injures du tems.
Il voit avec plaiſir changer ſa deſtinée,
Puiſqu'au lieu de trois mois
Qu'il avoit à peine autrefois,
Il y régne toute l'année.

Consolation à Damon sur la mort de sa Sœur.

Quand, je sçus, cher Damon, que la Parque sévere
Avoit mis sous sa loi
Cette Sœur si charmante, & qui te fut si chere,
Je pleurai comme toi.

J'approuvai ta douleur, & loin de te défendre
De paroître allarmé,
Si tu m'avois paru moins sensible & moins tendre
Je t'aurois moins aimé.

Il est certains momens, où l'homme le plus sage
Peut répandre des pleurs;
Et l'on seroit blâmé d'avoir trop de courage
En de certains malheurs.

Dans les premiers transports de ces tristes allarmes,
Il est doux de pleurer;
Mais nous ne devons pas toujours verser des larmes,
Ni toujours soupirer.

Il faut pour adoucir la perte la plus dure,
Par un juste retour,
Qu'après avoir donné des pleurs à la nature,
La raison ait son tour.

Je hais la dureté de ces ames cruelles
Qui ne pleurent jamais;

Et je ne puis ſouffrir ces plaintes éternelles,
Qui vont juſqu'à l'excès.
Ceux dont on voit l'eſprit, dans une perte extrême,
Etre ſi-tôt calmé,
Ne ſçavent ce qu'on ſent quand on perd ce qu'on aime,
Et n'ont jamais aimé.
Mais auſſi l'on doit fuir cette auſtere tendreſſe,
Dont la ſincérité
Nous veut faire une loi de porter la triſteſſe
Juſqu'à l'extrêmité.
Car enfin, cher DAMON, que pouvons-nous attendre
De toutes nos douleurs?
Que ſervent des regrets qui ne peuvent nous rendre
Le ſujet de nos pleurs?
On ſe trompe, DAMON, lorſque l'on ſe propoſe
De ſoupirer toujours:
Rien ne dure ici-bas, & comme toute choſe,
La douleur a ſon cours.
Le tems ſeul malgré toi finira ta triſteſſe,
Tes larmes tariront;
Et ce que n'aura pû cette grande ſageſſe,
Quatre mois le feront.
Chaſſe donc ton chagrin, & quoi qu'il faille faire,

JALINCOUR.

Songe

Songe à le ſurmonter,
Sans attendre en pleurant comme un homme vulgaire
Qu'il te vienne quitter.

VALINCOUR.

Je ſçai qu'en pareil cas le plus ferme courage
Eſt ſouvent abbatu,
Mais c'eſt où tu dois faire un glorieux uſage
De toute ta vertu.

Lettre de Daphnis à Damon.

Il eſt une heure après minuit:
Je ſuis négligemment étendu ſur mon lit;
Diane, Hécate, ou Proſerpine,
A fait la moitié de ſon tour;
Nos chats dans le grenier ont fait leur ſabbatine,
Et n'attendent plus que le jour,
Pour ſe ranger à la cuiſine.
Quoique je dûſſe, cher Ami,
A pareille heure être endormi,
Et que j'en euſſe même une aſſez forte envie,
Y penſer ce ſeroit folie:
Tous les trente-deux vents ſont ici déchaînez;
Chacun d'eux fait le diable à quatre,
Et je penſe pour moi qu'ils veulent tout abbattre,
A voir comme ils ſont mutinez.
Tout céde à leur violence:

VALIN-COUR.

Arbres, joncs, colombiers, granges, toîts à cochons;
Il n'eſt clochers, ni clochetons,
Qui puiſſent faire réſiſtance.
Les thuiles en tous lieux volent avec grand bruit,
Et ſans la divine aſſiſtance,
En qui j'ai grande confiance,
J'appréhenderois, cette nuit,
De faire une terrible danſe.
C'eſt l'état où je ſuis réduit.
Ne pouvant donc dormir, & ne voulant pas lire,
Je me ſuis mis à vous écrire.
Ma foi, l'homme eſt bâti d'une étrange façon,
Il ne ſçait bien ſouvent s'il eſt chair ou poiſſon.
Entraîné d'une humeur inquiéte, inégale,
Il court ſans ſçavoir où, retourne ſur ſes pas;
Rejette ce qu'il a, cherche ce qu'il n'a pas.
A quoi bon mettre ici toute cette morale?
Eſt-ce à propos du vent qu'il fait?
Direz-vous... Non pas tout-à-fait,
Répondrai-je; mais patience,
Et vous verrez où va tout ce raiſonnement,
Si vous voulez me donner audience
Un moment.
L'homme donc, ſans former aucun déſir utile,
N'a que de vains emportemens:
Quand il eſt à la ville, il voudroit être aux champs;

Eſt-il aux champs, il veut être à la ville.
Au milieu de Paris le grand bruit lui déplaît,
Il n'aime que la ſolitude ;
Et le milieu d'une forêt,
Où l'on peut ſans inquiétude
Donner carriere à ſon cerveau,
En ſottiſes toujours fertile,
Lui paroît mille fois plus beau
Que le plus grand palais de la plus belle ville.
Heureux qui peut dormir ſur le bord d'un ruiſſeau,
Au bruit de l'eau,
Libre des ſoins fâcheux qui troublent notre vie,
Sans crainte, ſans déſirs, & ſurtout ſans envie !
J'aimerois mieux vivre un ſeul jour
De cette ſorte,
Que de paſſer dix ans au milieu de la Cour.
Dans tous ſes beaux diſcours un homme ſe tranſporte,
S'eſtime, & s'applaudit de ſon raiſonnement ;
Penſe qu'il a tout ſeul la ſageſſe en partage :
Des malheureux mortels il plaint l'aveuglement,
Et regarde en pitié tout autre ſentiment.
Qu'il aille donc à la campagne
Qu'il aime tant :
Choiſiſſons, ſi l'on veut, le pays de Cocagne ;
Et voyons à la fin s'il y ſera content.
Exempt de ſoucis & de peines,
Y pourra-t'il durer ſeulement ſix ſemaines ?

VALINCOUR.

Tout auſſi peu que dans un four.
La peſte le vilain ſéjour ;
Paſſé le trentiéme Septembre,
On ne trouve pas un beau jour ;
Il faut être toujours enfermé dans ſa chambre.
Partons... Hé quoi, ſi promptement ?
Vous eſt-il ſurvenu quelque preſſante affaire ?
Ne ſçauriez-vous encor retarder un moment ?
Il ſera demain beau... Je n'y ſçaurois que faire ;
Ce n'eſt pas cela ſeulement
Qui m'oblige à partir... Hé quoi donc ?.. Je m'ennuye.
C'eſt fort bien fait à vous. Partez ; mais, je vous prie,
Où courez-vous ?... Droit à Paris,
J'y veux être demain au gîte,
Voilà trois relais que j'ai mis...
C'eſt le moyen d'aller plus vîte.
Mais vous eſpérez donc avec ce beau deſſein,
Laiſſer ici l'ennui qui vous dévore ?
Oui, ſans doute... Hé, mon Dieu, n'en faites point le fin,
Vous allez à Paris vous ennuyer encore....
Peut-être... Malheureux, reconnois ton erreur ;
Cet ennui que tu fuis, eſt au fond de ton cœur ;
Tu ne ſçaurois le fuir qu'en te fuyant toi-même ;
Change de lieu, ſi tu veux, tous les jours ;

VALI
COUI

1 Cours la terre & la mer dans ton chagrin extrême,
Ton ennui te ſuivra toujours.
En vain, pour excuſer ton bizarre caprice,
Tu veux injuſtement en accuſer les lieux;
Il n'en eſt point pour toi qui ne ſoyent ennuyeux;
Ton pauvre eſprit a la jauniſſe,
Et tout paroît jaune à ſes yeux.
Le repos que tu te propoſes,
Ne s'acquiert point à force de courir,
Apprends, apprends à te ſouffrir,
On vient à bout par-là de ſouffrir toutes choſes.
Certes notre plus grand malheur,
Et ce qui met toujours notre eſprit à la gêne,
C'eſt que nous ne ſçaurions ſans peine
Voir le dedans de notre cœur.
Il eſt toujours rempli d'eſpérances déçûës,
De haines, de ſoupçons, & d'amour mal reçûës,

1 *Timor & minæ*
Scandunt eòdem quò Dominus, neque
Decedit æratâ triremi, &
Poſt equitem ſedet atra cura. Hor. Ode I. du L. III.

La penſée du Poëte Latin eſt de beaucoup embellie dans les Vers ſuivans de M. Deſpréaux.

Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville, ainſi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper ſon ennui,
Le chagrin monte en croupe, & galoppe avec lui. Ep. V.

D'impoſſibles déſirs qui n'ont jamais d'effet,
ALIN- Et de cent faux chagrins que ſoi-même on ſe fait.
OUR. Nous ne pouvons ſouffrir cet objet qui nous tuë ;
En vain, pour s'y contraindre, on fait quelques efforts ;
Notre eſprit, malgré nous, ſe répand au dehors,
Et ſur d'autres objets cherche à porter ſa vûë.
De-là viennent ces jeux, ces divertiſſemens,
Que tout le monde cherche avec des ſoins extrêmes,
Et qui ne ſont au fond que des amuſemens,
Dont tous les divers changemens
Sçavent nous empêcher de penſer à nous-mêmes.
C'eſt vainement que par cet artifice
On croit ſe délivrer de cent maux odieux :
Il peut bien pour un tems les cacher à nos yeux ;
Mais n'attends pas qu'il les guériſſe.
Souvent même, ſouvent au milieu des plaiſirs,
Quand on ſe croit heureux, qu'on n'a plus de déſirs,
Par un triſte retour on trouve ſon ſupplice :
Cet ennui que la joye avoit ſçû nous couvrir,
Revient empoiſonner la douceur la plus pure,
Et fait payer avec uſure
Le tems qu'il a paſſé ſans nous faire ſouffrir.
Heureux qui peut ſouffrir une régle fidelle,
Qui tient tous ſes déſirs à la raiſon ſoumis,
Et ne faiſant rien que par elle,
Ne veut rien qui ne ſoit & poſſible & permis !

Toujours d'accord avec ſoi-même,
Toujours dans un repos extrême,
Il ſe tient dans la place où ſon deſtin l'a mis,
Il ne forme jamais de deſſein ridicule.
Le Nain n'affecte point de paroître un Hercule,
Le Bourgeois ne veut point faire le grand Seigneur,
Ni ſans avoir rien lû, s'ériger en Docteur :
Pour lui chaque pays eſt un ſéjour tranquille,
Aux champs, il veut les champs ; à la ville, la ville.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE,

Tu ne quæſieris ſcire, &c. Lib. I. Od. XI.

De la fin de nos jours ne ſoyons point en peine :
C'eſt un ſecret PHILIS, qui n'eſt que pour les Dieux.
Méprifez ces devins, dont la ſcience vaine
Se vante follement de lire dans les cieux.

Attendons en repos l'ordre des Deſtinées,
Prêts à leur obéir à toute heure, en tout tems ;
Soit qu'il nous reſte encore un grand nombre d'années,
Ou qu'enfin nous touchions à nos derniers momens.

Ne ſongez qu'aux plaiſirs que donne la jeuneſſe ;
Nos jours durent trop peu pour de plus grands deſſeins.

D'impoſſibles déſirs qui n'ont jamais d'effet,
IN- Et de cent faux chagrins que ſoi-même on ſe fait.
VI. Nous ne pouvons ſouffrir cet objet qui nous tuë ;
En vain, pour s'y contraindre, on fait quelques efforts ;
Notre eſprit, malgré nous, ſe répand au dehors,
Et ſur d'autres objets cherche à porter ſa vûë.
De-là viennent ces jeux, ces divertiſſemens,
Que tout le monde cherche avec des ſoins extrêmes,
Et qui ne ſont au fond que des amuſemens,
Dont tous les divers changemens
Sçavent nous empêcher de penſer à nous-mêmes.
C'eſt vainement que par cet artifice
On croit ſe délivrer de cent maux odieux :
Il peut bien pour un tems les cacher à nos yeux ;
Mais n'attends pas qu'il les guériſſe.
Souvent même, ſouvent au milieu des plaiſirs,
Quand on ſe croit heureux, qu'on n'a plus de déſirs,
Par un triſte retour on trouve ſon ſupplice :
Cet ennui que la joye avoit ſçû nous couvrir,
Revient empoiſonner la douceur la plus pure,
Et fait payer avec uſure
Le tems qu'il a paſſé ſans nous faire ſouffrir.
Heureux qui peut ſouffrir une régle fidelle,
Qui tient tous ſes déſirs à la raiſon ſoumis,
Et ne faiſant rien que par elle,
Ne veut rien qui ne ſoit & poſſible & permis !

Toujours d'accord avec ſoi-même,
Toujours dans un repos extrême,
Il ſe tient dans la place où ſon deſtin l'a mis,
Il ne forme jamais de deſſein ridicule.
Le Nain n'affecte point de paroître un Hercule,
Le Bourgeois ne veut point faire le grand Seigneur,
Ni ſans avoir rien lû, s'ériger en Docteur :
Pour lui chaque pays eſt un ſéjour tranquille,
Aux champs, il veut les champs ; à la ville, la ville.

VALJ COL

IMITATION DE L'ODE D'HORACE,

Tu nè quiaſieris ſcire, &c. Lib. I. Od. XI.

De la fin de nos jours ne ſoyons point en peine :
C'eſt un ſecret PHILIS, qui n'eſt que pour les Dieux.
Mépriſez ces devins, dont la ſcience vaine
Se vante follement de lire dans les cieux.

Attendons en repos l'ordre des Deſtinées,
Prêts à leur obéir à toute heure, en tout tems ;
Soit qu'il nous reſte encore un grand nombre d'années,
Ou qu'enfin nous touchions à nos derniers momens.

Ne ſongez qu'aux plaiſirs que donne la jeuneſſe ;
Nos jours durent trop peu pour de plus grands deſſeins.

LALINCOUR.

Ce tems; cet heureux tems ſe dérobe ſans ceſſe,
Et fuit bien loin de moi pendant que je mens plains.
Profitez en ce jour des douceurs de la vie;
Songez bien qu'il s'en va pour ne plus revenir;
Et qu'après tout, PHILIS, c'eſt faire une folie,
Que perdre le préſent à chercher l'avenir.

BOUTARD.

FRANÇOIS BOUTARD, [1] Abbé du Bois-Groland, Prieur de Château-Renard, Commandeur de l'Ordre de Saint-Lazare, & Penſionnaire vétéran de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, eſt mort à Paris le 9. Mars 1729. âgé de 75. ans. Il a fait un aſſez grand nombre de Poëſies Latines, dont la plûpart ſont autant de panégyriques de Perſonnes illuſtres & vraiment dignes de louanges.. *La Deſcription de Trianon*, Ode d'environ 240. Vers, eſt le chef-d'œuvre de M. l'Abbé BOUTARD. Mademoiſelle Chéron l'a traduite en Vers François, & il ſeroit difficile de décider qui l'emporte de l'original ou de la copie. [2]

1 On peut voir ſon éloge dans l'*Hiſtoire de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres*, Tome 7.

2 Comme l'Editeur n'a recouvré cette Piéce & pluſieurs autres de différens Auteurs qu'après coup, il en a fait un Livre à part. C'eſt le XXe. & dernier, qui ſera comme une eſpece de Supplément à la *Bibliothéque Poëtique*.

ODE.

Deſcription de la Riviere de Marly.

Ambitieuses Nayades,
Qui régnez dans ces beaux lieux ;
Par vos brillantes caſcades,
Ceſſez d'enchanter mes yeux.
Ceſſez d'occuper ma lyre :
A la Seine qui m'inſpire,
Je veux conſacrer mes vers ;
Et célébrer la puiſſance
De l'Hercule de la France,
Qui l'éleve dans les airs.

Par une énorme machine
Forcé de changer ſon cours,
Le fleuve monte & domine
Sur les plus ſuperbes tours.
Mais des Cieux quittant la voûte,
D'un Roi qui régle ſa route,
Il ſuit l'ordre ſouverain :
Et dans le fer qui l'enchaîne,
Tel qu'Alphée, il ſe promene
Par un chemin ſouterrain.

Quand d'une montagne aride
L'onde ſort à gros bouillons,
J'admire un argent liquide,
Qui rejaillit des ſillons.

Le ſein de la terre enfante
Une moiſſon plus brillante
Que les épics de Cérès :
Déja les vagues ſuperbes,
Groſſiſſent comme les gerbes
Que produiſent nos guérets.

BOUTARD.

De ſes gazons dépouillée,
La colline offre ſon dos ;
Et ſur la roche taillée
Reçoit l'écume des flots.
Dans cette route preſcrite,
La Seine ſe précipite :
Tel le Nil majeſtueux,
Sur les prochaines campagnes
Roule du haut des montagnes
Ses torrens impétueux.

Il ſemble que la Nature,
Sur le penchant du côteau
Dreſſe parmi la verdure
Un riche théâtre d'eau ;
Où s'élevant par étage,
Les ormeaux de leur feuillage
Etalent les ornemens ;
Où la Nymphe ingénieuſe,
D'une Scene ambitieuſe
Forme les enchantemens.

ARD.

Là ſuſpenduë, elle admire
Ces jardins délicieux,
Où Flore tient ſon empire;
Où ſe raſſemblent les Dieux.
Elle y voit créer les arbres,
Les moiſſons de fleurs, les marbres
Dont ſes yeux ſont éblouis:
Et croit que ces beaux ſpectacles
Sont les étonnans miracles
Ou des Dieux, ou de LOUIS.

Elle paroît plus contente
Dans ces vallons enchantez,
Que de marcher triomphante
Dans la Reine des Citez:
Que de voir ces murs antiques,
Ces auguſtes Baſiliques,
Siéges des Arts & des Loix;
Et cent monumens de gloire,
Que la Paix & la Victoire
Ont conſacrez à nos Rois.

Là du plus grand Roi du monde
Tu ſecondes les déſirs;
Là tu fais ſervir ton onde
A ſes innocens plaiſirs:
Soit que tes eaux ſouterraines,
Se transformant en fontaines,
Animent ces bois fleuris:

Soit que dans l'air ſuſpenduës,
Elles imitent les nuës,
Et les couleurs de l'Iris.

Mais ta liqueur argentine
Offre à mes yeux plus d'appas,
Quand du haut de la colline
Elle deſcend à grand pas.
Jamais le limon, l'arène,
Ni des vents la froide haleine
Ne trouble ton pur criſtal :
Une lumineuſe glace
Semble couvrir la ſurface
De ton ſuperbe Canal.

Le Soleil ſur ton rivage
Se repoſe pour te voir,
Et retrace ſon image
Dans ton liquide miroir.
Là cet aſtre aime à paroître,
Tel que Thétis le voit naître
De l'humide ſein des Mers,
Lorſqu'il ouvre ſa carriere,
Et partage ſa lumiere
Aux peuples de l'Univers.

O Seine trop fortunée,
Qui des rayons du Soleil
Es richement couronnée,
Triomphe en cet appareil.

LE P. DU CERCEAU.

DU CERCEAU.

JEAN-ANTOINE DU CERCEAU, Pariſien, avoit à peine dix-ſept ans lorſqu'il entra dans la Compagnie de JESUS. Peu de tems après ſon Noviciat il compoſa quelques Poëmes Latins, qui vraiment dignes du ſiécle d'Auguſte, ſeront toujours eſtimez des connoiſſeurs. Mais incapable de s'exercer long tems ſur des ſujets trop ſérieux, il abandonna bien-tôt la lyre d'Horace & de Virgile, pour prendre celle de Marot, plus conforme à ſon génie. Une Poëſie familiere ſans baſſeſſe, naïve avec eſprit, délicate & naturelle, en étoit le vrai caractere. Les Critiques lui ont reproché que ſon imagination le menoit toujours plus loin que ſa matiere ne le demandoit. En effet il l'épuiſe quelquefois au point qu'il ſemble craindre de n'en jamais dire

dire assez au Lecteur..La plûpart des Pieces que les Pensionnaires du College de LOUIS LE GRAND jouent chaque année, sont du Pere DU CERCEAU. *Le faux Duc de Bourgogne*, *l'Ecole des Peres*, *les Cousins*, *le Point d'honneur*.... lui ont mérité à juste titre une place parmi nos bons Comiques. Il choisissoit bien son sujet, il peignoit à merveille le ridicule; ses caracteres étoient soutenus; mais il se laissoit presser, & sa versification se sentoit par endroits de la grande facilité avec laquelle il travailloit. Au reste ses Poësies ne sont pas le seul fruit d'un génie heureux. *La Critique de l'Histoire*[1] *des Flagellans*, *l'Oraison funebre*[2] *de* MONSEIGNEUR, *l'Histoire*[3] *de la derniere Révolution de Perse*, *&c.* prouvent assez

DU CE CEA

1 Ecrite en Latin par Jacques Boileau, Docteur de Sorbonne, & frere de notre célébre Satirique.

2 Le P. DU CERCEAU l'a prononcée à Bourges avec un applaudissement universel.

3 Elle a été traduite en Anglois. Quoique l'Auteur n'ait pas mis la derniere main à cette Histoire, c'est une des plus exactes, des mieux écrites, & des plus interessantes que nous ayons.

Du Cerceau.

que le Pere DU CERCEAU n'avo
moins de talent pour la Proſe que po
Vers.. Il eſt mort ſubitement à Ve
Touraine le 4. Juillet 1730. âgé d
ron ſoixante ans. Les larmes dont le
de Conti ſon Eleve, a honoré ſa mé
font l'éloge de l'illuſtre Diſciple
Maître.

CONTE.

Le vieux Plaideur.

CERTAIN Vieillard natif de baſſe Norm
Paſſoit à bien plaider joyeuſement ſa
Jadis de ſes parens il avoit hérité,
Non des Châteaux, des Terres, des Do
Mais beaux & bons procès tous en maturité
Il en devoit maint autre à ſa capacité,
A ſes talens; le bien ne s'acquiert pas ſans
Heureux dans la plûpart, à force de procès
Il devint riche, & riche avec excès.
Tout Plaideur cependant, il eſt bon de le d
Ne doit pas ſe flatter d'un ſemblable ſuccès,
Si ce n'étoit qu'il fût de Valogne ou de Vire
Ou pour le moins de tout auprès;
Car autrement je ne réponds des frais.
Exempt de tous les maux que la vieilleſſe ap

Portent de ton ſçavoir des marques authentiques ;
Le peuple y lit des Vers gravez en cent endroits,
Et ſçait les approuver du geſte & de la voix ;
Ton mérite n'eſt pas renfermé dans un cloître ;
SANTEUIL dans l'Univers s'eſt aſſez fait connoître ;
A tes rares vertus on rend ce que l'on doit,
Et dès que tu parois chacun te montre au doigt,
Les Dames même enfin parlent de tes ouvrages,
En vantent les beautez, te donnent leurs ſuffrages,
Au Cygne de Mantouë égalent ton deſtin,
Et trouvent que ſurtout tu parles bien Latin.
En vain tous les Sçavans publieroient le contraire ;
Un aveu de ce poids les oblige à ſe taire.
Mais ce n'eſt pas toi ſeul que l'on attaque ici ;
On offenſe encor plus COMMIRE & JOUVENCI.
Oui, ces doctes Cenſeurs, ces ſçavans perſonnages,
Doivent être tous deux garans de tes ouvrages.
On ſçait qu'entre les ſoins de leurs emplois divers,
Ils ont encor celui de repolir tes Vers.
Qu'on rejette ſur eux ce qu'on peut y reprendre ;
Car ce n'eſt point à toi, SANTEUIL, qu'il faut s'en prendre.
Mais non, ne craignons rien, ils n'ont pû s'y tromper ;
Nul terme de travers n'a pû leur échapper ;
Et d'ailleurs, quand ce Dieu, qui t'agite & t'inſpire,
Te dicte ces beaux Vers que la Province admire,
Doit-on dans les tranſports de ces nobles accès,

DU CERCEAU.

Sur un mot mal placé t'aller faire un procès ?
De Cer-ciau. Semblable à ces torrens qui du haut des montagnes
Viennent à grand fracas inonder les campagnes,
Doit-on te reprocher ſi, dans leur majeſté,
Tes Vers n'ont pas toujours autant de pureté,
Qu'on voit en ces ruiſſeaux qui gardent dans leur courſe
Cette même beauté qu'ils tirent de leur ſource ?
Et pourquoi m'arrêter à tous ces vains propos ?
Pourquoi m'épouvanter des cris de ces corbeaux ?
Il faut qu'à haute voix ici je le publie ;
Oui, j'oſerai le dire, en dépit de l'envie,
Habitans d'Hélicon, ſoumettez votre orgueil,
Et rendez en ce jour hommage au grand Santeuil,
Qui de vous comme lui, dans ſes vives boutades,
Tel qu'un thyrſe à la main s'élançoient les Ménades,
Paroît jettant partout des regards furieux,
L'écume dans la bouche & le feu dans les yeux ?
Eſt-il, à ſon abord, mortel qui ne frémiſſe,
Quand on le voit errant d'un air de Pythoniſſe,
Porter de tous côtez d'un pas précipité,
Le terrible Démon dont il eſt agité ?
Et cependant, ô ciel ! devant toute la Terre,
Un jeune homme inſolent lui déclare la guerre !
L'ingrat reſpire encor en ſon crime endurci !
Quoi donc, eſperes-tu nous échapper ainſi ?
Non : tandis que ſaiſi d'une frayeur ſtérile,
En fuyant vers Rouen tu cherches un aſile,

La Seine engloutiſſant ton crime ſous ſes eaux,
Vengera par ta mort l'honneur de ſon Héros :
Mais non, ce ſeroit peu ; la peine eſt trop légere.
Enfin j'en découvre une égale à ma colere :
Tu vas périr, cruel, le ſupplice eſt tout prêt ;
Frémis en entendant ce redoutable arrêt.
Chargé de rudes fers, dans une humble poſture,
Plus mort qu'un criminel qu'on traîne à la torture,
Déteſtant dans ton cœur ton crime & ton orgueil,
Tu paroîtras, perfide, & tu verras SANTEUIL.
Qu'il ſçaura bien alors punir ton impoſture,
Quand armant contre toi ſon affreuſe figure,
Les deux bras en déſordre élancez dans les airs,
Tel qu'il eſt quand il fait, ou récite des Vers,
Tout prêt à t'engloutir, ouvrant un large goufre,
D'où tu verras ſortir & la flamme & le ſoufre,
D'une voix de tonnerre imprimant la terreur,
Il te dira cent fois, ſcélerat ! impoſteur !
C'eſt alors qu'éperdu, reconnoiſſant ton crime,
De SANTEUIL irrité pitoyable victime,
D'un repentir tardif implorant le ſecours,
Tu voudras le fléchir par tes triſtes diſcours ;
En vain, pour terminer la peine qui t'eſt dûë,
Une froide ſueur dans ton corps répanduë,
Ira glacer ton ſang figé dans ſes canaux,
Ira durcir tes nerfs, pétrifier tes os ;
En marbre transformé tu ſeras dans la France
Un rare monument d'une illuſtre vengeance.

DU CI
CEA

Du Cerceau. Ah ! ſi ſur toi Santeuil lance un regard mutin,
Tu ne peux de Niobe éviter le deſtin.

EPITRES.

A M. Etienne, Libraire.

Sur ce qu'il avoit prié l'Auteur de lui permettre d'imprimer ſes Poëſies.

Monsieur Etienne, eh ! ne m'imprimez pas.
Au nom de Dieu quartier, Monſieur Etienne,
Jamais en rien, vous le ſçavez, hélas !
Ne vous fis tort, au moins qu'il me ſouvienne ;
Et ſi l'ai fait, encor, poſez le cas,
Gardez-vous bien que rancune vous tienne ;
Les rancuniez ſont mal menez là-bas.
Si ne voulez que tel mal vous avienne,
Pardonnez-moi d'une ame bien chrétienne ;
Monſieur Etienne, eh ! ne m'imprimez pas.
Je ſçai qu'en l'art de bien mouler un livre,
Vous égalez ces Etiennes fameux,
Que vous comptez au rang de vos ayeux ;
Et qui dans vous commençant à revivre,
Nous font trouver dans un de leurs neveux
Ce que leur ſiécle a priſé tant en eux :
Mais quand bien même, en dépit de la Parque,
Pour m'imprimer, revenant ſur leurs pas,

Ils ſe pourroient échapper de la barque,
Où tous mortels vont après leur trépas ;
Fut-ce Robert, ou fut-ce Charles ETIENNE ;
Je lui dirois toujours la même antienne,
Monſieur ETIENNE, eh ! ne m'imprimez pas.
Ne croyez pas qu'un chagrin miſantrope
Me faſſe ici le prendre ſur ce ton :
J'aime la gloire en enfant d'Hélicon ;
Mais tel ſouvent après elle galope,
Dont le Pégaſe à chaque moment chope ;
Et qu'elle fuit, comme on fuit un larron.
Je la connois ; j'ai fait ſon horoſcope ;
Quand on dit oui, la quinteuſe dit non.
Or, s'il vous plaît, en pareil acceſſoire
Irois-je faire un procès à la Gloire ?
Procès, ſur quoi ? D'ailleurs, c'eſt un grand cas ;
Si par procès la Dame s'apprivoiſe :
Mais faiſons mieux, & pour éviter noiſe,
Monſieur ETIENNE, eh ! ne m'imprimez pas.
Vous me direz : cela vous plaît à dire ;
Je ſçai le cas qu'on fait de vos écrits :
Les ai ſouvent oüi priſer & lire
Par maints quidams, ſoit diſant beaux eſprits ;
La preſſe eſt grande à les faire décrire,
Or mieux vaudroient moulez que manuſcrits.
Graces vous rends de votre courtoiſie ;
Car c'eſt de vous que part le compliment :
Honteux ſerois de mentir ſi crûment

DU CE SE A

A mon profit ; de vous c'eſt ambroiſie
ER- Que je ſavoure aſſez bénignement.
U. Mais que mes Vers ſoient bonne marchandiſe,
Comme prêchez, ou de mauvais alloi,
Comme entre nous me le paroît à moi ;
Quand ſeroit vrai qu'à Paris on les priſe,
Ne laiſſerois de vous dire tout bas,
Pour des raiſons que trouverez de miſe,
Monſieur ETIENNE, eh ! ne m'imprimez pas.
Quelque parfait que puiſſe être un ouvrage,
En l'imprimant on lui fait mauvais tour ;
Preſque toujours il reçoit du dommage ;
Maint en ai vû ſe hâler au grand jour ;
Sur quoi ſouvent à part moi je récole.
Petit écrit donné ſous le manteau,
Qu'on ſe dérobe, & qui vient par bricole,
Ou bien moulé chez Pierre du Marteau,
Fût-il mauvais, nous paroît toujours beau,
Et pour l'avoir on ne plaint la piſtole ;
Qu'il ceſſe d'être & ſecret & nouveau,
On n'en voudra débourſer une obole.
J'ai ce Sonnet, mon voiſin ne l'a pas,
Voilà par où le Sonnet m'a ſçu plaire ;
Ce point de vûë en fait le grand appas :
Eſt-il public ? n'en fait-on plus myſtere ?
Il perd ſon ſel dès-lors, & tombe à bas :
Monſieur ETIENNE, eh ! ne m'imprimez pas.
Vers manuſcrits ſouffrent des négligences

Qu'à Vers moulez on ne pardonne pas :
Dans les premiers on les nomme licences,
Là tout s'excuſe & ſe paſſe au gros lás ;
Dans les ſeconds la moindre tache eſt crime.
Point de quartier de la part d'un Lecteur,
Qui ſur le tour, la cadence & la rime,
Ne fait jamais nulle grace à l'Auteur.
Tant que mes Vers ſous la ſimple écriture,
N'étant moulez, ni relez en veau,
Dans les réduits iront incognito,
Pour eux ne crains de fâcheuſe avanture :
La pitié ſeule, en dépit des malins,
Garantira ces pauvres orphelins
Des coups de bec ; mais ſur votre boutique
Si me mettiez jamais en rang d'oignon ;
Point ne ſeroit de petit compagnon,
Point de grimaud qui ne me fît la nique ;
Tels en ſçavez qu'ont mis en beaux draps :
Monſieur ETIENNE ; eh ! ne m'imprimez pas.
Dès qu'à Paris on affiche un ouvrage,
C'eſt le tocſin que l'on ſonne ſur lui ;
Gens du métier, à qui tout fait ombrage,
Et toujours prêts à donner ſur autrui,
Pour l'accabler, l'attendent au paſſage.
Nouvel Auteur qui ſe met ſur les rangs,
A ſon début doit compter, s'il eſt ſage,
De bien payer à ces petits tyrans
Sa bien-venuë & ſon apprentiſſage.

Du C
c e a

CERTAU.

Pour les lauriers, & la gloire & l'encens,
Qu'aux ſiens Phébus aſſigne pour tout gage,
Qu'il ne prétende être admis à partage;
Leur part en ſouffre, & c'eſt, ſelon leur ſens,
Soupe de pain qu'on ôte à leur potage.
Sur ce pied-là que de gens ſur les bras!
Leur tenir tête, & montrer bon viſage,
Seroit le mieux ſi j'avois du courage;
Mais il me manque, & je crains les combats.
Monſieur ETIENNE, eh! ne m'imprimez pas.
Je le vois bien, contre toute avanture,
L'eſpoir flatteur du débit vous raſſure;
Car encor bien que ſoyez gracieux,
Point ne croirai, ſoit dit ſans vous déplaire,
Qu'alliez-vous mettre en frais pour mes beaux yeux.
Si le faiſiez, ne ſeriez bon Libraire.
Mais s'il avient, comme tout ſe peut faire,
Que mes écrits, par un triſte deſtin,
Triſte pour ſûr, mais aſſez ordinaire,
De la boutique aillent au magaſin,
Et que de-là, moiſis dans la pouſſiere,
Ils ſoient enfin livrez à la beurriere,
Et tous en bloc vendus pour un douzain;
Qu'en diriez-vous? Ce ſeroit bien le pire,
Vous en ſeriez pour nombre de ducats;
Et quant à moi, je n'en ferois que rire,
En vous diſant, avois-je tort de dire,

Monſieur ETIENNE, eh ! ne m'imprimez pas.
Mais ſuppoſons, contre toute apparence, DU CERCEAU.
Que leſdits Vers, puiſqu'ainſi vous le plaît,
Par la faveur d'une heureuſe influence,
Seront priſez & vendus, qui plus eſt;
Je ne dis pas que ne ſoit quelque choſe;
Force Ecrivains s'en contenteroient bien;
Et puis de gloire une petite doſe,
Chez les Rimeurs ne gâta jamais rien.
Mais croyez-vous, quoique l'ouvrage plaiſe,
Que l'on n'ait rien d'ailleurs à diſcuter,
Et que l'Auteur en ſoit plus à ſon aiſe ?
J'ai vû, pour moi, bien des gens en douter;
Maints en connois qu'on a menez bien roide,
Et comme on dit, plus vîte que le pas;
Chat échaudé, croyez-moi, craint l'eau froide:
Monſieur ETIENNE, eh ! ne m'imprimez pas.
Pour ces raiſons, & pour bien d'autres cauſes
Que ſur ce point je pourrois alleguer,
Mes petits Vers reſteront lettres cloſes,
Et vous plaira ne les point divulguer.
De mon vivant ne veux les voir paroître;
Quand ſerai mort, alors ſerez le maître:
Si demandez quand ſera ? Vous dirai,
Que ce ſera le plus tard que pourrai.
Vous convient donc un peu de tems attendre,
Et vous prendrez, je crois, le tout en gré:
Ne voudriez que je m'allaſſe pendre

U CFR-
EAU.

Pour abréger ; au moins rien n'en ferai :
Si le comptiez, compteriez ſans votre hôte ;
Mais moi défunt, je ſuis à vous ſans faute.
Prenez mes Vers, faites-en vos choux gras ;
Force ſera de ſouffrir ce martyre,
Parce qu'alors ne pourrai plus vous dire,
Monſieur ETIENNE, eh ! ne m'imprimez pas.
Ne ſçais-je même encore, quand j'y penſe,
S'il y ſeroit bien ſûr après ma mort ;
Ne vous hâtez de vous mettre en dépenſe,
Que n'aye eu tems de m'endormir bien fort.
Certains défunts, qu'il ne vous en déplaiſe,
Sont quelquefois d'humeur aſſez mauvaiſe.
On parle tant partout de revenans :
Si par hazard j'allois être du nombre,
Ce que je penſe étant chez les vivans,
Le penſerois tout de même étant ombre.
Or, vous le dis, avenant mon trépas,
Si m'apperçois que chez vous on s'empreſſe
A me mouler & mettre ſous la preſſe,
Point ne vous puis répondre qu'en ce cas
Sur le minuit quelquefois ne revienne ;
En vous criant quartier, Monſieur ETIENNE :
Monſieur ETIENNE, eh ! ne m'imprimez pas.

A MONSIEUR JOLI DE FLEURI,

PROCUREUR GÉNÉRAL DU PARLEMENT.

DU CERCEAU.

Sur la décadence du bon goût.

DEPUIS un tems, mon ſilence en fait foi,
Dans vos cantons n'oſerois plus écrire.
Grand Magiſtrat, ſi demandez pourquoi ?
Tout bonnement je m'en vais vous le dire.
A maint écrit qu'à Paris on admire,
Ou peu s'en faut, ne puis comprendre rien.
Le ſtile en eſt très-beau, je le vois bien ;
Mais tel qu'il eſt, ſi n'y puis rien entendre :
N'ai-je pas lieu d'appréhender qu'au mien
Paris auſſi ne puiſſe rien comprendre ?
Grand mal m'en veux, & ne ſuis peu touché
D'avoir l'eſprit ſi dur & ſi bouché ;
Car j'ai beau faire, & hauſſer mes lunettes,
En Proſe, en Vers tout eſt ſi haut perché,
Qu'également je m'y trouve empêché,
Et c'eſt toujours pour moi lettres ſecretes,
Goute n'y vois. Oh ! que tout a changé
Pour le langage, & que dans la grand'Ville,
Depuis le tems que j'en ſuis délogé ;
On s'eſt rendu terriblement habile !
Un point pourtant ſur cela m'a ſurpris,
Vous le dirai-je ? Excuſez ma franchiſe,
C'eſt vous, Seigneur, qui cauſez ma ſurpriſe.

)U CER-
:EAU.

Tout ce qui part de vous eſt d'un grand prix,
Et peut ſervir de régle & de modele ;
C'eſt vérité dont perſonne n'appelle.
Jugez par-là de mon étonnement,
Lorſqu'en diſcours ſortis de votre bouche,
A nous forains tranſmis fidelement,
J'ai trouvé tout énoncé clairement,
Rien de forcé, rien d'obſcur, rien de louche.
Eſt-ce donc-là, d'abord me ſuis-je dit,
Ce Magiſtrat dont par toute la France
On priſe tant le merveilleux eſprit,
On vante tant la force & l'éloquence ?
Je le croyois un oracle du tems,
Et cependant il parle & je l'entends.
Je vous le dis, Seigneur, c'eſt grand dommage ;
Cette clarté, qui fut une vertu
Au tems paſſé, n'eſt plus du bel uſage ;
Et ne voudrois en donner un fêtu.
On la ſouffroit jadis dans le langage,
Quand on parloit afin d'être entendu ;
Mais aujourd'hui que l'on devient plus ſage,
Adieu vous dis, ſon crédit eſt perdu.
On a raiſon, tout étoit confondu
Dans ces tems-là. Le peuple, la canaille,
Mettoit le nez dans les meilleurs écrits,
En décidoit ſouvent vaille que vaille ;
Choſe indécente, & que nos beaux eſprits
N'ont dû ſouffrir : ils ont mis ſi bon ordre

A cet énorme & vicieux abus,
Que leurs écrits ſont autant de rébus,
Enigmes même, & n'eſt aiſé d'y mordre.
Qui le pourroit ? Ils ne ſe montrent plus
Qu'enveloppez de nuages confus ;
Impunément ils bravent les orages,
Toujours guindez dans le plus haut des airs ;
De tems en tems du fond de ces nuages
On voit ſortir des flammes, des éclairs,
Un peu de bruit & beaucoup de fumée ;
Puis un eſſain, ſoi diſant renommée,
Veut qu'on admire, & nous en fait la loi.
On obéit, on crie à la merveille ;
Je crie auſſi, ſans trop ſçavoir pourquoi ;
Mais ſi m'allois faire tirer l'oreille,
Bien-tôt aurois la grand'bande ſur moi.
Par quoi, de peur qu'on n'aille s'y méprendre,
Je le déclare en tant qu'il eſt beſoin,
Et s'il le faut, vous en prends à témoin,
J'admire tout, mais ſans y rien comprendre ;
Pour ces Meſſieurs plus ne puis ni ne dois ;
Car de vouloir que je les puiſſe entendre,
C'en ſeroit trop, Seigneur, & je les crois
Trop gens d'honneur pour vouloir le prétendre :
Tous au contraire, entr'eux-mêmes, tout bas
Sont convenus qu'ils ne s'entendroient pas.
Voilà, Seigneur, touchant le beau langage,
Sur le Parnaſſe un grand remu-ménage ;

DU CERCEAU.

DU CERCEAU.

Or il s'agit de prendre ſon parti.
Aviſez-y, vous êtes bon & ſage ;
Mais n'en voudrez avoir le démenti,
Je le vois bien, & tiendrez toujours ferme
Pour le vieux goût : qu'entends-je par ce terme ?
J'entends celui d'Horace & Ciceron :
Encor faut-il en conſerver le germe,
Et lui laiſſer au moins quelque Patron.
Vous riſquez moins que bien d'autres à l'être ;
Comme en cet art vous êtes un grand Maître,
Peut-être à vous le pardonnera-t'on.
A nous chétifs, recognez en Province,
Suivre convient l'uſage qui prévaut ;
Pour réſiſter notre crédit eſt mince,
Et quant à moi, qui crains un peu la pince,
Bon gré, malgré, c'eſt un faire le faut.
Ma coutume eſt, de peur qu'on ne me fronde,
D'être toujours le premier à crier,
Comme Soſie : Ami de tout le monde.
Sur ce pied-là ne me ſuis fait prier.
J'ai donc voulu, ſuivant le nouveau Code,
Qu'ont établi maints & maints beaux Eſprits,
Penſer, écrire, & parler à leur mode ;
Or écoutez comment je m'y ſuis pris.
En premier lieu j'ai fait plier bagage,
Non toutefois ſans violens remords,
Au grand Virgile, Horace, & leurs conſorts.
Tels ont cédé ſans murmure à l'orage ;

D'autres ont fait un peu plus les mutins,
Mais beaucoup moins les Grecs que les Latins. DU CERCEAU.
Juvenal, chef de la mutinerie,
M'a regardé d'abord du haut en bas,
Et me quittant auſſi-tôt en furie,
A pris ſa courſe [1] *ultrà Sauromatas.*
Vous faites bien, m'a dit tout bas Horace,
Nous gâterions le bon goût aujourd'hui,
Et j'en ferois autant à votre place.
Perſe vouloit s'en aller avec lui:
L'ai retenu par la manche, & pour cauſe.
Les Orateurs, & tous les gens de proſe,
Grands chicaneurs, ont voulu marchander;
Et Ciceron pour la cauſe publique,
Comme autrefois toujours prêt à plaider,
A débuté par une Philippique.
J'étois perdu ſi je l'avois écouté;
Mais l'ai d'abord dès l'exorde arrêté,
Diſant à tous: Meſſieurs, point de réplique,
J'en ſuis honteux, mais l'arrêt eſt porté.
En vous gardant l'on eût mieux fait peut-être,
Et reſteriez, ſi j'en étois le maître;
Mais comme ſuis de l'avis des plus forts,
Voici la porte, & voilà la fenêtre,
Pouvez opter, mais vous irez dehors.

1 Commencement de la II. Satire de Juvenal.

U CERCLE.

Plus indigné que confus de l'outrage,
O tems ! ô mœurs ! s'écrioit Ciceron :
Bref, du vieux tems dans ce commun naufrage,
Ne ſe ſauva que Perſe & Lycophron.
Or, ces Meſſieurs ayant tous pris la fuite,
Vous jugez bien que juſteſſe, raiſon,
Clarté, bon ſens, craignant même pourſuite,
A petit bruit ſortirent à leur ſuite ;
Nul ne reſta, tout vuida la maiſon.
Ce fut, Seigneur, une belle décharge ;
Auparavant j'étois comme en priſon ;
Mais eux partis, je me vis bien au large.
Comment ! tandis qu'ai ſuivi leurs leçons,
Cent fois par jour j'étois à la torture ;
Pour faire un Vers c'étoit plus de façons,
Heureux le mot qui paſſoit ſans rature !
Tantôt le tour paroiſſoit trop guindé,
Tantôt la phraſe embarraſſée, obſcure ;
L'un ne vouloit d'un terme hazardé,
L'autre trouvoit l'expreſſion trop dure :
Toujours la Régle & l'Equerre à la main,
Il me falloit ſuivre juſqu'à la fin
Le plan tracé, ſous peine de cenſure ;
M'en écarter n'étoit guéres permis,
Même en donnant mieux que n'avois promis.
Juſte en ce point, il falloit l'être encore
Dans l'hyperbole & dans la métaphore.
Pour tel écart qui ſeroit encenſé

Au

Au tems préſent, ſous nom de noble audace,
Me ſuis ſouvent vû rudement taxé
Rien n'étoit beau, s'il n'étoit à la place.
Les ornemens, ainſi que de raiſon,
Etoient de miſe, & l'on pouvoit ſans doute
Cueillir des fleurs, quand c'étoit la ſaiſon;
Mais il falloit les trouver ſur ſa route.
Un ſynonime en habit retourné,
Quoiqu'éclatant, n'étoit pas pardonné.
La plus pompeuſe & brillante épithete,
On la rayoit, quand elle étoit muette.
Pour un ſeul terme, ou froid ou négligé,
C'étoit pitié, l'on m'eut déviſagé.
Rien ne paſſoit s'il n'étoit de calibre;
Que vous dirai-je enfin? J'étois à bout.
Or déſormais ai ſecoué le joug,
Et je puis dire à préſent, je ſuis libre.
Auſſi bien-tôt verrez[1] ma plume en l'air
Suivre le vol de l'Auteur noble & rare,
Qui déclamant pour le Roi de Navarre,
A chaque trait élançoit un éclair.
Je vais d'abord, pour enrichir mes rimes,
Faire un amas de brillans ſynonimes;
Et, par cet art aujourd'hui ſi commun,
Dire en vingt mots, ce qu'on peut dire en un.

Du Cerf Beau.

1. Début d'un Livre de cet Auteur.

l'Cer-
eau.

Tout paroîtra, juſqu'aux moindres ſornettes,
Enluminé de nobles épithetes;
Et dans la foule égaré, confondu,
L'objet qui plus devoit frapper la vûë,
Enveloppé de cette épaiſſe nuë,
Se trouvera preſque comme perdu.
En bel eſprit, qui creuſe & ſubtiliſe,
Je veux me faire un patois à ma guiſe;
Et ſans toucher aux termes établis,
Que malgré nous maintient un viel uſage,
Sous mêmes mots autrement aſſortis,
Faire trouver tout un autre langage.
Pour me former un ſtile tout nouveau,
Un ſtile auquel nul autre ne reſſemble,
J'accouplerai, d'un bizarre pinceau,
Traits qui jamais ne ſe ſont vûs enſemble.
Mon art ſurtout brillera dans le tour;
J'aurai grand ſoin qu'au langage il réponde;
Tout ſera neuf, tout viendra par détour:
Ne fallut-il, dans ma verve féconde,
Que vous donner ſeulement le bon jour,
J'amenerai cela du bout du monde.
De ſuivre un ordre, & ſe tracer un plan,
D'avoir un but, & tendre à quelque choſe,
C'eſt être eſclave & ſe faire un tyran;
Pour rien n'en veux, & quoique je propoſe,
J'en avertis, & qu'on l'entende bien,
C'eſt ſans m'aſtraindre & m'engager à rien.

A cet énorme & vicieux abus,
Que leurs écrits ſont autant de rébus,
Enigmes même, & n'eſt aiſé d'y mordre.
Qui le pourroit? Ils ne ſe montrent plus
Qu'enveloppez de nuages confus;
Impunément ils bravent les orages,
Toujours guindez dans le plus haut des airs;
De tems en tems du fond de ces nuages
On voit ſortir des flammes, des éclairs,
Un peu de bruit & beaucoup de fumée;
Puis un eſſain, ſoi diſant renommée,
Veut qu'on admire, & nous en fait la loi.
On obéit, on crie à la merveille;
Je crie auſſi, ſans trop ſçavoir pourquoi;
Mais ſi m'allois faire tirer l'oreille,
Bien-tôt aurois la grand'bande ſur moi.
Par quoi, de peur qu'on n'aille s'y méprendre,
Je le déclare en tant qu'il eſt beſoin,
Et s'il le faut, vous en prends à témoin,
J'admire tout, mais ſans y rien comprendre;
Pour ces Meſſieurs plus ne puis ni ne dois;
Car de vouloir que je les puiſſe entendre,
C'en ſeroit trop, Seigneur, & je les crois
Trop gens d'honneur pour vouloir le prétendre:
Tous au contraire, entr'eux-mêmes, tout bas
Sont convenus qu'ils ne s'entendoient pas.
Voilà, Seigneur, touchant le beau langage,
Sur le Parnaſſe un grand remu-ménage:

Du Cercleau.

CER-
VAU.

Mais quoi, Seigneur, que voulez-vous qu'on
faſſe ?
Il ſe faut bien accommoder au tems,
J'aime la paix, je crains les différends,
Et ne veux point me brouiller au Parnaſſe.
Mais après tout, que diront nos neveux !
Ce qu'ils diront ? Ce ſont de beaux morveux
Pour nous reprendre ; ils n'oſeroient ſans doute :
Et puis d'ailleurs, ſi ces petits eſprits
Veulent jamais gloſer ſur nos écrits,
Quinauſts ſeront, car ils n'y verront goute.

LA RHUNE.

A Madame la Marquiſe de Mirepoix.

QUAND d'une ardeur ſi peu commune,
On vous entend pouſſer tout bas
Et des ſoupirs, & des hélas,
Qui croiroit que c'eſt pour la Rhune ?
Quelques gens trop prompts à la main,
A juger mal de leur prochain,
Pourront s'imaginer peut-être,
S'ils n'ont l'honneur de vous connoître,
Que la Rhune eſt un Cavalier,
Non de tels qu'on en voit paroître
A Paris au moins un millier,
Dont le mérite ſingulier
Ne paſſe point le petit Maître ;

Mais un de ceux aux grand collier,
Qui par ſon air diſcret, honnête,
Vous auroit donné dans la tête :
Mais j'en avertis promptement,
Point de jugement téméraire ;
La Rhune pour qui ſeulement
Vous ſoupirez ſi tendrement,
Et ſans en faire de myſtere ;
La Rhune, qui ſeul ſçut toucher
Un cœur toujours ſage & ſévere ;
La Rhune, qui ſeul peut vous plaire,
Hélas ! n'eſt qu'un pauvre rocher.
De la cime des Pyrénées,
Où bravant, depuis ſix mille ans,
Et la foudre & les deſtinées,
Il compte les ſiécles courans,
Comme nous comptons les années :
Ce rocher ſuperbe & ſans pair,
Terrible à tout ce qui reſpire,
Etend fierement ſon empire
Juſques aux lieux d'où part l'éclair.
Devant ſon énorme figure,
Les autres rochers ſes ſujets,
Vils avortons de la nature,
Ne ſemblent que des marmouſets,
Dont les plus hauts & les mieux faits,
Ne lui vont pas à la ceinture.
De-là, comme d'un bel-veder,

CER-
AU.

Plus indigné que confus de l'outrage,
O tems ! ô mœurs ! s'écrioit Ciceron :
Bref, du vieux tems dans ce commun naufrage,
Ne ſe ſauva que Perſe & Lycophron.
Or, ces Meſſieurs ayant tous pris la fuite,
Vous jugez bien que juſteſſe, raiſon,
Clarté, bon ſens, craignant même pourſuite,
A petit bruit ſortirent à leur ſuite ;
Nul ne reſta, tout vuida la maiſon.
Ce fut, Seigneur, une belle décharge ;
Auparavant j'étois comme en priſon ;
Mais eux partis, je me vis bien au large.
Comment ! tandis qu'ai ſuivi leurs leçons,
Cent fois par jour j'étois à la torture ;
Pour faire un Vers c'étoit plus de façons,
Heureux le mot qui paſſoit ſans rature !
Tantôt le tour paroiſſoit trop guindé,
Tantôt la phraſe embarraſſée, obſcure ;
L'un ne vouloit d'un terme hazardé,
L'autre trouvoit l'expreſſion trop dure :
Toujours la Régle & l'Equerre à la main,
Il me falloit ſuivre juſqu'à la fin
Le plan tracé, ſous peine de cenſure ;
M'en écarter n'étoit guéres permis,
Même en donnant mieux que n'avois promis.
Juſte en ce point, il falloit l'être encore
Dans l'hyperbole & dans la métaphore.
Pour tel écart qui ſeroit encenſé

Au

Aller fixer votre demeure :
Le deſſein eſt louable & bon,
Vous le voulez, à la bonne heure.
Mais tandis qu'au gré de vos vœux,
Votre équipage ſe prépare,
Que vous prenez votre ſimarre,
Et que l'on treſſe vos cheveux ;
Que de papier & de clincaille
Vous ornez le chapeau de paille,
Qui dans cette aimable priſon
Doit vous tenir lieu de coëfure,
Souffrez, avant que la voiture
Vous dérobe à notre horiſon,
Que je prêche votre vêture.
La ſolitude eſt belle en Vers,
On eſt charmé de ſa peinture ;
Mais elle a de fâcheux revers,
Et malgré ce qu'on s'en figure,
Donne bien de la tablature.
J'en ſçais mille exemples divers ;
Quelque bien qu'on ſoit, le tems dure ;
Et je vois dans cet univers,
Qu'on aime à changer de poſture.
Quand vous aurez fait le plongeon,
Et que vous vous ſerez perchée
Sur le haut de votre donjon,
Vous y ſerez bien empêchée.
De-là vous verrez, je le veux,

DU CERCEAU.

DU CERCLEAU.

Tout paroîtra, juſqu'aux moindres ſornettes,
Enluminé de nobles épithetes ;
Et dans la foule égaré, confondu,
L'objet qui plus devoit frapper la vûë,
Enveloppé de cette épaiſſe nuë,
Se trouvera preſque comme perdu.
En bel eſprit, qui creuſe & ſubtiliſe,
Je veux me faire un patois à ma guiſe ;
Et ſans toucher aux termes établis,
Que malgré nous maintient un viel uſage,
Sous mêmes mots autrement aſſortis,
Faire trouver tout un autre langage.
Pour me former un ſtile tout nouveau,
Un ſtile auquel nul autre ne reſſemble,
J'accouplerai, d'un bizarre pinceau,
Traits qui jamais ne ſe ſont vûs enſemble.
Mon art ſurtout brillera dans le tour ;
J'aurai grand ſoin qu'au langage il réponde ;
Tout ſera neuf, tout viendra par détour :
Ne fallut-il, dans ma verve féconde,
Que vous donner ſeulement le bon jour,
J'amenerai cela du bout du monde.
De ſuivre un ordre, & ſe tracer un plan,
D'avoir un but, & tendre à quelque choſe,
C'eſt être eſclave & ſe faire un tyran ;
Pour rien n'en veux, & quoique je propoſe,
J'en avertis, & qu'on l'entende bien,
C'eſt ſans m'aſtraindre & m'engager à rien.

Aller fixer votre demeure :
Le deſſein eſt louable & bon,
Vous le voulez, à la bonne heure.
Mais tandis qu'au gré de vos vœux,
Votre équipage ſe prépare,
Que vous prenez votre ſimarre,
Et que l'on treſſe vos cheveux ;
Que de papier & de clincaille
Vous ornez le chapeau de paille,
Qui dans cette aimable priſon
Doit vous tenir lieu de coëfure,
Souffrez, avant que la voiture
Vous dérobe à notre horiſon,
Que je prêche votre vêture.
La ſolitude eſt belle en Vers,
On eſt charmé de ſa peinture ;
Mais elle a de fâcheux revers,
Et malgré ce qu'on s'en figure,
Donne bien de la tablature.
J'en ſçais mille exemples divers ;
Quelque bien qu'on ſoit, le tems dure ;
Et je vois dans cet univers,
Qu'on aime à changer de poſture.
Quand vous aurez fait le plongeon,
Et que vous vous ſerez perchée
Sur le haut de votre donjon,
Vous y ſerez bien empêchée.
De-là vous verrez, je le veux,

Mais quoi, Seigneur, que voulez-vous qu'on
faſſe ?
Il ſe faut bien accommoder au tems,
J'aime la paix, je crains les différends,
Et ne veux point me brouiller au Parnaſſe.
Mais après tout, que diront nos neveux !
Ce qu'ils diront ? Ce ſont de beaux morveux
Pour nous reprendre ; ils n'oſeroient ſans doute :
Et puis d'ailleurs, ſi ces petits eſprits
Veulent jamais gloſer ſur nos écrits,
Quinaults ſeront, car ils n'y verront goute.

LA RHUNE.

A Madame la Marquiſe de Mirepoix.

QUAND d'une ardeur ſi peu commune,
On vous entend pouſſer tout bas
Et des ſoupirs, & des hélas,
Qui croiroit que c'eſt pour la Rhune ?
Quelques gens trop prompts à la main,
A juger mal de leur prochain,
Pourront s'imaginer peut-être,
S'ils n'ont l'honneur de vous connoître,
Que la Rhune eſt un Cavalier,
Non de tels qu'on en voit paroître
A Paris au moins un millier,
Dont le mérite ſingulier
Ne paſſe point le petit Maître ;

Charme l'ennui de notre cœur.
Lorſque cet ennui nous poſſede,
La priere eſt un bon remede ;
Tout Hermite en doit faire cas,
S'il veut que Dieu lui ſoit en aide ;
Vous prierez, je n'en doute pas :
Mais l'ame eſt quelquefois bien tiéde ;
Et quand de prier on eſt las,
Il faut trouver quelqu'intermede.
Je veux que dans votre oraiſon,
Dieu vous anime & vous conſole,
Qu'il éclaire votre raiſon,
Et vous porte au cœur ſa parole ;
Mais après toutes ces faveurs,
Vous trouverez, comme tant d'autres,
Bien-tôt la fin de vos ferveurs,
Et le bout de vos patenôtres,
Et gare auſſi quelques vapeurs.
Ce n'eſt pas que de votre dune,
Comme du haut d'une tribune
Vous pourrez prêcher les poiſſons,
Qui réveillez par vos doux ſons,
Et curieux de vous connoître,
Pour mieux entendre vos leçons,
Mettront la tête à la fenêtre.
Je vois déja les Eſturgeons
Sur la mer faire un promontoire,
Avec un peuple de Goujons

Du Cerceau.

CERIAU.

Qui courent à votre auditoire.
Les Dauphins en gens du grand air,
Par-deſſus tous levant la crête,
Et ruminant quelque conquête,
Viennent d'un pas de Duc & Pair.
Comme Dames du haut parage,
Les Baleines plus gravement,
S'avancent en grand équipage,
Traînant après elle maint page
Qui fend les eaux gaillardement.
Prêchez, mais au ſortir de chaire,
N'attendez point de compliment;
Les poiſſons n'en ſçavent point faire.
Thon, ni Baleine, ni Saumon,
N'aura jamais l'eſprit de dire,
Le grand talent! le beau ſermon!
Cependant il n'en faut pas rire,
Un compliment un peu flateur
Soulage le Prédicateur:
Il ne prêche que pour inſtruire;
Mais après tout, je croirois bien
Qu'un compliment ne gâte rien.
C'eſt choſe enfin bien ennuyeuſe,
Fut-on même grande cauſeuſe,
D'entretenir un peuple ſot,
Qui fait ſortir de ſes paupieres
Des yeux grands comme des ſalieres,
Et jamais ne vous répond mot.

Un long ſilence nous attriſte ;
Encor faut-il, dans le beſoin,
Avoir quelqu'un qui prenne ſoin
De nous dire, Dieu vous aſſiſte.
Le monde a de fort grands défauts,
Ne craignez pas que je l'excuſe ;
Il eſt méchant, léger & faux,
Il trompe, il ſéduit, il abuſe ;
Il eſt auteur de mille maux,
Mais tel qu'il eſt, il nous amuſe.
Sans ceſſe il fournit à nos yeux
Mille ſpectacles curieux,
Sa ſcene mobile & changeante,
Plaît même par ſon changement ;
Toujours nouvel évenement,
Que ſon eſprit fécond enfante,
Nous réveille agréablement.
L'un rit, & l'autre ſe lamente,
Tous deux trompez également :
L'un arrive au port ſûrement,
L'autre eſt encor dans la tourmente ;
L'un perd ſon bien, l'autre l'augmente ;
L'un pourſuit inutilement
La Fortune toujours fuyante,
L'autre l'attend tranquillement,
Ou parvient ſans ſçavoir comment,
Et preſque contre ſon attente.
L'un réüſſit heureuſement,

L'autre, après bien du mouvement,
Trouve un rival qui le ſupplante;
Tel en gémit, tel en plaiſante.
L'un vous bruſque groſſierement,
L'autre d'une main careſſante
Vous poignarde civilement.
L'un aime Dieu très-ardemment,
Ou fait ſemblant, que je ne mente;
Pour ſon prochain, il s'en exempte.
L'autre s'aime très-tendrement,
Et d'autrui fort peu ſe tourmente.
L'un ſe venge dévotement,
L'autre avec éclat, & s'en vante.
L'un parle des Saints doctement,
L'autre les révére humblement,
Et de les ſuivre ſe contente.
L'un a de l'air, de l'agrément,
L'autre par ſa mine épouvante:
L'un fait un bon contrat de rente,
Et l'autre fait un Teſtament.
L'un à quinze ans, l'ame dolente,
Va prendre gîte au monument,
Et l'autre prend femme à ſoixante.
L'un ſe fait tuer triſtement,
L'autre naît au même moment,
Pour remplir la place vacante.
On rencontre indifféremment
Un baptême, un enterrement.

Enfin, c'eſt une comédie
De voir ce qu'on voit tous les jours :
Vous diriez, en voyant ces tours,
Que la Fortune s'étudie
Sans ceſſe à varier ſon cours :
Toujours quelque métamorphoſe
Donne matiere à l'entretien ;
Mais ſur la Rhune on ne voit rien,
Ou c'eſt toujours la même choſe.
En un mot, dans ce pauvre nid,
On ne ſçait qui meurt, ni qui vit.
Il eſt bien vrai qu'à votre Rhune,
Vous ſerez proche de la lune ;
Et que même en faiſant chemin
Elle peut vous donner la main.
Mais en ſerez-vous plus chanceuſe,
Et pouvez-vous faire grand cas
D'une voiſine ſi fâcheuſe ?
Si l'on en croit les Almanachs,
La Dame eſt fort capricieuſe ;
Donnant dans des hauts & des bas,
Elle fera la précieuſe,
Voilant quelquefois ſes appas,
Quelquefois ne les voilant pas :
Tantôt ſe montrant toute entiere,
Tantôt ſeulement à moitié,
Sans que par ſoupirs, ni priere,
Ni par les droits de l'amitié,

Vous puiſſiez, durant ſa carriere,
En obtenir pour un moment,
Comme une grace ſinguliere,
De changer ſon ajuſtement.
D'ailleurs, il ne faut nullement
Qu'elle vous ſoit ſi familiere:
Croyez-moi, c'eſt ſans paſſion,
Avec une telle ouvriere
Point trop de fréquentation:
Car outre ſa complexion,
Que l'on dit être fort mauvaiſe,
N'étant jamais, ne vous déplaiſe,
Sans quelque bonne fluxion;
Outre ſes rhumes, ſes catarres,
Qu'on gagne par contagion,
Ainſi que ſes humeurs bizarres,
Dans cette triſte région;
Sa conduite n'eſt pas bien nette,
Je vous le dis auparavant;
Bien qu'elle ſoit vieille planete,
Elle met en jeune coquette
Du rouge & des mouches ſouvent,
Et ſe farde ſous ſa cornette;
Je le ſçais de plus d'un Sçavant,
Qu'elle reçoit à ſa toilette.
De plus, ſi ce n'eſt un faux bruit,
Au lieu de vivre en femme ſage,
Elle abandonne ſon ménage,

Et court le bal toute la nuit.
De-là vient, je crois, certain conte
D'un certain jeune Endymion,
Que le monde a mis ſur ſon compte ;
Et cette indigne affection,
A dans tous lieux ſur ſon paſſage
Taché ſa réputation,
Autant ou plus que ſon viſage.
Peut-être eſt-ce une fiction,
Mais enfin ce bruit la diffame ;
Et pourquoi ſortant de ſon trou,
Va-t'elle auſſi, la bonne Dame,
Courir la nuit le guilledou ?
Le beau métier pour une femme !
Après cela la plaindra-t'on,
Quand on lui vient chanter ſa game,
Ou lui donner quelque dicton ?
Hélas ! la pauvre malheureuſe,
Le bel honneur où la voilà,
De paſſer pour une coureuſe !
La verrez-vous après cela ?
Vous n'aurez point cette manie,
Et c'eſt ſur quoi l'on peut compter ;
Voilà pourtant la compagnie,
Dont il faudra vous contenter.
Il ne faut point que l'on vous berce
De cet eſpoir trompeur & vain,
Que vous puiſſiez avoir commerce

Avec aucun viſage humain ;
Si ce n'eſt quelque pauvre here,
Qui dans les rochers égaré,
Vînt à vous d'un air éploré,
Cherchant remede à ſa miſere.
Il fera d'un ton douloureux.
S'il vous trouve prompte à le croire,
Du déſaſtre le plus affreux
La triſte & lamentable hiſtoire :
Mais tout cela ſent le grimoire,
Prenez bien garde à l'hameçon ;
Et crainte de tout maléfice,
Fermez la porte ſans façon,
Et lui dites, Dieu vous béniſſe.
Mais la charité.....! Mais enfin
On dit que le Diable eſt bien fin,
Le drôle eſt fait au badinage ;
C'eſt un franc archipatelin,
Sombre, fournois, fourbe & malin,
Qui ſait jouer ſon perſonnage,
Et qui pour ſonder le terrain,
Va ſouvent en pélerinage ;
Défiez-vous du pélerin.
Mais ſans que le Diable s'en mêle,
Il s'en fait aſſez aujourd'hui ;
Et quoiqu'on jette tout ſur lui,
Ce n'eſt pas toujours lui qui grêle.
Nous avons au dedans de nous

Un ennemi bien plus à craindre ;
Il porte les plus rudes coups,
Et perſonne n'oſe s'en plaindre.
Chacun l'excuſe & le chérit,
Et s'il arrive quelque hiſtoire,
On s'en prend au malin Eſprit,
A qui l'on en fait bien accroire.
Il a tout fait, il a tout dit,
On compte fort ſur ſon crédit :
C'eſt lui qui fait qu'on fuit la peine,
Et que l'on cherche le plaiſir ;
C'eſt lui qui par la main nous mene
Où nous porte notre déſir.
C'eſt lui qui fait la médiſance,
C'eſt lui qui dicte la vengeance ;
C'eſt lui dont l'aſcendant certain,
Rend le ſoldat dur & barbare,
Rend le noble fier & hautain,
Rend le jeune homme libertin,
Et le ſexagenaire avare :
Le fourbe dans ſes trahiſons,
Et le Saint dans ſes oraiſons,
Imputent tout à ſa malice ;
De tous les maux que nous faiſons
Il eſt l'auteur, ou le complice.
Hé, laiſſons-le pour ce qu'il eſt ;
Pourquoi faut-il qu'on s'imagine
Qu'il fait jouer, comme il lui plaît,

Du Ceri
ſeau.

U CER-
EAU.

Les reſſorts de notre machine ?
On l'accuſe de maint forfait ;
Mais, à bien juger de l'affaire,
Souvent ce n'eſt pas lui qui fait,
Il ne fait que nous laiſſer faire.
On ſe livre à la volupté,
Parce qu'elle flatte & qu'on l'aime ;
Et ſi du Diable on eſt tenté,
Il faut dire la vérité,
Chacun eſt ſon Diable à ſoi-même.
Mais laiſſons le Diable en repos,
Et reprenons notre propos.
Que ferez-vous ſeule, iſolée,
Sur votre Rhune déſolée,
Que faire-là ? Je n'en ſçai rien ;
Mais vous pour elle ſi zélée,
Peut-être le ſavez-vous bien.
Hélas ! ſi j'en crois mes allarmes,
Un cruel ennui vous attend ;
Ce Roc pour vous ſi plein de charmes,
Et que partout vous vantez tant,
Vous fera bien verſer de larmes.
Il me ſemble déja vous voir,
La tête ſur la main panchée,
Regretter l'ancien manoir
D'où vous vous ſerez arrachée,
Et du matin juſques au ſoir
Trouver bien lugubre & bien noir

Et court le bal toute la nuit.
De-là vient, je crois, certain conte
D'un certain jeune Endymion,
Que le monde a mis ſur ſon compte ;
Et cette indigne affection,
A dans tous lieux ſur ſon paſſage
Taché ſa réputation,
Autant ou plus que ſon viſage.
Peut-être eſt-ce une fiction,
Mais enfin ce bruit la diffame ;
Et pourquoi ſortant de ſon trou,
Va-t'elle auſſi, la bonne Dame,
Courir la nuit le guilledou ?
Le beau métier pour une femme !
Après cela la plaindra-t'on,
Quand on lui vient chanter ſa game,
Ou lui donner quelque dicton ?
Hélas ! la pauvre malheureuſe,
Le bel honneur où la voilà,
De paſſer pour une coureuſe !
La verrez-vous après cela ?
Vous n'aurez point cette manie,
Et c'eſt ſur quoi l'on peut compter ;
Voilà pourtant la compagnie,
Dont il faudra vous contenter.
Il ne faut point que l'on vous berce
De cet eſpoir trompeur & vain,
Que vous puiſſiez avoir commerce

DU CERCEAU.

Préſente un jeune Souverain,
Digne de notre amour comme de notre hommage;
Mais quoique l'art ait fait pour le graver ſur l'or,
Et cette auguſte image, SIRE,
Et les ſentimens qu'elle inſpire,
Dans le fond de nos cœurs ſont mieux gravez encor.

Les tiſons.

PUISQUE des vents du Nord la cohorte incivile,
Sortant de ſes froides priſons,
Vient encore infeſter la campagne & la ville,
Cherchons en nos foyers, contre eux, un ſûr aſile;
Et revenons à nos tiſons.
Chers tiſons, on a tort de vous quitter ſans peine:
Aux premieres lueurs de la belle ſaiſon,
Un rayon de Soleil échappé dans la plaine,
Fait à tous vos cliens déſerter la maiſon:
Chacun vous abandonne, on ſort, on ſe promene;
On foule l'herbe & le gazon;
Ce n'eſt que le froid ſeul qui vers vous nous ramene,
Ce devroit être la raiſon.

Je reconnois que rien n'égale
Le vif éclat de ces couleurs,
Que ſur l'émail brillant des fleurs
Un printems naiſſant nous étale.
L'ame s'épanouit au tendre & doux effort,
Que, pour rendre aux forêts leur premiere verdure

Un ennemi bien plus à craindre ;
Il porte les plus rudes coups,
Et perſonne n'oſe s'en plaindre.
Chacun l'excuſe & le chérit,
Et s'il arrive quelque hiſtoire,
On s'en prend au malin Eſprit,
A qui l'on en fait bien accroire.
Il a tout fait, il a tout dit,
On compte fort ſur ſon crédit :
C'eſt lui qui fait qu'on fuit la peine,
Et que l'on cherche le plaiſir ;
C'eſt lui qui par la main nous mene
Où nous porte notre déſir.
C'eſt lui qui fait la médiſance,
C'eſt lui qui dicte la vengeance ;
C'eſt lui dont l'aſcendant certain,
Rend le ſoldat dur & barbare,
Rend le noble fier & hautain,
Rend le jeune homme libertin,
Et le ſexagenaire avare :
Le fourbe dans ſes trahiſons,
Et le Saint dans ſes oraiſons,
Imputent tout à ſa malice ;
De tous les maux que nous faiſons
Il eſt l'auteur, ou le complice.
Hé, laiſſons-le pour ce qu'il eſt ;
Pourquoi faut-il qu'on s'imagine
Qu'il fait jouer, comme il lui plaît,

DU CERCEAU.

Vous blâmez ma conduite, & loin de la défendre,
Je la condamne incontinent :
Que quelque autre cenſeur eut oſé me reprendre,
Pour m'excuſer, peut-être aurois-je fait effort ;
Mais ſans peine avec vous je conviens que j'ai tort.
Vous m'apprenez, & mieux qu'un Livre,
Ce qu'il faut éviter ou ſuivre :
Et je m'inſtruits plus avec vous
Que je ne le ferois même avec ce Seneque,
Qui de nos entretiens jaloux,
Se morfond dans un coin de ma Bibliotheque,
Et peut-être tous bas murmure contre nous.
Qu'il murmure, s'il veut, c'eſt tout ce que ſçait faire
Ce doucereux attrabilaire,
Sous qui le Stoïciſme a jadis triomphé :
Philoſophe bien étoffé,
Au milieu d'une Cour délicate & brillante ;
Qui le croiroit ? Ce Stoïque effronté,
Avec un million de rente,
En termes tout fleuris prêchoit la pauvreté.
Mais dans ſes vains écrits je ne vois rien qui touche.
Antitheſes, brillans fatras ;
En vain aux paſſions il livre cent combats,
Tout au plus il les effarouche,
Mais il ne les réforme pas.
La vertu qui chez lui paroît notre ennemie,

N'eſt qu'une vertu de chymie :
n d'aimer à la ſuivre, on la craint, on la fuit,
nalgré les grands mots, qu'avec pompe il étale,
vos avis ſecrets je tire plus de fruit,
Que du clinquant de ſa morale.

'e priſe moins encor ces Auteurs faſtueux,
:lamateurs guindez, gens à flux de paroles,
Orateurs la plûpart frivoles;
ns leur marche toujours bouillans, impétueux,
de vains lieux communs ils aiment à s'étendre;
Tiſons, vous m'en dites moins qu'eux,
Et vous m'en faites plus entendre.

Peut-être trouverois-je, à beaucoup moins de frais,
Plus de plaiſir, & de fruit dans l'Hiſtoire;
ûs les Hiſtoriens, même les plus parfaits,
Conviennent ſi peu ſur les faits,
Que je ne ſçais bien ſouvent auquel croire.

D'ailleurs que diſent-ils? Ce qu'ils ont ramaſſé
Des Chroniques du tems paſſé.
que m'importe à moi de tous les coups d'épée,
l'ont fait donner jadis & Céſar & Pompée?
Ce qui ſe paſſe ſous nos yeux,
qui peut de plus près nous toucher, nous inſtruire,
Voilà les faits dont je ſuis curieux;
c'eſt ce qu'avec vous je m'occupe à déduire.

DU CERBEAU.

Peut-être ici quelqu'un, qui n'en fait pas semblant,
Prête déja l'oreille, & croit qu'à baſſe note
Je vais en vous ravitaillant,
Développer quelque anecdote.
Qui qu'il ſoit, il nous connoît peu ;
Ni vous, ni moi, Tiſons, nous ne nous mêlons guéres
De vouloir au hazard, ſans guide, ſans aveu,
Pénétrer des ſecrets, qui pour nous ſont myſteres.
Pourquoi fait-on ceci ? Que ne fait-on cela ?
Je laiſſe aux cerveaux frénétiques
De nos fainéans politiques,
A ſonder ces abîmes-là.
Tandis que le navire flotte,
J'ignore juſques au danger,
Et me remets de tout, tranquille paſſager ;
A la ſageſſe du Pilote.

A quoi donc nous occupons-nous,
Quand vous & moi, Tiſons, nous ſommes tête à tête ?
Le grand Livre du monde où les ſages, les fous
Egalement figurent tous,
A nos réfléxions de lui-même ſe prête.
Ce que j'ai vû le jour ſe retrace le ſoir,
Dans mon eſprit comme dans un miroir :
Le fracas d'une grande ville,

Qui

Où chez les petits & les grands
Les paſſions ſont le premier mobile ; DU CER-
ous ces gens animez d'interêts différens, CEAU.
ui pleins de leurs projets, occupez de leurs vûës,
Toujours preſſez, toujours courans,
oulent de toutes parts ainſi que des torrens,
Et viennent inonder les ruës....
A juger d'eux en ce moment,
r leur activité, par leur empreſſement,
Vous croiriez qu'ils n'ont qu'une affaire,
que tout leur bonheur dépend uniquement
De ce qu'en ce jour ils vont faire.
nuit enfin les chaſſe, ils rentrent au logis ;
ntrent-ils plus contens qu'ils n'en étoient ſortis ?
Hélas ! plus accablez cent fois d'inquiétude,
Qu'ils ne l'étoient en ſortant le matin,
Ils n'ont trouvé dans leur chemin,
Que dureté, qu'ingratitude ;
Occupez à ronger leur frein,
ſe font de leurs maux une triſte habitude,
malgré la rigueur du ſort trop inhumain,
Victimes de leur ſervitude,
recommenceront encor le lendemain.
coutume en effet les condamne à ces peines ;
s murmurer contre elle il faut baiſſer les bras ;
ſt agir, travailler, que de porter ces chaînes,
Et l'on eſt fainéant, ſi l'on ne le fait pas.
Ainſi le conçut dans Athenes

DU CERCLE. Ce Cynique fameux, qui par un trait nouveau,
Pour n'être ſeul oiſif, remuoit ſon tonneau.
Il faiſoit bien, j'en fais de même,
Et fondé comme lui ſur de bonnes raiſons,
J'entre autant que je peux dans le commun ſyſtême,
En remuant & tournant mes Tiſons.
Arbitre de leur ſort, ſans craindre de reproche,
Je les tourne, retourne, & régle entr'eux les rangs;
Je les écarte ou les rapproche,
Je les hauſſe, les baiſſe, ainſi que je l'entends:
Mais que me revient-il des peines que je prends?
Et que vous revient-il des vôtres,
Gens importans, gens affairez,
Qui dupes de vos ſoins, & tous les jours leurez,
Vous croyez cependant plus ſages que les autres?
Avouez-le de bonne foi,
Vous tiſonnez tous comme moi.
Nous ſuivons en cela l'exemple de nos peres:
Ils ont tiſonné tous, ainſi que nos ayeux,
De même dans leur tems en feront nos neveux:
Je ſuis donc Tiſonneur, & ne m'en cache guéres;
Mais du moins eſt-il vrai que j'ai bien des confreres;
J'en ai dans tous les rangs, & dans tous les états;
Et tel eſt du métier qui ne le penſe pas.
Ce Sçavant, par exemple, attaché ſur ſon Livre,
Mais qui n'invente rien, ne dit rien de nouveau,
Des Auteurs qu'il regrate, & qu'il vend à la livre,

Croit égaler la gloire, & que ſon nom doit vivre,
Comme le leur au-delà du tombeau;
Il ſe flatte, Dieu lui pardonne; DU CE CEA
Mais il eſt mon confrere, & comme moi tiſonne.
D'autres en ſont autant qu'on pourroit blaſonner;
Et plus on voit de près les allures des hommes,
Plus on eſt convaincu que tous tant que nous ſommes,
Nous ne faiſons que tiſonner.

Ici le champ eſt vaſte & la matiere eſt belle;
Mais ſans autre détail, bornons-nous à ces traits:
Dans ſa malignité cauſtique & criminelle,
Le Lecteur a l'ame cruelle,
Et voudroit portraits ſur portraits.
C'eſt par-là que chez nous proſpere
Le venin dangereux de ces Livres parlans,
Où ſous des traits à peu près reſſemblans,
On croit de ſon prochain trouver le caractere.
On ne nomme point, dira-t'on:
Tant pis, le plus ſouvent il vaudroit mieux le faire
Et faute de fixer le Lecteur par un nom,
A droite, à gauche, il ſonde, il devine, il ſoupçonne;
Et c'eſt en nommer cent que ne nommer perſonne.

Pour nous, qui ſommes ſeuls, & qui parlons tout bas,
Tiſons, de mes diſcours, & de tous mes myſtéres

DU CERCLE.

Ce Cynique fameux, qui par un trait nouveau,
Pour n'être ſeul oiſif, remuoit ſon tonneau.
Il faiſoit bien, j'en fais de même,
Et fondé comme lui ſur de bonnes raiſons,
J'entre autant que je peux dans le commun ſyſtême,
En remuant & tournant mes Tiſons.
Arbitre de leur ſort, ſans craindre de reproche,
Je les tourne, retourne, & régle entr'eux les rangs;
Je les écarte ou les rapproche,
Je les hauſſe, les baiſſe, ainſi que je l'entends:
Mais que me revient-il des peines que je prends?
Et que vous revient-il des vôtres,
Gens importans, gens affairez,
Qui dupes de vos ſoins, & tous les jours leurez,
Vous croyez cependant plus ſages que les autres?
Avouez-le de bonne foi,
Vous tiſonnez tous comme moi.
Nous ſuivons en cela l'exemple de nos peres:
Ils ont tiſonné tous, ainſi que nos ayeux,
De même dans leur tems en feront nos neveux:
Je ſuis donc Tiſonneur, & ne m'en cache guéres;
Mais du moins eſt-il vrai que j'ai bien des confreres;
J'en ai dans tous les rangs, & dans tous les états;
Et tel eſt du métier qui ne le penſe pas.
Ce Sçavant, par exemple, attaché ſur ſon Livre,
Mais qui n'invente rien, ne dit rien de nouveau,
Des Auteurs qu'il regrate, & qu'il vend à la livre,

Croit égaler la gloire, & que ſon nom doit vivre,
Comme le leur au-delà du tombeau;
Il ſe flatte, Dieu lui pardonne;
Mais il eſt mon confrere, & comme moi tiſonne.
D'autres en font autant qu'on pourroit blaſonner;
Et plus on voit de près les allures des hommes,
Plus on eſt convaincu que tous tant que nous ſommes,
Nous ne faiſons que tiſonner.

Du Ce
CEA

Ici le champ eſt vaſte & la matiere eſt belle;
Mais ſans autre détail, bornons-nous à ces traits:
Dans ſa malignité cauſtique & criminelle,
Le Lecteur a l'ame cruelle,
Et voudroit portraits ſur portraits.
C'eſt par-là que chez nous proſpere
Le venin dangereux de ces Livres parlans,
Où ſous des traits à peu près reſſemblans,
On croit de ſon prochain trouver le caractere.
On ne nomme point, dira-t'on:
Tant pis, le plus ſouvent il vaudroit mieux le faire
Et faute de fixer le Lecteur par un nom,
A droite, à gauche, il ſonde, il devine, il ſoupçonne;
Et c'eſt en nommer cent que ne nommer perſonne.

Pour nous, qui ſommes ſeuls, & qui parlons tout bas,
Tiſons, de mes diſcours, & de tous mes myſtéres

Uniques confidens, & ſûrs dépoſitaires,
CERCau. Cette précaution ne nous regarde pas.
Avec d'autres que vous je ſuis ſur la réſerve,
J'écoute tout, j'approfondis,
Et peſe aſſez ce que je dis;
Mais ſans crainte avec vous je me livre à ma verve.
Je vous ouvre mon cœur, je vous dis mes ſecrets,
Et dans les vôtres je ſçai lire:
C'eſt peu de choſe, & même on n'en feroit que rire;
Mais n'importe, Tiſons, ſoyons toujours diſcrets,
Et gardons-nous de les redire.

Sur le ſilence de M. de la Motte à l'égard de ſes adverſaires.

ATTAQUE' par maint trait félon,
Jamais contre le noir frélon
Il n'employa ſes nobles veilles;
Et comme le Roi des Abeilles,
Il fut toujours ſans aiguillon.

ODE A MARS,

Sur la naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bretagne. 1.

TOI que tout le monde déteſte,
Cruel Dieu des ſanglans combats,

1. En 1707.

Qui te fais un plaiſir funeſte
Du renverſement des Etats :
Dans le ſouci qui m'intereſſe,
Mars, c'eſt à toi que je m'adreſſe,
Suſpens ton courroux rigoureux ;
Quand devant toi tout fuit, tout tremble,
Il doit t'être aſſez doux, ce ſemble,
Que j'oſe t'adreſſer des vœux.

Je ſçais qu'à ceux que je vais faire,
Ton cœur d'abord va s'allarmer ;
Peut-on eſpérer de te plaire,
En tâchant de te déſarmer ?
Garde-toi de m'en faire un crime,
C'eſt ton interêt qui m'anime,
Mon zéle cherche à te ſervir ;
Et ſi tu conſens à m'entendre,
Tu t'empreſſeras de nous rendre
Les armes qu'on te veut ravir.

La Renommée a pû t'inſtruire
Du don charmant & précieux,
Que pour le bien de cet Empire
A nos climats ont fait les Dieux.
Ce don vaut mieux qu'une conquête ;
Mais pour en célébrer la fête,
De tes armes bannis l'effroi :
Tu le dois par reconnoiſſance :
Un Prince qui naît à la France,

Eſt un Héros qui naît pour toi.

Son Pere ! tu peux le connoître ;
Foudroyant & victorieux,
Sur le Rhin tu l'as vû paroître,
Digne du nom de ſes Ayeux.
Comme il a ſçu ſuivre la trace
Marquée aux Princes de ſa Race
Par le Dauphin, après LOUIS ;
Digne Eleve de ces grands Maîtres,
Ce qu'il apprit de ſes Ancêtres,
Il ſçaura l'apprendre à ſon Fils.

Inſtruit par des leçons ſi belles,
Tu verras ce Héros naiſſant,
Se régler ſur les grands modeles
Qu'il aura trouvez dans ſon Sang.
De ſes Peres vivante image,
Il tâchera par ſon courage
D'égaler leurs exploits fameux ;
Comme eux il aimera la gloire,
Et de lui parlera l'Hiſtoire,
Comme elle parle déja d'eux.

Mais dans un âge encor ſi tendre,
Quoique tu puiſſes préſumer,
Tu ſçais qu'on n'en peut rien attendre,
C'eſt un Héros qu'il faut former.
Laiſſe à la Paix cet exercice ;
Tu dois, ſi tu te rends juſtice,

Lui confiet ce cher dépôt ;
De tes mains remis dans les ſiennes,
Un tems viendra que dans les tiennes
Il ne paſſera que trop tôt.

Tel qu'on te peint dans les batailles,
Fier & redoutable, tu plais,
Même au milieu des funérailles,
Aux grands Hommes, aux Héros faits :
Mais dans l'enfance tout allarme ;
Ah ! ne fais point verſer de larmes
Qu'on te reproche quelque jour ;
Dérobe au Prince ta préſence,
Et t'écartant par complaiſance,
De bonne heure fais-lui ta cour.

Vois-tu cet eſcadron timide,
Les Jeux, les Graces, & les Ris,
Qui vers le Prince tous ſans guide,
Ont volé dès les premiers cris ?
Vainement ſa beauté les touche,
Ton air bruyant les effarouche ;
Fais place à ce tendre troupeau,
Qui devant toi dans l'épouvante,
N'oſe que d'une aîle tremblante
Voltiger autour du berceau.

Vois la Mere qui te fait ſigne,
Et t'avertit de t'écarter ;
Quelle fureur noire & maligne

Cer-
au

Eſt un Héros qui naît pour toi.

Son Père ! tu peux le connoître ;
Foudroyant & victorieux,
Sur le Rhin tu l'as vû paroître,
Digne du nom de ſes Ayeux.
Comme il a ſçu ſuivre la trace
Marquée aux Princes de ſa Race
Par le Dauphin, après LOUIS ;
Digne Eleve de ces grands Maîtres,
Ce qu'il apprit de ſes Ancêtres,
Il ſçaura l'apprendre à ſon Fils.

Inſtruit par des leçons ſi belles,
Tu verras ce Héros naiſſant,
Se régler ſur les grands modeles
Qu'il aura trouvez dans ſon Sang.
De ſes Peres vivante image,
Il tâchera par ſon courage
D'égaler leurs exploits fameux ;
Comme eux il aimera la gloire,
Et de lui parlera l'Hiſtoire,
Comme elle parle déja d'eux.

Mais dans un âge encor ſi tendre,
Quoique tu puiſſes préſumer,
Tu ſçais qu'on n'en peut rien attendre,
C'eſt un Héros qu'il faut former.
Laiſſe à la Paix cet exercice ;
Tu dois, ſi tu te rends juſtice,

Lui confiet ce cher dépôt ;
De tes mains remis dans les ſiennes,
Un tems viendra que dans les tiennes
Il ne paſſera que trop tôt.

Tel qu'on te peint dans les batailles,
Fier & redoutable, tu plais,
Même au milieu des funérailles,
Aux grands Hommes, aux Héros faits :
Mais dans l'enfance tout allarme ;
Ah ! ne fais point verſer de larmes
Qu'on te reproche quelque jour ;
Dérobe au Prince ta préſence,
Et t'écartant par complaiſance,
De bonne heure fais-lui ta cour.

Vois-tu cet eſcadron timide,
Les Jeux, les Graces, & les Ris,
Qui vers le Prince tous ſans guide,
Ont volé dès les premiers cris ?
Vainement ſa beauté les touche,
Ton air bruyant les effarouche ;
Fais place à ce tendre troupeau,
Qui devant toi dans l'épouvante,
N'oſe que d'une aîle tremblante
Voltiger autour du berceau.

Vois la Mere qui te fait ſigne,
Et t'avertit de t'écarter ;
Quelle fureur noire & maligne

CER-
VAU.

Te fait encor lui réſiſter ?
Tu triomphes de la foibleſſe
D'une vertueuſe Princeſſe,
Toujours contraire à tes deſſeins,
Inſenſible ! que ne peut-elle,
Dans la juſte ardeur de ſon zéle,
T'arracher les armes des mains !

Mais quelle lueur favorable
A mes yeux vient ſe découvrir ?
Non, tu n'es point inéxorable,
Tu te laiſſeras attendrir.
A cet Enfant né pour ta gloire
Accorde enfin cette victoire,
Qu'il triomphe aujourd'hui de toi :
L'heureux préſage pour la France,
Si même en naiſſant il commence
A te faire déja la loi !

LIVRE XVIII.

LA MOTTE.

ANTOINE HOUDART DE LA MOTTE, [a] né à Paris le 17. Janvier 1672. y eſt mort le 26. Décembre 1731. Il eut pour ſucceſſeur à l'Académie Françoiſe, où il avoit été reçu en 1710. Feu M. l'Evêque de Luçon, fils & digne héritier des talens du célébre Comte de Buſſi-Rabutin.. Si jamais quelqu'un eut droit au titre d'eſprit univerſel, c'eſt ſans contredit M. DE LA MOTTE. Le brillant & la ſolidité, la vivacité & la juſteſſe, la profondeur du rai-

a Cette vie eſt extraite, à peu de choſes près, de l'Eloge de M. DE LA MOTTE, prononcé par M. de Fontenelle dans une ſéance publique de l'Académie Françoiſe, le 6. Mars 1732. & de la Lettre de M. l'Abbé Trublet, imprimée chez Chaubert.

A MOTTE.

ſonnement, la force, la délicateſſe, la netteté & la préciſion du ſtile, tout cela ſe trouve réuni au plus haut dégré dans ſes Ouvrages. L'Ode étoit aſſez oubliée depuis Malherbe. L'élevation qu'elle demande, les contraintes particulieres qu'elle impoſe, avoient cauſé ſa diſgrace, quand un jeune Inconnu parut ſubitement avec des Odes[1] à la main, dont pluſieurs étoient des chef-d'œuvres, & les plus foibles avoient de grandes beautez. Pindare dans les ſiennes eſt toujours Pindare, Anacréon toujours Anacréon, & ils ſont tous deux très-oppoſez. M. DE LA MOTTE après avoir commencé par être Pindare, ſçut devenir Anacréon. Il paſſa au Théâtre Tragique, & il y fut univerſellement applaudi dans trois Piéces de caracteres différens. *Les Machabées* ont le ſublime & le majeſtueux qu'exige une Religion divi-

[1] Soyons juſtes, dit M. de Voltaire dans une Lettre aux Auteurs du *Nouvelliſte du Parnaſſe*.... & n'oublions point un ſeul mot de belles Odes & des autres Piéces heureuſes que M. DE LA MOTTE a faites.

ne ; *Romulus* repréſente la grandeur Romaine naiſſante, & mêlée de quelque férocité ; *Inès de Caſtro* exprime les ſentimens les plus tendres, les plus touchans, & les plus adroitement puiſez dans le ſein de la Nature. Auſſi l'Hiſtoire du Théâtre n'a-t'elle point d'exemple d'un ſuccès pareil à celui d'*Inès* : ſuccès conſtant à la Cour, à Paris & dans les Provinces. Une Critique de nos jours, qui a tiré l'horoſcope de cette Piéce, nous apprend qu'elle pourra bien ſe ſoutenir encore quelques années, eu égard à l'intérêt qui en fait le principal mérite : mais on peut lui répondre qu'elle ſe ſoutiendra tant que le vrai beau ſera en eſtime, & que le Public qui ne ſe laſſe point d'admirer *Inès* dans les fréquentes repréſentations que l'on en donne, aura toujours pour elle les yeux de Dom Pedre.. Un autre Théâtre a encore plus ſouvent occupé M. DE LA MOTTE : c'eſt celui où la Muſique s'uniſſant à la Poëſie, la pare quelquefois, & la tient toujours

dans un rigoureux eſclavage. *L'Europe Galante*, *Iſſé*, *le Carnaval & la Folie*, *Amadis de Grece*, *Omphale*, dureront autant que le Théâtre pour lequel ces Piéces ont été faites, & elles feront toujours partie de ce corps de réſerve qu'il ſe ménage pour ſes beſoins.. Le même Auteur n'a pas été généralement applaudi dans d'autres genres qu'il a embraſſez. Lorſque ſes premiers Ouvrages parurent, il n'avoit point paſſé par de foibles eſſais, propres ſeulement à donner des eſpérances. On n'étoit point averti, & on n'eut pas le loiſir de ſe précautionner contre l'admiration : mais dans la ſuite on ſe tint ſur ſes gardes ; on l'attendoit avec une indiſpoſition ſecrette contre lui ; il en eut coûté trop d'eſtime pour lui rendre une juſtice entiere. Il fit une Iliade, en ſuivant ſeulement le plan d'Homere ; & on trouva mauvais qu'il touchât au divin Homere ſans l'adorer. Un des plus célébres incidens de la querelle ſur ce grand Poëte, fut celui où l'on vit paroître

MOTTE.

dans la lice, d'un côté le Sçavoir, ſous la figure d'une Dame illuſtre ; de l'autre l'Eſprit aſſaiſſonné de tous ſes charmes. En vain le Sçavoir voulut ſe contraindre à quelques dehors de modération, dont notre ſiécle impoſe la néceſſité ; il retomba, malgré lui, dans ſon ancien ſtile, & laiſſa échapper de l'aigreur, [1] de la hauteur, & de l'emportement. L'Eſprit au contraire fut doux, modeſte, tranquille, même enjoué, toujours reſpectueux pour le vénérable Sçavoir, & encore plus pour celle qui le repréſentoit. Si M. DE LA MOTTE eut pris par art le ton qu'il prit, il eut fait un chef-d'œuvre d'habileté ; mais les effets de l'art ne vont pas ſi loin, & le caractere naturel de notre Auteur contribua beaucoup à la

1 Tout le monde ſçait comment M. DE LA MOTTE, à l'occaſion de ſon *Diſcours ſur Homere*, fut traité par Madame Dacier. Le Livre des *Cauſes de la corruption du goût*, Livre très-médiocre d'ailleurs, (les injures à part) valut au Public *les Réflexions ſur la Critique*, un des plus beaux Ouvrages de ce genre, par les agrémens du ſtile & la juſteſſe du raiſonnement ; Ouvrage unique par les égards & la politeſſe qui y regnent juſqu'à la fin.

MOTTE. victoire complette qu'il remporta. Ses adverſaires n'en furent que plus irritez, & condamnerent hautement les Fables qu'il donna quelques années après l'Iliade, & dont il avoit inventé la plûpart des ſujets. Quoiqu'en général elles ne ſoient pas à comparer à celles de l'inimitable la Fontaine, il faut pourtant convenir avec un grand nombre de perſonnes de goût qu'elles ſont remplies d'une infinité de belles choſes.. Dans la grande abondance de preuves que l'on pourroit donner ici de l'étenduë & de la variété des talens de M. DE LA MOTTE, on ne parle point de ſes Comedies, ni de pluſieurs autres Ouvrages que le Public ne connoît point encore, tels que ſes Pſeaumes, ſes Cantates Spirituelles, ſes Eglogues, [1] &c. Il n'a manqué à un Poëte ſi univerſel qu'un ſeul genre, la Satire ; & il eſt plus glorieux pour lui qu'elle lui manque, qu'il ne l'eſt

[1] Le tout ſera inſéré dans l'Edition complette que Prault fils ſe prépare à donner des Œuvres de M. DE LA MOTTE.

d'avoir eu tous les autres genres à ſa diſpoſition. Malgré tout cela, M. DE LA MOTTE n'étoit pas Poëte, ont dit quelques-uns, & mille échos l'ont répété. Ce n'étoit point un enthouſiaſme involontaire qui le ſaiſît, une fureur divine qui l'agitât; c'étoit ſeulement une volonté de faire des Vers, qu'il exécutoit, parce qu'il avoit un eſprit qui ſe plioit aiſément à tout. Quoi! ce qu'il y aura de plus eſtimable en nous, ſera donc ce qui dépendra le moins de nous, ce qui agira le plus en nous ſans nous-mêmes, ce qui aura le plus de conformité avec l'inſtinct des animaux? Car cet enthouſiaſme, cette fureur bien expliquez, ſe réduiront à de véritables inſtincts. Les abeilles font un ouvrage bien entendu à la vérité, mais admirable ſeulement en ce qu'elles le font ſans l'avoir médité & ſans le connoître. Eſt-ce-là le modele que nous devons nous propoſer, & ſerons-nous d'autant plus parfaits, que nous en approcherons davantage? Il faut du talent natu-

LA M

MOTTE.

rel pour tout, de l'enthouſiaſme pour la Poëſie ; mais il faut en même tems une raiſon qui préſide à tout l'ouvrage, aſſez éclairée pour ſçavoir juſqu'où elle peut lâcher la main à l'enthouſiaſme, & aſſez ferme pour le retenir quand il va s'emporter. Voilà ce qui rend un grand Poëte ſi rare. M. DE LA MOTTE a bien ſçu cueillir les fleurs du Parnaſſe ; mais il y a cueilli auſſi, ou plutôt il y a fait naître des fruits qui ont plus de ſubſtance que ceux du Parnaſſe n'en ont ordinairement. On convient qu'il a mis beaucoup de raiſon dans ſes Ouvrages ; mais il n'y a pas mis moins de feu, d'élévation, d'agrément, que ceux qui ont le plus brillé par l'avantage d'avoir mis dans les leurs moins de raiſon. Parmi cette foule de Cenſeurs que ſon mérite lui a faits, il en eſt d'eſtimables, de reſpectables même par leurs talens : mais que penſer de ceux qui, après l'avoir reconnu publiquement pour leur Maître, & lui avoir donné les plus juſtes louanges, n'ont pas rougi de

léſavouer dans la ſuite, & de les re- LA MO
cher de leurs Ouvrages, dont elles ne TE.
oient pas le moindre ornement? Cepen-
t quel eſt celui de nos Ecrivains qui ait
ais eu lieu de ſe plaindre de lui? Les
; grands Héros des Lettres ſont quel-
ois ſujets ou à une baſſe jalouſie qui
dégrade, ou à un orgueil qui les dé-
le encore plus en les voulant trop éle-
: M. DE LA MOTTE approuvoit, il
oit avec une ſatisfaction ſi vraye & ſi
ere, qu'il ſembloit ſe complaire dans
talens d'autrui. Il eut acquis par-là le
t de ſe louer lui-même, ſi on pouvoit
uérir. Ce n'eſt pas que les défauts lui
ppaſſent; & comment l'auroient-ils pû?
s il n'étoit pas touché de la gloire fa-
, & pourtant ſi recherchée, de les dé-
vrir, & encore moins de celle d'en pu-
r la découverte. Sévere dans le parti-
er pour inſtruire, il étoit hors de-là
-indulgent pour encourager. Il a donné
avis utiles ſur des Ouvrages dont un au-

MOTTE.

tre auroit craint le ſuccès, ſans faire ſentir en aucune maniere la part qu'il y avoit. C'eſt ainſi qu'il faiſoit briller en même tems ſes lumieres, ſon équité & ſon déſintereſſement. Auſſi feu M. de la Faye diſoit, *juſtice & juſteſſe*, voilà ſa deviſe.. Ceux qui ont été le plus avares de louanges à ſon égard, n'ont pû ſe diſpenſer de convenir qu'il excelloit dans la Proſe; & le moyen qu'il n'y eut pas excellé, lui qui avec un eſprit nourri de réfléxions, plein d'idées bien ſaines avoit une force, une nobleſſe, & une élégance ſinguliere d'expreſſion, même dans ſon diſcours ordinaire? Cependant cette beauté d'expreſſion, ces réflexions, ces idées, il ne les devoit preſque qu'à lui-même. Privé dès ſa jeuneſſe de l'uſage de ſes yeux [1] & de ſes jambes, il n'a-

1 On ne peut rien lire de plus beau que ce que l'Auteur dit touchant cette privation dans ſon Remercîment à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe. *Vous m'avez rendu la vûë, vous m'avez ouverts tous les Livres en m'aſſociant à votre Compagnie. Aurai-je beſoin de faits? Je trouverai ici des Sçavans à qui il n'en eſt point échappé. Me faudra-t'il des préceptes? Je m'adreſſerai aux Maîtres de l'Art. Chercherai-je des exem-*

voit pû guére profiter, ni du grand commerce du monde, ni du ſecours des Livres. Il ne ſe ſervoit que des yeux d'un Neveu, * dont les ſoins conſtans & perpétuels pendant 24. années, qu'il a entierement ſacrifiées à ſon Oncle, méritent l'eſtime, & en quelque ſorte la reconnoiſſance de tous ceux qui aiment les Lettres, ou qui ſont ſenſibles à l'agréable ſpectacle que donnent des devoirs d'amitié bien remplis. Ce qu'on peut ſe faire lire ne va pas loin: auſſi M. DE LA MOTTE ne prétendoit-il pas être ſçavant. Il n'étoit ni Phyſicien, ni Géometre, ni Théologien; mais on s'appercevoit que pour l'être, & même à un haut point, il ne lui avoit manqué que des yeux & de l'étude. Quelques idées de ces différentes Sciences qu'il avoit recueillies LA MOTTE.

plus? J'apprendrai les beautez des Anciens, de la bouche même de leurs Rivaux. J'ai droit enfin à tout ce que vous ſçavez, & puiſque je puis vous entendre, je n'envie plus le bonheur de ceux qui peuvent lire. Juges, MESSIEURS, de ma reconnoiſſance, par l'idée juſte & vive que je me forme de vos bienfaits.

* M. le Fevre.

LA MOTTE. çà & là, ſoit par un peu de lecture, ſoit par la converſation d'habiles gens, avoient germé dans ſa tête, y avoient jetté des racines, & produit des fruits, ſurprenans par le peu de culture qu'ils avoient coûté. Tout ce qui étoit du reſſort de la raiſon étoit du ſien; il s'en emparoit avec force, & s'en rendoit bien-tôt maître.. Entre autres traits que l'on pourroit citer de ſa grande mémoire, en voici un aſſez ſingulier, dont pluſieurs perſonnes ont été témoins. M. de ** qui avoit alors au plus 24. ou 25. ans, lui lut un jour une Tragédie de ſa façon. Après l'avoir écoutée avec toute l'attention poſſible juſqu'à la fin, *Votre Piéce eſt belle*, lui dit M. DE LA MOTTE, *& j'oſe vous répondre d'avance du ſuccès. Une ſeule choſe me fait peine, c'eſt que vous donniez dans le plagiariſme; je puis vous citer en preuve la ſeconde Scene de l'Acte IV.* Le jeune Poëte fit de ſon mieux pour ſe juſtifier d'une pareille accuſation. *Je n'avance rien*, ajouta M. DE LA

MOTTE, *qu'en connoiſſance de cauſe ; & pour vous le confirmer, je vais réciter cette même Scene, que je me ſuis fait un plaiſir d'apprendre autrefois par cœur, & dont il ne m'eſt pas échappé un ſeul Vers.* En effet, il la récita toute entiere ſans héſiter, & d'une façon auſſi pathétique & auſſi animée, que ſi lui-même l'eut faite. Tous ceux qui avoient été préſens à la lecture de la Piéce ſe regardoient les uns les autres, & ne ſçavoient point trop à quoi s'en tenir ; l'Auteur ſurtout étoit abſolument déconcerté. Quand M. DE LA MOTTE eut un peu joui de leur embarras : *Remettez-vous, Monſieur*, dit-il à notre Tragique ; *la Scene en queſtion eſt de vous ſans doute ainſi que tout le reſte ; mais elle m'a paru ſi belle & ſi touchante, que je n'ai pû m'empêcher de la retenir.* Il aimoit la converſation, & y plaiſoit également à tout le monde ; mais elle ne lui étoit jamais plus agréable, que lorſqu'on y diſcutoit quelque matiere, & c'eſt alors qu'il y brilloit davantage. Il diſpu-

LAMOTTE.

toit avec vivacité, mais ſans aigreur, en homme du monde, plutôt qu'en homme de Lettres. Il railloit & n'offenſoit jamais; il badinoit avec grace, & plaiſantoit avec fineſſe. Les infirmitez les plus douloureuſes n'avoient point altéré ſa douceur & ſa gayeté naturelle. Son eſprit avoit conſervé toute ſa vigueur, & acquéroit tous les jours de nouvelles lumieres. Il aimoit le travail; c'étoit même dans l'état de ſouffrance où il étoit réduit, ſa plus douce conſolation & preſque ſon unique plaiſir. Il n'y a jamais eu qu'une voix à l'égard de ſes mœurs, de ſa probité, de ſa droiture, de ſa fidélité dans le commerce, de ſon attachement à ſes devoirs.... Auſſi étoit-ce du fond de ſes ſentimens qu'il ſe répandoit ſur ſes principaux Ecrits une certaine odeur de vertu, délicieuſe pour ceux qui en peuvent être frappez. Qu'un Auteur qui ſe rend aimable dans ſes Ouvrages, eſt au-deſſus de celui qui ne ſçait que s'y rendre admirable!

Il ſçait faire ſortir, dès qu'il l'a commandé,
Des feſtins de deſſous les herbes.
Peut-être il n'a jamais fait de petits préſens;
Pour ſon apprentiſſage il donnera cent francs.

LA MOTTE.

L'intrépide BOURBON, & ſon aimable Epouſe,
Vont joindre leur préſent au ſien.
Pour dix louis je les quitterois bien,
Si la rime n'en vouloit douze.

Par la belle CONTY mes vœux ſont prévenus.
Une des Graces, qui pour elle
A quitté la Cour de Venus,
M'apporte cinq louis. C'eſt une bagatelle:
Mais des mains d'une Grace ils valent mille écus.

Miniſtre du tonnerre,
L'aigle de Jupiter, DU MAINZ à qui LOUIS....
Tout beau! de ces objets mes yeux ſont éblouis.
Modérons notre eſſor, & rimons terre à terre.
Que ſon Epouſe & lui m'aident dans mes beſoins
De vingt louis: ce n'eſt pas une affaire;
Et ce ſera ſur & tant moins
De tous les biens que j'en eſpére.

Pour le GRAND AMIRAL, favori de Thétis,
Qu'il mette dix louis à la groſſe avanture.
C'eſt moi qui les lui garantis;
La mer même n'eſt pas plus ſûre.

A MOTTE.

Et ne lui demandons que cinquante louis,
Seulement pour ſervir d'exemple.

MONSEIGNEUR, ſi je l'ai diverti quelquefois;
Aux cinquante louis en ajoutera trente;
Et je lui garantis ſur mon geſte & ma voix,
Pour le moins mille ris de rente.

L'Epoux d'ADELAIDE eſt-il moins généreux?
Non. Je ſçais à donner combien ſa pente eſt grande;
Mais il trouvera bon que je ne lui demande
Que cinquante louis pour deux.

J'en aurai bien dix de ſon Frere.
Tous biens ſont communs entre amis;
Il eſt des miens, il me l'a bien promis,
Dix louis, l'épreuve eſt légere.

Voyons ce que MADAME à ſon tour donnera.
Les ſœurs de ſon filleul méritent bien par-là
Que dans leur bon deſſein ſes dons les favoriſent.
Tenons-nous-en à ce qu'il lui plaira.
Mais non, ce ſeroit trop; dix louis me ſuffiſent.

Pour l'illuſtre Duc d'ORLEANS,
Sous peine d'un Eloge, il donnera cent francs,
Prenons de ſa Moitié, qui pour lui ſeul ſoupire;
Cinq louis: Dieu lui rende en ce qu'elle deſire.

Le digne Fils du grand CONDE'
Sçait donner des fêtes ſuperbes;

Il

De bonne heure Ariſtote auroit dû le convaincre
Qu'au bien de ſes Etats un Roi doit ſe donner.
Il perdit tout ſon tems à vaincre,
Et n'en eut pas pour gouverner.

LA MOTTE.

ODES.

Aſtrée.

DESCEND du Ciel, divine ASTRE'E;
Ramene-nous ces jours heureux,
Où des mortels ſeule adorée,
Seule tu comblois tous leurs vœux:
Mais ſous tes ſaintes loix, croirai-je
Que l'homme ait eu le privilége
De fixer jadis les plaiſirs?
Ou ce régne ſi favorable,
N'eſt-il qu'un fantôme agréable,
Né de nos impuiſſans déſirs?

La Terre, féconde & parée,
Marioit l'Automne au Printems;
L'ardent Phébus, le froid Borée,
Reſpectoient l'honneur de ſes champs:
Partout les dons brillans de Flore,
Sous ſes pas s'empreſſoient d'éclore,
Au gré du Zéphire amoureux;
Les moiſſons inondant les plaines,
N'étoient ni le fruit de nos peines,
Ni le prix tardif de nos vœux.

LA MOTTE.

Mais pour le bonheur de la vie,
C'étoit peu que tant de faveurs ;
Tréſors bien plus dignes d'envie,
Les vertus habitoient les cœurs :
Peres, enfans, époux ſenſibles,
Nos devoirs, depuis ſi pénibles,
Faiſoient nos plaiſirs les plus doux ;
Et l'égalité naturelle,
Mere de l'amitié fidelle,
Sous ſes loix nous uniſſoit tous.

Pourquoi fuis-tu, chere Innocence ?
Quel deſtin t'enleve aux mortels ?
Avec la Paix & l'Abondance,
Diſparoiſſent tes ſaints autels :
Déja Phébus brûle la Terre ;
Borée à ſon tour la reſſerre ;
Son ſein épuiſe nos travaux :
Sourde à nos vœux qu'elle dédaigne,
Il faut que le ſoc la contraigne
De livrer ſes biens à la faulx.

Chacun du commun héritage,
Avide, ſépara ſes champs ;
Et ce fut ce premier partage,
Qui fit les premiers mécontens.
Contre l'air variant ſans ceſſe,
Le Beſoin, pere de l'adreſſe,

bonne heure Ariſtote auroit dû le convaincre
Au bien de ſes Etats un Roi doit ſe donner. LA MO
TE.
Il perdit tout ſon tems à vaincre,
Et n'en eut pas pour gouverner.

ODES.

Aſtrée.

Descend du Ciel, divine Astre'e;
Ramene-nous ces jours heureux,
Où des mortels ſeule adorée,
Seule tu comblois tous leurs vœux:
Mais ſous tes ſaintes loix, croirai-je
Que l'homme ait eu le privilége
De fixer jadis ſes plaiſirs?
Ou ce régne ſi favorable,
N'eſt-il qu'un fantôme agréable,
Né de nos impuiſſans déſirs?

La Terre, féconde & parée,
Marioit l'Automne au Printems;
L'ardent Phébus, le froid Borée,
Reſpectoient l'honneur de ſes champs:
Partout les dons brillans de Flore,
Sous ſes pas s'empreſſoient d'éclore,
Au gré du Zéphire amoureux;
Les moiſſons inondant les plaines,
N'étoient ni le fruit de nos peines,
Ni le prix tardif de nos vœux.

Mais pour le bonheur de la vie,
C'étoit peu que tant de faveurs ;
Tréſors bien plus dignes d'envie,
Les vertus habitoient les cœurs :
Peres, enfans, époux ſenſibles,
Nos devoirs, depuis ſi pénibles,
Faiſoient nos plaiſirs les plus doux ;
Et l'égalité naturelle,
Mere de l'amitié fidelle,
Sous ſes loix nous uniſſoit tous.

Pourquoi fuis-tu, chere Innocence ?
Quel deſtin t'enleve aux mortels ?
Avec la Paix & l'Abondance,
Diſparoiſſent tes ſaints autels :
Déja Phébus brûle la Terre ;
Borée à ſon tour la reſſerre ;
Son ſein épuiſe nos travaux :
Sourde à nos vœux qu'elle dédaigne,
Il faut que le ſoc la contraigne
De livrer ſes biens à la faulx.

Chacun du commun héritage,
Avide, ſépara ſes champs ;
Et ce fut ce premier partage,
Qui fit les premiers mécontens.
Contre l'air variant ſans ceſſe,
Le Beſoin, pere de l'adreſſe,

Eleva les murs & les toits ;
Et pour tout reſte de juſtice,
L'homme contre ſon propre vice
Forma le frein honteux des loix.

Aux cris de l'Audace rebelle,
Accourt la Guerre au front d'airain ;
La rage en ſes yeux étincelle,
Et le fer brille dans ſa main :
Par le faux Honneur qui la guide,
Bien-tôt dans ſon art parricide
S'inſtruiſent les Peuples entiers ;
Dans le ſang on cherche la gloire,
Et ſous le beau nom de victoire,
Le meurtre uſurpe les lauriers.

Que vois-je ? En une frêle barque,
Quels inſenſez fendent les eaux !
A ce ſpectacle, en vain la Parque
S'arme de ſes mortels ciſeaux ;
En vain ſe ſoulève Neptune,
Et par une ligue commune,
Tous les vents ont troublé les airs ;
Malgré la foudre qui l'effraye,
L'Avarice obſtinée eſſaye
De dompter les vents & les mers.

C'eſt toi, Furie inſatiable,
Qui mets le comble à tous nos maux ;

Mor-
te.

Par toi, l'espoir infatigable
Embrasse les plus durs travaux.
Du sein de la terre entr'ouverte,
Chers instrumens de notre perte,
L'argent & l'or sont arrachez :
On les tire de ces abîmes,
Où sage & prévoyant nos crimes,
La Nature les a cachez.

Fureur, trahison mercenaire,
L'or vous enfante, j'en frémis !
Le frere meurt des coups du frere,
Le pere de la main du fils !
L'Honneur fuit, l'interêt l'immole ;
Des loix que partout on viole,
Il vend le silence, ou l'appui :
Et le crime seroit paisible,
Sans le remords incorruptible,
Qui s'éleve encor contre lui.

Viens calmer ce désordre extrême,
ASTRE'E, exauce mes souhaits,
Je cherche l'homme en l'homme même,
Il a perdu ses plus beaux traits ;
Qu'à ton retour tout se répare ;
Des cœurs que l'interêt sépare,
Viens resserrer les doux liens ;
Enfans de première abondance,

Rends-nous ſoutenus l'innocence ;
Elle tient lieu de tous les biens.

Le Parnaſſe.

QUELLE eſt cette fureur ſoudaine !
Le Mont ſacré m'eſt dévoilé ;
Et je vois jaillir l'Hypocréne,
Sous le pied du Cheval ailé.
Un Dieu, car j'en crois cette flamme,
Que ſon aſpect verſe en mon ame,
Dicte ſes loix aux chaſtes Sœurs ;
D'immortel laurier le couronne,
Et ſous ſes doigts ſçavans réſonne
Sa lyre, maîtreſſe des cœurs.

De la ſuperbe 1 CALLIOPE
La trompette frappe les airs.
Que vois-je ! elle me développe
Les ſecrets du vaſte Univers.
2 Les Cieux, les Mers, le noir Cocyte,
L'Elyſée où la paix habite,
A ſon gré, s'offrent à mes yeux.
3 Sa voix enfante les miracles,
Et pour triompher des obſtacles,
Diſpoſe du pouvoir des Dieux.

1 Le Poëme Epique.
2 Les Deſcriptions.
3 Le Merveilleux.

MOTTE.

Sous ces myſtérieux prodiges,
Muſe, tu caches tes leçons;
Tu nous inſtruits, tu nous corriges,
Par tes héroïques chanſons. [1]
L'homme, trop ami du menſonge,
Souvent ſéduit par un vain ſonge,
Du vrai ne ſent pas la beauté;
Mais malgré ce penchant coupable,
Tu ſçais ſous l'appas de la Fable,
Lui faire aimer la vérité.

MELPOMENE, [2] les yeux en larmes;
De cris touchans vient me frapper;
Quel art me fait trouver des charmes
Aux pleurs que je ſens m'échapper?
La Pitié la ſuit gémiſſante,
La Terreur, toujours menaçante,
La ſoutient d'un air éperdu.
Quel infortuné faut-il plaindre?
Ciel! quel eſt le ſang qui doit teindre
Le fer qu'elle tient ſuſpendu!

Mais tes ris, aimable [3] THALIE;
Me détournent de ces horreurs:
D'un ſiécle en proye à la folie

1 La fin du Poëme Epique.
2 La Tragédie.
3 La Comédie.

Tu peins les ridicules mœurs.
Impoſteurs, Avares, Prodigues,
Tout craint tes naïves intrigues ;
On s'entend, on ſe voit agir.
Tu bleſſes, tu plais tout enſemble ;
Et d'un maſque qui nous reſſemble,
Ton art nous fait rire & rougir.

LA MOTTE.

Quelle autre avec plus d'amertume
Ajoute les noms aux portraits ?
Le fiel découle de ſa plume,
La colere aiguiſe ſes traits.
Je la vois qui pleine d'audace,
Chaſſant mille Auteurs du Parnaſſe,
De lauriers dépouille leur front ;
Et ce revers les laiſſe en proye
Au ris, à la maligne joye,
Plus cruelle encor que l'affront.

Qu'entens-je ? EUTERPE [2] au pied d'un hêtre,
Chantant les troupeaux, les jardins,
Du ſon d'une flute champêtre,
Réveille les échos voiſins.
Deux Bergers que ſa voix enchante,

1 La Satyre.
2 L'Eglogue.
3 Théocrite & Virgile.

MOTTE.

Des biens tranquilles qu'elle chante
Viennent étudier le prix ;
Et tous deux oſent après elle,
Sur une muſette fidelle,
Redire ce qu'ils ont appris.

[1] Mais ici ſous des cyprès ſombres,
Une Nymphe, l'œil égaré,
Redemande au Tiran des ombres
Un amant trop tôt expiré :
Querellant la Parque perfide,
Le pâle Chagrin qui la guide,
Lui creuſe un tombeau ſous ſes pas :
L'Amour approuve ſes allarmes,
Et vainqueur tendre, il plaint des larmes
Qui ſans lui ne couleroient pas.

[2] Quelle Muſe de fleurs nouvelles,
Qu'aſſemble un choix ingénieux,
Fait des guirlandes immortelles,
Ornement des Rois & des Dieux ?
Elle chante, au gré de ſon zéle,
Le fils enjoué de Sémele,
Ou l'aveugle fils de Venus ;
Et quelquefois dans les allarmes,

1 L'Elégie.
2 L'Ode.

Elle oſe pour le Dieu des armes
Négliger l'Amour & Bacchus.

C'eſt POLHIMNIE ; à tant de graces,
Qui peut méconnoître tes chants ?
Autrefois ſous le nom d'Horace,
Tu fis tes airs les plus touchants.
Aujourd'hui le Dieu qui m'inſpire,
A daigné me prêter ta lyre
Pour célébrer le double Mont.
Si j'en ai ſoutenu la gloire,
Muſe, viens payer ma victoire,
D'un laurier digne de mon front.

C'eſt fait ; pour prix de mon audace,
J'entends qu'on décerne à mon nom
Tous les honneurs de ce Parnaſſe,
Dont [1] PONTCHARTRAIN eſt l'Apollon.
Des Loix ſouverain interprête,
Toi, de qui la ſageſſe prête
Aux Muſes l'appui de Thémis ;
Phébus veut que ſous tes auſpices,
Je conſacre ici les prémices [2]
Des triomphes qu'il m'a promis.

1 Protecteur de l'Académie des Jeux Floraux.

2 Premiere Ode de l'Auteur couronnée à Toulouſe. M. DE LA MOTTE remporta depuis ſi ſouvent le Prix de Proſe & de Vers à l'Académie Françoiſe & à celle des Jeux Floraux, qu'il fut enfin prié de vouloir bien ne plus concourir.

L'Homme.

MOT-
TE.

MON cœur d'une guerre fatale
Soutiendra-t'il toujours l'effort ?
Remplira-t'elle l'intervalle
De ma naiſſance & de ma mort ?
Pour trouver ce calme agréable,
Des Dieux partage inaltérable,
Tous mes empreſſemens ſont vains :
En ont-ils ſeuls la jouiſſance ?
Et le déſir & l'eſpérance
Sont-ils tous les biens des humains ?

Oui, d'une vie infortunée
Subiſſons le joug rigoureux :
C'eſt l'arrêt de la Deſtinée,
Qu'ici l'homme ſoit malheureux.
L'eſpoir impoſteur qui l'enflamme,
Ne ſert qu'à mieux fermer ſon ame
A l'heureuſe tranquillité.
C'eſt pour ſouffrir, qu'il ſent, qu'il penſe;
Jamais le Ciel ne lui diſpenſe
Ni lumiere, ni volupté.

Impatient de tout connoître,
Et ſe flattant d'y parvenir,
L'eſprit veut pénétrer ſon être,
Son principe & ſon avenir :
Sans ceſſe il s'efforce, il s'anime ;

Pour ſonder ce profond abîme,
Il épuiſe tout ſon pouvoir :
C'eſt vainement qu'il s'inquiéte ;
Il ſent qu'une force ſecrete
Lui défend de ſe concevoir.

Mais cet obſtacle qui nous trouble,
Lui-même ne peut nous guérir :
Plus la nuit jalouſe redouble,
Plus nos yeux tâchent de s'ouvrir.
D'une ignorance curieuſe
Notre ame eſclave ambitieuſe,
Cherche encore à ſe pénétrer.
Vaincuë, elle ne peut ſe rendre ;
Et ne ſçauroit ni ſe comprendre,
Ni conſentir à s'ignorer.

Volupté, douce enchantereſſe,
Fais enfin ceſſer ce tourment ;
Qu'une délicieuſe yvreſſe
Répare notre aveuglement.
A nos vœux ne ſois plus rebelle,
Et du cœur humain qui t'appelle.
Daigne pour jamais te ſaiſir :
Eloignes-en tout autre maître ;
Que l'ambition de connoître,
Céde à la douceur du plaiſir.

Mais tu fuis, la voûte azurée

Pour jamais t'enferme en ſon ſein.
MOT. Parmi-nous ne t'es-tu montrée
L. Que pour t'y faire aimer en vain ?
Il n'eſt point de vœux qui t'attirent ;
Tu ſouffres que nos cœurs expirent.
Lentes victimes de l'ennui ;
Où ſous ton maſque délectable,
Le crime caché nous accable
Du remords qu'il traîne après lui.

Tel qu'au ſéjour des Euménides,
On nous peint ce fatal tonneau,
Des ſanguinaires Danaïdes
Châtiment à jamais nouveau :
En vain ces Sœurs veulent ſans ceſſe
Remplir la tonne vengereſſe,
Mégere rit de leurs travaux ;
Rien n'en peut combler la meſure,
Et par l'une & l'autre ouverture
L'onde entre, & fuit à flots égaux.

Tel eſt en cherchant ce qu'il aime,
Le cœur des mortels impuiſſans ;
Supplice aſſidu de lui-même,
Par ſes vœux toujours renaiſſans.
Ce cœur qu'un vain eſpoir captive,
Pourſuit une paix fugitive,
Dont jamais nous ne jouiſſons ;
Et de nouveaux plaiſirs avide,

A chaque moment il ſe vuide
De ceux dont nous le rempliſſons.

LAM
T

La Sageſſe de LOUIS XIV. *ſupérieure à tous les évenemens.*

VERITE' qui jamais ne changes,
Et dont les traits toujours chéris,
Seuls, aux plus pompeuſes louanges
Donnent leur véritable prix;
C'eſt toi qu'aujourd'hui j'interroge,
LOUIS ne ſouffre point d'éloge
Que tu ne puiſſes garantir:
Dicte-moi des Vers qu'il approuve,
Où ſon cœur modeſte ne trouve
Rien dont il m'oſe démentir.

On a vû, dès ſon premier âge,
Ses Etats chaque jour accrûs,
Et ſes voiſins par ſon courage
Humiliez ou ſecourus;
A ſa voix l'Erreur fugitive,
Le progrès des Arts qu'il cultive,
Ses vaiſſeaux ſouverains des flots;
Mais malgré ces hautes images,
Tout cet éclat n'eſt pour les Sages
Que l'apparence du Héros.

D'où vient que de cette apparence
Nos foibles yeux trop éblouis,

Avec la gloire de la France
Confondoient celle de Louis ?
Juges aveugles que nous ſommes,
Sur le mérite des grands hommes
Le Sort régle nos jugemens ;
Sous ſon empire illégitime,
Nous abandonnons notre eſtime
Au hazard des évenemens.

Les champs de Pharſale & d'Arbelle
Ont vû triompher deux Vainqueurs,
L'un & l'autre digne modéle
Que ſe propoſent les grands cœurs.
Mais le ſuccès a fait leur gloire,
Et ſi le ſceau de la Victoire
N'eut conſacré ces demi-Dieux,
Alexandre aux yeux du vulgaire
N'auroit été qu'un téméraire,
Et Céſar qu'un ſéditieux.

Louis, ce douteux avantage
Sur mon eſprit n'a point de droits ;
Et pour t'admirer j'enviſage
Tes vertus plus que tes exploits.
Quelque pompe qui t'environne,
Du vif éclat de ta couronne
Ma raiſon tempere l'excès ;
Je ne te cherche qu'en toi-même,

C'eſt-là qu'eſt ta gloire ſuprême,
Indépendante des ſuccès.

LA M
TE

Tu ſçus vaincre & braver l'Envie;
Mais de tes ennemis vaincus
Quand l'audace fut aſſervie,
Tu ſçus, GRAND ROI, ne vaincre plus:
Laiſſant des palmes toutes prêtes,
Tu réſiſtas à tes conquêtes,
Triomphe ignoré des Guerriers;
Vainqueur, toi-même tu te domptes,
Et de ce ſeul inſtant tu comptes
Avoir mérité tes lauriers.

Ainſi reſpectant les limites
Que te preſcrivoit l'équité,
Cent fois à ces bornes preſcrites
Ton courage s'eſt arrêté:
Mais le Dieu que ton cœur adore,
En toi vouloit donner encore
Un autre exemple à l'Univers;
Et pour t'ouvrir une carriere
Où s'exerçât ton ame entiere,
Le Ciel te devoit des revers.

Il ſemble que la Providence,
Toujours jalouſe de ſes droits,
Ait voulu tromper ta prudence,
Qu'elle ſeconda tant de fois.

MOT-
E.

D'un peuple de mutins la rebelle furie
En fait au loin voler la mort.

Sur ce roc, diſent-ils, nous défions la foudre,
Rien ne peut nous en renverſer ;
A céder nos remparts qui pourroit nous réſoudre ?
CONDE' n'a ſçu nous y forcer.

Je le vois, le Héros jaloux de cette gloire,
De CONDE' le digne Rival,
Qui dans ſes vœux hardis demande à la Victoire,
L'honneur d'être un jour ſon égal.

C'eſt ce même Héros dont Steinkerque & Nerwinde
Virent les glorieux eſſais ;
Jeune & dans l'âge encore du Conquérant de l'Inde,
Sa valeur hâta nos ſuccès.

Mais ſi loin des combats une paiſible étude
A depuis occupé ſes jours,
Quel beſoin aux grands cœurs d'une longue habitude ?
Nez Héros, ils le ſont toujours.

Dès que Mars les rappelle, on les voit intrépides,
S'applaudir du péril offert,
Et ſe dédommager par des exploits rapides
De ce repos qu'ils ont ſouffert.

Muſe, viens m'éclairer. Quel eſt le vrai courage ?

Eſt-ce un tranſport impérieux,
Qui devant les dangers répandant un nuage,
N'offre que la gloire à nos yeux ? LA MOTTE.

Tel a fait des combats la longue expérience ;
Mais du fer toujours reſpecté,
C'eſt du même bonheur l'aveugle confiance
Qui fait ſon intrépidité.

Pénétrons plus avant. Dans un jour de bataille
Tel s'arme d'un front menaçant,
Que l'on verroit pâlir, au pied d'une muraille,
D'un péril toujours renaiſſant.

Celui qui ſçait braver, d'une tranquille audace,
De longs & d'aſſidus hazards ;
Voilà le vrai Héros, tel que même la Thrace
Le pourroit confondre avec Mars.

Vous, rebelles, tremblez à l'image éclatante
Que je trace ici d'un grand cœur ;
La valeur naturelle, éclairée & conſtante,
Vous peint aſſez votre vainqueur.

Mais quoi ! les Elemens, ſecondant votre rage,
Conſpirent contre mon Héros :
La Segre dans ſon camp s'eſt ouvert un paſſage,
Et l'aſſiége avec tous ſes flots !

Nos ennemis jaloux, liez par tant de ligues,
S'avancent à votre ſecours.

A MOTTE.

D'un peuple de mutins la rebelle furie
En fait au loin voler la mort.

Sur ce roc, diſent-ils, nous défions la foudre,
Rien ne peut nous en renverſer ;
A céder nos remparts qui pourroit nous réſoudre ?
CONDE' n'a ſçu nous y forcer.

Je le vois, le Héros jaloux de cette gloire,
De CONDE' le digne Rival,
Qui dans ſes vœux hardis demande à la Victoire,
L'honneur d'être un jour ſon égal.

C'eſt ce même Héros dont Steinkerque & Nerwinde
Virent les glorieux eſſais ;
Jeune & dans l'âge encore du Conquérant de l'Inde,
Sa valeur hâta nos ſuccès.

Mais ſi loin des combats une paiſible étude
A depuis occupé ſes jours,
Quel beſoin aux grands cœurs d'une longue habitude ?
Nez Héros, ils le ſont toujours.

Dès que Mars les rappelle, on les voit intrépides,
S'applaudir du péril offert,
Et ſe dédommager par des exploits rapides
De ce repos qu'ils ont ſouffert.

Muſe, viens m'éclairer. Quel eſt le vrai courage ?

Eſt-ce un tranſport impérieux,
Qui devant les dangers répandant un nuage, LA MOTTE.
N'offre que la gloire à nos yeux ?

Tel a fait des combats la longue expérience ;
Mais du fer toujours reſpecté,
C'eſt du même bonheur l'aveugle confiance
Qui fait ſon intrépidité.

Pénétrons plus avant. Dans un jour de bataille
Tel s'arme d'un front menaçant,
Que l'on verroit pâlir, au pied d'une muraille,
D'un péril toujours renaiſſant.

Celui qui ſçait braver, d'une tranquille audace,
De longs & d'aſſidus hazards ;
Voilà le vrai Héros, tel que même la Thrace
Le pourroit confondre avec Mars.

Vous, rebelles, tremblez à l'image éclatante
Que je trace ici d'un grand cœur ;
La valeur naturelle, éclairée & conſtante,
Vous peint aſſez votre vainqueur.

Mais quoi ! les Elemens, ſecondant votre rage,
Conſpirent contre mon Héros :
La Segre dans ſon camp s'eſt ouvert un paſſage,
Et l'aſſiége avec tous ſes flots !

Nos ennemis jaloux, liez par tant de ligues,
S'avancent à votre ſecours.

LA MOTTE.

Céde, jeune Guerrier; le Sort par trop de digues,
De tes faits interrompt le cours.

Mais non, malgré ce roc d'où mille foudres tonnent,
Malgré les Fleuves débordez,
Malgré tous les ſecours que nos voiſins vous donnent,
Il vous preſſe & vous lui cédez.

Nous triomphons enfin: ſa valeur obſtinée
Vient de nous ouvrir vos remparts:
La Segre en frémiſſant ſe retire, étonnée
D'en voir ſortir vos étendards.

Avec ce Cônquérant partagez votre Temple,
Sage Déeſſe des Guerriers;
Digne de vos honneurs, il ſçait à votre exemple,
Marier l'olive aux lauriers.

Deſcente aux Enfers.

CALLIOPE, ſçavante Fée,
Inſpire-moi de nouveaux airs;
Je veux, ſur les traces d'Orphée,
Deſcendre vivant aux Enfers.
Conduis-moi; que le triſte empire,
Aux ſons triomphans de ma lyre,
Soit ouvert encore une fois;
Et qu'enchanté comme les ombres,

Cerbere des Royaumes ſombres
Me laiſſe violer les loix.

LA MOTTE.

Sur le Styx où déja je touche,
Je vois le vieux Nocher des morts...
Approche, & d'un cœur moins farouche,
Pour tribut, reçois mes accords.
C'en eſt fait; l'oreille attentive,
Il ſe rend, & de l'autre rive
En vain le menace Alecton:
Le fleuve écume ſous ſa rame,
Et l'onde noire qu'il entame,
Me porte au Palais de Pluton.

Là régne en un morne ſilence,
Ce Tyran aux ſéveres traits,
Près de la Beauté dont l'abſence
Coûta tant de pleurs à Cérès.
La Douleur, la Faim, le Carnage,
Le Déſeſpoir, l'aveugle Rage,
Sont ſes Miniſtres odieux;
Et pour plaire au Roi du Ténare,
Se diſputent l'honneur barbare
De mieux pleupler les ſombres lieux.

Qu'entends-je! Le Tartare s'ouvre;
Quels cris! Quels douloureux accens!
A mes yeux la flamme y découvre
Mille ſupplices renaiſſans.

Mor-
tes.

Ils ont à jamais pour torture,
L'art même qu'ils ont avili ;
Livrez à la fureur d'écrire
Des Vers que le mépris déchire,
Ou qu'efface auſſi-tôt l'oubli.

Quelle eſt cette troupe allarmée ?
J'y connois ces jaloux eſprits,
Qui vouloient que la Renommée
Ne publiât que leurs écrits :
Un éternel ſouci les ronge ;
Toujours quelque funeſte ſonge
Couronne à leurs yeux leurs rivaux ;
Et de la lyre que je touche,
Le moindre ſon les effarouche,
Et ſemble un ſurcroît à leurs maux.

Des coupables & des Furies
Le ſéjour m'a trop arrêté :
On me guide aux plaines chéries,
Qu'enceint le paiſible Léthé.
Quels ſont ces aſtres que j'ignore ?
Quelle eſt cette nouvelle Flore,
Que careſſe un Zéphir flateur ?
Encor effrayé du Cocyte,
Des lieux que le repos habite
L'aſpect ſeul a calmé mon cœur.

Hors des atteintes de l'envie,
Le ſort qu'on goûte en ces climats,

N'eſt plus, ainſi que notre vie,
La triſte attente du trépas :
Jouiſſant de tout ce qu'il aime,
Chacun porte le plaiſir même
Peint ſur un viſage riant ;
Et les cœurs fermez à la plainte,
Ignorent l'inquiéte crainte,
Et le déſir impatient.

LA MÔTE.

Les Rois qu'après leur mort on louë,
Les Héros, d'eux-mêmes vainqueurs,
Les Juges que Thémis avouë,
Les Grands, humbles maîtres des cœurs ;
Le pere, des ſiens le modele,
L'épouſe ſoumiſe & fidelle,
Le fils digne de leur amour ;
Enfin les généreux Poëtes,
Des vertus fleuris interprêtes,
Sont le peuple de ce ſéjour.

Tout diſparoît, & cet empire
Comme un ſonge s'eſt effacé.
Aux lieux où j'ai monté ma lyre,
Quel Dieu m'a ſoudain replacé ?
Mortels, ma voix vous encourage ;
Pour mériter ce doux partage,
Du vice rompez les liens.
Un cœur dont le devoir eſt maître,

Heureux en méritant de l'être,
Goûte d'avance tous les biens.

Mais des louanges faſtueuſes
Ne mendiez point le tribut ;
Que des actions vertueuſes
La vertu ſoit l'unique but :
Que ſert la ſuperbe apparence ?
Ce n'eſt qu'à l'exacte innocence
Que l'heureux Elyſée eſt dû ;
Et Minos à qui rien n'impoſe,
Au mépris de l'apothéoſe,
Punit plus d'un Dieu prétendu.

Le Souverain.

SÇACHEZ enfin, Maîtres du monde,
A quel prix vous régnez ſur nous :
Oui, Dieu veut qu'un ſeul lui réponde
De la félicité de tous.
Il veut que vos ſujets tranquilles,
Pour vous enfans toujours dociles,
Vous trouvent des peres pour eux :
En vain portez-vous le tonnerre ;
Vous n'êtes les Dieux de la terre,
Qu'autant que nous ſommes heureux.

1. Cette Ode, dont on ne donne ici qu'un extrait, fut récitée par l'Auteur à M. le DAUPHIN au commencement de Janvier 1712.

Que ſur votre trône placée,
La Vertu commande avec vous ;
Pour la voir de tous embraſſée,
L'exemple eſt l'ordre le plus doux.
C'eſt peu de proſcrire le vice ;
Aimez vous-même la Juſtice,
Vous allez lui gagner les cœurs :
De la place auguſte où vous êtes,
Vous commandez ce que vous faites ;
Les loix ne ſont rien ſans vos mœurs.

Naiſſe donc l'équité publique,
De vos exemples fructueux ;
Le premier trait de politique
Eſt de nous rendre vertueux.
Heureuſes cent fois les contrées,
Où ſous le joug des loix ſacrées
Le Vice gémit abbatu !
Ainſi du reſte de la Grece
Sparte jadis fut la Maîtreſſe,
Et ſon ſceptre étoit ſa vertu.

Mais hélas ! de combien de piéges
Vois-je les Rois environnez !
Cruel flatteur, tu les aſſiéges
De tes conſeils empoiſonnez :
Par des illuſions groſſieres,
Tu viens obſcurcir leurs lumieres ;

MORT.

A ton gré tout change de nom :
Et ton ambition ſervile,
De prudence loüe un Achille,
De juſtice un Agamemnon.

A l'impoſteur qui vous conſeille,
Au faux charme de ſes diſcours,
Ouvrez-vous un moment l'oreille ?
Vous voilà ſéduits pour toujours.
L'auſtere Vérité que bleſſe
Votre impérieuſe foibleſſe,
De vos yeux s'enfuit en courroux ;
Et pour ſe venger de l'outrage,
Ne percera point le nuage
Que vous ſouffrez entre elle & vous.

Qu'un prompt mépris, qu'un œil ſévere,
Des flatteurs étouffe la voix ;
Chaſſez ce peuple mercenaire,
L'idolâtre tyran des Rois.
Qu'à jamais la Candeur vengée,
Habite votre Cour purgée
De ſes coupables ennemis ;
Et croyez que cette victoire
Va mieux aſſurer votre gloire,
Que le Monde même ſoumis.

D'une main ſage & bienfaiſante
Partageant alors les emplois,

La Vérité toujours préſente,
Va préſider à votre choix.
Pontifes ſaints & reſpectables,
Juges éclairez, équitables,
Miniſtres zélez, vigilans,
Venez remplir vos deſtinées ;
Les places ne ſont plus données
Qu'aux vertus, & qu'aux grands talens.

Mais, content d'une paix ſecrete,
Le mérite aime à ſe cacher ;
Pénétrez ſon humble retraite ;
Rois, c'eſt à vous de le chercher.
Qu'en vain l'Ambition ſoupire :
Dans les vaſtes ſoins de l'empire,
C'eſt à lui ſeul de vous aider :
La Vertu craint les places hautes,
Et c'eſt le préſage des fautes
Que l'orgueil de les demander.

Sous mes pas s'étend ma carriere ;
Quel eſpace m'en reſte encor ?
Faut-il retourner en arriere ?
Non, prenons un nouvel eſſor.
Soutiens-moi, ſage Enthouſiaſme ;
Ecarte l'oiſif Pleonaſme ;
Rien n'eſt long que le ſuperflu.
Dicte-moi ce que je dois dire.

Et ne me laiſſe rien écrire,
Qui ne ſoit digne d'être lû.

Loin l'ardente & guerriere flamme,
Qu'allume la ſoif d'un grand nom;
Aux yeux de l'Erreur grandeur d'ame,
Foibleſſe aux yeux de la Raiſon.
En vain le Vainqueur de l'Euphrate,
Par d'injuſtes exploits ſe flatte
De ſubjuguer tous les eſprits;
Malgré les éloges d'Athenes,
Il eſt encore des Diogenes,
Dont il ſubira le mépris.

Ce torrent tombe; la montagne
Gémit ſous ſes horribles bonds;
Il menace au loin la campagne,
Du cours de ſes flots vagabonds:
Il renverſe l'orme & le chêne;
Tout ce qui l'arrête, il l'entraîne,
Et noye à grand bruit les guérets;
Avec lui marche le Ravage,
Et partout ſon affreux paſſage
Eſt le déſeſpoir de Cérès.

Mais ce fleuve, grand dès ſa ſource,
S'ouvre un lit entre les roſeaux,
Et s'agrandiſſant dans ſa courſe,
Roule paiſiblement ſes eaux:

Egal,

Egal, jamais il ne repoſe ;
Dans les campagnes qu'il arroſe, LA MOI
Il va multiplier les biens ; TE.
Heureux les pays qu'il traverſe !
C'eſt-là que fleurit le commerce,
Et ſes flots en ſont les liens.

Tel, d'un conquérant tyranique
S'aſſouvit l'orgueil indompté ;
Telle, d'un Prince pacifique
S'exerce l'active bonté.
L'un, né pour déſoler la terre,
De tous les maux que fait la Guerre,
Achete un inutile bruit ;
L'autre, ſans combats, ſans victoire,
Goûte une plus ſolide gloire,
Dont le bien public eſt le fruit.

Il veille ; de ſon héritage
Chacun paiſible poſſeſſeur,
Ne craint point qu'il ſoit le partage
De l'inſatiable oppreſſeur :
Notre bonheur ſeul l'intereſſe ;
L'ordre qu'établit ſa ſageſſe,
Son pouvoir ſçait le maintenir ;
Et toujours exempt de tempête,
Son régne eſt une longue fête,
Qu'on ne craint que de voir finir.

MOT-
TE.

De ſes Etats d'où fuit la Guerre,
Si je parcours les vaſtes champs,
J'y vois de tous côtez la terre
S'ouvrir ſous les coutres tranchans:
Point de plaine inculte & déſerte;
Partout la campagne eſt couverte
D'un peuple au travail excité;
Et l'opiniâtre Culture,
Y ſçait hâter de la Nature
La tardive fécondité.

De ſes préſens Bacchus couronne,
Enrichit les riants côteaux;
Sous le poids de ſes dons Pomone
Aime à voir plier les rameaux.
La moiſſon tombe, & va renaître;
Partout l'abondance champêtre
Enfante l'innocent plaiſir:
Et j'entends Titire qui chante
Sur ſa flute reconnoiſſante,
Le Dieu qui lui fait ſon loiſir.

Que je m'enferme dans les Villes,
J'y vois les nombreux citoyens,
Actifs à la fois & tranquilles,
Artiſans de leurs propres biens.
Le travail les rend opulentes;
Les Loix ſans ceſſe vigilantes,

Y font régner la ſûreté ;
Les Richeſſes même y ſont ſages ;
Le Luxe n'y fait point d'outrages
A l'humble Médiocrité.

Là, des plus profondes ſciences
L'étude perce les ſecrets,
Et la foi des expériences
Aſſure & hâte leurs progrès.
Du Monarque les mains prodigues,
Pour prix des ſçavantes fatigues,
Tiennent tous ſes tréſors ouverts :
Le ſuccès ſuit toujours la peine ;
Et c'eſt de-là qu'en Souveraine,
Minerve inſtruit tout l'Univers..... [1]

1 M. l'Abbé du Bos, dans ſes excellentes réflexions ſur la Poëſie & ſur la Peinture, donne à M. DE LA MOTTE la louange la plus complette, en le louant également du côté de l'eſprit & du cœur. On ne peut ſe diſpenſer de citer ici le morceau en entier. *M. Deſpréaux avant que de mourir a vû prendre l'eſſor à un Poëte Lyrique, né avec les talens de ces anciens Poëtes, à qui Virgile donne une place ſi honorable dans les Champs Eliſées, pour avoir enſeigné les premiers la Morale aux hommes encore féroces. Leurs Ouvrages, qui furent un des premiers biens de la ſociété, & qui donnerent lieu à la Fable d'Amphion, ne contenoient pas des maximes plus ſages que les Odes de l'Auteur dont je parle ; & il ſemble que la Nature ne lui ait donné du génie que pour parer la Morale, & rendre aimable la vertu.* M. l'Abbé du Bos, zélé défenſeur des Anciens, dans le Livre même dont il s'agit, & où il combat expreſſément le *Diſcours de M.* DE LA MOTTE *ſur Homere*, n'oppoſe néanmoins que lui à l'objection de la décadence du ſiécle. Voilà un rare exemple d'équité.

ODES ANACREONTIQUES.

MOTTE.

Songe.

QUE vois-je ! Climene ſenſible !
L'Amour a touché votre cœur !
Ce changement eſt-il poſſible ?
N'eſt-ce point un ſonge trompeur ?

Vois-je cette même Climene
Qui s'offenſoit de mes déſirs ?
Qui toujours ſévere, inhumaine...
Vous pleurez ! j'entends vos ſoupirs.

Long tems une pudeur barbare
A combattu vos vœux ſecrets :
Ah ! qu'aujourd'hui l'Amour répare
Tous les maux qu'elle nous a faits.

D'une tendreſſe mutuelle,
Chere Climene, enyvrons-nous :
Déja mon cœur... Ciel ! qui m'appelle ?
Cruels ! pourquoi m'éveillez-vous ?

Dialogue de l'Amour & du Poëte.

LE POETE.

AMOUR, je ne veux plus aimer ;
J'abjure à jamais ton empire :
Mon cœur laſſé de ſon martyre,
A réſolu de ſe calmer.

L'AMOUR.

Contre moi, qui peut t'animer ?
Iris dans ſes bras te rappelle.

LE POETE.

Non, iris eſt une infidelle ;
Amour, je ne veux plus aimer.

L'AMOUR.

Pour toi j'ai pris ſoin d'enflammer
Le cœur d'une beauté nouvelle ;
Daphné...

LE POETE.

Non, Daphné n'eſt que belle :
Amour, je ne veux plus aimer.

L'AMOUR.

D'un ſoupir tu peux déſarmer
Dircé, juſqu'ici ſi ſauvage.

LE POETE.

Elle n'eſt plus dans le bel âge ;
Amour, je ne veux plus aimer.

L'AMOUR.

Mais ſi je t'aidois à charmer
La jeune, la brillante Flore ?

Tu rougis... Vas-tu dire encore,
Amour, je ne veux plus aimer.

LE POETE.

Non, Dieu charmant, daigne former
Pour nous une chaîne éternelle;
Mais pour tout ce qui n'eſt point elle,
Amour, je ne veux plus aimer.

La Solitude.

DANS ce lieu riant & tranquille,
Silvie, employons ce beau jour;
La Nature a fait cet aſile
Pour les favoris de l'Amour.

Dans ces ſolitaires bocages
Habitent les plaiſirs ſecrets;
Et l'on n'eſt vû ſous leurs ombrages
Que des oiſeaux, témoins diſcrets.

Charmé d'une rive fleurie,
Ce ruiſſeau cherche à s'arrêter,
Et fait cent tours dans la prairie,
Qu'il ſemble craindre de quitter.

Le Zéphire y careſſe Flore;
J'en reſſens le ſouffle amoureux,
Et la Déeſſe y fait éclore
Mille fleurs, gages de ſes feux.

L'Amour régne en ces lieux champêtres ;
Ces verds gazons ne ſont foulez
Que des amans dont ſur ces hêtres
Tu vois les chiffres aſſemblez.

Aux plaiſirs ici tout convie ;
Les amours volent ſur nos pas.
Serois-tu dans ces lieux, Silvie,
La ſeule qui n'aimeroit pas ?

La Raiſon & l'Amour.

Aime la charmante Carite,
Me diſoit un jour la Raiſon ;
Tu le ſçais, ſon moindre mérite
Eſt d'être en ſa belle ſaiſon.

D'une roſe qui vient d'éclore
Son teint a la vivacité ;
Et les graces donnent encore
Un nouveau luſtre à ſa beauté.

Quel goût ! quelle délicateſſe !
Qui mieux qu'elle connoît mon prix ?
Partout ſa naïve fineſſe
Sçait m'allier avec les ris.

Son ame eſt encore plus belle ;
Le Ciel y verſa tous ſes dons.
Qu'elle aime, elle ſera fidelle ;
Je connois ſon cœur, j'en réponds.

Après la peinture engageante,
Dont la Raiſon tentoit ma foi,
L'Amour me dit, aime Amarante.
Je l'aimai ſans ſçavoir pourquoi.

L'Or.

MAUDIT ſoit le mortel avare
Qui de la terre tira l'or,
Et le jour où le ſort barbare
Lui montra ce fatal tréſor!

Avant ce jour, la plus ſévere
Cédoit à de tendres langueurs;
Il ne falloit qu'aimer pour plaire;
Les cœurs étoient le prix des cœurs.

Soupirs, tranſports, ardeurs fidelles,
C'en eſt fait, n'eſpérez plus rien;
L'or eſt le ſeul maître des Belles;
Il vous a volé votre bien.

Depuis un an près de Glycere
Je perds le plus ardent amour;
Ce qu'un an d'amour n'a pû faire,
L'or vient de le faire en un jour.

Fatalité trop importune!
Faut-il donc pour me faire aimer,
Me réſoudre à faire fortune?
J'aime autant ne plus m'enflammer.

ODES IMITÉES D'HORACE.

ODE IV. DU LIVRE I.

Le retour du Printems.

NOS Bois reprennent leurs feuillages :
Après les noirs frimats, le Printems a ſon tour ;
Et le Soleil plus pur diſſipant les nuages,
Sans obſtacle répand le jour.

Déja dans la plaine fleurie,
Le Berger laiſſe errer ſes troupeaux bondiſſans ;
Et du ſon de ſa flute Echo même attendrie,
En imite les doux accens.

Citherée avec ſes compagnes,
Le ſoir, d'un pas léger, danſe au bord des ruiſſeaux ;
Tandis que ſon Epoux ébranle les montagnes
Du bruit fréquent de ſes marteaux.

Couronnons-nous des fleurs nouvelles ;
Nous en verrons bien-tôt l'éclat s'évanouir :
Profitons du Printems qui paſſera comme elles,
L'Amour nous preſſe d'en jouir.

Allons dans le bois le plus ſombre,
Egarer la beauté qu'il attendrit pour nous ;
Et des tendres larcins que nous ferons à l'ombre,
Rendons Pan lui-même jaloux.

Hâtons-nous, tout nous y convie;
LA MOTTE. Saiſiſſons le préſent, ſans ſoin de l'avenir:
Craignons de perdre un jour, un inſtant d'une vie,
Que la mort doit ſi-tôt finir.

Sa rigueur n'épargne perſonne,
Tout l'effort des humains n'interrompt point ſes loix;
Et de la même faulx la cruelle moiſſonne
Les jours des Bergers & des Rois.

Si-tôt que froids & vains phantômes,
Des fleuves redoutez nous toucherons les bords,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces ſombres royaumes;
Il n'eſt point d'amours chez les morts.

On n'y ſçait plus chanter ni rire;
Ils n'ont plus ce nectar qui comble ici nos vœux;
Ces feſtins, où des Rois contrefaiſant l'empire,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.

Des jours que la Parque nous file
Conſacrons donc le cours à Cypris, à Bacchus;
Eh! que faire ſans eux d'une vie inutile?
Il vaudroit autant n'être plus.

ODE VI. DU LIVRE III.

Aux Romains.

LA MORTE.

ROMAINS, de vos Ayeux vous expierez les crimes,
Si vous ne réparez les temples ébranlez :
Relevez des autels trop long tems ſans victimes,
Et des Dieux ſans honneurs, ſanglans & mutilez.

Votre reſpect pour eux fonda votre puiſſance ;
Qu'ils ſoient de vos projets le principe & la fin :
De leur culte affoibli nous ſentons la vengeance,
Et Rome impie a vû chanceler ſon deſtin.

Notre armée a deux fois négligé les auſpices,
Et deux fois la victoire échapa de ſes mains ;
Le Parthe contre nous trouva nos Dieux propices ;
Et vainqueur ſe para des tréſors des Romains.

Le Dace aux traits mortels, la flotte Ethiopique,
Juſques dans Rome même a porté le danger ;
Quand tout l'Empire en proye au trouble domeſtique,
Sembloit à ſa ruine inviter l'Etranger.

Ce fut le triſte fruit des premiers adultéres,
Qui du jaloux Himen rompirent le ſerment ;
Ce déſordre bien-tôt enfanta nos miſéres,
Et du crime fécond naquit ſon châtiment.

LA MOTTE.

Nos filles, de ſéduire apprennent l'art funeſte;
D'une étude laſcive, elles font leurs plaiſirs;
Et leur cœur corrompu ſe prépare à l'inceſte,
Long tems avant que l'âge ait mûri leurs déſirs.

L'Himen n'en fera point des épouſes fidelles;
Les plaiſirs trop permis ne ſont pas aſſez doux:
Elles vont prodiguer leurs faveurs criminelles,
Sans craindre ni le jour, ni les yeux d'un époux.

De ſa femme ſouvent complice mercenaire,
Un mari ſert lui-même un coupable déſir;
Son ſilence la livre aux vœux d'un adultere,
Prodigue enchériſſeur d'un infame plaiſir.

Oh! que d'un autre Himen ſortit cette Jeuneſſe,
Qui du ſang de Carthage a fait rougir les flots!
Qui domptant la Syrie & l'Afrique & la Grece,
Au bonheur de l'Empire immola ſon repos!

Race des vieux Romains, elle en ſoutint la gloire,
De ces Soldats formez par de doubles leçons,
Qui de la même main qu'ils forçoient la victoire,
Hâtoient, par leurs travaux, les tardives moiſſons.

Quand ſortant des ſillons qu'ils rendoient plus fertiles,
Leurs bœufs quittoient le joug, au coucher du Soleil,

Ils revenoient courbez ſous des fardeaux utiles,
S'apprêtant par la peine un tranquille ſommeil.

LA MORT.

Mais que n'alterent point les tems impitoyables!
Nos peres plus méchans que n'étoient nos Ayeux,
Ont eu pour ſucceſſeurs des enfans plus coupables,
Qui ſeront remplacez par de pires neveux.

ODE III. DU LIVRE II.

A Dellius. 1

AMI, puiſqu'une loi fatale
Nous a tous ſoumis à la mort,
Songe, dans l'un & l'autre ſort,
A conſerver une ame égale.

Par de longs malheurs combattu,
Des chagrins ne ſois point la proye:
Heureux, crains que la folle joye
Ne triomphe de ta vertu.

Que tes jours coulent dans la peine,
Ou qu'ils coulent dans les plaiſirs,
Attends ſans crainte & ſans déſirs
La fin d'une vie incertaine.

1 C'eſt Dellius l'Hiſtorien. Il avoit ſervi dans l'Armée de Caſſius, qu'il quitta bientôt après pour ſuivre Antoine, dont il fut le Favori & le Confident. Comme c'étoit un homme à ſe déclarer toujours pour ſon intérêt & pour ſa fortune, un peu avant la bataille d'Actium il abandonna le parti d'Antoine, & ſe rendit à Auguſte.

Age, la faine la richeſſe
Te donnent les biens a choiſir.

Erre dans tes riches prairies,
Où les arbres entrelaſſez
Offrent aux voyageurs laſſez
L'ombre de leurs branches fleuries.

Fréquente ces côteaux riants,
Qu'en fuyant lave une onde pure,
Qui par ſon paiſible murmure
Endort les ſoins impatiens.

Porte dans un réduit champêtre,
Avec des parfums & du vin,
Ces fleurs que produit le matin,
Et que le ſoir voit diſparoître.

Bien-tôt tu laiſſeras aux tiens
Tes palais, ton vaſte domaine;
Et tes biens accrus avec peine,
Bien-tôt ne ſeront plus tes biens.

Du Monarque du ſombre bord
Tout ce qui vit ſent la puiſſance ;
Et l'inſtant de notre naiſſance
Fut pour nous un arrêt de mort.

LA MORT.

EXTRAITS CHOISIS DES PIECES DE THEATRE DE M. DE LA MOTTE.

LES MACHABE'ES,[1]

TRAGEDIE TIRÉE DE L'ECRITURE SAINTE.

SCENE II. DE L'ACTE I.

Antiochus, Roi de Syrie, & cruel ennemi des Hébreux. Salmone, généreuſe Iſraëlite, & Mere des Machabées.

ANTIOCHUS.

Oui, oui, de l'Univers je ferai diſparoître
Cette Religion que l'Erreur a fait naître,

1 On ignora quelque tems l'Auteur de cette Piece, & pendant cet intervale, on ne ceſſa d'en louer la verſification. Cela eſt bien *Racinien*, dit un de nos meilleurs Critiques, à la premiere repréſentation ; & ſur cette prétendue conformité de ſtile, voilà auſſi-tôt l'opinion répandue que la Tragédie étoit de Racine même : lui ſeul pouvoit ſe reſſembler ſi parfaitement. Enfin M. DE LA MOTTE ſe fit connoître. Ses adverſaires eurent honte de s'être mépris comme les autres, & ils s'en vengerent par la critique, recours ordinaire du préjugé au ſujet des Vers de l'Auteur.... Voyez la Lettre de M. l'Abbé Trublet ſur M. DE LA MOTTE ; Lettre où la raiſon & l'équité n'ont pas moins de part que l'eſprit, le zéle & l'amitié.

LA MOTTE.

Et qui couronne encor ſes ſuperſtitions
De l'inſolent mépris des autres Nations.
Je lui jure, Madame, une éternelle guerre :
D'un reſte d'inſenſez je purgerai la Terre :
S'il n'adore nos Dieux, tout Hébreu périra.

SALMONE.

Hé bien, nous périrons, & Dieu nous vengera.

ANTIOCHUS.

De quel Dieu parlez-vous ? & de quelle vengeance
Votre eſprit aveuglé repaît ſon eſpérance ?
N'ai-je pas de ſon Temple exilé votre Dieu ?
Dans l'Univers entier lui reſte-t'il un lieu,
Où vous puiſſiez encor, lui portant votre offrande,
Le preſſer, le prier qu'au moins il ſe défende ?
Sóngez à vous. Lui-même eſt dans l'oppreſſion.
Jupiter déſormais eſt le Dieu de Sion ;
Et c'eſt ſur vos Autels que notre culte expie
Des Prêtres de Juda le ſacrifice impie.
Vous n'avez plus de loix. Vos oracles proſcrits
Ont ſubi dans les feux la rigueur des Edits.
Quand d'un affreux revers vous devenez l'exemple
Vils eſclaves, ſans loix, ſans Autels & ſans Temple,
Au comble de miſére où le Juif eſt réduit,
Réclamez-vous encore un Dieu que j'ai détruit ?

SALMONE.

Ne te fatigue pas à raconter tes crimes.
Qui les ſçait mieux que nous qui ſommes tes victimes ?

L'eſclavage,

Du Monarque du ſombre bord
Tout ce qui vit ſent la puiſſance ;
Et l'inſtant de notre naiſſance
Fut pour nous un arrêt de mort.

LA MOTE.

EXTRAITS CHOISIS DES PIECES DE THEATRE DE M. DE LA MOTTE.

LES MACHABE'ES,[1]

TRAGEDIE TIRÉE DE L'ECRITURE SAINTE.

SCENE II. DE L'ACTE I.

Antiochus, Roi de Syrie, & cruel ennemi des Hébreux. Salmone, généreuſe Iſraëlite, & Mere des Machabées.

ANTIOCHUS.

Oui, oui, de l'Univers je ferai diſparoître
Cette Religion que l'Erreur a fait naître,

1 On ignora quelque tems l'Auteur de cette Piece, & pendant cet intervale, on ne ceſſa d'en louer la verſification. Cela eſt bien *Racinien*, dit un de nos meilleurs Critiques, à la premiere repréſentation ; & ſur cette prétendue conformité de ſtile, voilà auſſi-tôt l'opinion répandue que la Tragédie étoit de Racine même : lui ſeul pouvoit ſe reſſembler ſi parfaitement. Enfin M. DE LA MOTTE ſe fit connoître. Ses adverſaires eurent honte de s'être mépris comme les autres, & ils s'en vengerent par la critique, recours ordinaire du préjugé au ſujet des Vers de l'Auteur.... Voyez la Lettre de M. l'Abbé Trublet ſur M. DE LA MOTTE ; Lettre où la raiſon & l'équité n'ont pas moins de part que l'eſprit, le zéle & l'amitié.

Et qui couronne encor ſes ſuperſtitions
A MOTTE. De l'inſolent mépris des autres Nations.
Je lui jure, Madame, une éternelle guerre :
D'un reſte d'inſenſez je purgerai la Terre :
S'il n'adore nos Dieux, tout Hébreu périra.

SALMONE.

Hé bien, nous périrons, & Dieu nous vengera.

ANTIOCHUS.

De quel Dieu parlez-vous ? & de quelle vengeance
Votre eſprit aveuglé repaît ſon eſpérance ?
N'ai-je pas de ſon Temple exilé votre Dieu ?
Dans l'Univers entier lui reſte-t'il un lieu,
Où vous puiſſiez encor, lui portant votre offrande,
Le preſſer, le prier qu'au moins il ſe défende ?
Sóngez à vous. Lui-même eſt dans l'oppreſſion.
Jupiter déſormais eſt le Dieu de Sion ;
Et c'eſt ſur vos Autels que notre culte expie
Des Prêtres de Juda le ſacrifice impie.
Vous n'avez plus de loix. Vos oracles proſcrits
Ont ſubi dans les feux la rigueur des Edits.
Quand d'un affreux revers vous devenez l'exemple,
Vils eſclaves, ſans loix, ſans Autels & ſans Temple,
Au comble de miſére où le Juif eſt réduit,
Réclamez-vous encore un Dieu que j'ai détruit ?

SALMONE.

Ne te fatigue pas à raconter tes crimes.
Qui les ſçait mieux que nous qui ſommes tes victimes ?

L'eſclavage,

Je vais de vos enfans ordonner le ſupplice.

SALMONE.

Ah! comble tes bienfaits, qu'avec eux je périſſe.

LA MO
TE.

DE LA SCENE I. DE L'ACTE II.

Merveilles que Dieu a opérées en faveur des Hébreux.

1 DE ce Peuple proſcrit j'ai ſuivi les annales.
Non, Céphiſe, il n'eſt point de Nations égales.
J'ai vû, je te l'avouë, avec étonnement,
Leur naiſſance, leur gloire, & leur abaiſſement.
Affranchis par leur Dieu d'un cruel eſclavage,
Les flots obéiſſans leur ouvrent un paſſage:
La Nature, pour eux, ne connoît point ſes loix;
Le Soleil arrêté ſe prête à leurs exploits:
A leur approche ſeule; au bruit de leurs trompetes,
Les murs ſont renverſez, les troupes ſont défaites:
Les plus profondes eaux ne les arrêtent pas;
Et le foudre vengeur marche devant leurs pas.
Tous leurs jours ſont marquez de conquêtes nouvelles:
Leur Dieu les guide ainſi tant qu'ils lui ſont fideles.
Violent-ils ſes loix? Captifs, infortunez,
Au joug des Nations ils ſont abandonnez.

1 C'eſt Antigone, Favorite d'Antiochus, qui parle à ſa confidente.

Des combats obſtinez enſanglanter les airs..
A MOT. Mais il reſte des Saints contre tes injuſtices.
TE. En vain, pour les dompter, tu t'armes de ſupplices;
Les échaffauts dreſſez te rendent-ils plus fort ?
Crois-tu donc affoiblir Dieu même par leur mort ?
Tu crois les lui ravir, Tiran, tu les lui donnes :
Tu penſes te venger, Tiran, tu les couronnes :
Mais au terme fatal preſcrit à tes rigueurs,
Il en réſervera qui ſeront nos vengeurs.

ANTIOCHUS.

Je le défie encor de tromper ma colère.
Vous, du moins frémiſſez; & ſi vous êtes mere;
Pleurez de vos enfans le trépas aſſuré;
Si dans le même inſtant Jupiter adoré...

SALMONE.

Arrête; ils périront. Epargne-toi ce doute.
Il eſt le ſeul affront que ma race redoute.
Hé! ne connois-tu pas le cœur des vrais Hébreux ?
Rappelle Eléazar, ce Vieillard généreux,
Qui pouvant échapper, & bravant toute crainte,
Dans les bras de la Mort ſe ſauva de la feinte.
Tu l'as ſacrifié : mes enfans le ſuivront :
Ils ont reçu l'exemple, eux-mêmes le rendront.
Je te livre mon ſang, cruel; va le répandre.
Il criera contre toi, Dieu daignera l'entendre;
Et le jour du Seigneur ne s'éloignera plus.

ANTIOCHUS.

Hé bien ! c'eſt aujourd'hui le jour d'Antiochus.

Je vais de vos enfans ordonner le supplice.

SALMONE.

Ah! comble tes bienfaits, qu'avec eux je périsse.

De la Scene I. de l'Acte II.

Merveilles que Dieu a opérées en faveur des Hébreux.

1 De ce Peuple proscrit j'ai suivi les annales.
Non, Céphise, il n'est point de Nations égales.
J'ai vû, je te l'avouë, avec étonnement,
Leur naissance, leur gloire, & leur abaissement.
Affranchis par leur Dieu d'un cruel esclavage,
Les flots obéissans leur ouvrent un passage :
La Nature, pour eux, ne connoît point ses loix ;
Le Soleil arrêté se prête à leurs exploits :
A leur approche seule, au bruit de leurs trompetes,
Les murs sont renversez, les troupes sont défaites :
Les plus profondes eaux ne les arrêtent pas ;
Et le foudre vengeur marche devant leurs pas.
Tous leurs jours sont marquez de conquêtes nouvelles :
Leur Dieu les guide ainsi tant qu'ils lui sont fideles.
Violent-ils ses loix ? Captifs, infortunez,
Au joug des Nations ils sont abandonnez.

1 C'est Antigone, Favorite d'Antiochus, qui parle à sa confidente.

A MOTTE.

Sous la main de leur Dieu ces coupables gémiſſent ;
Leur Oracle ſe taît, les prodiges finiſſent ;
Mais c'en eſt un encor que leur abaiſſement :
Ce n'eſt point un revers, ce n'eſt qu'un châtiment.
Le Dieu qui l'a prédit, accomplit ſa menace.
La Victoire revient dès qu'il leur a fait grace.

De la Scene II. du mesme Acte.

Le plus jeune des Machabées au Roi.

Redonnez à Sion toute ſa ſainteté.
Que l'Autel par vos Dieux ne ſoit plus habité.
Que le ſéjour de Dieu, le ſacré Sanctuaire,
De vos Prêtres impurs ne ſoit plus le repaire.
N'y laiſſez plus régner ces feſtins diſſolus,
Conſacrez parmi vous au Temple de Venus ;
Et que Jéruſalem ne ſoit plus le théâtre
De toutes les horreurs qu'inventa l'Idolâtre.

. . . . . .

Nous adorons, Seigneur, un pouvoir ſouverain,
Qui ne nous laiſſe pas craindre un pouvoir humain.
Malgré tous nos malheurs & l'opprobre où nous ſommes,
Rois pour les Nations, pour nous vous n'êtes qu'hommes.
Miniſtres du Très-haut, quand vous croyez régner,
Son inviſible bras n'auroit qu'à s'éloigner,
Vous verriez dans l'inſtant que ce pouvoir fragile,

N'étoit qu'un vain Coloſſe appuyé ſur l'argile.
Sur ces prétendus Rois qu'adore l'Univers, LA MOTTE.
Dieu verſe en ſe jouant la gloire & les revers;
Et quand vous l'outragez, ſa main appeſantie
L'un par l'autre à ſon gré vous frappe & vous châtie.
Vous-même regardez quel ſceptre eſt dans vos mains.
Formidable à l'Egypte & ſoumis aux Romains,
Tandis que déployant vos nombreuſes armées,
Vous allez impoſer des loix aux Ptolomées,
Un écueil imprévu briſe votre grandeur;
Rome arrête vos pas par ſon Ambaſſadeur;
Et vous n'oſez ſortir du cercle qu'il vous trace,
Sans avoir en eſclave appaiſé ſa menace.

De la Scene dernière.

Salmone confond le ſuperbe Antiochus par le funeſte avenir qu'elle lui prédit.

SALMONE.

SUPERBE, c'en eſt fait, & ton pouvoir t'échappe.
Voilà le dernier coup[1] dont le Seigneur nous frappe.
Le ſang de mes enfans vient de le déſarmer.
Ta rage contre nous à beau ſe ranimer,
L'Eternel, à ſon tour, va prendre ſa vengeance.
Notre opprobre finit, & ta honte commence.

1 La mort de Miſaël, le plus jeune des fils de Salmone.

LA MOTTE.

Laſſe de m'obéïr, ſi la Victoire change,
Si je ſuccombe enfin, je défends qu'on me venge.
Puiſſe des Immortels l'éternelle rigueur
Perdre les ennemis de mon heureux vainqueur!
Tous les Romains pour Chef doivent le reconnoître;
Mon ſang, s'il le répand, le déclare leur Maître.
Je ne méritois pas de vivre votre Roi,
Si ma mort vous en montre un plus digne que moi.

à Muréna, Grand Prêtre.

Miniſtre de nos Dieux, de ce Traité ſincere
Sois le ſacré témoin, le ſaint dépoſitaire;
Accompli, ſi je meurs, mes ordres abſolus;
Et l'encens à la main, proclame Tatius.

TATIUS.

Faut-il que Romulus injuſte & magnanime,
A la vertu ſuprême ait allié le crime!
Et que mon ennemi prêt à tout réparer,
Quand je dois le haïr, me force à l'admirer!
Non, je ne te hais plus, généreux adverſaire;
Je pourſuis la vengeance, & n'ai plus de colere.
Sabins, de ce combat, juré ſur les Autels,
Laiſſez avec reſpect juger les Immortels.
J'eſpere en mon courage, & plus en leur juſtice:
Mais quelque heureux ſuccès qu'elle me garantiſſe,
D'un ſi brave ennemi quand je pourſuis la mort,
Je lui dois bien l'honneur de douter de mon ſort.
Si je meurs, ſi des Dieux tel eſt l'ordre ſuprême,

Le

Le Ciel le juſtifie ; & je l'abſous moi-même.
Songez, de ce combat quel qu'ait été l'effet, LAMO
Non qu'il m'aura vaincu, mais qu'il m'a ſatisfait. TE.
Cette fidélité que vous m'avez jurée,
Que les plus grands périls n'ont jamais altérée,
Je la tranſmets entiere à cet auguſte Roi,
Auſſi ſainte pour lui qu'elle l'étoit pour moi.
Maître de mes ſujets, maître de ma famille,
Que triomphant du pere, il épouſe la fille :
Qu'importe que ſon ſang où le mien ſoit verſé ?
Mon injure eſt lavée & ſon crime effacé.
De mes dernieres loix inſtruiſez Herſilie ;
Peuples, preſſez l'himen où mon ordre la lie :
Vous, Pontife, en formant ces liens aux autels.
Atteſtez-en l'aveu des manes paternels.

ROMULUS.

Achevons donc, Seigneur, ce combat magnanime,
D'où la haine eſt bannie, où préſide l'eſtime ;
Ce combat, où s'il faut en juger par mon cœur,
Le vaincu coûtera des larmes au vainqueur.

ACTE V. SCENE I.

A MOTTE. *Tatius, Roi des Sabins. Proculus, Sénateur Romain, & confident de Romulus.*

TATIUS.

Proculus, 1 écoute.
Il faut te confier les maux que je redoute.
Sous une même pourpre, & Romulus & moi,
Pour deux peuples unis ne sommes plus qu'un Roi.
Tandis qu'il est allé du Traité salutaire
Remercier le Ciel aux autels de son pere,
Qu'avec les Sénateurs dont toi-même as fait choix,
Il va sacrifier pour la premiere fois,
J'ai voulu te parler. Dans le soin qui m'anime,
D'un instant négligé je me ferois un crime.
Contre un Prince ennemi j'ai reçu tes secours;
Mon cœur reconnoissant s'en souviendra toujours:
Cette Ville infidelle à mon courroux livrée,
Ma retraite en mon camp par toi seul assurée,
Du prix de ces bienfaits mon honneur te répond;
Et leur premier salaire est un secret profond.
Mais aussi, Proculus, souffre que je le pense,
Si tes secours n'étoient que ta propre vengeance,

1 L'amour & l'ambition l'avoient porté à trahir son Maître en faveur de Tatius: les deux Rois étant réunis, ce dernier ne rappelle à Proculus ses trahisons, que pour l'engager à leur être désormais fidelle. Tel est le sujet de cette Scene, qui aussi bien que la précédente a épuisé l'admiration de tout Paris.

Si tu hais Romulus, j'exige qu'aujourd'hui,
Au nom du ſacré nœud qui m'unit avec lui,
Ton cœur me ſacrifie une haine funeſte.
Songe que déſormais, ſi j'en vois quelque reſte,
Sur tes moindres deſſeins je tiendrai l'œil ouvert;
Suſpect un ſeul moment, ce ſeul moment te perd.
Quand je garde aux bienfaits leur juſte récompenſe,
Je dois au crime auſſi réſerver la vengeance.

LA MORT.

PROCULUS.

Vous m'offenſez, Seigneur; avec vous je bénis
Ces nœuds ineſpérez qui vous ont réunis.
Les deux Rois n'auront point de ſujet plus fidelle.
Puiſſe des Dieux ſur moi la colere immortelle,
De leur foudre vengeur....

TATIUS.

Laiſſe-là les ſermens:
S'ils faiſoient dans les cœurs naître les ſentimens,
Je t'en demanderois: mais quelle eſt leur puiſſance?
Le crime les trahit, la vertu s'en offenſe.
Il ſuffit entre nous de ton devoir, du mien;
Voilà le vrai ſerment; les autres ne ſont rien.

LA MOTTE.

INE'S DE CASTRO.

DE LA SCENE II. DE L'ACTE I.

L'Ambaſſadeur de Caſtille complimente, au nom du Roi ſon Maître, Alphonſe, Roi de Portugal.

L'AMBASSADEUR.

LA gloire dont l'Infant couvre votre Famille,
Autant qu'au Portugal eſt chere à la Caſtille,
Seigneur; & Ferdinand par ſes Ambaſſadeurs
S'applaudit avec vous de vos nouveaux honneurs.
Goûtez, Seigneur, goûtez cette gloire ſuprême,
Qui dans un Succeſſeur vous reproduit vous-même.
Qu'il eſt doux aux grands Rois, après de longs travaux,
De ſe voir égaler par de ſi chers rivaux!
De pouvoir, le front ceint de couronnes brillantes,
En confier l'honneur à des mains ſi vaillantes;
De voir croître leur nom toujours plus redouté,
Sûrs de vaincre long tems par leur poſtérité!
Dom Pédre ſur vos pas, au ſortir de l'enfance,
Vous vit des Africains terraſſer l'inſolence;
Cent fois, briſant leurs forts, perçant leurs bataillons,
De ce ſang téméraire inonder vos ſillons:
Vous traciez la carriere où ſon courage vole;
Et vos nombreux exploits ont été ſon école.

Dès que vous remettez votre foudre en ſes mains,
Il frappe ; & de nouveau tombent les Africains :
Il moiſſonne en courant ces troupes fugitives,
Et rapporte à vos pieds leurs dépouilles captives.
Avec vos interêts les nôtres ſont liez :
La victoire eſt commune entre des Alliez ;
Et toute la Caſtille, au bruit de vos conquêtes,
Triomphante elle-même, a partagé vos fêtes.

ALPHONSE.

Votre Roi m'eſt uni du plus étroit lien :
Sa mere, de ſon trône a paſſé ſur le mien ;
Et le même Traité qui me donna ſa mere,
Veut encor qu'en mon fils l'himen lui donne un frere.
Cet himen, que hâtoient mes vœux les plus conſtans,
Par l'horreur des combats retardé trop long tems,
Raſſemblant aujourd'hui l'allegreſſe & la gloire,
Va s'achever enfin au ſein de la Victoire.
Ce nœud va rendre heureux, au gré de mes ſouhaits,
Ce que j'ai de plus cher, mon Fils & mes Sujets.

SCENE II. DE L'ACTE II.

MOTTE. *Alphonſe ignorant le mariage ſecret de ſon fils avec Inès, l'exhorte, par les raiſons les plus preſſantes, à épouſer Conſtance, ſœur de Ferdinand.*

ALPHONSE.

[1] Les Peuples ont aſſez célébré vos conquêtes,
Prince; il eſt tems enfin que de plus douces fêtes
Signalent cet himen entre deux Rois juré,
Digne prix des exploits qui l'ont trop différé:
Cet himen que l'amour, s'il faut que je m'explique,
Devroit preſſer encor plus que la politique,
Qui préſente à vos vœux des vertus, des appas,
Que l'Univers entier ne raſſembleroit pas.
Je m'étonne toujours que ſur cette alliance,
Vous m'ayez laiſſé voir ſi peu d'impatience;
Que, loin de me preſſer de couronner vos feux,
Il vous faille avertir, ordonner d'être heureux.

DOM PEDRE.

J'eſpérois plus, Seigneur, de la bonté d'un Pere.
N'étoit-ce pas aſſez m'expliquer que me taire?
J'ai cru ſur cet himen que mon Roi voudroit bien

1 Cette Scene, qui ſans contredit eſt une des plus belles de toute la Piece, renferme deux leçons de Morale également ſolides. La premiere, que la parole des Rois doit être ſacrée; la ſeconde, que le courage le plus intrépide n'eſt eſtimable qu'autant qu'il eſt réglé ſur la prudence & ſur la juſtice.

Entendre mon ſilence, & ne m'ordonner rien.

ALPHONSE.

Ne vous ordonner rien ! à ce mot téméraire,
Je ſens que je commande à peine à ma colere ;
Et ſi je m'en croyois.... Mais, Prince, ma bonté
Se diſſimule encor votre témérité.
Ne croyez pas qu'ici je vous faſſe une offenſe
De dérober votre ame au pouvoir de Conſtance,
D'oppoſer à ſes yeux la farouche fierté
D'un cœur inacceſſible aux traits de la Beauté :
Mais vous figurez-vous que ces grands himenées,
Qui des Enfans des Rois réglent les deſtinées,
Attendent le concert des vulgaires ardeurs,
Et, pour être achevez, veuillent l'aveu des cœurs ?
Non, Prince, loin du trône un penſer ſi bizarre ;
C'eſt par d'autres reſſorts que le Ciel les prépare.
Nous ſommes affranchis de la commune loi ;
L'interêt des Etats donne ſeul notre foi.
Laiſſons à nos Sujets cet égard populaire,
De n'approuver d'himen que celui qui ſçait plaire,
D'y chercher le rapport des cœurs & des eſprits :
Mais ce bonheur pour nous n'eſt pas d'aſſez haut prix ;
Il nous eſt glorieux qu'un himen politique,
Aſſure à nos dépens la fortune publique.

DOM PEDRE.

C'eſt pouſſer un peu loin ces maximes d'Etat ;
Et je ne croirai pas commettre un attentat,

Tandis qu'à Ferdinand par ſes Ambaſſadeurs
Je viens de confirmer l'alliance jurée ?
Eh ! que devient des Rois la majeſté ſacrée,
Si leur foi ne peut pas raſſurer les mortels :
Si leur trône n'eſt pur autant que les autels ;
Et ſi de leurs traitez l'engagement ſuprême,
N'étoit pas à leurs yeux le decret de Dieu même !
Mais en rompant les nœuds qui vous ont engagé,
Voulez-vous que bien-tôt Ferdinand outragé,
Nous jurant déſormais une guerre éternelle,
Accoure ſe venger d'un voiſin infidelle ?
Que des fleuves de ſang.... LA MOTTE.

DOM PEDRE.

Ah ! Seigneur, eſt-ce à vous
A craindre d'allarmer un ſi foible courroux ?
Bravez des ennemis que vous pouvez abattre.
Quand on eſt ſûr de vaincre, a-t'on peur de combattre ?
La Victoire a toujours couronné vos combats ;
Et j'ai moi-même appris à vaincre ſur vos pas.
Pourquoi ne pas ſaiſir des palmes toutes prêtes ?
Embraſſez un prétexte à de vaſtes conquêtes ;
Soumettez la Caſtille ; & que tous vos voiſins
Subiſſent l'aſcendant de vos nobles deſtins.
Heureux, ſi je pouvois dans l'ardeur de vous plaire,
Steler de tout mon ſang la gloire de mon Pere !

ALPHONSE.

MOTEL. Vos fureurs ne ſont pas une régle pour moi :
Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi.
Quel eſt donc l'héritier que je laiſſe à l'Empire !
Un jeune audacieux, dont le cœur ne reſpire
Que les ſanglans combats, les injuſtes projets,
Prêt à compter pour rien le ſang de ſes Sujets.
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effréné l'ambition barbare.
Eſt-ce pour conquérir que le Ciel fit les Rois ?
N'auroit-il donc rangé les Peuples ſous nos loix ;
Qu'afin qu'à notre gré la folle tirannie
Osât impunément ſe jouer de leur vie ?
Ah ! jugez mieux du trône ; & connoiſſez, mon Fils,
A quel titre ſacré nous y ſommes aſſis.
Du ſang de nos Sujets ſages dépoſitaires,
Nous ne ſommes pas tant leurs Maîtres que leurs Peres ;
Au péril de nos jours il faut les rendre heureux ;
Ne conclure ni paix, ni guerre que pour eux ;
Ne connoître d'honneur que dans leur avantage
Et quand dans ſes excès notre aveugle courage,
Pour une gloire injuſte expoſe leurs deſtins,
Nous nous montrons leurs Rois moins que leurs aſſaſſins.
Songez-y : quand ma mort tous les jours plus prochaine,

Aura mis en vos mains la grandeur ſouveraine,
Rappellez ces devoirs & les accompliſſez :
Aujourd'hui mon Sujet, Dom Pedre, obéiſſez ;
Et ſans plus me laſſer de votre réſiſtance,
Dégagez ma parole, en épouſant Conſtance.
En un mot je le veux.

LA MO
TE

DOM PEDRE.

Seigneur, ce que je ſuis,
Ne me permet auſſi qu'un mot ; je ne le puis.

OEDIPE.[1]

DE LA SCENE III. DE L'ACTE I.

Oedipe trace à Jocaſte une image de la peſte.

SONGEZ depuis quel tems mon ame eſt accablée
Sous le fléau mortel dont Thébe eſt déſolée ;
Que mon Peuple périt ; qu'ardent à ſon ſecours,
Dans les plus triſtes ſoins je conſume mes jours :
En vain je les conſole ; en vain je les raſſure ;
On méconnoît partout l'amour & la nature.
Plus de liens ſacrez & plus de cœurs unis.
Le frere fuit le frere ; & le pere, le fils.

1 On compte juſqu'à dix-neuf Tragédies de ce nom ; dont trois ont été repréſentées avec ſuccès ſur notre Théâtre. Il faut rendre cette juſtice à M. DE LA MOTTE, qu'il s'eſt ouvert une route toute nouvelle dans la ſienne, & qu'il s'eſt, pour ainſi dire, approprié un ſujet commun à tant d'autres.

Les femmes, au mépris des nœuds qui les attachent,
Des bras de leurs époux avec horreur s'arrachent.
L'effroi d'un prompt trépas & d'un affreux tourment,
Eteint dans tous les cœurs tout autre ſentiment.
Il faut pour mes Sujets, dans ce déſordre extrême,
Que de tous les devoirs je me charge moi-même,
Sans pouvoir leur donner, dans ce commun effroi,
D'autre ſoulagement que les pleurs de leur Roi.

MOTTE.

DE LA SCENE VII. DU MESME ACTE.

Dymas raconte à Oedipe ce que le Grand Prêtre inſpiré a prononcé aux Thébains.

Du Dieu qu'il imploroit le Prêtre a paru plein.
Son viſage altéré marque un tranſport ſoudain :
Sur ſon front effrayé ſes cheveux ſe hériſſent :
De menaçans éclairs ſes regards ſe rempliſſent :
Partout, autour de lui, ſa divine fureur
Répand dans les eſprits une ſainte terreur.
Tout tremble ; tout s'émeut à ſon aſpect farouche :
Et cet Oracle enfin eſt ſorti de ſa bouche.

Peuple, vos tourmens vont finir.
D'une coupable main Laïus fut la victime :
Et le Ciel indigné du crime,
S'arme aujourd'hui pour le punir.
Il attendoit qu'à ſa juſtice

Thébe immolât le meurtrier ;
Et lassé de l'attente, il veut, pour l'expier,
Qu'un fils de Jocaste périsse.

LA M.
TE.

De la Scene II. de l'Acte IV.

Réflexions d'Oedipe sur l'état douloureux où Jocaste & ce Prince se trouvent réduits.

O foiblesse des Rois ! près du pouvoir suprême,
Combien s'anéantit l'orgueil du Diadême !
De ses decrets profonds jouets infortunez,
De supplice en supplice en esclaves traînez,
Nous voilà devenus, tristes Rois que nous sommes,
Des objets de pitié pour les derniers des hommes !
Raffermissons pourtant notre cœur abattu.
Ces Dieux ne peuvent rien du moins sur la vertu.
Qu'importe qu'à leur gré nous soyons misérables,
S'il ne dépend pas d'eux de nous rendre coupables ?

FABLES.

Le Médecin Astrologue.

Enfans de Galien, [1] pardonnez l'Apologue.
Un Médecin, qui pis est, Astrologue,
De son valet Colin, jeune, frais, vigoureux,

1 Fameux Médecin du deuxiéme siécle, qui a enseigné la méthode que suivent la plûpart des Médecins.

Fit l'horoſcope ; & vit, ſelon ſon thême,
Qu'en même jour le Valet & lui-même,
Seroient de maladie emportez tous les deux.
Il calcule vingt fois, r'ouvre maint & maint livre ;
Voit partout ſon arrêt. A peine il doit ſurvivre
Colin d'une heure. Or jugez ſi Colin,
Du moins ſi ſa ſanté fut chere au Médecin.
Il s'attache à ſes pas, ne le perd plus de vûë.
Que ſens-tu mon enfant ? Comment va la vigueur ?
Et, Dieu t'aſſiſte de grand cœur,
A chaque fois qu'il éternuë.
Il veut le voir manger ; lui meſure ſon vin ;
Le ſoir lui fait faire un potage ;
Dort-il mal ? Dès le grand matin
Le petit cliſtere anodin.
Par ſon régime exact, le docte perſonnage
Fait tant & tant que de Colin,
Moitié diéte, moitié chagrin,
Fleur de jeuneſſe, embonpoint, déménage.
Surcroît d'allarme, au maigre jouvenceau
Prend une légere colique.
On ſaigne ; vient la fiévre ; auſſi-tôt l'émetique ;
Soudain redoublement ; bon tranſport au cerveau.
Bien-tôt de ſoins en ſoins Colin eſt au tombeau.
Le ſang de l'Aſtrologue en ſes veines ſe glace ;
Il n'a qu'une heure à reſpirer.
Il fait ſon teſtament ; enfin l'heure ſe paſſe ;
Puis le jour, puis la nuit ; puis à ſe raſſurer

MOT-
TE.

Il coule la ſemaine entiere.
L'expérience enfin amena la lumiere. LA MOI
De Cardan, [1] d'Hippocrate, [2] il abjure les loix. TE.
Voit que l'un & l'autre art n'eſt qu'erreur & folie.
Heureux de guérir à la fois
Et de la Médecine & de l'Aſtrologie!

L'Ane.

Sous quelle étoile ſuis-je né!
Diſoit certain Baudet couché dans une étable;
Que de bon cœur je donne au diable
Le Maître ingrat que le Ciel m'a donné!
Combien lui rends-je de ſervices!
Et combien m'en faut-il eſſuyer d'injuſtices!
Debout long tems avant le jour,
Il faut marcher, porter les herbes à la ville,
Courir de porte en porte, & puis à mon retour
Rapporter le fumier qui rend ſon champ fertile;
Aller chercher au bois ma charge de fagot;
Toujours ſur pied, toujours le trot.
Vient-il un Dimanche, une Fête?
Je le porte à la Foire, en croupe ſa Margot,
Et puis en deux paniers Jacqueline & Pierrot.
Son maudit Singe encor ſe campe ſur ma tête.

1 Médecin fort entêté de l'Aſtrologie, quoique ſes prédictions l'euſſent ſouvent trompé.
2 Appellé communément le Prince des Médecins.

Si je m'écarte un peu pour un brin de chardon,
Soudain marche martin bâton.
A MOTTE. Tandis que ſon Bertrand, ſon baladin de Singe,
Franc fainéant, maître étourdi,
Sautant, montrant le cul, gâtant habits & linge,
Vit ſans ſoins, mange à table, eſt ſurtout applaudi.
Peſte du mauvais Maître, & que Dieu le confonde!
Ami, lui dit un Bœuf de cervelle profonde,
Le Maître à qui le Sort a voulu t'aſſervir,
N'eſt pas pire qu'un autre. Apprends qu'en ce bas monde
Il vaut mieux plaire que ſervir.

La Magicienne.

La Nuit avoit au monde amené le repos.
Le Silence régnoit ſur toute la Nature;
Et l'obligeant Morphée à chaque créature
Faiſoit litiere de pavots.
Une Sorciere de Carie,
Une vieille Medée, [1] une autre Canidie, [2]
Sçavante en l'art d'interroger le Sort,
Pour exercer ſa ſcience hardie,
Arrive dans un bois qui tremble à ſon abord.
Dans le centre d'un cercle elle établit la ſcene
De ſes enchantemens divers;

1 Grande Magicienne, fameuſe dans la Fable par ſes crimes.

2 Autre Magicienne dont parle Horace.

Sur

Sur l'autel en triangle allume la verveine,
En prononçant les mots souverains des Enfers. LA MOTTE.
Pour sacrifice au Dieu du noir rivage,
Elle souffle la peste au plus prochain bercail ;
Et fait sur l'heure à l'innocent bétail
Perdre le goût du pâturage.
Pluton, de ce grand art le vassal immortel,
Députe à la Sorciere une légion d'Ombres,
Qui viennent des Royaumes sombres
Comparoître au magique Autel.
Ce n'est pas tout. Il faut que du Ciel arrachée,
La Lune descende en ce bois.
De son char, par un mot, la voilà détachée.
Des pauvres Cariens [1] les tambours & les voix
La rappellent en vain : la Lune est empêchée.
A quoi ? vous allez voir. Dès que tout s'est rendu
Aux loix de la Magicienne,
Tirez-moi de souci, leur dit la Carienne ;
Où puis-je retrouver un chien que j'ai perdu ?
Quoi, falloit-il troubler l'ordre de la Nature,
Lui dit Hécate, [2] pour ton chien ?
Eh ! que m'importe son allure,

[1] Quand la Lune étoit éclipsée, les Cariens la croyoient tourmentée par quelque Magicien, & tâchoient de la délivrer par leurs cris, & par le bruit des tambours.

[2] Hécate, triple Divinité, étoit Proserpine aux Enfers, Diane sur la Terre, & la Lune dans le Ciel.

MOZ-ZI. Dit la Vieille, pourvû que je n'y perde rien?
Que de gens ne feroient, avec même puiſſance,
Ni plus juſtes, ni plus ſenſez!
Pour un rien ils mettroient tout le monde en ſouffrance:
Ils ſe contentent; c'eſt aſſez.
Eſt-ce hiperbole? Non; & ma Fable s'appuye
D'un fait connu de l'Univers:
Parce qu'Alexandre s'ennuye,
Il va mettre le Monde aux fers.

La Roſe & le Papillon.

Qu'est devenu cet âge où la Nature
Rioit ſans ceſſe au genre humain?
Cet âge, dont la peinture
Nous flatte encor: ſonge doux, quoique vain!
Mais ce n'eſt pas que j'en rappelle
Les jours ſereins & les tranquilles nuits,
Que la Nature fut plus belle,
Que Flore eut plus de fleurs, Pomone plus de fruits,
Ce n'eſt pas-là ce qui fait mes ennuis:
J'en regrete d'autres délices;
La foi naïve & la ſimple candeur,
Les vertus hôteſſes du cœur,
L'ignorance même des vices.
Oui, ce fut-là ſon plus rare tréſor:
Les diſcours n'étoient point des embûches dreſſées;

Les paroles & les penſées
N'étoient point en divorce encor.
Quoi! ces gens étoient-ils des hommes,
Demanderoit-on volontiers?
Tant on les trouve ſinguliers,
Et tout autres que nous ne ſommes!
Oui, c'en étoit. Ces bonnes gens
Furent vos peres & vos meres.
Qui croiroit, Meſſieurs leurs enfans,
Que vous vinſſiez d'Ayeux ſinceres?
De menſonge aujourd'hui vous donnez des leçons;
Tout ſe viole & tout ſe falſifie;
Promeſſes & ſermens paſſent pour des chanſons:
Sot qui les tient, fou qui s'y ſie.
A nous voir en ſi mauvais train,
Ce n'eſt plus l'âge d'or qu'à préſent je regrette;
C'en ſeroit trop. Je ne ſouhaite
Que de revoir l'âge d'airain: [1]
Environ ce tems-là flouriſſoit ma Coquette.

LA MOTTE.

Il étoit une Roſe en un jardin fleuri,
Se picquant de régner entre les fleurs nouvelles.
Papillon aux brillantes aîles,
Digne d'être ſon favori,
Au lever du Soleil lui compte ſon martyre:

1 Les Poëtes ont compté quatre âges du Monde, l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, & l'âge de fer.

Roſe rougit & puis ſoupire.
LA MOTTE. Ils n'ont pas comme nous le tems des longs délais ;
Marché fut fait de part & d'autre.
Je ſuis à vous, dit-il, moi : je ſuis toute vôtre ;
Ils ſe jurent tous deux d'être unis à jamais.
Le Papillon content la quitte pour affaire,
Ne revient que ſur le midi.
Quoi ! ce feu ſoit diſant ſi vif & ſi ſincere,
Lui dit la Roſe, eſt déja réfroidi ?
Un ſiécle s'eſt paſſé, (c'étoit trois ou quatre heures)
Sans aucun ſoin que vous m'ayez rendu.
Je vous ai vû dans ces demeures,
Porter de fleurs en fleurs un amour qui m'eſt dû.
Ingrat, je vous ai vû baiſer la Violette,
Entre les fleurs ſimple griſette,
Qu'à peine on regarde en ces lieux ;
Toute noire qu'elle eſt, elle a charmé vos yeux.
Vous avez careſſé la Tulipe inſipide,
La Jonquille aux pâles couleurs,
La Tubéreuſe aux malignes odeurs.
Eſt-ce aſſez me trahir ? Es-tu content, perfide ?
Le petit-maître Papillon
Répliqua ſur le même ton.
Il vous ſied bien, coquette que vous êtes,
De condamner mes petits tours ;
Je ne fais que ce que vous faites ;
Car j'obſervois auſſi vos volages amours.
Avec quel goût je vous voyois ſourire.

Au ſouffle careſſant de l'amoureux Zéphire!
Je vous paſſerois celui-là:
Mais non contente de cela,
Je vous voyois recevoir à merveille
Les ſoins empreſſez de l'Abeille;
Et puis après l'Abeille arrive le Frélon;
Vous voulez plaire à tous juſques au Moucheron.
Vous ne refuſez nul hommage;
Ils ſont tous bien venus, & chacun a ſon tour.
C'eſt providence de l'amour
Que coquette trouve un volage.

LA MOTTE.

Le Fromage.

Deux Chats avoient pris un fromage,
Et tous deux à l'aubaine avoient un droit égal.
Diſpute entre eux pour le partage.
Qui le fera? Nul n'eſt aſſez loyal.
Beaucoup de gourmandiſe & peu de conſcience;
Témoin leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'audiance,
Dame Juſtice entr'eux vuide le démêlé.
Un Singe, Maître Clerc du Bailli du village,
Et que pour lui-même on prenoit,
Quand il mettoit par fois ſa robe & ſon bonnet,
Parut à nos deux Chats tout un Aréopage.[1]
Pardevant Dom Bertrand le Fromage eſt porté:
Bertrand s'aſſied, prend la balance,

1. Sénat d'Athenes.

Touſſe, crache, impoſe ſilence,
Fait deux parts avec gravité;
MOTTE. En charge les baſſins; puis cherchant l'équilibre,
Péſons, dit-il, d'un eſprit libre,
D'une main circonſpecte; & vive l'équité.
Ça; celle-ci me paroît trop peſante.
Il en mange un morceau. L'autre péſe à ſon tour;
Nouveau morceau mangé par raiſon du plus lourd.
Un des baſſins n'a plus qu'une légere pente.
Bon! nous voilà contens; donnez, diſent les Chats.
Si vous êtes contens, Juſtice ne l'eſt pas,
Leur dit Bertrand; race ignorante,
Croyez-vous donc qu'on ſe contente
De paſſer comme vous les choſes au gros ſas?
Et ce diſant, Monſeigneur ſe tourmente
A manger toujours l'excédent;
Par équité toujours donne ſon coup de dent;
De ſcrupule en ſcrupule avançoit le Fromage.
Nos Plaideurs enfin las des frais,
Veulent le reſte ſans partage.
Tout beau, leur dit Bertrand; ſoyez hors de procès;
Mais le reſte, Meſſieurs, m'appartient comme épice.
A nous autres auſſi nous nous devons juſtice.
Allez en paix; & rendez grace aux Dieux.
Le Bailli n'eut pas jugé mieux.

Les Grillons.

LA MO TE.

Deux Grillons, Bourgeois d'une Ville,
Avoient élû pour domicile
D'un Magiſtrat le ſpacieux palais.
Hôtes du même lieu, ſans pourtant ſe connoître,
L'un logeoit en Seigneur au cabinet du Maître;
L'autre dans l'antichambre habitoit en laquais.
Un jour Jaſmin Grillon ſort de ſa cheminée;
Trotte de chambre en chambre, & faiſant ſa tournée,
Arrive au cabinet; entend l'autre Grillon.
Bon jour, frere, dit-il. Bon jour, répondit l'autre.
Votre ſerviteur. Moi le vôtre.
Mettez-vous-là, dit l'un. L'autre, point de façon;
Traitez-moi comme ami; je ſuis de la maiſon.
Je vis dans l'antichambre, ou de mainte partie
Monſeigneur reçoit les placets,
Qu'il eſt ſage & qu'il m'édifie!
Déſintéreſſement, équité, modeſtie,
Il a tout à c'eſt plaiſir que d'avoir des procès.
Bon droit avec tel Juge eſt bien ſûr du ſuccès.
Tu te trompes, l'ami; ce n'eſt pas-là mon Maître,
Dit Meſſire Grillon. Je le connois bien mieux.
Toi, tu le prends là-bas pour ce qu'il veut paroître;
Ici je le vois tel que le Sort l'a fait naître.
Pour les riches, des mains; pour les Belles, des yeux;

Pour les puiſſans, égards & tours officieux ;
Voilà tout le code du traître.
A MOTTE. N'en ſois donc plus la dupe ; & laiſſe le commun
S'abuſer à la maſcarade.
Ne confondons rien, camarade ;
Diſtinguons deux hommes en un :
L'homme ſecret, & l'homme de parade.

Pluton & Proſerpine.

Dès que l'ardent Pluton eut ravi Proſerpine,
Cérès en jetta les hauts cris.
Pour s'en plaindre, elle vole aux céleſtes lambris :
Jupin, ſouffriras-tu que Pluton m'aſſaſſine ?
Je perds ma fille ; hélas ! Si ce bien m'eſt ôté,
Ote-moi donc auſſi mon immortalité.
Votre affaire eſt embaraſſante,
Répondit Jupin à Cérès ;
Ce Cadet-là n'a pas l'humeur accommodante ;
Il tient bien ce qu'il tient ; mais calmez vos regrets :
Afin d'avoir la paix dans ma famille,
J'imagine un traité que le Sort ſcellera.
Que ſix mois de l'année il garde votre fille ;
Et les autres ſix mois pour vous elle vivra.
Voilà mon Arrêt ; toi, Mercure,
Va le porter au Dieu des Morts.
L'Huiſſier céleſte part, arrive aux ſombres bords ;
Inſtruit Pluton. L'Arrêt excite ſon murmure.
Quoi,

Quoi, mon frere, dit-il, attente à mes déſirs !
Prétend-il donc me tailler mes plaiſirs ? LAMC
Nous lui laiſſons ſes biens ; qu'il nous laiſſe les nô- TE.
tres.
Je n'aurois que ſix mois cette chere Beauté !
Eh ! comment vivre les ſix autres ?
Eſt-ce pour l'adorer trop de l'éternité ?
Vous êtes à plaindre ſans doute,
Lui dit Mercure, en reprenant ſa route :
Mais c'eſt l'ordre du Sort : tel qu'il eſt, le voilà ;
Il faut bien en paſſer par-là.
Proſerpine eſt donc épouſée.
Grande fête aux Enfers ; tout ſupplice y ceſſa :
On dit qu'ainſi que l'Eliſée,
Tout le Tartare à la nôce dança.
Au bout de quinze jours Pluton dit à ſa femme :
On va vous ravir à ma flamme ;
Enfin le terme approche où vous m'allez quitter.
Ici nous ne pouvons compter
Ni les jours, ni les mois : nos aſtres [1] immobiles
Ne ſçauroient meſurer le tems :
Mais je ſens bien, depuis que mes vœux ſont tranquilles,
Qu'il s'eſt paſſé bien des inſtans.
On va nous ſéparer : ô regrets inutiles !
(Le terme eſt loin pourtant, il falloit deux ſaiſons.)

[1] Les Anciens croyoient que l'Eliſée, ſéjour des Ombres heureuſes, étoit éclairé par des Aſtres particuliers.

A MOTTE.

Autre quainzaine paſſe, & Pluton s'en étonne.
Quoi, dit-il en baaillant, ſix mois ſont donc bien longs !
Autre mois paſſe encor. Alors le Dieu ſoupçonne
Que Jupiter le trompe, & qu'enfreignant ſes loix,
Il ne veut pas tenir la clauſe de ſix mois.
Il s'en plaint ; mais ſa plainte eut beau ſe faire entendre :
Avec ſa Proſerpine il lui fallut attendre
Qu'il plût au terme d'arriver.
Quand Mercure vint la reprendre,
Notre Epoux ſentit à la rendre
Plus de plaiſir qu'à l'enlever.

Dans un bien ſouhaité quels charmes on ſuppoſe !
Vient-on à jouir de ce bien ?
Tous les jours il décroît, perd toujours quelque choſe :
Il devient mal en moins de rien.

AU ROI LOUIS XIV. [1]

L'Indien & le Soleil.

GRAND Roi, qui vois les Arts d'un regard favorable,
Et dont avec tranſport j'éprouve la bonté,

1 L'Auteur récita cette Fable à Sa Majeſté, pour le remercier d'une penſion.

Souffre qu'ici la vérité
Se cache un moment ſous la Fable.

LA MOTTE.

Un habitant de l'Inde adoroit le Soleil,
Un zéle renaiſſant nuit & jour le dévore,
Et plein de l'objet qu'il adore,
L'ardeur de le louer interrompt ſon ſommeil.

Quelquefois célébrant ſa lumiere féconde
D'un regard attentif il le ſuit dans ſon cours,
Admire en lui l'ame du Monde;
Toujours chantant, & ſe plaignant toujours
Qu'à ce qu'il ſent nul terme ne réponde.

Il peint tantôt le céleſte flambeau
Vainement aſſiégé par les ſombres nuages,
Et bien-tôt vainqueur des orages,
Reparoiſſant encor plus beau.

Il fait Hymne ſur Hymne, en remplit la contrée;
Tout accourt à ſa voix, & chacun l'écoutant,
Béniſſoit la puiſſance en ſes Vers célébrée,
Tandis que du plaiſir de la voir adorée
Le Chantre ſe tient trop content.

Le Soleil touché de ce zéle,
Sur ſes champs deſſechez jette un œil carreſſant.
Soudain, moiſſon double & plus belle,
Verger fertile & fleuriſſant.

Soleil, dit l'Indien, je rends à tes largeſſes
Tout l'hommage que je leur doi :
Tes bienfaits cependant n'acquiérent rien ſur moi ;
Tu peux augmenter mes richeſſes,
Mais non pas mon zéle pour toi.

LA MORT.

EXTRAITS CHOISIS DE L'ILIADE,

POEME IMITÉ D'HOMERE.

DU LIVRE V.

Adieu d'Hector & d'Andromaque.

QUOI, dit-elle, au combat tu retournes encor !
Faut-il que ta valeur me coûte mon Hector ?
Tant de fois en un jour faudra-t'il que je tremble
D'un péril où je vois tous les malheurs enſemble ?
Les Grecs vont ſur toi ſeul réunir leur effort.
Que je crains l'interêt qu'ils ont tous à ta mort !
Hélas ! que devenir, ſi la Parque ſévere
Me laiſſe ſans époux, & cet enfant ſans pere ?
Dieux ! ne nous privez pas de notre unique appui ;
Heureuſe, ſi la mort me frappoit avant lui !
J'ai perdu dès long tems ceux dont je tiens la vie ;
Dans Thébes, à mon pere Achille l'a ravie ;
En vain lui rendit-il les funébres honneurs,
Sa ſuperbe pitié n'eſſuya point mes pleurs.
Mes ſept freres ſont morts de ſes traits ſanguinai-

res,

Et ma mere a ſervi l'aſſaſſin de mes freres :
Sa rançon fut payée ; hélas ! bien-tôt après
Diane de ſon ſang raſſaſia ſes traits.
Ainſi, ſœur déplorable & malheureuſe fille,
J'ai vû le fer cruel moiſſonner ma famile ;
Mais j'oublioïs mes maux auprès de mon époux ;
Tout ce que j'ai perdu me reſte encore en vous.
S'il faut que votre mort réveille mes miſéres,
Je vais reperdre en vous mes parens & mes freres.
Cher Hector, prend pitié de moi, d'Aſtianax ;
Demeure ; ſous ces murs ont paru les Ajax :
Raſſembles-y le peuple, & veille à ſa défenſe ;
Rends du moins mes regards témoins de ta vaillance.
De vos pleurs, dit Hector, que je me ſens toucher !
Mais enfin je n'ai point appris à me cacher ;
Quand la gloire commande, en vain la mort menace ;
Et le lieu du péril eſt ma plus chere place.
Tel que je fus toujours, tel je veux être encor ;
Troye, avant mon trépas, ne perdra point Hector ;
Et courant ſans relâche où le devoir m'appelle,
Vous me verrez toujours digne de vous & d'elle.
Peut-être qu'Ilion n'eſt pas loin de tomber,
Qu'en vain à ſon deſtin je veux le dérober ;
Qu'Hécube, que Priam, que mes ſœurs, que mes freres,

Vont bien-tôt, par leur mort, conſommer nos mi-
A MOT- ſéres ;
TE. Malgré la voix du ſang, malgré de ſi doux nœuds,
Je crains pour Andromaque encor plus que pour
eux ;
Et même, en cet inſtant, ma tendreſſe craintive,
Préſente à mon eſprit Andromaque captive,
Qui, privée à la fois d'honneur & de repos,
File, en pleurant Hector, pour les femmes d'Ar-
gos.
Peut-être quelque Grec inſultant à vos larmes,
C'eſt la femme d'Hector, ſi fatal à nos armes,
Diroit-il ; il n'a pû détourner ſes malheurs :
A ce nom ſi chéri, s'irriteroient vos pleurs.
Inſupportable idée, ô douloureux ſupplice !
Dieux ! ſauvez Andromaque, & qu'Hector ſeul
périſſe.
Que de larmes couloient de ſes yeux attendris !
Alors pour l'embraſſer, il veut prendre ſon fils ;
Mais l'enfant effrayé du caſque & de l'aigrette,
Au ſein de ſa nourrice, en criant, ſe rejette.
Hector ſourit de voir ſes naïves frayeurs,
Et ce tendre ſouris n'interrompt point ſes pleurs.
Enfin ôtant ſon caſque, il le prend, le careſſe,
Par mille embraſſemens ſoulage ſa tendreſſe ;
Et le tenant ſerré dans ſes bras paternels,
Il adreſſe pour lui ces vœux aux Immortels.
Je vous offre mon fils, Dieux, faites-en le vôtre ;

Digne de votre appui, qu'il n'en cherche point d'autre ; LA MOTTE.
Rendez-le, s'il ſe peut, le ſecours des Troyens ;
Qu'un jour par ſes exploits il efface les miens ;
Récompenſez en lui la piété du pere,
Et qu'il ſoit les plaiſirs & l'honneur de ſa mere.
. . . . . .
C'eſt trop, s'écrie Hector, c'eſt trop nous attendrir ;
Adieu, chere Andromaque, il faut vous ſecourir ;
Adieu, je vais tenter la fortune des armes ;
Qu'un généreux eſpoir diſſipe vos allarmes ;
Mais pour vous conſoler, c'eſt aſſez de ſçavoir,
Que vivant, ou mourant, Hector fait ſon devoir.
Il s'éloigne, & bien-tôt Andromaque éperduë
Tombe pâle & mourante en le perdant de vûë.

DU LIVRE VII.

Ceinture de Venus.

VENUS donne à Junon ſa divine ceinture,
Ce chef-d'œuvre ſorti des mains de la Nature,
Ce tiſſu, le ſimbole, & la cauſe à la fois
Du pouvoir de l'Amour, du charme de ſes loix.
Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche ;
D'un ſourire enchanteur elle anime la bouche,
Paſſionne la voix, en adoucit les ſons,
Prête ces tours heureux, plus forts que les raiſons,
Inſpire, pour toucher, ces tendres ſtratagêmes,

A MORTE.

Ces refus attirans, l'écueil des Sages mêmes ;
Et la Nature enfin y voulut renfermer
Tout ce qui perſuade, & ce qui fait aimer.

DU LIVRE XII.

Priam demande à Achille le corps d'Hector.

Au nom des Dieux, Achille, au nom de votre pere,
Voyez d'un œil touché mon âge & ma miſére.
Le Sort met à vos pieds un des plus puiſſans Rois,
Qui le ſeroit encor ſans vos divins exploits.
Avant que votre Armée eût campé devant Troye,
Cinquante fils faiſoient ma grandeur & ma joye ;
Au milieu des combats j'ai vû leurs jours éteints,
Et les plus généreux ont péri par vos mains.
Hector me tenoit lieu de ma famille entiere ;
Mais privé du bucher, il gît ſur la pouſſiere ;
Sa mort eſt le dernier de vos nobles travaux,
Et c'eſt par vos exploits que je compte mes maux.
Partout ce que Pélée a pour vous de tendreſſe,
Partout ce que de vous eſpere ſa vieilleſſe,
Voyez l'abaiſſement où je ſuis deſcendu ;
Je baiſe encor les mains par qui j'ai tout perdu.
Les larmes de Priam, le ſouvenir d'un pere,
Touchent le cœur d'Achille, étouffent ſa colere ;
D'une vive douleur il ſe ſent émouvoir ;

Il pleure un pere abſent qu'il ne doit plus revoir.
Priam pleure à ſes pieds ce fils qu'il redemande ; LAM
On ne ſçait qui reſſent la douleur la plus grande. 71
Enfin Achille parle, & relevant le Roi ;
C'eſt trop ſouffrir Priam proſterné devant moi,
Vos larmes m'ont touché, Seigneur ; mais quel courage
Vous a d'un ennemi fait chercher le viſage ?
Teint du ſang de vos fils, avez-vous dû penſer
Que vos larmes encor puſſent m'intereſſer ?
Je leur céde pourtant ; malheureux l'un & l'autre !
Je plains en ce moment mon deſtin & le vôtre.
C'eſt ainſi que des Dieux l'ordonne le courroux :
Le bonheur eſt pour eux, & la douleur pour nous.
Quelquefois moins cruels, dans les ames humaines
Ils verſent à la fois les plaiſirs & les peines ;
Mais toujours condamnez aux deſtins les plus durs,
Tous nos biens ſont mêlez, & tous nos maux ſont purs.
Que ſervent à mon pere une immenſe richeſſe,
Un Empire éclatant, le lit d'une Déeſſe ?
Je ſuis l'unique fruit d'un himen glorieux,
Et mes pénibles jours coulent loin de ſes yeux ;
Je ne puis par mes ſoins ſoulager ſa vieilleſſe ;
Ma mort mettra bien-tôt le comble à ſa triſteſſe ;
Le Sort me l'a marquée aux rivages Troyens.
Et je fais à la fois vos malheurs & les ſiens.
Vous Priam, dont l'Aſie adora la puiſſance,

A MOTTE.

Qui voyiez l'Helleſpont ſous votre obéiſſance,
Charmé d'un doux himen dont la fécondité
Etendoit ſous vos yeux votre poſtérité ;
A combien de malheurs ces biens ont-ils fait place?
Vous voyez chaque jour s'éteindre votre race,
Et des Dieux inconſtans le courroux obſtiné,
Vous ravit par nos mains ce qu'ils vous ont donné.
Subiſſez ces revers communs à tous les hommes!
Nous vivons à ce prix, malheureux que nous ſommes!
Nous ne pouvons du Sort fléchir la dureté ;
Mais luttons contre lui par notre fermeté.

DU MESME LIVRE.

Douleur d'Andromaque à la vûë d'Hector tué par Achille.

O Ciel! en quel état, Hector, je te revoi!
Tu n'es plus, cher époux ; tout eſt fini pour moi.
Eh! que vont devenir & le fils & la mere!
Je n'ai plus mon Hector ; mon fils n'a plus de pere.
Quels ſeront nos deſtins? car hélas! aujourd'hui
Ilion comme nous a perdu ſon appui.
Plus d'Hector! Que de maux ce ſeul malheur entraîne!
Mon fils tu vas gémir d'une honteuſe chaîne ;
Et peut-être, pour comble, un vainqueur inhumain

Va porter à mes yeux le poignard dans ton sein :
Il vengera la mort ou d'un fils ou d'un frere
Tombé dans les combats sous les coups de ton pere :
Des pleurs qu'il leur coûta ton sang sera le prix :
Oui, tes exploits, Hector, ont condamné ton fils.
O mere infortunée ! ô déplorable femme !
Je n'ai pû, cher époux, recueillir ta grande ame :
Tu n'es plus, & ma main n'a point fermé tes yeux ;
Le Sort nous a privez de nos derniers adieux.
Sort cruel : quelques mots de ta bouche expirante,
Eussent en ce moment consolé ton amante ;
Du moins toujours fidelle à m'en entretenir,
Je nourrirois mes pleurs d'un si cher souvenir,
Et j'en occuperois les restes d'une vie,
Où ton fils tient encor Andromaque asservie....

LA MOTTE.

AU ROI LOUIS XV.

Sur la naissance de Monseigneur le DAUPHIN.

AUJOURD'HUI la bonté suprême,
De LOUIS a comblé les vœux.
Quels vœux ferions-nous pour nous-même ?
Rien ne nous manque ; il est heureux.

Joye ingénuë, aimable guide,
Viens régler ma lyre & mon chant.
Tout ornement est insipide,
Où le vrai seul est si touchant.

A MOTTE.

Eh ! pourquoi du Dieu du Permeſſe
Irions-nous emprunter la voix ?
Le Peuple en ſes cris d'allegreſſe
Eſt le Pindare des bons Rois.

Vive le Roi ! douce harmonie !
Quels accors ſeroient plus flateurs ?
Efforts concertez du génie,
Cédez au langage des cœurs.

Dans un don ſeul, notre eſpérance
Voit mille autres dons réunis :
Les Peres y goûtent d'avance
Le bonheur de leurs petits-fils.

EGLOGUE.

Thamire.

L'AURORE vigilante effaçoit les étoiles.
Pour la laiſſer régner la Nuit plioit ſes voiles :
Le doux ſommeil ceſſoit de verſer ſes pavots,
Et déjà Philomele éveilloit les échos.
Licas ayant choiſi ſa plus tendre muſette,
Sort avec le troupeau ſoumis à ſa houlette,
Et lui cherche des yeux ſur les riants côteaux
Le meilleur pâturage & les plus ſaines eaux.
Son chemin le conduit près d'un Temple ſauvage
Où du Fils de Venus on révéroit l'image ;
Au même inſtant Mirtil, prêt d'y porter ſes pas,

Rougit en rencontrant les regards de Licas.
Quoi, dit Licas ſurpris, quel eſt ce nouveau zéle, LA MORTE.
Qui même avant le jour en ce lieu vous appelle?
Vous aimez; vos yeux ſeuls me l'apprennent aſſez:
C'en eſt donc fait, Mirtil, vos beaux jours ſont paſſez.
Eh! pourquoi, cher Licas, troubler mon eſpérance?
Je ſens, loin de finir, que mon bonheur commence.
Juſqu'ici languiſſant, ſans crainte & ſans déſir,
J'ignorois à la fois la peine & le plaiſir;
En des travaux oiſifs, mon ame trop tranquille
Perdoit, ſans la goûter, une vie inutile;
Tel partant le matin, tel revenant le ſoir,
Je vivois preſque, hélas! ſans m'en appercevoir.
Mais depuis que l'Amour, par un trait favorable,
M'aſſujettit aux loix d'une Bergere aimable,
Je vis, & les déſirs dont je ſuis agité,
Réparent bien l'ennui de mon oiſiveté;
Tous mes momens ſont pleins, quoique ma ſeule affaire
Soit le plaiſir d'aimer & le deſſein de plaire;
Mon cœur avec tranſport jouit de ſes liens,
Et mes plus vains déſirs eux-mêmes ſont des biens.
D'une félicité trop long tems ignorée,
Je venois à l'Amour demander la durée,

LA MOTTE.

Le ſerpent, dit Licas, eſt caché ſous les fleurs,
Et de ces courts plaiſirs naiſſent de longs malheurs.
Moi-même j'en ai fait la triſte expérience:
Tout te rit maintenant, bien-tôt la défiance
Du ſoin de tes rivaux nourriſſant ſon poiſon,
Les froideurs de ta Belle, enfin ſa trahiſon,
Vont inſtruire ton ame à la douleur ouverte,
Du prix de cette paix dont tu bénis la perte.
Viens, connois aujourd'hui le Dieu qui t'a dompté;
Vois comme à cet Autel l'art l'a repréſenté:
Lorſque j'étois amant, un Druide ſincere,
De tout cet appareil m'expliqua le myſtére.
Enfant, de la Raiſon il méconnoît la voix;
Nud; la ſage Pudeur lui dicte en vain ſes loix;
En mille égaremens, aveugle, il nous entraîne;
Ses fléches, ſon flambeau, l'arment pour notre peine;
Et ſur ſon dos enfin ce plumage mouvant,
Nous dit que ſa faveur ſe change au moindre vent.
Je verrois, dit Mirtil, ma Bergere perfide!
Non, Licas, je l'en crois plutôt que ton Druide.
Hier ſous ces rameaux nous paſsâmes le ſoir:
Aſſiſe au même endroit où tu viens de t'aſſeoir,
Elle me fit jurer d'être toujours fidelle,
Et jura que ſes feux ne mourroient qu'avec elle.
Regarde, j'en reçus, pour un gage certain,
Ce bracelet de ſoye, ouvrage de ſa main.
Licas le voit à peine; il pâlit, il ſoupire;

Et l'œil au Ciel, s'écrie, ah perfide Thamire !
Qu'entends-je ? dit Mirtil, ce ſeul mot prononcé
Commence les malheurs dont tu m'as menacé.
Quoi, Thamire perfide ! ô rigoureux ſupplices !
Quelqu'autre de ſon cœur auroit eu les prémices !
Thamire, dit Licas, en acceptant ma foi,
A reçu dès long tems ce bracelet de moi.
Pour témoins d'une flamme éternelle & ſincere,
Elle appella cent fois & l'Amour & ſa Mere.
Mais pendant ces ſermens, hélas ! trop tôt trahis,
Un loup vint enlever ma plus chere brebis.
Qu'elle confirma bien ce malheureux augure !
L'année en finiſſant vit ſon premier parjure.
Elle a cherché depuis, de Berger en Berger,
Moins le plaiſir d'aimer que celui de changer.
Mais moi qui n'aime plus, vois quel caprice étrange,
Je crois être trahi, chaque fois qu'elle change ;
Ses parjures nouveaux me ſont de nouveaux coups ;
J'ai ceſſé d'être amant & ſuis encor jaloux.
Tu me l'avois bien dit, je ne ſuis plus le même,
Dit Mirtil ; déſormais c'eſt en tremblant que j'aime.
Adieu : pour la parer je vais cueillir des fleurs,
Que j'appréhende bien d'arroſer de mes pleurs.

STROPHES DE'TACHE'ES.

MORT.

Fermeté de LOUIS LE GRAND au lit de la mort.

VOYEZ ce front toujours paiſible,
Cette héroïque majeſté,
Cette ame au trouble inacceſſible;
Cependant, l'arrêt eſt porté:
La douleur croît & lui découvre
Le tombeau menaçant qui s'ouvre,
De ſa dépouille impatient;
Cet aſpect n'a rien qui le touche,
Et c'eſt un Soleil qui ſe couche
Plus ſerein qu'à ſon Orient.

Sur ce lit, théâtre funébre,
Où ſe vont éteindre ſes jours,
Où du Régne le plus célébre
La Mort va terminer le cours;
Sous ſa faulx, je le vois le même
Que quand orné du diadême
Et de la pourpre revêtu,
Il juſtifioit ces hommages
Que des plus reculez rivages
Les Rois rendoient à ſa vertu.

Comparaiſon du cahos débrouillé avec les effets admirables de la Sculpture.

AVANT les ſiécles, la matiere
Impuiſſante & ſans mouvement,

N'étoit

N'étoit qu'une maſſe groſſiere,
Où ſe perdoit chaque élement.
Mais malgré ce déſordre extrême,
Tout s'arrange, & l'Eſtre ſuprême,
D'un mot, débrouille ce cahos:
Dans l'inſtant même qu'il l'ordonne,
[1] Au deſſous du feu, l'air couronne
La terre qu'embraſſent les flots.

Ainſi des carrieres s'éleve
Le marbre, ſans forme à nos yeux,
Dur cahos où ton art acheve
Ses miracles ingénieux.
Image du Maître du monde,
Tu rends cette maſſe féconde,
Tu l'aſſervis à ton deſſein;
Et lorſque ton ciſeau commande,
Tous les objets qu'il lui demande,
Naiſſent auſſi-tôt de ſon ſein.

Beauté naturelle, ſeule eſtimable.

Voyez cette Nymphe brillante;
Plus fraîche qu'une fleur naiſſante,
Elle ſort des bras du Sommeil.

1 Ces deux Vers ſont admirables par la grandeur du ſens qu'ils renferment en ſi peu de mots. On peut les comparer à celui-ci du Poëme des Apôtres:

Le muet parle au ſourd étonné de l'entendre.

LAMOTTE.

L'art n'a point formé ſa parure,
C'eſt à la ſincere nature
Qu'elle doit tout ſon appareil.

Mais non contente de ſes charmes,
Elle va chercher d'autres armes
Dans les impoſtures de l'art ;
Et bien-tôt ſa beauté naïve,
Languit ignorée & captive
Sous le maſque imprudent du fard.

LIVRE XIX.

SENECÉ.

ANTOINE BAUDERON DE SENECE', Seigneur de Condemines, étoit fils, petit-fils, & arriere petit-fils de trois Lieutenans Généraux au Bailliage & Siége Préſidial du Mâconnois, où ils ſe diſtinguerent autant par leur mérite perſonnel, que par la maniere noble dont ils y vivoient. Brice de Senecé,[1] pere de notre Auteur, ayant deſſein de le revêtir de ſa charge, l'envoya à Paris pour le perfectionner dans l'étude des Loix & des connoiſſances qui pouvoient le rendre capable de la bien remplir; mais

SENEC

[1] Il fut honoré en 1631. du Brevet de Conſeiller d'Etat, pour les ſervices qu'il eut le bonheur de rendre à LOUIS XIV. pendant les troubles de ſa minorité.

l'essor qu'il avoit déja pris dans le grand monde, ne lui inspira que du dégoût pour ce genre d'étude. Il traita en 1673. de la Charge de premier Valet de Chambre de la Reine avec M. de Vizé, qui en étoit pourvu. Son caractere aimable, joint aux agrémens de sa conversation, lui fit en peu de tems des amis & de puissans protecteurs à la Cour : mais il perdit les uns & les autres en perdant sa Charge, à la mort de la Reine, qu'il avoit servie pendant dix ans avec tout le zele & toute l'affection dont un fidele Sujet puisse être capable. La Duchesse d'Angeuldme, [1] touchée de son malheur, lui donna chez elle & à sa famille, [2] qui étoit nombreuse, une retraite honorable & utile. Après la mort de son illustre Bienfaictrice, M. DE SENECE' se

1 Belle-fille de Charles IX. & seconde femme de Charles de Valois, duc d'Angoulême, son frere naturel.

2 M. de Senecé avoit épousé [illegible] Perrier, Seigneur de Sacy, & Intendant de la Maison d'Angoulême. Elle mourut veuve, & a laissé deux enfans, Madame de la Salle, femme d'esprit & de mérite, & sa fille.

retira dans ſa Province, où chacun ſe faiſoit un plaiſir de jouir des charmes de ſon entretien. Il y cultiva l'heureux talens qu'il avoit pour la Poëſie, & conſerva toujours cette gayeté & cette joye innocente, qu'il appelloit le beaume de la vie, & l'elexir de la ſanté. Il eſt mort à Mâcon le premier Janvier 1737. âgé de 93. ans, deux mois & quatre jours. M. Titon du Tillet, ami particulier de l'Auteur, a hérité de toutes ſes Poëſies [1] manuſcrites dont il a diſpoſé en faveur d'une perſonne de beaucoup d'eſprit.

SENEC

LES TRAVAUX D'APOLLON.

Poeme Satirique. [2]

TRompeuse volupté, torture ingénieuſe,
Ingrat amuſement, peine capricieuſe,
Compagne du Mépris & de la Pauvreté,

[1] Prault, pere, les imprime actuellement en trois petits volumes; & l'on peut juger de l'exécution par le nom de l'Imprimeur.

[2] Ce Poëme ſi vanté, ſeroit aujourd'hui perdu pour nous, ſi un de nos beaux Eſprits, après pluſieurs années de recherches inutiles, n'eut eu le bonheur d'en découvrir un exem-

SENECE'.

Muſe, ſors pour jamais de mon cœur rebuté.
Maudit ſoit l'aſcendant qui força mon génie
A trouver des douceurs dans ta vaine harmonie!
Maudite ſoit l'erreur du goût pernicieux
Qui me fit méditer ton langage des Dieux!
Langage plus obſcur que les Livres Arabes;
Etude où le tems paſſe à compter des ſillabes.
Je vois tous mes égaux, par d'utiles vertus,
Admis avec honneur au palais de Plutus;
L'un, dans un char pompeux, traîne l'Arithmétique;
L'autre, aux frais des Cliens, dore ſa Rhétorique:
Un autre, de la Parque augmentant les tréſors,
S'enrichit avec elle à commercer des Morts:
Et moi, des bons Deſtins eſſuyant la révolte,
J'attends avec le peuple une heureuſe récolte.
Trop heureux, ſi fidele aux ſoins de mes guérets,
Je n'avois de ma vie adoré que Cérès.
En vain, pour ranimer mes eſpérances mortes,
Tu me viens alléguer Boiſrobert & Deſportes,
Eſtimez à la Cour, chéris, comblez de biens,
Avec des Vers plus durs & plus froids que les tiens.
Il eſt tems que mon âge à d'autres ſoins s'occupe;

---

plaire. *Cette Piece de M.* DE SENECE', dit Rouſſeau dans une de ſes Lettre, *eſt autant que je puis m'en ſouvenir après quarante ans, l'ouvrage le plus original, & même le plus ſolide & le plus agréablement écrit qui ſoit ſorti de la plume de cet illuſtre Auteur.*

t en cheveux gris inexcuſable dupe.
aux réflexions le reſte de mes ans ; SENECI
:prends pour jamais tes frivoles préſens.
npétueux Acante, aſſis au pied d'un aune,
ant ces regrets ſur le bord de la Sône, 1
: main ſacrilége & prompte à tout oſer,
ſes chalumeaux qu'il s'en alloit briſer ;
ıe du lit profond, où dort cette onde claire,
:nd qu'on lui crie : Arrête, téméraire !
eur diminuë, & ſa frayeur s'accroît.
s'entr'ouvre, un Phantôme à ſes yeux appa-
roît,
; affreux aux regards que le Spectre incom-
mode,
:mplit de terreur le ſanguinaire Hérode,
ı'un ſonge, du Ciel rigoureux trucheman,
ontre Ariſtobule envoyé par Triſtan.
éros lui parut à la mine hautaine,
ſuperbement à l'antique Romaine ;
ne au tems des Romans, le complaiſant Gra-
veur,
épens de Courbé décoroit un Auteur.
e de ſes traits démêlez avec peine,
hoit à rappeller quelque idée incertaine,
d l'Ombre, d'un air grave & d'un accent
plein d'art :

ácon, Patrie de l'Auteur, eſt ſituée au bord de la

N'en doute plus, dit-elle, & reconnois Maynard,
Qui, malgré la fierté de l'Eſpagne jalouſe,
Contraignit Bilbilis de céder à Toulouſe.[1]
Si ton eſprit encor capable de raiſon,
Peut adoucir ſes maux par la comparaiſon;
Apprends mon infortune, & connois dans ſa ſuite
A quel point la Richeſſe abhorre le Mérite:[2]
Jamais un ſiécle ingrat approcha-t'il du mien?
J'y préſentai la Gloire à troquer pour du bien.
Ma Muſe y fut ſouvent, d'une voix importune,
Juſques dans ſon Palais quereller la Fortune.
La Déeſſe attentive au deſtin des Guerriers,
A ſe ſécher ſans fruit condamna mes lauriers,
Et me fit conſumer dans une plainte vaine,
Quand, juſqu'à Colletet, tous trouvoient leur Mécene.
Oui, lâche que j'étois! d'un encens immortel,
Des idoles du tems je fis fumer l'Autel,
Je le fis ſans ſuccès. Armand eut le courage
De me laiſſer languir dans un obſcur Village,
Malgré mon beau Placet, cité par Pelliſſon,[3]
Dont un ſuperbe Rien me paya la façon.

1 Bilbilis, Patrie de Martial. C'eſt la penſée de l'Epigramme que Ménage a fait mettre ſous le Portrait de Maynard.

2 Penſée Gaſcone de Maynard, dans ſon Epigramme au Roi, page 176.

3 Voyez l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe.

Preuve

Preuve que la faveur rebelle à la Juſtice,
Se refuſe au mérite & ſe donne au caprice. SENEC.
La Mort plus équitable, & moins ſourde à mes vœux,
A conſacré mon nom dans les Champs bienheureux;
D'où je viens ſoulager la peine qui t'outrage,
Et contre la Fortune affermir ton courage.
Je prétends aujourd'hui dans ton cœur abattu,
Aſſis à tes côtez, ranimer la vertu,
Et, par une doctrine, à la ſource puiſée,
Faire de ta campagne un ſecond Elyſée.
Acante, à ce diſcours, ſaiſi d'étonnement,
Réſiſtoit avec peine au premier mouvement,
Quand la réflexion réveillant ſon audace,
Son cœur à ſon ſecours invoqua le Parnaſſe;
Cet endroit ſi fertile en apparitions,
Où tout faiſeur de Vers ſe fait aux viſions.
Alors, enviſagé par des regards plus fermes,
Le Phantôme éloquent pourſuivit en ces termes.
Par un arrêt célébre, & ſur le bronze écrit,
Le Sort à la miſére unit le bel eſprit:
Mais ſurtout cet eſprit de qui l'effort ſublime
S'aſtreint à la meſure, ou ſe gêne à la rime.
Soit que du double Mont les ſons harmonieux,
L'arrachent à la Terre, en l'élevant aux Cieux;
Soit que du Peuple obſcur la jalouſe foibleſſe,
S'efforce d'offuſquer un éclat qui la bleſſe;

SENECE. Soit enfin que les Dieux, avares du bonheur,
Au prix d'un dur travail, vendent un peu d'honneur;
L'Hiſtoire de nos jours & les faſtes antiques,
Etalent à l'envi les malheurs Poëtiques.
. . . . . .
Mais que ſert d'épuiſer cette preuve vulgaire?
Le Dieu même, le Dieu dont le feu nous éclaire,
Fit voir cet Univers où brille ſa ſplendeur,
Rempli de ſes travaux comme de ſa grandeur,
Ses malheurs ſont ſémez dans les Métamorphoſes;
Repaſſons-en la ſuite, & plains-toi, ſi tu l'oſes.
Apollon fut ſoumis, avant que d'être né,
A l'injuſte rigueur d'un Aſtre infortuné;
Sa Mere, de fureur par vengeance agitée,
Sentit Junon jalouſe & Lucine irritée.
La Terre la refuſe en ſon vaſte contour;
Le Dieu de la lumiere a peine à voir le jour,
Et de tant de climats honorez par ſa courſe,
La flottante Délos eſt ſa ſeule reſſource.
Latone, dans ſes bras portant ſes chers Gémeaux,
Se voit, dans ſa miſére, interdire les eaux;
Et d'un bien qu'en commun la Nature partage,
Le Ruſtique inſolent lui diſpute l'uſage.
Ce Peuple eſt accablé d'un châtiment ſubit;
D'une ſale grenouille il endoſſe l'habit:
De l'eau qu'il a troublée, il devient l'infamie;
Et, provoquant des Dieux la puiſſance ennemie;

Par cent cris redoublez, de ſon Marais bourbeux,
Il conſomme ſon crime & blaſphême contre eux. SENECE.
L'enfance de Phébus n'étoit pas terminée,
Qu'une rage nouvelle à ſa perte eſt tournée.
Le gouffre ténébreux, où commande Pluton,
Vomit, pour l'engloutir, l'effroyable Python:
Ce Monſtre furieux, dont la brûlante haleine
Dévoroit le boccage & ravageoit la plaine.
Il eſt vrai que ſes traits l'en rendirent vainqueur:
Mais, hélas! ce ne fut qu'aux dépens de ſon cœur.
L'Amour, juſte vengeur d'un injuſte reproche,
Lui fit ſentir l'effet des fléches qu'il décoche.
En vain, pour émouvoir l'inſenſible Daphné,
Phébus peint les talens dont les Dieux l'ont orné;
Et faiſant de ſoi-même un éloge bien ample,
Donne à ſes ſucceſſeurs un dangereux exemple,
Qu'avec moins de mérite & plus de vanité,
Ils ont, & moi comme eux, ſi ſouvent imité.
Rien ne peut attendrir la belle fugitive;
Du fleuve paternel ſes pieds preſſent la rive:
Long-tems ſes pas légers, à la fuite obſtinez,
Laiſſent loin derriere eux les Zéphirs étonnez:
Hors d'haleine à la fin, pour éviter la force,
Elle met ſa pudeur à l'abri d'une écorce.
Amour, par cet exploit ſi grand, ſi peu commun,
Que tu ſçus aſſembler de triomphes en un!
Ce trait qui te ſoumit l'inventeur de la Lyre,
Sur tous ſes deſcendans établit ton empire:

Un ſeul coup t'aſſervit Ovide, Anacréon,
ECE. L'ami de Mécénas, l'Amante de Phaon,
Aux charmes de Lesbie aſſujettit Catulle,
Fit célébrer Délie, & ſoupirer Tibulle,
Anima les regrets que Pétrarque a pouſſez,
Enflamma Jean Second [1] dans les climats glacez,
Et dicta les beaux Vers qu'une galante Muſe
Publia depuis peu ſous le nom de la Suze.
Pour moi, je comprends mal ce qu'on nous a conté
Des Filles de mémoire & de leur chaſteté;
Le tendre eſt leur vrai fait, n'en déplaiſe au ſublime;
Et leur chanſon languit ſi l'Amour ne l'anime.
Ton cœur en eſt, Acante, un exemple évident;
Une double fureur, par un double aſcendant,
T'a fait, dès le berceau, couler dans chaque veine
La flamme de l'Amour, avec l'eau d'Hipocrêne.
Mais qui l'auroit pû croire? Apollon bien traité,
Fut encor moins heureux qu'Apollon rebuté.
L'Amour ingénieux à montrer ſa puiſſance,
Sur lui, par ſes préſens, acheva ſa vengeance.
A peine pour Daphné ſes regrets ſont finis,
Que le traître à ſes yeux préſente Coronis:
A la conſtance près, en mérite complette,
Plus belle que Venus & plus fine coquette.

1 Excellent Poëte de la Haye.

Déſeſperé, jaloux d'un rival trop chéri,
Ce Dieu perce d'un trait le cœur qui l'a trahi : SENE
Malheureux dans l'affront dont on le deshonore !
Dans la punition plus malheureux encore !
Pour adoucir l'aigreur de ſon mortel ennui,
Il prend ſoin d'un enfant qu'il croyoit être à lui :
A la mere expirante il arrache ce gage,
L'emporte, & le confie aux Nymphes d'un boc-
cage.
Par elles de Chiron ſecretement conduit,
Le Centaure fameux dans ſa grotte l'inſtruit.
Croiſſez, jeune Eſculape, & dans la ſolitude
Méditez ce grand Art, digne de votre étude ;
Cet Art ſi reſpecté, dont le puiſſant ſecours
Commande à la douleur, & prolonge les jours.
Par vos nobles travaux, à vous ſuivre excitée,
Une poſtérité nombreuſe, accréditée,
Aux timides mortels impoſera des loix,
Et pour premiers ſujets pourra compter les Rois.
On aura foi pour tous. Le trop lent Galénique,
Le Chimique trop prompt, l'imprudent Spagyri-
que,
Auront chacun leur dupe ; & par divers chemins
Feront expérience aux frais des corps humains.
On verra conſtamment la Crainte & la Foibleſſe
Attacher à leur char l'Honneur & la Richeſſe ;
De l'amour de la vie ardens à profiter,
Ils vendront cette mort qu'on cherche d'éviter ;

Signaloit ſon ſçavoir, des hommes adoré :
Déja de ſes ſecrets les merveilles hardies,
Releguoient aux Enfers l'eſſain des maladie
Et toujours bienfaiſant, à la honte des Dieu
Il déroboit la Terre aux châtimens des Cie
Quand, par une entrepriſe à ſon art interdi
Pour complaire à Diane, il ranime Hippoli
Et forçant de fléchir l'inflexible Deſtin,
Des griffes de la Mort il ravit ſon butin.
Alors, de l'Achéron le Monarque barbare,
D'un coup de ſon trident entr'ouvre le Tén
Et, ſur un tourbillon de bitume & de poix
Pouſſe au Ciel obſcurci ſa foudroyante voi
Eſt-ce de ton aveu qu'on me fait cet outrag
Jupiter ? n'es-tu pas content de ton partag
Et cet audacieux, ſuperbe de ſon art,
Vient-il me déclarer la guerre de ta part ?
Ah ! ſi je le croyois... La Nature, tremblan
A ce cri menaçant, friſſonne d'épouvante.
Jupiter, d'un ſourire raſſereinant les airs :

Il lance un coup mortel au Dieu de la Santé :
L'atteinte en eſt certaine, & la brûlante foudre SENEC
Prend à ſa longue barbe, & le réduit en poudre.
Qui pourroit d'Apollon dépeindre la douleur ?
Lui, qui colore tout, en perdit la couleur.
Il diſparut aux yeux ; à la Nature entiere
Une éclipſe imprévûë interdit la lumiere ;
Et, pour avoir forgé le trait pernicieux,
Les ſiens privent du jour le Cyclope odieux.
Vulcain n'eſt plus ſervi dans ſa grotte enfumée,
Et du Maître des Dieux la droite eſt déſarmée.
Ainſi, quand un lion, par le Maure chaſſé,
Ne peut joindre l'auteur du coup qui l'a bleſſé,
Ses regards furieux, précurſeurs de ſa rage,
Au déſert effrayé dénoncent le carnage ;
De ſes rugiſſemens tout cœur eſt palpitant,
L'Echo, qu'il y contraint, tremble en les répétant ;
Et ſa ſuperbe dent, teinte du ſang qu'il verſe,
Briſe en éclats ſanglans la fléche qui le perce.
Du Dieu qui vous inſpire, ardens imitateurs,
Armez-vous comme lui, redoutables Auteurs ;
Vos Vers ſont vos enfans, vos armes la Satyre ;
Périſſe par ſes traits quiconque oſe leur nuire.
Lorſque d'un plus puiſſant on ſe trouve offenſé,
Diſſimuler ſa peine eſt un acte ſenſé.
On achete bien cher un tranſport téméraire,
Et le prompt repentir ſuit la prompte colere.
Implacable vengeur, Dieu ſévere & jaloux,

NECE'. Jupiter, malheureux qui ſe brouille avec vous!
Sans les ſoins protecteurs de la Troupe immortelle,
Il plongeoit le Soleil dans la nuit éternelle:
Mais les Dieux ſupplians lui font donner les mains
A ne l'humilier qu'au deſtin des humains.
Dans les fertiles Champs, où le fameux Pénée
Enrichit de moiſſons la plaine fortunée,
Régnoit alors Admete, un Prince fort vanté,
Par l'amour conjugal du trépas racheté,
Qui n'auroit point revu la lumiere céleſte,
S'il eut eu pour épouſe une moderne Alceſte.
Pour produire avec fruit ſes talens au grand jour,
Notre illuſtre Banni s'achemine à ſa Cour,
Plein d'eſpoir d'y puiſer les graces dans leur ſource,
N'ayant que l'art des Vers pour unique reſſource:
Quelle reſſource! O Ciel! Bien loin d'être admiré,
Il y paſſa bien-tôt pour un fou déclaré;
Et de ſes Vers pompeux les ſublimes figures,
Y parurent aux ſots, extravagances pures.
L'Intendant des troupeaux, qui ſe piquoit d'eſprit,
Le tirant de leurs mains, à ſes gages le prit,
Et Berger tout nouveau, dans les plaines fleuries
L'envoya débiter ſes doctes rêveries.
Vous voilà donc réduite à paître des troupeaux,
Vive fécondité, qui, juſqu'au fond des eaux
Portant ſur vos rayons les ſubtiles eſſences,

Dans le ſein de la Terre animiez les ſémences !
Cet œil qui vit ſous ſoi, parmi les airs mouvans, SENEC.
Le choc des tourbillons & la guerre des Vents,
A donc, pour tout ſpectacle, au fond d'une prairie,
Le combat des Taureaux qu'Amour met en furie.
Que ces champs furent beaux ! Que les ruſtiques Dieux
Goûtoient avidement ſes ſons mélodieux,
Quand ſur ſes chalumeaux ſa tendreſſe fertile
Fit folâtrer l'Eglogue, ou ſoupirer l'Idyle !
Heureux, ſi du Deſtin toujours perſécuté,
Il n'eut pas vû finir cette tranquillité !
Mercure, en ces tems-là, dans les champs de la Grece,
Par de petits larcins cultivoit ſon adreſſe ;
Comme un Caméléon variant ſes couleurs,
Il méditoit le rang de Patron de Voleurs,
Et concevoit déja d'illuſtres eſpérances,
De ranger ſous ſes loix la Robe & les Finances.
Auſſi-tôt que d'Admette il eut vû les troupeaux,
Bondiſſans ſur les fleurs, s'égayans dans les eaux,
Il ſort d'une retraite en ruſtique équipage,
D'un Berger du pays empruntant le viſage :
Il aborde Phébus de l'air riant & doux
Que prend la trahiſon pour faire ſes grands coups,
Et lui dit : Etranger, quelle étoile obligeante
Enrichit ce climat d'une voix qui m'enchante ?
Sous cet antique chêne, à rêver occupé,

SENECE'.

Mon oreille a reçu tes ſons qui m'ont frappé.
O Ciel, qu'ils ſont touchans ! Que je hais l'inhumaine,
Qui charge un tel Amant d'une ſi rude chaîne!
Mais ce n'eſt qu'une feinte. Eſt-il quelque Beauté
Qui rebute un amour ſi tendrement chanté ?
De grace, redis-moi cette derniere Stance :
Quel tour ! quels Vers nombreux ! quelle heureuſe cadence !
Non, le Dieu du Parnaſſe, entouré des neuf Sœurs,
Ne frappe point les airs de pareilles douceurs :
Mais, n'es-tu point lui-même, ou l'Amant ſolitaire,
Qui regrete Syrinx par ſa plainte ordinaire ?
O piége inévitable, & finement tendu !
Quel Auteur contre toi s'eſt jamais défendu !
Le plus ferme d'entr'eux cede à cette machine ;
C'eſt un poiſon qui tuë, un charme qui faſcine.
Chacun, pour s'eſtimer, ſe forme des ſujets ;
L'amour propre triomphe à groſſir les objets :
Mais de tous les Humains que ſa vapeur occupe,
Le Poëte orgueilleux eſt la plus fine dupe.
A force de louange Apollon prévenu,
D'abord, ſans réfléchir, ſe livre à l'inconnu ;
Il s'applaudit dans l'ame, & ſa joye eſt extrême,
De voir qu'à ſes Chanſons on le prend pour lui-même.
Plus ſon admirateur s'empreſſe à l'écouter,

Plus le Dieu complaiſant s'épuiſe à répéter :
De ſes Amours chantez il raconte l'hiſtoire,
Et pouſſant ſon récit juſques à la nuit noire,
Qui ſous un voile obſcur les champs enſevelit,
Il offre à ſon flatteur la moitié de ſon lit.
C'eſt le but où la ruſe étoit acheminée.
Phébus dort en Berger laſſé de ſa journée ;
La Verge Narcotique affermit ſon ſommeil ;
Mercure à ſe lever devance le Soleil,
Et faiſant des troupeaux un inégal partage,
En détourne l'élite au travers du boccage.
Otez-vous de ces lieux, ô Berger imprudent !
Vous n'y pouvez reſter ſans péril évident.
Ainſi parle au Soleil la vigilante Aurore ;
De ſes pleurs redoublez s'accroît l'émail de Flore.
Phébus ſuit ſon conſeil, & d'un nouvel affront,
Dans les champs Lydiens court ſe charger le front.
Las de traîner un corps qui lui ſervoit de peine,
Sur la croupe d'un mont Phébus prenoit haleine ;
Et couché ſur la mouſſe, au pied d'un verd ormeau,
Charmoit ſa laſſitude au ſon du chalumeau.
Les oiſeaux enchantez ſuſpendoient leur ramage ;
Les Zéphirs inquiets faiſoient grace au feuillage ;
La babillarde Echo n'oſoit pas reſpirer,
Et les ruiſſeaux voiſins couloient ſans murmurer.
La beauté de ſon chant en cet endroit attire
Le Berger, le Chaſſeur, la Nymphe & le Satyre.

Midas, Roi du pays, le premier y parut;
INEGE. Pan, d'un buiſſon prochain à la hâte y courut;
Pan, le Dieu des forêts, dont la ruſtique adreſſe
S'eſt fait un inſtrument des os de ſa Maîtreſſe.
Et qui, dans l'art du Chant prétendant exceller,
Frémit qu'en ſa préſence on oſe s'en mêler.
D'abord à ce Rival, devant la compagnie, *
Il propoſe un défi de Vers & d'harmonie:
Le Dieu des Vers l'accepte en modeſte Berger;
Midas avec Tmolus eſt commis pour juger.
Sur un gazon fleuri le Sénat prend ſéance;
Le Vulgaire eſt debout, & tous prêtent ſilence.
Alors, entremêlant ſa flute avec ſes chants,
Le Dieu Pan de ces Vers fit retentir les champs.
L'eſpoir de ma victoire en votre appui ſe fonde;
Déclarez-vous pour moi, belle moitié du Monde,
Honneur de l'Univers, dernier effort des Dieux,
Doux ſupplice de l'ame, & délices des yeux:
Vous êtes de l'eſprit ſouveraines arbitres;
Pour ennoblir les Vers, vous accordez les titres,
Et vos déciſions font tomber un Auteur.
Eut-il, aves ſes Sœurs, Phébus pour protecteur.
Dans ces chants, que mon cœur vous offre pour victime,
Beautez, vous allez voir combien je vous eſtime.
On crut, à ce début, qu'il alloit débiter
Tout ce qu'aux cœurs galans apprend l'art de flatter:

Mais, changeant tout à coup par un froid ſtratagême, SENECE.
Pan contre le beau Sexe inſolemment blaſphême,
Et s'épuiſe en efforts pour noircir ſes attraits,
Par une aigre Satire & de ſanglans portraits.
Quelques méchans rieurs à la feinte applaudiſſent;
Le reſte paroît froid, & les Nymphes rougiſſent.
Quel courroux enflamma l'œil qui perce en tout lieu!
Le Berger indigné cache à peine le Dieu,
Et ſans l'ordre abſolu qui borne ſa puiſſance,
Il eut, à coups de traits, puni cette imprudence;
Mais ſoumis au Deſtin dont il ſent les rigueurs,
Par un tendre prélude il prépare les cœurs.
L'Amour ſuit de ſes ſons les volantes merveilles;
Et porté ſur leur aîle, entre par les oreilles.
Le ſauvage Tmolus, Dieu du mont ſourcilleux,
Baiſſe, pour applaudir, ſon ſommet orgueilleux;
Et l'épaiſſe forêt qui lui ſert de couronne,
S'incline, en le ſuivant, au beau fils de Latone.
Je n'entreprendrai point ici de réciter
L'Ode qu'en Langue Attique il lui plut de chanter.
Pour traduire les Dieux nous n'avons point de ſtile.
Perrin ſe morfondit ſur le divin Virgile,
Et Lucain chez Brébeuf, au goût de Deſpréaux,
Ne peut être admiré que des Provinciaux.
Il ſuffit de ſçavoir que du Sexe adorable

SENEGE'.

Il fit avec tant d'art l'éloge inimitable,
Que, ſans déliberer, ſes Auditeurs ſurpris,
En tumulte au Berger accorderent le prix;
Et pour rendre ſa gloire encore plus complette,
Pan lui même tout haut avoua ſa défaite.
Midas ſeul, du bon goût ennemi déclaré,
Mépriſa le talent de la Troupe admiré;
Et du Dieu des Forêts, aux yeux des Nymphes mornes,
De leur noble guirlande il embellit les cornes.
Que te dirai-je encor? Tu ſçais le châtiment
Qui ſur l'heure ſuivit l'inique jugement;
Et comme aux ſpectateurs donnant la comédie,
Le Juge fut pourvû d'oreilles d'Arcadie.

. . . . . .

Et toi, triſte ſujet d'une immortelle plainte,
Mes Vers t'oubliront-ils, déplorable Hiacinthe?
Dois-je, en rafraîchiſſant une juſte douleur,
Te nommer d'Apollon le crime ou le malheur?
Quoi donc! ſur le galant, ſur le tendre Zéphire
L'implacable colere a-t'elle tant d'empire?
Et tes jeunes appas avoient-ils mérité
Un deſtin ſi funeſte & ſi précipité?
Miſére impérieuſe, hélas! qui peut comprendre
A quelle indignité tu forces de deſcendre!
Le Tiran des Troyens, bouillant d'ambition,
Elevoit les remparts du ſuperbe Ilion;
Et bâtiſſant des ſiens le fameux cimetiere,

De la gloire des Grecs préparoit la matiere.
Notre Dieu, que le Sort privoit de tout appui,
S'associe à Neptune exilé comme lui ;
Et cette même main dont la sçavante [redacted]e,
Par les sons de sa lyre arrêtoit le Permesse,
Et charmoit les neuf Sœurs sur le sacré côteau,
Empoigne la truelle, & saisit le marteau.
Infortunez Rimeurs, Manœuvres du Parnasse,
De la Muse Françoise inépuisable crasse,
Si la Parque en ce tems avoit filé vos jours,
Vous eussiez à Phébus été d'un grand secours.
J'en sçai tel d'entre vous, aux épaules carrées,
Robuste, bien membru, nerveux, aux mains serrées,
Qui, d'ailleurs inhabile à ses doctes chansons,
Eut été merveilleux pour un aide à Maçons.
Déja du mûr fatal la massive structure
Terminoit en crenaux sa fiere architecture ;
Et se manifestant pour chef-d'œuvre des Dieux,
Epouvantoit la Terre, & menaçoit les Cieux.
L'ingrat Laomédon, que sa parole engage,
Cherche inutilement des fautes dans l'ouvrage,
Et pressé de payer le salaire promis,
Lance à ses créanciers des regards ennemis,
Et de termes si bas il arme sa colere,
Que je suis tout honteux de les voir dans Homere ;
N'en déplaise au Parti, qui de l'Antiquité

SENEQUE.

'eut, juſques aux défauts, que tout ſoit reſpecté.
O race, à l'injuſtice en tout tems adonnée!
Grands, vous voilà bien peints! C'eſt une deſtinée
Dont to[illegible]omme né libre a lieu d'être effrayé,
Servir Maître ſuperbe, & n'être point payé.
Acante, tu m'attends à la fin de l'hiſtoire,
Et tu crois qu'Apollon rétabli dans ſa gloire,
Au milieu des grandeurs dont il fut poſſeſſeur,
Goûta d'un heureux ſort la tranquille douceur;
Abus: de ſa vertu ſans ceſſe traverſée,
Partout la fermeté devoit être exercée.
Je ne veux point ici chanter ſur le haut ton
L'ambitieuſe mort du jeune Phaëton,
Ou ſur les bords du Pô, par des redites fades,
Changer en peupliers les triſtes Héliades.
Je ne veux point encore à ſes malheurs connus
Ajouter le récit de ſes feux pour Venus,
Qui, pour Hommes & Dieux également traitat
Fut pour le ſeul Soleil toujours inexorable;
D'où vint qu'en délateur cet Amant érigé,
Et par l'art de Vulcain riſiblement vengé,
Fit prendre au ſein de Mars la Déeſſe endorm
Réduit à déſirer cette douce infamie.
A nos réflexions ajoutons ſeulement
Que dans tous ſes emplois, Phébus égalen
Qu'il habite la Terre ou la voûte étoilée,
Rencontre avec l'honneur la fatigue mêlé
Dieu du jour, il s'occupe à d'immenſes tr

Il guide avec péril de fantaſques chevaux,
Il grimpe le matin par des ſentiers rapides,
Le ſoir ſe précipite aux abîmes humides;
Dans ſon brûlant Midi de flammes entouré,
Par cent Monſtres affreux il ſeroit dévoré,
Si toujours attentif à ſes fidelles bornes,
Du Taureau mugiſſant il n'évitoit les cornes,
Le venin dangereux du piquant Scorpion,
La fléche du Centaure, ou la dent du Lion.
En vain la ſombre nuit, à la Cour d'Amphitrite,
Des délaſſans plaiſirs vient raſſembler l'élite:
Dans les ſacrez feſtins ſon goſier deſſeché,
A louer Jupiter ſans ceſſe eſt écorché;
Et des Géans vaincus il fredone l'hiſtoire,
Quand le reſte des Dieux ſe divertit à boire.
Dieu des Vers, ſon deſtin n'eſt pas plus fortuné;
Sur la croupe d'un mont triſtement confiné,
Dont l'avare Fortune a fait ſon héritage,
Cultivant ſans ſuccès, dans ce rocher ſauvage,
Des arbres, de la vie inutile ſoutien,
Toujours verds, & pourtant qui ne produiſent rien;
Du ſtérile laurier mâchant la feuille amere,
Se repaiſſant de ſons, & bûvant de l'eau claire,
Habitant des Forêts la rebutante horreur,
Saiſi de rêverie, agité de fureur;
Et pour mettre le comble à ſes peines cruelles,
Réduit à contenter neuf bizarres Pucelles.

SENE

ENECE'.

Acante, à ton avis, qu'en pouvons-nous penſer,
Nous qu'une ſeule a ſçu ſi ſouvent exercer?
Prétends-tu de ton nom laiſſer quelque mémoire?
Tu vois par quels dégrez on arrive à la gloire!
Le travail y conduit, & la fatalité
Enchaîne le plaiſir avec l'obſcurité.
Au point de recueillir les fruits de ton étude,
N'en corrompt pas l'eſpoir par ton inquiétude;
De la néceſſité ſubis l'heureuſe loi,
La volupté te fuit, & l'honneur s'offre à toi.
Né dans un ſiécle illuſtre, & brillant de merveilles,
Du plus fameux des Rois fais l'objet de tes veilles.
Comme un foible lierre, à tes bras tortueux
Donne le ferme appui d'un tronc majeſtueux.
Le Soleil ennoblit la peſante matiere;
Il éleve, il ſoutient une vapeur groſſiere:
De l'éclat de LOUIS attends le même fruit;
Il éleve, il ſoutient un Auteur qui le ſuit.
Jupiter put ſouffrir du Trône de la nuë
Le nom de Phidias au pied de ſa ſtatuë,
Et vit ſans s'irriter le peuple adorateur,
Encenſer le Monarque, & louer le Sculpteur.
Mais pour ce grand ſujet arme-toi de courage:
Souvent de pauvreté blâmant notre langage,
Et jettant de dépit, couleurs, toile & pinceaux,
Ton deſſein dans le feu volera par morceaux.
Ne te rebute point; change, corrige, efface,
Médite à tout propos les Maîtres du Parnaſſe.

Si quelque expreſſion t'échappe par hazard,
Indigne de ton Prince, indigne de ton Art, SENECE
Fais-toi cet apoſtrophe : O Muſe infortunée !
Eſt-ce ainſi que Virgile auroit parlé d'Enée ?
Lâche ! eſt-ce donc ainſi qu'aux bords du Simois,
Homere dans ſes Vers eut fait vaincre LOUIS,
Si pour prendre en huit jours une fatale Ville,
Le Deſtin l'eut fait naître à la place d'Achille,
Qui malgré ſa valeur, & les Dieux conjurez,
Dix fois devant ſes murs vit les épis dorez ?
Repaſſe en ton eſprit cent conquêtes célébres,
Qui du ſombre avenir perceront les ténébres ;
Mons, Bezançon, Namur, dont un ſeul baſtion,
Dont le moindre dehors vaſoit tout Ilion.
Songe à tant de vertus, dont la foule éclatante,
Embarraſſe, ébloüit, déſeſpere, épouvante,
Lorſque de les chanter l'ambitieux déſir
Ne peut ſuffire à tous, & ne ſçait que choiſir.
Par ſes fideles ſoins une heureuſe harmonie
Doit avec ton modele aſſortir ton génie ;
Et nos derniers Neveux, de ſa gloire étonnez,
Aux pieds de ton Héros en eſprit proſternez,
Contemplant de LOUIS cette image parfaite,
Pourront ſe ſouvenir que c'eſt toi qui l'as faite.

DE CAUX.

DE CAUX.

NOTICE

DE CAUX, né en Normandie, entra au ſortir de ſes études Précepteur dans une Penſion de la Ville de Caën. Il y fut connu de M. le Riche, Receveur Général des Finances, qui le chargea de l'éducation de Mrs ſes fils. Etant venu à Paris avec eux, il donna une Tragédie au Théâtre François, intitulée *Marius*, qui fut aſſez bien reçûë. On a encore de lui quelques Piéces de Vers eſtimées, & ſurtout l'*Horloge de Sable*, qui pourroit faire honneur à un Poëte du premier ordre. Il obtint l'Emploi de Contrôlleur Général des Fermes à Troye, & depuis un autre Emploi à Bayeux, où il mourut en 1737. âgé d'environ 68. ans.

ODE.[1]

A M. le Maréchal Duc de Villars.

QUE vois-je ? Une flateuſe yvreſſe
Auroit-elle enchanté mes yeux ?
Les Jeux ramenent l'allegreſſe ;
La Terreur fuit loin de ces lieux :
A nos tranſports tout eſt ſenſible ;
L'airain tonne, & d'un bruit paiſible
Réjouit les échos voiſins ;
Le peuple chante armé du verre,
Et ne veut plus livrer la guerre
Qu'au ſouvenir de ſes chagrins.

Non, ce n'eſt point une impoſture,
Dont le charme abuſe mes ſens :
Le Ciel ſenſible à notre injure,
Reçoit nos vœux & notre encens.
Je vois revenir la Victoire
Brillante de la même gloire
Qui fit briller les Catinats ;
Et dont ces fameux Capitaines,
Les Montmorencis, les Turennes
Alloient ſe couvrir ſur ſes pas.

1 Cette Ode eſt traduite de l'Ode Latine du Révérend Pere Sanadon, Jéſuite.

Telle dans plus d'une campagne,
Pour nous abondante en lauriers,
Parut la fidelle campagne
De ces invincibles Guerriers:
Telle la vit ſur ſon rivage
Le Rhin tout écumant de rage
De ſe voir couler ſous nos loix;
Et quand ſur les Alpes vaincuës
On planta nos Lys près des nuës,
Telle la vit le Piémontois.

Aux traits que ma plume vous trace,
Connoiſſez, Bataves jaloux,
La Fille du Dieu de la Thrace,
Si terrible autrefois pour vous:
Parlez auſſi de ſa vengeance,
Belges, qui fûtes de la France
Séparez pour votre malheur:
Mais pour quelle injuſte querelle,
Jadis à nos loix ſi fidelle,
A-t'elle fui notre valeur?

Fiers d'avoir ſéduit la Victoire,
Quels vains honneurs ſe ſont promis
Les nombreux rivaux que ta gloire,
France, a rendu tes ennemis!
Quel orgueil en leur cœur s'éleve!
Déja la Ligue nous enleve

L'Eridan du foudre allarmé :
Déja par le ſort des batailles,
Lion Belgique, tes entrailles
Sont en proye à l'Aigle affamé.

DE CAUX.

Yvre d'un ſuccès qui l'étonne,
EUGENE forme un grand projet,
Dévore en ſecret la Couronne,
Dont lui-même eſt né le Sujet. [1]
Dans un char funeſte à nos plaines,
Guidé par de nouveaux Silenes,
Il croit à Rheims donner des fers ;
Et ſur les flots de la vendange,
Comme le Dieu vainqueur du Gange,
Se couronner de pampres verds.

La Fortune à ſes loix venduë,
En tous lieux devançant ſes pas,
Pour l'attirer offre à ſa vûë
Des richeſſes qu'elle n'a pas :
Il la ſuit. La Sambre eſt en proye
A l'ennemi qui la foudroye ;
Landrecy craint ſes étendards :
C'eſt-là que ce grand Politique
Croyoit de l'Empire Celtique
Renverſer les derniers remparts.

1 On ne convient pas de cela.

Il vole à ces tentes fatales,
Qui par cent bouches infernales
Vomiſſent l'horreur & la mort..

DE CAU

Brûlant de laver notre honte
Dans le ſang de nos ennemis,
Le ſoldat ſuit, d'une ardeur prompte,
Le digne vengeur de nos Lys.
Déja les Bataves ſuccombent;
Nous frappons, leurs bataillons tombent,
Comblent l'Eſcaut, couvrent ſes bords:
Le fleuve arrêté dans ſa courſe,
Recule d'horreur vers ſa ſource,
Et ſemble fuir l'aſpect des morts.

Eſt-ce VILLARS que je remarque?
La Terreur devance ſon bras;
A ſes côtez marche la Parque,
Et le Carnage ſuit ſes pas.
Tout céde à l'effort de nos armes:
La Victoire au ſein des allarmes
Suit-elle encor ſon ſéducteur?
Je la vois, libre de ſa chaîne,
Des lauriers que portoit EUGENE
Couronner ſon Libérateur.

Là, voyant approcher le terme,
Qui doit la mettre à la raiſon,
La Fortune à Douai s'enferme,

Confuſe de ſa trahiſon :
GAUX. Déja ſans trouver de barriere,
Le Vainqueur pourſuit ſa carriere,
Guidé par la Fille de Mars :
Douai voit forcer ſes murailles,
Et tout couvert de funérailles,
Livre la Fortune à VILLARS.

Il part, & vous tombez en poudre,
Superbes remparts du Queſnoi ;
Votre airain, qui lance la foudre,
Ne vous défend pas de ſa loi :
Et toi, Bouchain, dont les rapines
Déſoloient nos plaines voiſines,
Menaçoient Rheims de l'accabler,
Ton chef ſuccombe à la tempête ;
Groveſtein vient ployer la tête
Au joug de ceux qu'il fit trembler.

Mais qu'apperçois-je ? La Victoire
Et la Fortune ſous nos loix,
Nous jurent, VILLARS, ſur ta gloire,
D'être fidelles aux François.
L'une ſur ſix foudres de guerre
Veut graver aux yeux de la Terre
Tes faits qui nous ont éblouis :
L'autre d'accord avec le Prince,
Te donne une riche Province,
Et ſouſcrit au choix de LOUIS.

L'HORLOGE DE SABLE

DE CAU

FIGURE DU MONDE.

Poëme.

ASSEMBLAGE confus d'une arêne mobile,
Que l'art ſçut enfermer dans ce vaſe fragile;
Image de ma vie, Horloge dont le cours
Régle tous mes devoirs en meſurant mes jours:
Puiſqu'à te célébrer ma Muſe eſt deſtinée,
Fais couler pour mes Vers une heure fortunée.
Et vous, pour qui le monde a de ſi doux appas,
Qui ſouffrez à regret ceux qui ne l'aiment pas,
Mortels, venez ici. Je veux dans cet ouvrage,
Du monde tel qu'il eſt vous tracer une image.
Quel eſt-il en effet? C'eſt un verre qui luit,
Qu'un ſouffle peut détruire, & qu'un ſouffle a produit.
Que ſont tous les Mortels? autant de grains de ſable,
Qu'anime cependant une ame raiſonnable;
Mais qui du ſable ſeul occupez ardemment,
Font leur unique emploi de ſon accroiſſement.
On l'échange, on le vend, on l'achete, on l'amaſſe;
Et monceaux ſur monceaux l'Avarice l'entaſſe.
Le Marchand qui ne craint ni les vents, ni les eaux,

Confiant ſa fortune à de frêles vaiſſeaux,
E CAUX. Court aux extrêmitez d'une plaine liquide,
Vendre un ſable brillant pour un ſable ſolide.
L'Artiſan que ſon ſort, ou l'orgueil des Humains
Oblige à ſe nourrir du travail de ſes mains,
Ne fait, pendant le cours d'une vie inutile,
Que polir, que fixer une arêne mobile.
Le Sage examinant la nature des corps,
Leurs cauſes, leurs effets, leurs mutuels rapports,
Cherchant un vuide en eux qu'il peut voir en lui-même,
Croit embraſſer le vrai dans une erreur qu'il aime.
Il ne s'apperçoit pas, ſéduit par ſon orgueil,
Qu'en voulant l'éviter, il donne dans l'écueil;
Et que ſon eſprit faux, rempli de vains phantômes,
N'amaſſe qu'un tréſor de pouſſiere & d'atômes.
Et vous, eſclaves nez de vos propres ſouhaits,
Vous, Grands, qui bâtiſſez de ſuperbes palais,
Que vous ſert d'élever un Château périſſable?
Plus haut que vos voiſins, c'eſt mettre un peu de ſable,
Qui devenant un jour la victime des ans,
Marquera par ſa chûte un eſpace de tems.
Que faites-vous enfin, vous Maîtres de la Terre?
Vous portez en tous lieux les fureurs de la guerre;
Vous inondez nos champs de bataillons épars;
Vous livrez des aſſauts, vous forcez des remparts;
D'un trop foible Voiſin vous pillez la frontiere,

Pour lui ravir un peu de ſable & de pouſſiere,
Qui gliſſant de vos mains avec rapidité, De C.
Fera connoître au moins à la poſtérité,
Avide de ſçavoir vos ſuccès, vos traverſes,
Du tems qui fuit toujours les époques diverſes.
Mais rangeons-nous aux loix de l'exacte raiſon;
Et tâchons d'ajuſter notre comparaiſon.
Ce ſable, à chaque inſtant, prend de nouvelles places;
Et le monde, en un jour, change de mille faces.
Ces grains ſont agitez de mouvemens divers;
Tels ſont les Habitans de ce vaſte Univers.
Sans liaiſon entr'eux non plus que cette arêne,
Chacun ſuit au hazard le penchant qui l'entraîne;
Et ce qui d'un peu d'air dans ce vaſe eſt l'effet,
Le vent de la Fortune en ce monde le fait.
Les uns ſont élevez ſur les débris des autres;
Les biens de nos Voiſins ſe groſſiſſent des nôtres.
Dans la foule obſcurcis, les Princes détrônez,
Contraints à reſpecter des Sujets couronnez,
Sont de triſtes jouets du Sort toujours volage.
De ces renverſemens notre Horloge eſt l'image:
On la tourne, & bien-tôt le ſable ſe confond;
Le plus bas monte en haut, le plus haut coule au fond;
Et comme on voit ces grains agitez dans leur verre,
Peu ſibres dans l'enclos du vaſe qui les ſerre,
Vers le centre commun faire un commun effort,

Et par la voye étroite atteindre l'autre bord ;
Telle on voit des humains la cohorte mortelle,
Dans le paſſage obſcur de la nuit éternelle,
De ſes jours malheureux éteindre le flambeau,
Se pouſſer, s'enfoncer dans l'horreur du tombeau.
Nous y voyons tomber, d'une chûte commune,
Le pauvre & ſon eſpoir, le riche & ſa fortune.
Les jeunes, les vieillards, les Sujets & les Rois,
Faits du même limon, ſubiſſent mêmes loix.
Mais que dis-je ? ce ſable a ſur nous l'avantage :
Au globe dont il ſort il retrouve un paſſage ;
Et lorſque nous quittons la lumiere du jour,
Nous la quittons, hélas ! ſans eſpoir de retour.
Après tant de leçons que fournit notre Horloge,
Lui peut-on juſtement refuſer un éloge ?
A toute la Nature elle donne des loix.
Pourvû qu'il ait des yeux, le ſourd entend ſa voix :
Au Prince, au Magiſtrat, à l'Orateur, au Sage,
Elle fait, ſans parler, entendre ſon langage,
Et ſuſpend les arrêts, les diſcours, les travaux ;
Annonce à l'Artiſan l'heure de ſon repos :
Enfin réglant du tems la durée & l'eſpace,
Elle nous dit qu'il fuit, & qu'avec lui tout paſſe.
Pour moi, qui tiens toujours les yeux ſur elle ouverts,
Je vois qu'il faut finir ſon éloge & mes Vers.

LE P. CAMPISTRON.

LOUIS CAMPISTRON, né à Toulouſe en 1660. eſt mort dans la Maiſon Profeſſe des Jéſuites de cette Ville au mois de Mars 1737. Les diverſes harangues qu'il a prononcées durant le cours de ſa Régence de Rhétorique, l'Oraiſon funebre de MONSIEUR, & celle de MONSEIGNEUR lui ont mérité à juſte titre un rang diſtingué parmi nos Orateurs Latins. Son génie n'étoit pas moins heureux pour la Poëſie que pour l'Eloquence. Entre autres Piéces de ſa façon que l'on trouve dans le Recueil de l'Académie des Jeux Floraux, ſon Ode *ſur le Jugement dernier* eſt une des plus belles que nous ayons dans notre Langue. Il étoit frere de Jean Galbert Campiſtron, Secretaire des Commandemens de M. le Duc de Vendô-

LE P. CAMPISTRON.

Un ſon égal au tonnerre,
Anime l'airain fatal
Qui donne à toute la Terre
Le redoutable ſignal.
A cette voix menaçante,
La Mort même obéiſſante
Ouvre ſon avare ſein;
Et je vois par tout le monde
D'une pouſſiere féconde
Renaître le genre humain.

Parmi cet immenſe nombre
D'hommes tremblans, éperdus,
Régne une triſteſſe ſombre;
Tous les rangs ſont confondus.
Déchus de leurs avantages,
Les Rois, les Héros, les Sages,
Reconnoiſſent aujourd'hui,
Qu'eſclaves du même Maître,
Au moment qu'il veut paroître,
Tout s'éclipſe devant lui.

Pour annoncer ſa venuë
Le Ciel s'embraſe d'éclairs;
Je l'apperçois ſur la nuë
Aſſis au milieu des airs.
La Sainteté le couronne,
La Majeſté l'environne,
La foudre part de ſes yeux;

L'hiſtoire de tous les tems.
En vain l'heureux artifice
Avoit ſçu peindre le vice
Des couleurs de la vertu :
La Vérité ſouveraine
Détruit l'apparence vaine
Dont il étoit revêtu.

Sévere Juge & bon Pere,
Dieu ſépare ſans retour
Les objets de ſa colere
Des objets de ſon amour :
Son implacable vengeance,
Et ſa divine clémence
Rendent, par un juſte accord,
L'arrêt de mort & de vie,
Qui du Saint & de l'Impie
Fixe pour jamais le ſort.

Il commande ; & les abîmes
A ſa parole s'ouvrant,
Engloutiſſent les victimes
Qu'il livre au feu dévorant :
Et du ſéjour de la joye
Lui-même traçant la voye,
Les Elûs vont triomphans
Jouir du riche héritage
Qu'il a promis pour partage
A ſes fideles enfans.

LE P. CAMPISTRON.

LE P. CA
PISTRO

Un ſon égal au tonnerre,
Anime l'airain fatal
Qui donne à toute la Terre
Le redoutable ſignal.
A cette voix menaçante,
La Mort même obéiſſante
Ouvre ſon avare ſein;
Et je vois par tout le monde
D'une pouſſiere féconde
Renaître le genre humain.

Parmi cet immenſe nombre
D'hommes tremblans, éperdus,
Régne une triſteſſe ſombre;
Tous les rangs ſont confondus.
Déchus de leurs avantages,
Les Rois, les Héros, les Sages,
Reconnoiſſent aujourd'hui,
Qu'eſclaves du même Maître,
Au moment qu'il veut paroître,
Tout s'éclipſe devant lui.

Pour annoncer ſa venuë
Le Ciel s'embraſe d'éclairs;
Je l'apperçois ſur la nuë
Aſſis au milieu des airs.
La Sainteté le couronne,
La Majeſté l'environne,
La foudre part de ſes yeux;

L'hiſtoire de tous les tems.
En vain l'heureux artifice
Avoit ſçu peindre le vice
Des couleurs de la vertu :
La Vérité ſouveraine
Détruit l'apparence vaine
Dont il étoit revêtu.

LE P. CAMPISTRON.

Sévere Juge & bon Pere,
Dieu ſépare ſans retour
Les objets de ſa colere
Des objets de ſon amour :
Son implacable vengeance,
Et ſa divine clémence
Rendent, par un juſte accord,
L'arrêt de mort & de vie,
Qui du Saint & de l'Impie
Fixe pour jamais le ſort.

Il commande ; & les abîmes
A ſa parole s'ouvrant,
Engloutiſſent les victimes
Qu'il livre au feu dévorant :
Et du ſéjour de la joye
Lui-même traçant la voye,
Les Elûs vont triomphans
Jouir du riche héritage
Qu'il a promis pour partage
A ſes fideles enfans.

LA SYMPATHIE.

LE P. CAMPISTRON.

Pourquoi de deux hommes qu'on voit la premier fois, on aime l'un plutôt que l'autre.

Qui peut faire naître dans moi
Ces ſentimens inconnus à moi-même ?
Je ſçai fort bien que je vous aime,
Et je ne puis dire pourquoi.

Je ne vous connois point, je ne connois poir l'autre :
J'entre en vos interêts dès le premier inſtant :
Peut-être ſon mérite égale bien le vôtre.
Mais il ne me touche pas tant.

Je vous ai vû ; j'ai pris parti ;
Cela ſe fait ſans que l'on délibere,
Sans même qu'on penſe le faire :
J'ai vû l'autre, & n'ai rien ſenti.

C'eſt l'inégalité qui fait la préférence.
Sans qu'il vous céde en rien, vous êtes ſon vainqueur ;
Je ne vois entre vous aucune différence ;
Mais je la ſens bien dans mon cœur.

LES EAUX DE VERSAILLES.

N***.

ODE.

QUEL art ignoré de nos Peres,
Change l'ordre de l'Univers,
Et rendant les ondes légeres,
Les soutient au milieu des airs ?
Je les vois, contre leur nature,
Prendre le cours & la figure
Que veut leur prescrire un grand Roi :
Des peuples arbitre suprême,
Depuis quand aux élémens même
LOUIS fait-il aussi la loi ?

Thétis à ses ordres docile,
Au pied d'un superbe Château
A tracé d'une main habile
Le plan d'un paterre nouveau. *
Dans des compartimens humides
S'élevent des tiges liquides,
Où Phébus peint mille couleurs :
Et ** Flore en un coin retirée,
Quoique de mille atours parée,
Ose à peine montrer ses fleurs.

* Le Patterre d'eau.
** Le Patterre d'eau répond à la principale face du Château ; celui des Fleurs n'est qu'à côté.

Entende encor gronder la foudre & les orages :
Sur l'Eſcaut, l'Eridan, & l'Ebre épouvantez,
Flotent de mes Sujets les corps enſanglantez.
La Tamiſe à regret voit franchir les limites
Qu'à ſon Peuple enfermé l'Océan a preſcrites ;
Et le Tybre ſurpris des projets du Germain,
Gémit de l'attentat fait aux droits du Romain.
Cent Princes, peu touchez des malheurs de la guerre,
Ne ſont plus occupez qu'à ravager la Terre.
Vainement la Nature embellit mes guérets,
Et d'une main féconde y répand ſes bienfaits ;
Vainement les ſaiſons, douces & tempérées,
Sous un ciel fortuné reſpectent mes contrées ;
A l'abri des chaleurs, à l'abri des frimats,
Que me ſervent des biens dont je ne jouis pas ?
Depuis que la Diſcorde ayant briſé ſes chaînes,
De larmes & de ſang vint inonder mes plaines,
Mars y fait avorter l'eſpoir de leurs ſillons ;
On y voit moins d'épics que d'affreux bataillons.
Cérès plaint le dégât de ſes vaſtes campagnes,
Et Pan voit ſes troupeaux périr dans les montagnes.
Les neuf Sœurs, qui daignoient préférer mon ſéjour
A ces climats vantez où ſe leve le Jour,
Pleines d'un juſte effroi, vont ſous d'autres empires,
Ranimer les accords de leurs ſçavantes lyres.
Les fiffres enrouez & les bruyans clairons,

Ne ſçauroient s'accorder à leurs douces chanſons.
C'eſt ſous ton régne heureux, ô Paix délicieuſe, N***
Qu'avec toi je régnois tranquille & glorieuſe ;
Que je voyois mes champs de mille biens comblez,
Et n'enviois point l'or des climats reculez.
Hé pourquoi l'envier, quand la Mer ſur ſon onde
M'apportoit les tréſors de l'un & l'autre Monde ?
Quand par toi le commerce & libre & floriſſant,
Ne craignoit que les flots & l'écueil menaçant ?
Heureuſe, ſi mes Rois, fameux par leur puiſſance,
En le favoriſant maintenoient l'abondance ;
Et ſi l'ambition, fatale aux Potentats,
Sous d'équitables loix eut laiſſé mes Etats !
On ſçait que de l'eſprit, du ſçavoir, du courage,
Sur mes jalouſes Sœurs j'emporte l'avantage ;
Que du titre éclatant de Mere des beaux Arts,
On m'honore aujourd'hui, comme au tems des Céſars :
Mais avec ces talens, illuſtre Infortunée,
Dois-je moins déplorer ma triſte deſtinée,
Quand je vois de ces dons mes Peuples revêtus,
Fuir l'agréable joug des paiſibles vertus ?
Quand parmi les dangers que leur cache la gloire,
Je les vois, éblouis, courir à la victoire,
Et que leurs projets dont l'Univers gémit,
Juſques au fond des cœurs l'humanité frémit ?
Quelle erreur d'attacher le triomphe à ſe nuire !
Toujours ingénieux dans l'art de ſe détruire,

N***.

Les hommes vers la mort précipitent leurs pas,
Et prêtent leur courage au Démon des combats.
Comme ſi de leur ſang la Parque moins avide,
Retenoit de ſon fer le tranchant homicide,
Eux-mêmes vont s'offrir ſous ſon fatal ciſeau,
Et de leurs propres mains ſe creuſent un tombe
Hélas! pour abréger une ſi courte vie,
Eſt-ce trop peu des maux dont elle eſt pourſuivi
Quel ſeroit leur bonheur, ſi ſoigneux de leurs jou
Ils trouvoient le ſecret d'en étendre le cours!
Si cultivant les loix de la divine Aſtrée,
Ils aimoient l'Innocence autrefois adorée;
Et ſi d'un fol orgueil arrachant le bandeau,
La Raiſon dans leurs cœurs rallumoit ſon fla
beau!
Alors exempt de trouble en des ſaiſons ſi calmes
Leur ſang ne teindroit pas les lauriers & les p
mes:
Ils pourroient ſe flater du deſtin de Neſtor,
Et revoir les plaiſirs qu'on vit au ſiécle d'or.
Douce Paix, tu ferois leurs plus cheres délices;
Les Aſtres rouleroient ſur eux toujours propices,
Et ta main de Bellone émouſſant tous les dards.
Ils ne diſputeroient que le prix des beaux Arts.
Reviens, Fille du Ciel, diſſipe nos orages;
Ne nous expoſe point à de nouveaux ravages:
Sous le faix de nos maux ſi long tems abatus,
Nous ſçaurons mieux priſer le régne des Vertus.

La

LES EAUX DE VERSAILLES.

N***

ODE.

QUEL art ignoré de nos Peres,
Change l'ordre de l'Univers,
Et rendant les ondes légeres,
Les soutient au milieu des airs ?
Je les vois, contre leur nature,
Prendre le cours & la figure
Que veut leur preſcrire un grand Roi :
Des peuples arbitre ſuprême,
Depuis quand aux élémens même
LOUIS fait-il auſſi la loi ?

Thétis à ſes ordres docile,
Au pied d'un ſuperbe Château
A tracé d'une main habile
Le plan d'un paterre nouveau. [1]
Dans des compartimens humides
S'élevent des tiges liquides,
Où Phébus peint mille couleurs :
Et [2] Flore en un coin retirée,
Quoique de mille atours parée,
Oſe à peine montrer ſes fleurs.

[1] Le Patterre d'eau.
[2] Le Patterre d'eau répond à la principale face du Château ; celui des Fleurs n'eſt qu'à côté.

***.

Mais quel ſpectacle nous appelle
Dans les petits bois d'alentour ?
Là, d'une maniere nouvelle,
La Nymphe à Louis fait ſa cour.
S'il vient, les Nayades ſur l'heure
Sortant de leur froide demeure,
S'offrent à lui de toutes parts ;
Et l'onde treſſaillant de joye
De voir qu'à lui plaire on l'employe,
S'enfle au moindre de ſes regards.

Ce ne ſont que baſſins ſuperbes,
Où l'eau, par des reſſorts ſecrets,
Ourdit des napes, fait des gerbes
Que leur hauteur change en cyprès.
L'onde, ſçavante en nos uſages,
Orne un buffet [1] de mille ouvrages,
Forme une ſalle, une forêt,
Imite une croupe [2] chenuë,
Un brouillard épais, dont la vûë
Offuſque les yeux, & lui plaît.

Des Nayades la plus badine,
En faiſant rejaillir ſes eaux,
D'Eſope [3] étale la doctrine

1 L'eau par divers ajuſtages forme ſur un buffet pluſieurs ſortes de vaſes, des verres, des caraffes, &c.
2. La Montagne d'eau.
3 Le Labyrinthe, ou le Boſquet des Fables d'Eſope.

Par la bouche des animaux.
On y voit par l'art imitées
Toutes ces fables inventées
Pour inſtruire & pour réjouir :
Chaque animal y fait ſon rôle,
Et l'onde leur rend la parole,
Dont jadis on les vit jouir.

Sans tenir de route certaine,
Ma Muſe parcourant ces bois,
Trouve un grand Théâtre [1] où la Scene
Change & renaît juſqu'à ſept fois :
C'eſt un camp hériſſé de piques,
Ce ſont des berceaux, des portiques,
Qu'y forme un criſtal jailliſſant.
Là, par une heureuſe induſtrie,
L'eau donne aux yeux la comédie,
Et retombe en s'applaudiſſant.

Qu'entends-je ? Le murmure augmente ;
J'apperçois des Dieux, [2] des Héros,
Qui ſément au loin l'épouvante
En ſe jouant avec les flots.
Je vois Proſerpine obſervée,
Et par ſon Amant enlevée

N***

[1] Le Théâtre d'eau.
[2] Baſſins d'Apollon, de Bacchus, de Saturne, de Latone,

N***.

D'un lieu [1] ſi beau, ſi plein d'attraits,
Que loin de penſer à la fuite,
Tout autre qu'un Roi du Cocyte
Voudroit en faire ſon palais.

. . . . . .

Encelade, par l'eau qu'il jette,
Semble vouloir de ſa défaite
Laver l'affront trop odieux;
Et couvert de ſang & de poudre,
Eteindre encor, s'il peut, la foudre
Dans les mains du Maître des Dieux.

Dans ces grands jardins plus j'avance,
Plus je découvre de beautez:
L'onde y bondit, elle s'élance
Sous mille dehors empruntez.
Tels les Grecs nous ont peint Protée;
Sa fable chez eux ſi vantée,
Semble ici ſe renouveller;
Et l'œil, par une erreur qu'il aime,
Dans un objet partout le même,
En trouve mille à contempler.

Pour couronner tant de merveilles,
La Reine du froid élément

[1] La Colonade. C'eſt un grand périſtile en rond, de marbre & d'une architecture achevée. Au milieu de périſtile s'éleve ſur un pied-d'eſtal un groupe de trois figures, qui repreſente l'enlevement de Proſerpine.

Peint des couleurs les plus vermeilles
Un arc [1] de triomphe charmant. * N***,
Changée en fontaine, la Gloire
Y célébre avec la Victoire
De LOUIS les faits éclatans :
Puiſſent ces deux ſources unies,
Malgré les Parques ennemies,
Pour lui couler encor long tems !

Eloges de quelques Poëtes François.

HÉROS du Théâtre François,
Tu peignis les Héros de Rome
Plus grands qu'ils n'étoient autrefois ;
Et les mis au deſſus de l'homme.
Tu fus quelquefois inégal ;
Mais dans ta maniere de peindre,
CORNEILLE, nul ne peut atteindre
A ton génie original.

RACINE par des traits nouveaux
Du Public partagea l'eſtime ;
Dans ſes induſtrieux tableaux
Il eſt plus correct, moins ſublime.
Il fut heureux imitateur
Des grands Poëtes de la Grece ;

[1] On voit devant l'arc de triomphe, d'un côté la fontaine de la Gloire, & de l'autre celle de la Victoire.

Qui rendront leurs beautez durables
Auſſi long tems que l'Univers.

N****,

Pour faire une exacte peinture
De l'eſprit du fameux VOITURE,
Il faudroit emprunter le ſien :
Il eut des graces ſans égales
Dans ſes Vers, dans ſon entretien,
Dans ſes Lettres originales :
Partout il badina ſi bien,
Qu'il fit des chef-d'œuvres de rien.

Quand Apollon entendit lire
Les Vers du ſçavant PAVILLON,
Il les mit en chant ſur ſa Lyre,
Et charma le ſacré Vallon.
Alors les Muſes attentives
Y mêlant leurs divins accords,
Exprimerent leurs doux tranſports
Par les louanges les plus vives.
Je place, leur dit Apollon,
Ce Moderne au haut du Parnaſſe,
Entre l'ingénieux Horace
Et le galant Anacréon.

Avec une laide figure
Fameux PELISSON eut un eſprit charmant,
Qui des rigueurs de la Nature
Le dédommageoit amplement.

Nnnn.

Sçavant, éloquent, vif & te
En proſe, en Vers, il fit ente
Ce que l'amour a de plus fin
Et quittant cet amour profa
Nourri de la céleſte manne
Il finit par l'amour divin.

Quand on lit les Vers de S
D'abord ils font naître l'env
De mener une douce vie
Dans les champs & dans les
Tel Théocrite en ſes Idylles
Nous a peint d'innocens pla
Qui plus durables, plus tra
Que ceux de nos Cours, de
Peuvent plus ſûrement contenter n

Sapho, l'ornement de
Toi qui fis de ſi beaux mo
Des plus hautes vertus, des plus cl
Pour les Héros & pour les
Qui, ſans les imiter, les admirent
Et qui n'en ſont pas plus fi
Tous ces chef-d'œuvres pré
Aſſurent à ton nom une immortell
Et t'ont placé au rang des Filles de
Pour chanter les exploits & les amou

EPITRE[1]

N***

AU ROI.

TOI qui fais admirer ta ſageſſe profonde,
Dont les vaſtes deſſeins réglent le ſort du monde,
Qui ſur tes pas fameux tiens tous les yeux ouverts,
Grand Roi, pour un moment daigne écouter mes Vers.
Ces illuſtres Héros, & ces Rois dont l'hiſtoire
Conſerve les grands noms d'immortelle mémoire,
Après avoir vaincu leurs ſuperbes rivaux,
N'ont pas tous comme toi joui de leurs travaux.
Alexandre à trente ans vit ſa trame coupée;
Céſar ſuivit bien-tôt le deſtin de Pompée;
Ton Ayeul, avant toi le plus grand de nos Rois,
A peine put goûter le fruit de ſes exploits..
Tu fais tout le bonheur de ton puiſſant Empire;
Devant toi l'Univers ſe tait, écoute, admire;
Tes envieux ſoumis, tes ennemis domptez,
N'oſent troubler le cours de tes proſpéritez.
Après avoir paſſé de victoire en victoire,
Enfin nous te voyons au comble de la gloire.
Mais le Ciel qui ſur toi verſe tant de bienfaits,
Qui remplit, qui prévient tes vœux & tes ſouhaits,

[1] Cette Epître fut préſentée à Sa Majeſté au commencement de l'année 1687.

N***.

Voulant de tes vertus une pleine assurance,
Par un trait de rigueur éprouve ta constance.
Tranquille, patient, ferme dans tes douleurs,
Tu n'as jamais paru touché que de nos pleurs,
Plus le mal étoit grand, & le péril extrême;
Et plus tu t'élevois au dessus de toi-même,
Pendant que tes sujets tremblans, désespérez,
En foule offroient leurs vœux dans tous les lieux sacrez;
On compteroit plutôt les brillantes étoiles,
Ces feux, qui de la nuit percent les sombres voiles,
Que le nombre infini de vœux tendres, pieux,
Qui de nos cœurs pour toi s'élançoient vers les Cieux..
Rare & digne bonheur du plus grand des Monarques,
De voir de notre amour tant de sinceres marques,
Paris surtout, Paris, la Reine des Citez,
Admirant ta grandeur, retraçant tes bontez,
Par mille & mille vœux, pleins d'une ardeur fidele
A signalé pour toi sa tendresse & son zéle:
Mais que ne fera point sa joye & son amour,
Si tu viens dans son sein faire quelque séjour!
Quels seront les transports qu'elle fera paroître,
Si tu daignes, grand Roi, lui laisser voir son Maître!
Qu'il est beau d'exciter de semblables désirs,

De faire du Public la joye & les plaiſirs,
D'entendre autour de toi le murmure agréable
D'un peuple qui bénit ſon Prince incomparable,
Qui te nomme l'Auteur de ſon heureux deſtin,
Dont le zéle voudroit voir ton régne ſans fin,
Et qui ſatisferoit à ſa plus noble envie,
En donnant de ſes jours pour prolonger ta vie!
Ces honneurs te ſont dûs, tu peux les avouer;
Mais il n'appartient pas à tous de te louer.
Loin de ces fades Auteurs de louanges forcées,
Qui féconds en grands mots, ſtériles en penſées,
Parent leurs vains écrits de ton nom glorieux,
Et ſçavent, pour tout art, t'égaler aux faux Dieux.
Pour peindre un Alexandre, il faut être un Apelle;
Il faut qu'un feu divin anime notre zéle;
Il faut, pour ſoutenir un ſi hardi projet,
Qu'un eſprit plus qu'humain ſuffiſe à ſon ſujet.
Tels dignes de ton choix, DESPRÉAUX & RACINE,
Célébres habitans de la double coline,
Empruntant de Clio [1] tous les traits les plus beaux,
De tes hautes vertus ſont d'excellens tableaux.
Tes exploits ſurprenans, décrits dans leurs ouvrages,
Te feront admirer juſques aux derniers âges:
Les Héros ont beſoin de ſemblables ſecours;
Le bruit de leurs grands noms ne dure pas toujours;
Le tems qui détruit tout, en efface la gloire,

1 Muſe de l'Hiſtoire.

SAINT-DIDIER.

SAINT-DIDIER.

FRANÇOIS LIMOJON, Coſeigneur de Venaſque & de SAINT-DIDIER, étoit un Gentilhomme de mérite, & d'un commerce très-aimable. Il donna, preſqu'au ſortir de l'enfance, des preuves de ſon talent pour la Poëſie. Quelques-unes de ſes Pieces ont été couronnées à l'Académie Françoiſe & à celle des Jeux Floraux. Son *Clovis*, Poëme Epique, dont nous n'avons que huit Chants, eſt bien verſifié, & les Connoiſſeurs en eſtiment ſurtout les deſcriptions : mais ſes imitations ſont trop fréquentes, & l'on y retrouve preſque à chaque page Homere & Virgile. Autant que *le Voyage du Parnaſſe* [1] a fait honneur à M. de SAINT-DIDIER du côté de l'invention, autant lui a-t'il fait de tort du côté de

1 Ouvrage mêlé de proſe & de Vers, imprimé en 1716.

la critique. Elle eſt en effet trop j
INT-DI- née, & il ſemble que l'Auteur n'ai
DIER. vûë que d'y tourner en ridicule un
plus célébres Ecrivains.. Il eſt mor
gnon le 13. Mai 1739. âgé d'envir
ans.

O D E

A M. LE MARECHAL DE VILL

Sur ſon paſſage du Rhin. 1

TOi qui fais mon eſpérance,
Je ne te chanterois pas ?
Et ſur tes fameux combats
Je garderois le ſilence ?
Je laiſſerois dans l'oubli
Ton coutage enſeveli,
Tes victoires étouffées ?
Mes Vers ſur les bords du Rhin
Vont te dreſſer des trophées
Plus durables que l'airain.

Que d'Achilles dont la gloire
N'a point paſſé juſqu'à nous !
Les Héros ne ſont pas tous

1 Cette Ode a remporté le Prix de l'Académie Floraux, en 1704.

Dans le Temple de Mémoire.
Avant les travaux guerriers
Qui couvrirent de lauriers
Les Rois campez devant Troye,
Mille combats éclatans,
Etoient devenus la proye
De l'affreuſe nuit du Temps.

La Vertu découragée
Eut enfin dégénéré;
La Valeur eut expiré
Dans le ſilence plongée.
Les Vers, du trépas vainqueurs,
Nobles aiguillons des cœurs,
Vinrent honorer les hommes:
Ils nous élevent aux Cieux,
Et de mortels que nous ſommes,
Ils nous transforment en Dieux.

Entre ſes rives altieres
Le Rhin jaloux, furieux,
De ſes flots impérieux
Nous oppoſoit les barrieres.
Il falloit le traverſer,
Il falloit aller forcer
Un Camp ſûr de la victoire:
Tenter ce coup périlleux,
C'étoit immoler ſa gloire
A des Vainqueurs orgueilleux.

SAINT-DIE

SAINT-DIDIER.

Tel qu'un Lion intrépide,
De Numides entouré,
Brave, d'un front assuré,
Le fer de son sang avide;
Superbe dans le danger,
Tout sert à l'encourager;
Il s'excite à la vengeance;
Le feu sort de ses regards,
Et furieux il s'élance
Sur les assaillans épars.

Tel mon Héros magnanime,
D'un noble orgueil revêtu,
Sent accroître sa vertu;
L'aspect du péril l'anime.
Que vois-je! par quels efforts
Vient-il d'enchaîner les bords
Du Fleuve écumant de rage?
Un pont a dompté ses eaux:
Déja sur l'autre rivage
VILLARS plante nos drapeaux.

Le Dieu frémit de colere:
Donc, sans pouvoir me venger,
Je me verrois outrager
Par un mortel téméraire?
De fiers Peuples tous les jours
Viendront insulter mon cours?
Enflons nos vagues profondes,

Puniſſons l'audacieux ;
Meure accablé ſous nos ondes,
Qui veut s'égaler aux Dieux.

SAINT-DIDIER.

Plus prompt qu'un Aigle terrible,
VILLARS fond ſur les Germains ;
De ces eſcadrons ſi vains
Il fait un carnage horrible.
Le Dieu le voit, il pâlit ;
Fougueux il ſort de ſon lit ;
Il s'arme tout hors d'haleine ;
Il court vers eux à grand bruit,
Et prend la mine hautaine
Du Prince qui les conduit.

Ils s'animent, ſa préſence
Soutient nos premiers efforts.
Foulant les monceaux de morts,
VILLARS vers le Dieu s'avance.
A ſon aſpect redouté,
Le Dieu fuit épouvanté ;
Ils ſuivent leur Chef timide,
Qui de honte & de douleur
Se plonge en ſa grote humide,
Pour y pleurer ſon malheur.

Soudain l'aimable Victoire
Vient d'un immortel laurier
Couronner le front guerrier

L'Univers admirera
Son audacieux paſſage :
Les peres à leurs enfans,
Pour élever leur courage,
Diront ſes faits trioimphans.

L'orgueil que la gloire inſpir
A de vulgaires Vainqueurs,
Ne range point les grands cœur
Sous ſon odieux empire.
A ſon air modeſte & doux,
Ennemis, le diriez-vous,
Que VILLARS fût invincible?
Affable aux moindres ſoldats,
Il n'eſt fier, il n'eſt terrible
Que dans l'horreur des combat

*A Mademoiſelle de L**.*

LES ans vous raviront ce qui charme
Lys & roſes, traits fins, & ſouris gracie
Mais cet aimable caractere,

EXTRAITS DE CLOVIS, Poëme.

SAINT-DIER.

DU CHANT I.

Rome devenuë Chrétienne.

CETTE auguſte Cité dont la ſuperbe voix
Du haut du Capitole interrogeoit les Rois,
Dont le bras toujours prêt à s'armer de la foudre,
Ne ſe faiſoit qu'un jeu des trônes mis en poudre,
Et qui ſous ſon pouvoir rangeant les Nations,
En adoptoit le luxe & les Religions;
La Mere des Céſars, la Maîtreſſe du Monde,
Rome, long tems plongée en une nuit profonde,
Sur ſon culte coupable ouvrit enfin les yeux,
Abjura ſes erreurs, & briſant ſes faux Dieux,
Du Fils de l'Eternel à ſon Pere ſemblable,
Arbora ſur ſes murs l'étendard adorable,

DU CHANT II.

L'Iſle de Cythere. Temple de l'Amour. Peinture de ce Dieu. Félicité imaginaire & malheurs réels de ſes partiſans.

C'EST-LA que ce Génie aux charmes corrupteurs,
Pour irriter le feu qui vit dans tous les cœurs,
Sous les trompeurs dehors d'une forme empruntée,
Se plaît à leur verſer ſon ardeur empeſtée.

Des limites du Monde il borna ſon em
Mais aux plus doux climats ces climats
Des regards de l'Amour ſont toujours éc
Pour embellir ces bords, la prodigue
N'attend pas le ſecours de la lente cult
Aux yeux des Habitans de ces cham
verds,
Les ſaiſons à la fois offrent leurs dons
Tantôt parez de fleurs au ſein de l'Ind
Les Sujets de l'Amour célébrent ſa puiſ
Dans ſon Temple tantôt conduits par l
Ils vont porter des vœux & pouſſer des
L'Eſpoir au front ſerein en occupe l'en
Et ſouffle un doux poiſon dont l'ame e
Le Temple eſt de porphire ; aux regar
tez
Les triomphes du Dieu brillent de tous
Tout ce qu'on y découvre y parle de ſa
Il paroît élevé ſur un trône d'yvoire,
Tient d'une main ſon arc, de l'autre ſo
Sur l'autel [illegible]

Rien ne peut contenter leurs désirs trop avides,
Plus leurs cœurs sont remplis, plus ils se trouvent vuides. SAINT-DIER.
D'abord la Volupté flatte leur folle erreur,
Du sort qui les attend leur dérobe l'horreur,
Et sçait les amuser du frivole art de plaire :
Bien-tôt elle les traîne au fond du Sanctuaire.
C'est dans ces lieux cruels que l'Amour sur l'airain
Se plaît d'éterniser son pouvoir souverain :
Des Héros qu'il surmonte il y grave l'histoire.
Parmi les monumens de sa barbare gloire,
Hercule désarmé par un charme nouveau,
Tient au lieu de massuë un indigne fuseau :
Pâris enleve Helène, & les remparts de Troye,
Après dix ans de siége, aux flammes sont en proye.
On voit tout l'Orient s'armer pour un Guerrier ;
Antoine à sa valeur promet le Monde entier ;
Mais bien-tôt Actium est le triste Théâtre,
Où se perd ce Héros pour suivre Cléopatre.
Dans ce fatal séjour sous un joug rigoureux,
L'Amour tient renfermé ses Captifs malheureux ;
Et de l'aspect des maux qu'enfante son caprice,
Y vient rassasier sa perfide malice.
Là volent les Dégoûts, les Dépits, les Transports ;
La Honte aux yeux baissez s'y nourrit de remords ;
On voit ramper la Crainte avec la Perfidie ;
Marcher le front levé l'Imposture hardie :
Le Désespoir paroît un poignard à la main,

Les Serpens irritez ſur ſa tête infernale,
Par d'aigus ſifflemens que ſecondent ſes cris, SAINT-
De ſa rage implacable enflamment les eſprits: DIER
De trahiſons noircie, & de meurtres ſanglante,
Elle agite en fureur ſa torche menaçante.

Du Chant VIII.

Le Poëte feint que Clovis, conduit par Cindorix aux Champs Elyſées, y paſſe en revûë les plus célébres d'entre ſes Deſcendans.

Ils vont dans les horreurs du ſilence & des ombres:
Une fauſſe clarté luit dans ces routes ſombres.
Tel l'Aſtre de la Nuit répand de foibles traits
Dans les ſentiers obſcurs des épaiſſes forêts,
Quand ſa pâle lueur à travers les nuages
Laiſſe à peine entrevoir de confuſes images.
Sur les pas de Clovis s'offrent de toutes parts
Des Monſtres dont l'aſpect étonne ſes regards.
Tous ſemblent s'oppoſer à l'ardeur qui le guide:
Il veut armer ſon bras, mais le ſage Druide
Arrête ce tranſport, & lui parle en ces mots:
Apprends que la vertu forme ſeule un Héros.
Tu vois le fol Orgueil, la farouche Licence,
La baſſe Flaterie, & l'aveugle Vengeance:
Ici l'Ambition, mere des attentats,
Semble exciter la Guerre à courir ſur ſes pas:
Plus loin l'Impiété de la Fraude eſt ſuivie:

L'Injustice, la Haine accompagnent l'Envie:
Tous ces Monstres enfin, farouches, affidus,
Qui des plaisirs des Rois écartent les Vertus.
Mais quel objet s'arrête! A la fatale vûë,
Tout paroît changer en lieux son ame émûë:
Cet enfant est pour nous un plus grand ennemi
Que les Monstres hideux dont son coeur a frémi
Tous ne l'emportent plus au pouvoir de ses charmes
L'Amour trempe ses traits dans le sang, dans les larmes:
L'Amour plus dangereux qu'il est moins redouté
Une femme souvent cache la cruauté.
Le perfide armant les plus fermes courages:
De l'Empire de la Gloire assiége les passages;
Et soufflant dans le sein une coupable ardeur,
Des grandes actions obscurcit la splendeur.
Il dort entre les bras de l'oisive Mollesse:
Les Remords dévorans, la Douleur vengeresse
Implacables enfans des lâches Voluptez,
Commencent à s'emparer des coeurs qu'il a domptez.
Souvenez-vous que le Ciel cache sous ces images
Des leçons pour régner aussi grandes que sages
T'apprend que les efforts illustrent les Guerriers
Et que dans les travaux il n'est point de lauriers
Mais ne te flatte point d'un triomphe facile:
Le Ciel ne prête un secours inutile:
Connoît les ennemis que tient d'armer son bras?
C'est le tems qui consume ces dociles Etats

L'homme porte partout ces monſtres dans lui-même :
Il faut, pour les dompter, une vertu ſuprême ;
C'eſt-là l'unique gloire : un Prince généreux
Doit par de tels combats rendre ſon peuple heureux.
SAINT-DIER.

Soudain d'un nouveau Ciel la lumiere éclatante
Offre aux yeux de Clovis une plaine riante :
Là, ſous les mêmes traits dont ils ſeront formez,
Ses illuſtres Neveux paroiſſent animez.
Ils portent dans leurs yeux leur haute deſtinée ;
Et de lys immortels leur tête eſt couronnée.
Quelle foule de Rois dans cet aſile errans,
Pacifiques, pieux, juſtes & conquérans !
Tel qu'en un jour ſerein autour des fleurs naiſſantes
Vole un eſſeim nombreux d'Abeilles diligentes,
Tels on voit ces Héros errer de toutes parts.
Clovis ſur ſes Neveux attache ſes regards.
Prince, dit Cindorix, les lys que tu remarques,
Doivent entre les Rois diſtinguer ces Monarques,
Les Lions étonnez, les Aigles éblouis,
Ne pourront ſoutenir la gloire de ces lys.
L'Univers les verra ſur leur tête ſacrée
D'un Empire puiſſant garantir la durée ;
Et ſur leurs étendards portez dans les combats,
De l'eſpoir du triomphe animer les ſoldats.
Jette les yeux plus loin, & vois ce Temple antique ;
Le Tems, la faulx en main, en garde le portique ;

Quelque ardeur qui l'entraîne aux durs travaux de Mars, SAINT-
Son active induſtrie enrichit les beaux Arts ; DIE
Tout ſert à relever l'éclat de cet Empire ;
Le bronze ici s'anime & le marbre reſpire ;
Le pinceau parle aux yeux, & tout vit ſous ſes traits ;
La Nature eſt forcée à trahir ſes ſecrets ;
D'un eſſor généreux un ſublime Génie,
Pour dévoiler des Cieux la divine harmonie,
Et dans leurs tourbillons des Mondes renfermez,
Franchit de l'Univers les remparts enflammez.
Autant que de vainqueurs, autant naiſſent d'Orphées :
Qu'ils célébrent d'exploits ! Qu'ils dreſſent de trophées !
Tantôt comme un ruiſſeau qui coule entre des fleurs
L'Eloquence émeut, touche, & charme tous les cœurs ;
Tantôt c'eſt un torrent, une foudre ſoudaine,
Dont le rapide effort frappe, renverſe, entraîne.
Peuple, pour qui du Ciel les tréſors ſont ouverts,
Tu dois un jour inſtruire & régir l'Univers.
Vois ton fils Childebert, ta premiere eſpérance ;
Une pieuſe mere inſtruira ſon enfance :
Clotilde dans le ſein de ce fils glorieux
Verſera tous les dons qu'elle a reçus des Cieux.

. . . . . .

SAINT-DIER. Entre ces premiers Rois, vois s'élever [1] Clotaire;
Son cœur pour les Autels montre un zéle ſincere.
Regarde ce Héros [2] l'effroi des Saraſins,
Dans leur ſang infidele il trempera ſes mains.
Pepin par ſa vertu lui-même ſe couronne,
Et joint aux droits du Sang les droits qu'elle lui donne.
Admire ce Vainqueur qui les ſurpaſſe tous,
D'un air majeſtueux il s'avance vers nous;
L'Equité le conduit, la Valeur l'accompagne;
Il doit porter un jour le nom de Charlemagne.
Il ſoumet les Saxons, il dompte les Lombards;
Il tire du tombeau la grandeur des Céſars:
Oui, ſuperbe Germain, leur trône eſt ſon ouvrage,
Tu devras à jamais ta gloire à ſon courage.
Le premier des Capets ſe préſente à nos yeux,
On lui diſpute en vain le rang de ſes Ayeux,
L'Amour de ſes Sujets rend ſon empire juſte.
A l'éclat de ſon front connois Philippe Auguſte,
Ses nombreux ennemis ſeront tous foudroyez:
Bouvines, dans ſes champs du carnage effrayez,
Voit le Vainqueur bleſſé, que couronne la Gloire,
Rehauſſer par ſon ſang le prix de la victoire.

1 Clotaire le Jeune.
2 Charles Martel.

Je

Je ne t'arrête point ſur tous les Rois fameux,
Qui relevent l'éclat de cet Empire heureux : SAINT-L
Je ne puis, entraîné par l'eſprit qui m'agite, DIER
A tes avides yeux qu'en préſenter l'élite.
1 Ta race, de ſa gloire éclaire l'Univers,
Donne des Souverains à cent peuples divers,
Elle étend ſes rameaux du Couchant à l'Aurore,
Occupe avec éclat l'Empire du Boſphore,
Tient ſous de juſtes loix le Luſitanien,
L'Ibere, le Sarmate, & le Pannonien,
Régne ſur l'Italie, & ſa ſplendeur féconde
Va porter ſes rayons au ſein d'un nouveau Monde.
Contemple le plus juſte & le plus ſaint des Rois,
A l'orgueilleux Remond il impoſe des loix ;
Sous ſes guerriers eſſais l'Erreur eſt terraſſée,
Elle mord de fureur les traits qui l'ont percée :
L'Afrique, de Louis ſent bien-tôt les efforts,
Le Nil d'effroi ſe cache, & lui céde ſes bords.
Tout l'Orient s'oppoſe à ſon ardeur guerriere,

1 Charles fils de Louis VIII. & frere de Saint Louis, fut Comte d'Anjou & de Provence, & Roi de Naples ; il fit la premiere branche des Rois de Naples & de Sicile. De cette branche ſortit Louis d'Anjou premier du nom, Roi de Hongrie & de Pologne. Il y a eu cinq Empereurs de Conſtantinople du Sang de France. Louis VI. dit le Gros, eut Pierre de France, premier du nom, qui épouſa l'Héritiere de Courtenay ; c'eſt cette branche qui a donné des Empereurs à l'Orient. Henri de Bourgogne, premier Roi de Portugal, quatriéme fils de Henri, fils aîné de Robert de France, premier du nom, fils du Roi Robert.

Dans leur ſang infidele il trempera ſes ma
Pepin par ſa vertu lui-même ſe couronne ,
Et joint aux droits du Sang les droits qu
donne.
Admire ce Vainqueur qui les ſurpaſſe tou
D'un air majeſtueux il s'avance vers nous
L'Equité le conduit , la Valeur l'accompa
Il doit porter un jour le nom de Charlem
Il ſoumet les Saxons , il dompte les Lomb
Il tire du tombeau la grandeur des Céſars
Oui , ſuperbe Germain , leur trône eſt
vrage ,
Tu devras à jamais ta gloire à ſon coura
Le premier des Capets ſe préſente à nos y
On lui diſpute en vain le rang de ſes Ayeu
L'Amour de ſes Sujets rend ſon empire ju
A l'éclat de ſon front connois Philippe A
Ses nombreux ennemis ſeront tous foudr
Bouvines , dans ſes champs du carnage e
Voit le Vainqueur bleſſé , que couronne la
Rehauſſer par ſon ſang le prix de la victoi

Je ne t'arrête point ſur tous les Rois fameux,
Qui relevent l'éclat de cet Empire heureux :
Je ne puis, entraîné par l'eſprit qui m'agite,
A tes avides yeux qu'en préſenter l'élite.
[1] Ta race, de ſa gloire éclaire l'Univers,
Donne des Souverains à cent peuples divers,
Elle étend ſes rameaux du Couchant à l'Aurore,
Occupe avec éclat l'Empire du Boſphore,
Tient ſous de juſtes loix le Luſitanien,
L'Ibere, le Sarmate, & le Pannonien,
Régne ſur l'Italie, & ſa ſplendeur féconde
Va porter ſes rayons au ſein d'un nouveau Monde.
Contemple le plus juſte & le plus ſaint des Rois,
A l'orgueilleux Remond il impoſe des loix ;
Sous ſes guerriers eſſais l'Erreur eſt terraſſée,
Elle mord de fureur les traits qui l'ont percée :
L'Afrique, de Louis ſent bien-tôt les efforts,
Le Nil d'effroi ſe cache, & lui céde ſes bords.
Tout l'Orient s'oppoſe à ſon ardeur guerriere,

SAINT-LOUIS.

[1] Charles fils de Louis VIII. & frere de Saint Louis, fut Comte d'Anjou & de Provence, & Roi de Naples ; il fit la premiere branche des Rois de Naples & de Sicile. De cette branche ſortit Louis d'Anjou premier du nom, Roi de Hongrie & de Pologne. Il y a eu cinq Empereurs de Conſtantinople du Sang de France. Louis VI. dit le Gros, eut Pierre de France, premier du nom, qui épouſa l'Héritiere de Courtenay ; c'eſt cette branche qui a donné des Empereurs à l'Orient. Henri de Bourgogne, premier Roi de Portugal, quatriéme fils de Henri, fils aîné de Robert de France, premier du nom, fils du Roi Robert.

Le Bosphore s'allarme au bruit de ton courroux,
Et l'Hydre de Fornoue expire sous tes coups. SAINT-D
Et toi, [1] Pere du peuple, exemple des Monarques, DIER.
Pour tribut des bontez dont tout reçoit des marques,
Tu ne veux que les cœurs appuis de tes projets;
Les vrais trésors des Rois sont les cœurs des Sujets.
J'apperçois l'Italie à te perdre animée,
Dans les champs de Ravenne en proye à ton Armée;
Et le Lion aîlé près de l'Adde abbatu.
En vain dans les combats tout céde à ta vertu,
Ton grand cœur, enflammé d'une plus belle gloire,
A l'amour de ton Peuple immole la Victoire.
Mais tournons nos regards sur ce fameux Guerrier,
François [2] ceindra son front d'olive & de laurier.
D'évenemens divers le Sort marque sa vie:
Modeste à Marignan, ferme & grand à Pavie,
Ce digne Favori de Minerve & de Mars,
Fera dans l'Univers refleurir les beaux Arts.
Son fils [3] sous ses drapeaux rappelle la Victoire.
De Charles devant Metz il obscurcit la gloire:
De Pavie à Renti son bras venge l'affront;

1 Louis XII.
2 François I.
3 Henri II.

AINT-DIDIER.

Et cent exploits fameux éclatent ſur ſon front.
D'où naît cette vapeur! quel nuage s'entr'ouvre!
Quels ſont ces jeunes Rois [1] qu'à nos yeux il découvre!
La Diſcorde autour d'eux agite ſes flambeaux;
L'Erreur qui la conduit diviſe leurs drapeaux;
Un poignard à la main, de rage tranſportée,
Elle ſouffle la mort de ſa bouche empeſtée,
De la rébellion les efforts criminels
Ravagent les Citez, renverſent les Autels.
La France de ſes mains de carnage fumantes,
Déchire avec fureur ſes entrailles ſanglantes:
Le Trône chancelant eſt prêt d'être abatu....
Aux coups de la tempête oppoſe ta vertu,
Henri, [2] viens ſoutenir les droits de ta naiſſance;
Ta valeur doit dompter & ſecourir la France.
Que ce Peuple qu'aveugle une injuſte fureur,
Eſt heureux de trouver un Pere en ſon Vainqueur
Mais lorſque pour combler ſon bonheur & ta gloire,
Tu t'apprêtes encore à ſuivre la Victoire,
Un Monſtre.... Le cruel s'il n'eſt pas étonné
A l'aſpect de ce front de ſplendeur couronné,
Qu'il craigne en approchant du plus grand des Monarques,

1 François II. Charles IX. & Henri III.
2 Henri IV.

Les Ombres des vaincus dans les campagnes d'Ar-
ques, SAINT-
Dans les champs de Coutras, dans les plaines DIER
d'Ivri;
Ces Ombres qui partout accompagnent Henri.
Rien n'arrêtera-t'il la parricide rage?....
Détournons nos regards de cette affreuſe image.
Mais j'apperçois ſon Fils; [1] il paroît en ce lieu
Attentif aux projets qu'enfante Richelieu:
Dans ſes murs foudroyez l'Erreur épouvantée
Voit mettre un nouveau frein à la Mer irritée;
Elle céde au Héros, elle fuit aux Enfers.
Bien-tôt pour ſe venger elle briſe ſes fers.
C'eſt à LOUIS LE GRAND d'en délivrer la Terre;
Sans donner des combats, ſans s'armer du ton-
nerre,
Il fait ce que n'ont pû ſes efforts de vingt Rois:
Il commande, & l'Erreur diſparoît à ſa voix.
Son régne ne ſera qu'un tiſſu de miracles;
Sa ſeule volonté triomphe des obſtacles:
Aimé, craint, obéï, dès qu'il l'a réſolu,
Tout ſuit aveuglément ſon pouvoir abſolu.
Mille Princes jaloux redoutant ſa puiſſance,
S'allarment à l'aſpect de tant d'obéïſſance:
L'Hydre que leur terreur oppoſe à ſes projets,
Le Duel dégoûtant du ſang de ſes Sujets,

1 Louis XIII.

Vois Conti, que la Guerre & les Arts ont formé,
Du peuple & du ſoldat également aimé ;
Qui content d'obéir, n'aſpire qu'à la gloire
D'aſſurer à l'Etat l'honneur de la victoire.
Vendôme, Luxembourg méritent tes regards :
Ici s'offrent encor Catinat & Villars.
De la main de LOUIS le Tage obtient un Maître ;
Sur ſes bords fortunez Philippe [1] va paroître.
Par ce gage ſacré dans le ſein de la Paix
L'Ibere & le François s'uniſſent à jamais ;
Le Ciel va leur donner d'égales deſtinées :
Enfin diſparoiſſez, ſuperbes Pyrénées ;
L'Univers étonné ne diſtinguera plus
Ces deux Peuples régis par les mêmes Vertus.
Mais il faut que le Sort éprouve un cœur ſublime ;
LOUIS dans tous les tems ſe montre magnanime ;
Modeſte dans l'éclat des triomphes divers,
Et plus grand, s'il ſe peut, au milieu des revers,
Il voit mourir ce Fils [2] ſi généreux, ſi ſage,
Et dont l'obéiſſance égaloit le courage.
La Mort inéxorable aſſiége ſon palais ;
Sur ſon auguſte Sang elle épuiſe ſes traits.
Au terme inévitable il arrive lui-même ;
LOUIS n'a d'autre appui que ſa vertu ſuprême ;
Son ame toute entiere à vos yeux va s'offrir :

SAINT-DIER.

[1] Philippe V.
[2] Premier Dauphin.

Venez, Rois, apprenez comme un Roi doit mourir.
INT-DIDIER. Mais quel eſt, dit Clovis, le Prince [1] qui s'avance?
Je vois à ſes côtez l'Equité, la Prudence,
Elles mettent un frein à l'âge impétueux:
Quel nuage obſcurcit ſon front majeſtueux!
O Ciel, dit Cindorix, quel ſpectacle funeſte!
Louis verra périr ce Héros qui lui reſte!
Que de juſtes projets méditoit ſon amour!
Sa main par cent bienfaits eut marqué chaque jour.
Mais le Ciel, aux mortels voulant livrer la guerre,
Ne fera que montrer ce Héros à la Terre:
Peuples, que ſon tombeau ſoit baigné de vos pleurs;
Allez à pleines mains y répandre des fleurs.
Sa ſageſſe eut comblé votre vaſte eſpéranee;
Du haut des Cieux il veille au bonheur de la France;
Il régne dans ſon Fils, objet de tous les vœux,
Reſte cher & ſacré d'un Sang ſi généreux.
Conſidére ſon air, ſa douceur & ſa grace:
De ſes braves Ayeux il a déja l'audace.
Formé par Villeroi, [2] par Fleuri [3] cultivé,
A régner ſur les cœurs dès l'enfance élevé,
Il chérira ſon Peuple, & moins Maître que Pere,

1 Monſeigneur le Duc de Bourgogne, ſecond Dauphin.
2 M. le Duc de Villeroi, Gouverneur du Roi.
3 M. de Fleuri, Précepteur du Roi; depuis Cardinal & Miniſtre d'Etat.

Aimé de ſes Sujets par un retour ſincere,
Sur ſon Trône plaçant la Juſtice & la Paix,
Ce Prince généreux préviendra leurs ſouhaits.
Mais le génie immenſe & les ſoins de Philippe,[1]
Seront de ce repos le glorieux principe;
Il fera tout mouvoir par des reſſorts nouveaux,
Et ſon Roi jouira du fruit de ſes travaux.

SAINT-DIER.

1 Monſeigneur le Duc d'Orléans Régent.

concours.. M. l'Abbé Goujet, dans ſa *bliotheque Françoiſe*, dit que le P. Clec prit parti dans la fameuſe querelle des nciens & des Modernes, en faveur de . de la Motte.. Il eſt mort à Toulouſe 16. Mars 1740. dans la 79e année de ı âge. LE P. RI

ODE.

A Dorateurs d'un bien fragile,
Dupes d'un cœur ambitieux,
Juſques à quand un peu d'argile
Charmera-t'il nos foibles yeux?
L'amour d'une fauſſe richeſſe
Nous dérobera-t'il ſans ceſſe
Les momens que nous nous devons?
Quelle aveugle ardeur nous enyvre?
Toujours nous entaſſons pour vivre,
Hélas! jamais nous ne vivons.

Le ſang qui coule dans nos veines,
Eſt-il le ſang de ces mortels,
Qui libres des grandeurs humaines,
N'aimoient l'or que pour les Autels?
A Dieu ſeul ils rendoient hommage;
Les bornes de leur héritage
Furent celles de leurs déſirs.

LE P. CLERIC.

Et ſous un toît couve
Leur vertu trouvant
Fit leurs tréſors & leu

Rien ne manquoit
A leur ſage frugalité
Et dans les bras de l'a
Tout manque à notre
Les grains de l'arden
Les fruits de l'heureu
N'aſſouviroient pas
Et quand les flots do
Nous feroient un ric
La ſoif nous brûleroi

Dans quelles fatig
L'eſpoir d'un bonheu
Par combien de mau
Un malheur encore
Pour une brillante fu
Le guerrier va dans u
Sacrifier un doux rep
Pour réuſſir rien ne n
Et le crime eſt ſouve
Par où s'élevent les H

Le Sçavant pour ur
Sur ſes livres ſuë & pâ
Le Partiſan, toujours
Dans ſon Bureau s'enſ

L'Orateur vendant ſa colere,
Epouſe une haine étrangere.
Le Marchand traverſe les mers,
Et paſſant dans un autre Monde,
Cherche une plage plus féconde,
Cachée au bout de l'Univers.

LE P. CLERIC.

Métal funeſte, or haïſſable,
Toi que Dieu ſous les plus hauts monts,
D'une main ſage & reſpectable
Renferme en des antres profonds;
Idole & tyran de la Terre,
Pourquoi nous apporter la guerre
Du voiſinage de l'Enfer?
Malgré l'éclat qui t'environne,
Et les noms pompeux qu'on te donne,
Je t'abhorre plus que le fer.

Tu romps les amours les plus tendres;
Tu nous livres aux vains flatteurs;
Tu réduis les villes en cendres;
Tu ſoutiens les uſurpateurs:
Tu fournis des armes fatales
Aux paſſions les plus brutales
Des Souverains & des Sujets:
De leurs crimes fruit & complice,
Seul tu renfermes la malice
De leurs ſacriléges projets.

Tu peux donner des diadêmes,
Armer des bataillons nombreux,
Former d'utiles ſtratagêmes;
Mais peux-tu faire des heureux?
O! ſi les Grands à notre vûë
Offroient leur ame toute nuë,
Quels troubles n'y verrions-nous pas!
Moins s'agitent les mers du Pôle,
Quand les fougueux enfans d'Eole
En font le champ de leurs combats.

. . . . . .

Leurs biens, leur mérite, leur vie,
Sont les victimes de l'envie;
Les ſoins volent ſous leurs lambris,
Leur majeſté les importune:
Toujours en butte à la Fortune,
Ils n'ont de grandeur qu'à ce prix.

Pour eux fixe-t'elle ſa roue?
Bien-tôt contre les ſombres bords
Leur ſuperbe puiſſance échoue;
Ils ſont ravis à leurs tréſors.
De leurs palais, de leurs portiques,
De tant de titres magnifiques
Que reſte-t'il à leur orgueil?
Un déſeſpoir qui les accable,
Un héritier impitoyable,
L'éternel oubli du cercueil.

LE P. PORÉE.

LE P. PORÉE.

CHARLES PORE'E, né à Vendes près de Caën, le 4. Septembre 1675. prit l'habit de Jéle 8. Septembre 1692. Il commenn cours de Régence à Rennes, & la ere dont il s'en acquitta, engagea -tôt ſes Supérieurs à le charger d'un loi plus important. La Chaire de Rhéue du Collége de LOUIS LE GRAND t vacante, il fut nommé en 1708. pour lir cette place. La haute réputation s'y eſt acquiſe, & qu'il a ſoutenuë juſla fin d'une longue carriere, a égalé au moins celle des Coſſarts, des la s, des Jouvancis.... dont les noms ſeà jamais célébres dans la République

cette vie, ſi l'on en excepte quelques endroits, eſt un é du bel éloge hiſtorique que le Pere Boujean a fait de luſtre Confrere, dans ſa Lettre adreſſée à M. l'Evêque anſeille.

LE P. CLERIC.

Tu peux donner des diadêmes,
Armer des bataillons nombreux,
Former d'utiles ſtratagêmes ;
Mais peux-tu faire des heureux ?
O ! ſi les Grands à notre vûë
Offroient leur ame toute nuë,
Quels troubles n'y verrions-nous pas!
Moins s'agitent les mers du Pôle,
Quand les fougueux enfans d'Eole
En font le champ de leur combats.

. . . . . .

Leurs biens, leur mérite, leur vie,
Sont les victimes de l'envie ;
Les ſoins volent ſous leurs lambris,
Leur majeſté les importune :
Toujours en butte à la Fortune,
Ils n'ont de grandeur qu'à ce prix.

Pour eux fixe-t'elle ſa rouë ?
Bien-tôt contre les ſombres bords
Leur ſuperbe puiſſance échouë ;
Ils ſont ravis à leurs tréſors.
De leurs palais, de leurs portiques,
De tant de titres magnifiques
Que reſte-t'il à leur orgueil ?
Un déſeſpoir qui les accable,
Un héritier impitoyable,
L'éternel oubli du cercueil.

LE P. PORÉE.

LE P. PORE'E.

CHARLES [1] PORE'E, né à Vendes près de Caën, le 4. Septembre 1675. prit l'habit de Jéuite le 8. Septembre 1692. Il commena ſon cours de Régence à Rennes, & la aniere dont il s'en acquitta, engagea ien-tôt ſes Supérieurs à le charger d'un mploi plus important. La Chaire de Rhéorique du Collége de LOUIS LE GRAND tant vacante, il fut nommé en 1708. pour mplir cette place. La haute réputation u'il s'y eſt acquiſe, & qu'il a ſoutenuë juſu'à la fin d'une longue carriere, a égalé out au moins celle des Coſſarts, des la uës, des Jouvancis.... dont les noms ſeont à jamais célébres dans la République

1 Cette vie, ſi l'on en excepte quelques endroits, eſt un regé du bel éloge hiſtorique que le Pere Boujean a fait de n illuſtre Confrere, dans ſa Lettre adreſſée à M. l'Evêque e Marſeille.

P. Poree.

rent la seule chose qu'il négligea. Il ne modéra ni ses travaux, ni ses exercices de piété; & ayant voulu assister pour la derniere fois au Sacrifice de l'Autel, il expira un moment après sans effort & sans violence le 11. Janvier 1741. à cinq heures du matin, âgé de 65. ans, quatre mois & six jours. Le Pere Poree s'étoit attiré non seulement la confiance & le respect de ses Eleves, qui regardent tous comme une époque glorieuse de leur vie de l'avoir eu pour Maître; mais encore l'estime & la vénération de tout ce qu'il y a de plus grand dans le Royaume. Voici son Epitaphe en beaux Vers Latins par le Pere Brumoy.

Discipulum Pietas luget, sundela Magistrum,
Magnatum & populi fletibus ora madent.
Solus Amor, divinus Amor sua jura secutus,
Ridet, & exuvias colligit ipse sibi.
Carole, quàm felix! carne expoliatus, Amori
Æternum vivis! Tempora nescit Amor.

ence, mais assaisonnée d'agrémens comiques, dont le but principal étoit toujours de corriger les mœurs & d'inspirer la vertu.[1] Son zéle sur ce point fut si vigilant & si attentif, qu'il ne composoit presque point l'ouvrage, où il ne ménageât quelque trait marqué en faveur des mœurs & de la Religion. Aussi, pour avoir une juste idée du Pere PORE'E, il ne suffit pas qu'on l'admire comme un grand Homme, il faut encore qu'on le révére comme un Homme d'une piété éminente.. Sa foi vive, son amour pour la vérité, cette ferme espérance qui soutient le courage des Saints, cette charité ardente qui animoit toutes ses actions, semblerent prendre de nouveaux accroissemens à mesure que son corps s'affoiblissoit. Attaqué depuis plusieurs jours d'une maladie d'entrailles, les remedes su-

LE P. PORE'E.

1 On imprime actuellement les Piéces de Théâtre, les Harangues & autres Oeuvres du Pere PORE'E. C'est dans ce Recueil qu'on admirera cette fécondité surprenante, qui, sans s'épuiser pendant plus de 30. années d'un travail assidu, a pû produire tant d'ouvrages de différente espece.

P. Poree.

Tandis que tout répond à mes juſtes allarmes,
J'entends un ſon harmonieux,
Capable de toucher les Dieux ;
Tant il avoit & de force & de charmes.
Qui l'eut cru ? ce divin accord
Naiſſoit ſous les doigts de Commire,
Qui ſaiſi d'un ſacré tranſport,
Avoit redemandé ſa lyre ;
Moins pour ſoulager ſes douleurs,
Que pour déplorer nos malheurs.

1 Il chantoit les combats, il chantoit cette guerre,
Que des Princes jaloux, que des peuples ſans foi
Venoient de rallumer ſur l'Onde & ſur la Terre,
Pour chaſſer de ſon trône un légitime Roi.
Il portoit aux pieds du SAINT PERE
Les plaintes de l'Europe entiere ;
Le conjuroit par ſes gémiſſemens
De calmer l'horrible tempête
Que l'Erreur & l'Envie aſſemblent ſur ſa tête,
Et d'arracher le feu des mains de ſes enfans.

1 Belle Ode Latine que le Pere Commire fit quelques jours avant ſa mort, & par laquelle il prioit le Pape Innocent XII. de ne pas ſonger à ſe faire un tombeau, parce qu'il n'étoit pas douteux qu'après la pacification des Princes Chrétiens qu'il procureroit, la poſtérité ne lui conſacrât un monument éternel.

Ah! m'écriai-je alors, s'il eſt vrai que le cygne
hante, malgré ſes maux, quand il eſt aux abois; LE P. PO-
RE'E.
Et ſi la douceur de ſa voix
'une prochaine mort eſt l'infaillible ſigne,
uel doit être mon trouble en ce fatal moment!
e Cygne de la Loire eſt brûlé d'un feu lent,
Qui nuit & jour l'agite & le tourmente;
Et malgré les douleurs qu'il ſent,
Il éleve ſa voix, il chante,
ne chanta jamais avec plus d'agrément.

O Ciel! faut-il donc perdre une tête ſi chere?
'étoit-ce pas aſſez d'avoir perdu Bouhours?
toi, Phébus, & toi qui veilles ſur ſes jours,
ur quel crime a-t'il pû mériter ta colere?
n'a point, dit ce Dieu, mérité mon courroux:
Banniſſez vos injuſtes craintes;
ais, il faut l'avouer, il m'a rendu jaloux.
il n'eut de la douleur reſſenti les atteintes,
out Phébus que je ſuis, je n'aurois aujourd'hui
Aucun avantage ſur lui. 1

1 Le Pere Benoît, au ſujet de l'*incognito* du Pere PORE'E, a fait ces Vers.

Vous qui par des regrets ſi tendres,
De Commire honorez les cendres,
Déguiſez ſi bien votre nom,
Qu'il ſoit ignoré d'Apollon.
Puiſque ce Dieu, confus de trouver dans Commire
Un Rival qui pouvoit partager ſon Empire,

Epitaphe du même.

Ci gît COMMIRE, dont la Loire
A vû couler les premiers jours,
Et dont elle verra la gloire
S'étendre au-delà de ſon cours.

Il fut Poëte par nature,
Mais il ne le fut pas ſans art;
Et ſa veine fertile & pure
Ne coula jamais au hazard.

On admira ſon beau génie,
Et l'on aima ſa probité:
Ses mœurs, ſon air, ſa poëſie,
Tout reſſentoit l'antiquité.

Il devoit naître ſous Auguſte,
Dans le ſiécle des beaux Eſprits,
Si le Ciel, par un choix plus juſte,
Ne l'eut fait naître ſous LOUIS.

A voulu par ſa mort ſignaler ſa fureur,
Ne vous expoſez point à ſa jalouſe rage:
Quand il aura lû votre ouvrage,
S'il en connoît jamais l'Auteur,
N'eſpérez pas qu'il le ménage.

Ah! m'écriai-je alors, s'il eſt vrai que le cygne
hante, malgré ſes maux, quand il eſt aux abois; LE P. PORE'E.
Et ſi la douceur de ſa voix
'une prochaine mort eſt l'infaillible ſigne,
uel doit être mon trouble en ce fatal moment!
: Cygne de la Loire eſt brûlé d'un feu lent,
Qui nuit & jour l'agite & le tourmente;
Et malgré les douleurs qu'il ſent,
Il éleve ſa voix, il chante,
: ne chanta jamais avec plus d'agrément.

O Ciel! faut-il donc perdre une tête ſi chere?
'étoit-ce pas aſſez d'avoir perdu Bouhours?
: toi, Phébus, & toi qui veilles ſur ſes jours,
ır quel crime a-t'il pû mériter ta colere?
n'a point, dit ce Dieu, mérité mon courroux:
Banniſſez vos injuſtes craintes;
ais, il faut l'avouer, il m'a rendu jaloux.
il n'eut de la douleur reſſenti les atteintes,
out Phébus que je ſuis, je n'aurois aujourd'hui
Aucun avantage ſur lui. *

* Le Pere Benoît, au ſujet de l'*incognito* du Pere POREE, a fait ces Vers.

Vous qui par des regrets ſi tendres,
De Commire honorez les cendres,
Déguiſez ſi bien votre nom,
Qu'il ſoit ignoré d'Apollon.
Puiſque ce Dieu, confus de trouver dans Commire
Un Rival qui pouvoit partager ſon Empire,

NDROITS CHOISIS D'AGAPIT,

TRAGEDIE SAINTE. LE P. PORÉE.

CHOEUR D'IDOLASTRES.

Leurs vœux ridicules & insensez.

I. IDOLASTRE.

PUISSANTE Hébé, Déesse aimable,
nous vois prosternez au pied de tes autels:
us ne fatiguons pas les autres Immortels;
igne jetter sur nous un regard favorable.

II.

are de mes vœux, je n'en offre qu'à toi;
digue de tes dons, répands-les tous sur moi.

III.

l'éclat de ces fleurs dont ma main te couronne,
la douce vapeur qu'exhale cet encens,
serve-moi toujours la fleur des premiers ans;
Parfume l'air qui m'environne;
e toutes les saisons se changent en printems.

IV.

Il faut en exempter l'Automne,
te aimable saison, où Bacchus & Pomone
malheureux mortels prodiguent leurs présens.

V.

Dissipe les affreux orages,
Ecarte les sombres nuages,
pourroient altérer le calme de nos jours:

L'Univers irrité, les élémens d'accord,
Po- Feront enſemble leur effort
E. Pour défendre ſa gloire, & venger ſes injures.
L'air en feu s'armera de foudres & d'éclairs;
La mer avec fureur ſoulevera ſes ondes,
Et la terre entr'ouvrant ſes cavernes profondes,
Au Ciel épouvanté fera voir les Enfers.

VII.

Tout obéit à Dieu, tout céde à ſa puiſſance;
A ſes terribles coups nul ne peut échapper:
Mais pour ſignaler ſa vengeance
Il n'a pas beſoin de frapper.
Maître de ſon ouvrage, il a pû le produire,
Et former d'un ſeul mot tout ce qui n'étoit pas:
Son pouvoir le conſerve, & s'il veut le détruire,
Il n'a qu'à retirer ſon bras.

VIII.

Son bras peut perdre ſes ouvrages,
Mais ſon cœur n'y peut conſentir;
Il diſſimule nos outrages,
Il nous invite au repentir.

IX.

Sa bonté, ſa lenteur à ſe venger du crime,
Ne doit pas raſſurer le cœur du criminel;
Il ſçaura bien toujours retrouver ſa victime:
S'il eſt lent à punir, c'eſt qu'il eſt éternel.

Gloire des Martyrs, bien ſupérieure à celle des Conquérans.

LE P. R E'Z.

Les ſtériles lauriers des Vainqueurs de la Terre
Peuvent aiſément ſe flétrir:
Ils ſéchent dans la paix; ſouvent même la guerre
Sur le front des Guerriers les voit naître & mourir.
La palme des Martyrs, par leur ſang annoblie,
Ne flétrit jamais dans leur main;
Et ſemblable à la fleur nouvellement cueillie,
Elle en a tout l'éclat, & non pas le deſtin.

Valere, témoin de la mort d'Agapit, abjure le Paganiſme.

VALERE.

Oui, Felix, c'eſt Valere;
C'eſt lui; mais ce n'eſt plus ce Payen ſanguinaire,
Qui vouloit immoler les Chrétiens à ſes Dieux.

FELIX.

Quel changement ſubit!

VALERE.

Enfin j'ouvre les yeux.

FELIX.

Quoi! vous êtes Chrétien! non, je n'oſe le croire.
Vous êtes Idolâtre, & vous en faites gloire.

VALERE.

Epargnez ce reproche à mon eſprit confus:
Voyez ce que je ſuis, & non ce que je fus.

Qui dégrade ſon ame, & détruit ſa nobleſſe ;
Dans les divers combats dont il eſt agité,
Du Ciel qui les permet lui fait voir l'équité.

FELIX.

Mais quel nouveau rayon a percé le nuage
Qui vous cachoit la vérité ?
Quelle main vous arrache au funeſte eſclavage
Où vous tenoit la volupté ?

VALERE.

J'apprends qu'Antiochus veut par d'affreux ſupplices
Venger ſur Agapit l'honneur des ſacrifices.
Je cours pour m'enyvrer d'un ſpectacle ſi doux,
Et des bourreaux trop lents ranimer le courroux :
Je croyois que ſon ſang feroit couler ſes larmes ;
Mais ſon front eſt tranquille & ſon cœur ſans alarmes.
Ah ! me ſuis-je écrié, je ne goûtai jamais,
Au milieu des plaiſirs, une ſi douce paix.
Hélas ! pour vivre heureux en vain je me conſume ;
Je n'ai point de douceur qui n'ait ſon amertume :
Mes déſirs tour à tour deviennent mes tyrans ;
Tout m'afflige & m'aigrit : c'en eſt fait ; je me rends.
Ennemi juſqu'ici de vous & de moi-même,
Je vous aime, grand Dieu, je crois, j'eſpere, j'aime.
N'en croyez point ma bouche, interrogez mon cœur ;

ui dégrade ſon ame, & détruit ſa nobleſſe ;
ans les divers combats dont il eſt agité,
u Ciel qui les permet lui fait voir l'équité.

FELIX.

ais quel nouveau rayon a percé le nuage
Qui vous cachoit la vérité ?
uelle main vous arrache au funeſte eſclavage
Où vous tenoit la volupté ?

VALERE.

pprends qu'Antiochus veut par d'affreux ſupplices
nger ſur Agapit l'honneur des ſacrifices.
cours pour m'enyvrer d'un ſpectacle ſi doux,
des bourreaux trop lents ranimer le courroux :
croyois que ſon ſang feroit couler ſes larmes ;
ais ſon front eſt tranquille & ſon cœur ſans alarmes.
! me ſuis-je écrié, je ne goûtai jamais,
milieu des plaiſirs, une ſi douce paix.
las ! pour vivre heureux en vain je me conſume ;
n'ai point de douceur qui n'ait ſon amertume :
s déſirs tour à tour deviennent mes tyrans ;
ut m'afflige & m'aigrit : c'en eſt fait ; je me rends.
nemi juſqu'ici de vous & de moi-même,
vous aime, grand Dieu, je crois, j'eſpere, j'aime.
n croyez point ma bouche, interrogez mon cœur ;

P. Po-
E' L.

Ses ſoupirs vous diront qu'ils vous aiment, Seigneur.
Oui, ce cœur ſi long tems à vos bontez rebelle,
Las de ſa réſiſtance, eſt devenu fidelle.
Réunis, cher Felix, de cœur, de ſentimens,
Recevez mes adieux & mes embraſſemens.

FELIX.

Où courez-vous?

VALERE.

Chercher mon ſalut dans la fuite.
Et d'un monde enchanteur éviter la pourſuite.
Je connois ma foibleſſe, il le faut avouer;
Contre le même écueil je pourrois échouer:
Pour ſauver ma vertu d'un ſi triſte naufrage,
Mettons-la dans un port à l'abri de l'orage.
Oui, je cours m'enfermer dans quelque bois épais,
Où jamais le plaiſir ne trouvera d'accès.
Là, parmi les horreurs d'un éternel ſilence,
Les grandeurs de mon Dieu, ſa bonté, ſa clémence,
A mon eſprit charmé s'offriront tour à tour;
Je pourrai les apprendre aux échos d'alentour:
Les échos m'apprendront qu'il faut être fidelle,
Et répondre à la voix d'un Dieu qui nous appelle.
Les ruiſſeaux vagabonds rappellant mes erreurs,
Inviteront mes yeux à leur donner des pleurs.
Des ſuperbes rochers la rigueur inflexible,
M'offrira de mon cœur une image ſenſible.
Chaque jour, chaque inſtant me fera ſouvenir

D'un passé criminel, d'un affreux avenir.
Quand la Nuit couvrira la Terre de ses ombres,
Mes ténébres, dirai-je, étoient encor plus sombres.
Quand je verrai l'Aurore éclairer l'horison,
C'est ainsi que la Grace éclaira ma raison.
Quand le Soleil couchant finira sa carriere,
Peut-être pour toujours il m'ôte sa lumiere.
Ainsi donc éloigné des objets séduisans
Que le monde employoit pour corrompre mes sens,
Tout ce que je verrai me servira de maître
Dans la Loi du Seigneur, dans l'art de connoître;
Le monde abandonné me payra de mépris;
Trop heureux, si je puis le haïr à ce prix!
Hélas! je l'aime encore; & ma vertu timide...
Ah! c'est trop balancer; adieu, monde perfide.

FELIX.

Partez, volez; Felix devanceroit vos pas,
S'il ne se réservoit pour de plus grands combats.

Les Chrétiens chantent la victoire qu'Agapit a remportée par sa mort.

TEL qu'un Pilote échappé du naufrage,
Après avoir long tems lutté contre les flots,
Tranquillement assis sur le bord du rivage,
Se rit de la fureur des eaux,
Tel Agapit après un grand orage,
Après avoir bravé la fureur des bourreaux,

garde contre ceux mêmes qui l'auroient voulu tromper. Sa converſation avoit quelque choſe de ſi ingénu, qu'on avoit peine d'abord à y reconnoître l'Auteur de tant d'ingénieux Ouvrages. Mais à travers cette ſimplicité, qui lui étoit ſi naturelle, il laiſſoit bien-tôt échapper, ſans qu'il le voulût, de ces ſaillies heureuſes, de ces traits vifs & brillans qui décelent un beau génie; & lorſqu'on tomboit ſur quelque point d'érudition, il montroit tant de capacité, un jugement ſi ſolide, une critique ſi ſaine, qu'on ne ſe laſſoit point de l'entendre parler. Il eſt aiſé de juger qu'un homme qui n'avoit point de paſſion, & qui avoit quitté le monde avant que d'en connoître le danger, a dû mener une vie bien innocente. Le Pere BRUMOY étoit pénétré d'ailleurs des plus grandes maximes du Chriſtianiſme, & il a donné juſqu'au dernier moment de ſa vie des marques conſtantes de ſon zéle & de ſon attachement à remplir les devoirs de ſon état.

3 P. BRUMOY.

LE COEUR DE LOUIS LE GRAND.

ODE.

LE P. BRUMOY.

TOI, devant qui fond & s'abîme
Tout l'orgueil des foibles humains,
Qui tiens ſur ton Trône ſublime
Leur ſort ſuſpendu dans tes mains ;
Devant qui, comme des fantômes,
Paſſent les Rois & les Royaumes
En un inſtant évanouis,
Dieu, ſeul grand & ſouverain Maître,
Tu fais donc hélas ! diſparoître
La grandeur même de LOUIS.

Ta gloire eſt l'écueil adorable
Où ſe briſe toute grandeur,
Doit-on voir l'éclat peu durable
Se perdre dans ta profondeur.
Je ne viens point par des blaſphêmes
Cenſurer tes ordres ſuprêmes
Dont tu nous voiles les ſecrets :
Mais au plus grand de nos Monarques
Laiſſe-nous donner quelques marques
De nos plus ſenſibles regrets.

Daigne d'un ſouffle ſalutaire
Animer mes triſtes accens.
C'eſt au poids de ton Sanctuaire
Que j'oſe péſer mon encens.

Si ton œil, à qui rien n'impoſe,
Le P. Brumoy. Trouve le prix de chaque choſe
D'un regard ſûr & pénétrant,
Souffre qu'à ſa faveur je ſonde
Un cœur plus vaſte que le Monde,
Dont tu le rendis conquérant.

Il eſt tems qu'aux yeux de l'Europe
Qui vit tant de pompeux dehors,
Ce cœur s'ouvre & ſe dévelope
Pour montrer ſes rares tréſors.
Paroiſſez, Vertus, ſeules Reines
D'un cœur qui vous fit Souveraines
Des peuples ſoumis à ſes loix :
C'eſt à vous qu'exilant les vices,
Louis conſacra les prémices
Et la ſuite de ſes exploits.

[1] La Diſcorde, pâle & tremblante,
Sentit alors ſes premiers coups ;
Et jetta d'une main ſanglante
Le fer qu'aiguiſoit ſon courroux.
Malgré ſes ſecretes pratiques,
Quand nos ennemis domeſtiques
[2] Furent comme elle enſevelis,
Périrent d'un commun naufrage

[1] Les guerres civiles.
[2] Les guerres étrangeres.

LE P. BRUMOY.

Ces voiſins jaloux, qu'un ombrage
Avoit armez contre les lys.

Alors le barbare miniſtre
De l'inſatiable fureur,
Le Duel, au regard ſiniſtre,
Ceſſa d'annoblir la valeur.
Alors l'Ignorance éperduë,
Et la Molleſſe confonduë
Cherchent de nouveaux remparts,
Laiſſant triompher dans nos Villes,
Comme dans leurs propres aſiles,
Les Vertus, les Loix & les Arts.

Cœur auguſte, tu fus la ſource
De tant de miracles divers,
Qui du Midi juſques à l'Ourſe
Etonnerent tout l'Univers,
Le devoir te ſervit de phare,
Et la fermeté la plus rare
Fut l'ame de tes actions.
Chez toi la Juſtice épurée,
Et par la douceur tempérée,
Tint la place des paſſions.

Rappellons-nous ce tems funeſte,
Où ſeule tu fus ſon ſupport,
Quand de la vengeance céleſte
La France redouta l'effort;
Quand le Seigneur, jadis propice,

P. Brumoy.

Si ton œil, à qui rien n'impoſe,
Trouve le prix de chaque choſe
D'un regard ſûr & pénétrant,
Souffre qu'à ſa faveur je ſonde
Un cœur plus vaſte que le Monde,
Dont tu le rendis conquérant.

Il eſt tems qu'aux yeux de l'Europe
Qui vit tant de pompeux dehors,
Ce cœur s'ouvre & ſe dévelope
Pour montrer ſes rares tréſors.
Paroiſſez, Vertus, ſeules Reines
D'un cœur qui vous fit Souveraînes
Des peuples ſoumis à ſes loix:
C'eſt à vous qu'exilant les vices,
Louis conſacra les prémices
Et la ſuite de ſes exploits.

[1] La Diſcorde, pâle & tremblante,
Sentit alors ſes premiers coups;
Et jetta d'une main ſanglante
Le fer qu'aiguiſoit ſon courroux.
Malgré ſes ſecrettes pratiques,
Quand nos ennemis domeſtiques
[2] Furent comme elle enſevelis,
Périrent d'un commun naufrage

1 Les guerres civiles.
2 Les guerres étrangeres.

LE P. BRUMOY.

Ces voiſins jaloux, qu'un ombrage
Avoit armez contre les lys.

Alors le barbare miniſtre
De l'inſatiable fureur,
Le Duel, au regard ſiniſtre,
Ceſſa d'annoblir la valeur.
Alors l'Ignorance éperduë,
Et la Molleſſe confonduë
Cherchent de nouveaux remparts,
Laiſſant triompher dans nos Villes,
Comme dans leurs propres aſiles,
Les Vertus, les Loix & les Arts.

Cœur auguſte, tu fus la ſource
De tant de miracles divers,
Qui du Midi juſques à l'Ourſe
Etonnerent tout l'Univers,
Le devoir te ſervit de phare,
Et la fermeté la plus rare
Fut l'ame de tes actions.
Chez toi la Juſtice épurée,
Et par la douceur tempérée,
Tint la place des paſſions.

Rappellons-nous ce tems funeſte,
Où ſeule tu fus ſon ſupport,
Quand de la vengeance céleſte
La France redouta l'effort;
Quand le Seigneur, jadis propice,

LE P. BRUMOY.

Creuſa ſous nous le
Que ſa main depu
Il ſentit pour lors
L'énorme poids de
Mais il n'en fut po

Non que tout l'
Et l'eſpoir du Trô
N'arrachât à Lou
Qu'il déroboit à ſ
Mais toujours ſou
Soit terrible, ſoit
Il apprit à s'humil
Et ſa conſtance in
Contre un courrou
Le couvrit de ſon

C'eſt à l'abri de
Qu'il enviſagea le
De cet œil tranqui
Dont il le vit dans
L'avenir pourra-t'il
Plus Héros que dan
[2] Il expire avec maj

[1] La mort des Princes.
[2] M. de la Motte a dit, à ce ſu
LA MORT DE LOUIS LE GRAND.
Je peins un Roi de qui
Reſpectable même à l'

Et ſa gloire qui s'éterniſe,
Dans le ſein de la mort ſurpriſe
Enfante l'immortalité.

Grand Dieu, qu'une faveur nouvelle
Suive les biens que tu nous fis;
Répands cette gloire immortelle
Sur ſon auguſte Petit-Fils.
Donne-lui les jours de ces Princes
Que tu ravis à nos Provinces,
Et qui revivent en lui ſeul.
Aidé du Prince[1] qui le guide,
Qu'il puiſe la grandeur ſolide
Dans le cœur de ſon Biſayeul.

Puiſſe à jamais ce ſacré gage,
Ce cœur, le plus cher de ſes dons,
Voir renouveller d'âge en âge
Le tribut que nous lui rendons!
Peuples du Tybre & de l'Euphrate,
Quelque vanité qui vous flatte,
De notre ſort ſoyez jaloux:
Trop fiers de poſſeder les cendres
Des Céſars & des Alexandres,
Vous fûtes moins heureux que nous.

Etonna l'un & l'autre ſort:
Mais je le peins quand il expire:
Le nouveau Trône où je l'admire,
Eſt le lit affreux de la mort.

[1] Feu Monſeigneur le Duc d'Orléans.

1 P. BRUMOY.

ODE

Au R. P. Porée, de la Compagnie de JESUS.

Du ſein de la Voûte azurée
(Siége éternel des Bienheureux)
Daigne, reſpectable PORE'E,
Daigne encore écouter mes vœux.

Tu m'entends : ton cœur eſt ſenſible
Aux cris de tes amis en pleurs,
Et même en ce ſéjour paiſible
Tu ſens le langage des cœurs.

Ce fut le tien : tu ſçus l'apprendre
A des milliers d'enfans chéris ;
Tu le parlas dès l'âge tendre,
Tu le parles dans tes Ecrits.

Hélas ! ta vertu trop modeſte [1]
Nous a caché mille tréſors.
Laiſſe-nous au moins ce qui reſte
De tes héroïques tranſports.

Souffre qu'ils ſortent des ténébres :
C'eſt dans eux que je te revoi.
De tous les Eloges funébres
Ils ſont les plus dignes de toi.

1 Le Pere Porée n'imprimoit rien que malgré *lui*. Il a toujours refuſé de donner au Public le Recueil de ſes Oeuvres.

Qu

Que Paris relève ta gloire
Par le plus touchant ſouvenir ;
Tu l'éprouves, mais ta mémoire
Se doit aux ſiécles à venir.

DE P. BR MOY.

Renais, & rends-nous ta grande ame,
Ta foi, ta candeur, ton ſçavoir.
Toi-même, par des traits de flamme,
Te reproduis, ſans le vouloir.

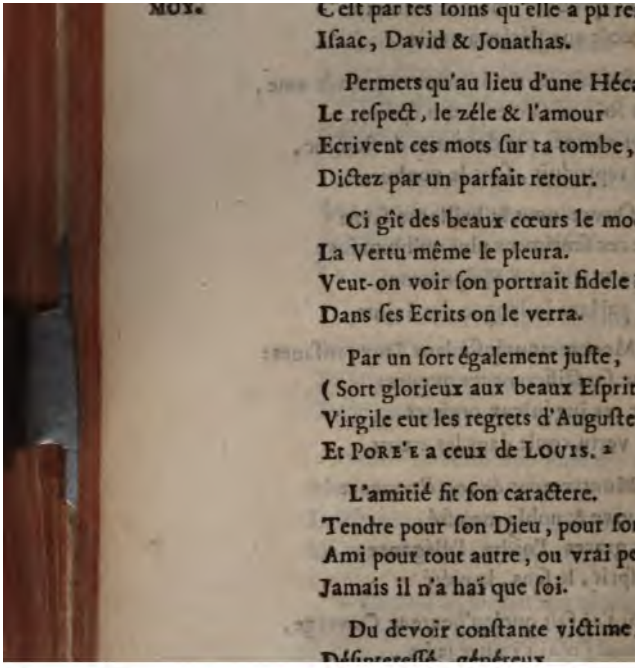
Ouvre-nous la brillante ſcene
De ces ſentimens plus qu'humains,
Que tu dictas à Melpomene,
En parlant la langue des Saints.

Montre-nous juſqu'aux Jeux profanes
Que ſanctifierent tes mœurs :
Par ces ingénieux organes
Ta vertu coule dans les cœurs.

Montre-nous de ton éloquence
La vive & noble majeſté,
Les graces, l'ordre, l'élégance,
L'eſprit, le ſens, la piété.

Si j'ai fait quelqu'heureux Ouvrage,
Quand j'oſai t'imiter jadis,
De mes Vers accepte l'hommage :
Tes conſeils en font tout le prix.

1 ſes Tragédies, ſurtout celles des Martyrs.
1 Ses Drames Comiques, ſes Fables, &c.



MOI. C'eſt par tes ſoins qu'elle a pû ren
Iſaac, David & Jonathas.

Permets qu'au lieu d'une Héca
Le reſpect, le zéle & l'amour
Ecrivent ces mots ſur ta tombe,
Dictez par un parfait retour.

Ci gît des beaux cœurs le mod
La Vertu même le pleura.
Veut-on voir ſon portrait fidele ?
Dans ſes Ecrits on le verra.

Par un ſort également juſte,
(Sort glorieux aux beaux Eſprits
Virgile eut les regrets d'Auguſte,
Et PORE'E a ceux de LOUIS. *

L'amitié fit ſon caractere.
Tendre pour ſon Dieu, pour ſon
Ami pour tout autre, ou vrai pe
Jamais il n'a haï que ſoi.

Du devoir conſtante victime,
Déſintereſſé, généreux

N'uſant d'un crédit légitime
Que pour quelque ami malheureux.

Il voulut porter l'Evangile [1]
Loin de l'Europe & de nos yeux :
Mais ſon zéle ici plus utile,
En fit le Xavier de ces lieux.

Diſciples, qui pleurez un Maître
Connu pour un Héros Chrétien,
Dans vos cœurs faites-le renaître ;
En les formant tous ſur le ſien.

EXTRAIT D'UNE PIECE INTITULÉE,

Jai du Portrait de LOUIS *XV. âgé de ſept ans.*

LA nature en LOUIS, prompte & ſûre interprête,
Et briller dans ſon air une vertu ſecrete,
Et déjà nous répond d'un heureux avenir ;
Et voit dans ce qu'il eſt ce qu'il doit devenir.
Hé, que ne doit-on pas attendre
D'un Prince, dont le cœur déja ſenſible & tendre,
Sait ouvrir l'oreille aux cris des malheureux ;
Et n'agir en Roi que pour eux ! [2]
Muſe, quel bonheur pour la France,

[1] Le Pere Porée a toujours demandé conſtamment d'aller Miſſions.

[2] Le Roi accorda la grace à un ſoldat condamné de paſſer ſes armes.

LIVRE XX.[1]

MAYNARD.

STANCES.

La belle Vieille.

CLORIS, que dans mon cœur j'ai ſi long tems ſervie,
Et que ma paſſion montre à tout l'Univers;
Ne veux-tu pas changer le deſtin de ma vie,
Et donner de beaux jours à mes derniers hivers?

N'oppoſe plus ton deuil au bonheur où j'aſpire.
Ton viſage eſt-il fait pour demeurer voilé?
Sors de ta nuit funébre, & permets que j'admire
Les divines clartez des yeux qui m'ont brûlé.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſuis ta conquête.
Huit luſtres ont ſuivi le jour que tu me priſ;

[1] Ce dernier Livre contient pluſieurs Piéces de différens Auteurs, qu'on a oublié de mettre en leur place dans le cours de l'impreſſion de ce Recueil.

MAYNARD.

Et j'ai fidellement aimé ta belle
Sous des cheveux châtains, & ſo

Pour adoucir l'aigreur des pe
Je me plains aux rochers, & de
A ces vieilles forêts, dont l'épa
Fait de ſi belles nuits en dépit d

L'ame pleine d'amour & de
Et couché ſur des fleurs & fous
J'ai montré ma bleſſure aux de
Et fait dire ton nom aux échos

CLORIS, la paſſion que mon
Ne trouve point d'exemple aux
Amour & la Nature admirent
Du feu de mes déſirs, & du fe

La Beauté qui te ſuit depuis t
Au déclin de tes jours ne te ve
Et le tems orgueilleux d'avoir
En conſerve l'éclat, & craint d

Regarde ſans frayeur la fin de
Conſulte le miroir avec des ye
On ne voit point tomber ni tes
Et l'hiver de ta vie eſt ton ſeco

Pour moi, je céde aux ans; &
M'apprend qu'il faut quitter les
Mon ſang ſe réfroidit, ma for
Et je ſerois ſans feu, ſi j'étois

Chanſon.

Ça qu'on me donne une bouteille
Pleine de ce vin qui réveille
Les eſprits les plus languiſſans.
Le Nectar lui céde la gloire ;
Et les Dieux pour en venir boire
Se traveſtiſſent en paſſans.

Je demande ſur toutes choſes,
Garçon, que les portes ſoient cloſes
A qui voudra parler à moi.
Loin d'ici factions & brigues ;
Si la Couronne a des intrigues,
Laiſſons-les au Conſeil du Roi.

Mon ambitieuſe eſpérance,
D'un des premiers honneurs de France
Ne demande pas le Brevet.
Ma barque aura le vent en poupe,
Tant que le flacon & la coupe
Seront mes armes de chevet.

Quand un Curieux me découvre
Les importans ſecrets du Louvre,
Je condamne ſon entretien.
De quelque façon qu'on gouverne,
Pourvû que j'aille à la Taverne,
Il me ſemble que tout va bien.

Je croi que mes faits heroïques,
Le plus hardi Preux des Chroniqu
Doit céder le haut du pavé.

Mon orgueil bruit comme un to
Il n'eſt point de Roi ſur la terre
A qui je ne faſſe un défi.
A la fierté de mon langage,
Il ſemble que j'ai mis en cage
Le Preſte-Jean & le Sophi.

Devant les gens dont la cenſure
Veut qu'on boive avecque meſur
Je diſparois comme un Lutin.
J'aime à trinquer la taſſe pleine,
Et voudrois pouvoir d'une halein
Humer Octobre & Saint Martin.

Dès que la Mort impitoyable
Aura de ſa main effroyable
Saiſi ma vieilleſſe au colet,
Je veux qu'une vive peinture,
Embelliſſe ma Sepulture

TRIS

TRISTAN.

ODE

A Olympe.

BEAUX lieux, agréable retraite,
Séjour chéri des doctes Sœurs,
Quand on peut goûter vos douceurs,
Eſt-il quelque bien qu'on regrete ?
Gazons, toujours d'ombres couverts,
Jardins de tous côtez ouverts,
Bois, canaux, riante campagne ;
Que mes yeux dans un doux loiſir,
Au charme qui vous accompagne
S'abandonnent avec plaiſir !

De nouveautez toujours avide,
L'homme n'eſt heureux qu'à demi ;
Dans ſes deſſeins mal affermi,
La ſeule inconſtance le guide.
Ses déſirs ſans ordre conduits,
Anéantis & reproduits,
Tour à tour contre lui ſe liguent ;
Et tout prêts de s'évanouir,
Cherchent des biens qui le fatiguent,
Quand il commence d'en jouir.

TISTAN.

Ainſi notre ame prévenuë
Paſſe de projets en projets ;
Par la préſence des objets
Son erreur eſt entretenuë.
Prompte à ſe laiſſer affoiblir,
Il lui faut, pour la rétablir,
Le ſilence & la ſolitude :
C'eſt-là que le Sage s'inſtruit ;
Et c'eſt de cette unique étude,
Qu'elle peut tirer quelque fruit.

Qu'aiſément ici l'on vous trouve,
Charmant repos, aimable paix !
Nul calme n'approcha jamais
De celui qu'en ces lieux j'éprouve :
Auſſi tranquilles que les nuits,
Ici les jours exempts d'ennuis,
Dans l'égalité ſe ſuccedent ;
Et le Ciel, pour les Souverains,
Quelque avantage qu'ils poſſedent,
N'en peut faire de plus ſerains.

La belle heure du jour approche ;
Le Soleil déja moins ardent,
Sur les rives de l'Occident
Se cache derriere une roche.
Pour jouir de l'ombre & du frais,
OLYMPE ſort de ſon palais :
A ſes côtez marchent les Graces.

Tout s'embellit, & de ces fleurs,
Celles qui naiſſent ſur ſes traces,
Brillent des plus vives couleurs.

OLYMPE, ici tout vous révere
Les Dryades, à votre aſpect,
Se ſentent ſaiſir de reſpect,
Et prennent un front plus ſévere.
De ces champs s'élevent aux Cieux
Mille parfums délicieux,
Enfans de la ſaiſon nouvelle;
Tandis qu'un Zéphire badin
Les accompagne de ſon aîle,
Et les pouſſe dans ce jardin.

Les troupeaux dans cette prairie
Sentent que le jour va finir;
La nuit, qui commence à venir,
Les rappelle à la Bergerie.
Sur leurs pas, avec les hautbois,
Un Berger accordant ſa voix,
Chante une amoureuſe conquête.
La Bergere attentive au ſon,
Marque, d'un mouvement de tête,
Qu'elle prend part à la chanſon.

C'en eſt fait; la nuit prend ſa place:
Le Ciel devenu plus obſcur,
Se couvre d'un épais azur,

Et tout le pourpre s'en efface.

TAM. . . . . .

Dans leurs nids les oiſeaux cachez,
Ont oublié leur doux ramage.
Le Vent ſous les feuilles s'endort,
L'Univers n'eſt plus qu'une image
Du profond repos de la mort.

Vous, qu'un trouble éternel agite,
Eſprits au travail réſervez,
Jouiſſez, ſi vous le pouvez,
Du repos où tout vous invite.
Moi, dans ma douce oiſiveté,
Je goûte avec facilité
Tout le calme que je ſouhaite.
Je ſuis maître de mon ſommeil,
Et la nature ſatisfaite,
Seule prend ſoin de mon réveil.

Quand du milieu de ſa carriere
Le Soleil lancera ſes traits,
A loiſir dans quelque antre frais
Je pourrai fermer la paupiere.
C'eſt ainſi que des heureux jours,
Toujours trop rares & trop courts,
Se prolonge le doux uſage;
Et libre d'emplois éclatans,
J'en retire cet avantage,
Que je puis diſpoſer du tems.

Les Nymphes, au clair de la Lune,
Danſent ſans élever la voix,
De peur qu'en ſortant de ſes bois
Un Faune ne les importune.
Leurs mouvemens prompts & légers,
Craignent les regards étrangers:
Elles en puniſſent l'audace;
Et ſi j'oſe y porter les yeux,
C'eſt un droit acquis au Parnaſſe
De commercer avec les Dieux.

Mais quoi! la nuit n'eſt plus ſi noire;
Déja dans un ſimple appareil,
L'avant-couriere du Soleil
Découvre ſon beau front d'yvoire.
Le Ciel plus pur & plus riant,
Se colore vers l'Orient,
Et fait pâlir l'or des étoiles;
La clarté dans les airs s'accroît,
Et la Nuit, en pliant ſes voiles,
Se précipite & diſparoît.

Les oiſeaux volent dans la plaine;
Zéphire à Flore fait ſa cour;
Et dans les champs avec le jour,
Naiſſent le travail & la peine.
Ainſi toujours prêt à changer,
Le monde inconſtant & léger,
N'a rien de ſtable ni de ferme;

TRISTAN.

Tout ſuit d'éternels mouvemens,
Et la mort eſt l'unique terme
Où finiſſent les changemens. »

Madrigal.

SOUPIR, ſubtil eſprit de flamme,
Qui ſors du beau ſein de Madame,*
Que fait ſon cœur ? apprends-le moi ;
Me conſerve-t'il bien ſa foi ?
Ne ſerois-tu point l'interprête
De quelque paſſion ſecrete ?
O vous, qui par un digne effort
Mîtes tant de vertus en elle,
Dieux ! faites plutôt que la Belle
Vienne à ſoupirer de ma mort,
Que non pas d'une amour nouvelle.

1 Cette Ode, qui eſt le chef-d'œuvre de Triſtan, ne ſe trouve dans aucune édition de ſes Poëſies. La découverte en eſt dûë à *M. Desforges-Maillard*, ſi connu, il y a quelques années, ſous le nom de *Mademoiſelle Malcrais de la Vigne.*

SCARRON.

PAUL SCARRON, fils d'un Conſeiller au Parlement de Paris, étoit fort jeune lorſqu'il prit poſſeſſion d'un Canonicat à la Cathédrale du Mans. Peu de tems après, étant tombé tout-à-coup dans une eſpece de paralyſie, il demeura perclus de ſes membres pendant pluſieurs années. Il vint à Paris, où il s'établit : ſa maiſon étoit remplie de gens de mérite & de diſtinction qui ne pouvoient ſe laſſer d'admirer les agrémens & la tranquillité de ſon eſprit dans l'état de ſouffrance où étoit réduit ſon corps. Il eſt caractériſé au mieux dans les Vers ſuivans, où Ménage le fait parler ainſi lui-même. SCAR

[1] *Ille ego ſum Vates, rabido data præda dolori,*
Qui ſupero ſanos luſibus atque jocis.

[1] Ces Vers ont été mis au bas du portrait de SCARRON, qu'on voit à la tête de quelques éditions de ſes Ouvrages.

1605. *Lemnis ſæcles vnica mala ferre ſerena,*
Et potuit cunctis libera tarda ſophis:
Qui medias inter potuit laſciſſe dolores,
Ma priere, tuto nullus in orbe fuit.

Il ne prenoit d'autre titre que celui de *Scarron, par la grace de Dieu, malade indigne de la Reine*, [1] qui en cette qualité lui faiſoit une penſion de cinq cens écus. Il en eut une auſſi du Cardinal de Richelieu. Son génie étoit naturellement tourné au burleſque. De tous les ouvrages qu'il nous a laiſſez dans ce genre-là, ſon *Typhon* eſt le plus eſtimé. Il faut pourtant convenir que ce ſtile n'eſt plus guéres ſouffert que dans SCARRON; & s'il a été l'écueil de pluſieurs de nos Poëtes, la meilleure raiſon qu'on en puiſſe donner, c'eſt que la mode en eſt paſſée depuis long tems. *Le Roman Comique*, ouvrage ſingulier dans ſon genre, eſt celui qui fait le plus d'honneur à ſon Auteur, & qui mérite davanta-

1 Anne d'Autriche, Mere de LOUIS LE GRAND.

ge de réunir en ſa faveur tous les différens goûts.. SCARRON épouſa ſur la fin de ſes jours Mademoiſelle Françoiſe d'Aubigny, également doüée des dons de l'eſprit & du corps. Cette Dame eut tous les égards poſſibles pour ſon mari, & ſans dégoût pour ſes infirmitez qui étoient preſque continuelles, elle ne le perdit pas un ſeul moment de vûë, & l'aſſiſta juſqu'à ſa mort qui arriva le 14. Octobre 1660. SCA

EPIGRAMME.

Contre une perſonne qui avoit l'eſprit mal tourné.

JE vous ai priſe pour une autre :
Dieu garde tout homme de bien
D'un eſprit fait comme le vôtre,
Et d'un corps fait comme le mien. a

Epitaphe.

CY gît qui fut de belle taille,
Qui ſçavoit danſer & chanter,
Faiſoit des Vers vaille que vaille,
Et les ſçavoit bien réciter..

a Il fait alluſion à ſa figure groteſque.

ARRON.

Il parloit fort bien de la guerre,
Des Cieux, du globe de la Terre,
Du Droit Civil, du Droit Canon;
Et connoiſſoit aſſez les choſes
Par leurs effets & par leurs cauſes:
Etoit-il honnête homme? oh! non.

Tout déperit avec le tems.

Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la riche ſtructure
A témoigné que l'Art, par l'adreſſe des mains
Et l'aſſidu travail, peut vaincre la Nature,
Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins la plûpart vous êtes démolis;
Il n'eſt point de ciment que le tems ne diſſoude:
Si vos marbres ſi durs ont ſenti ſon pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, ſoit percé par le coude![1]

[1] La beauté de cette Epigramme & de la précédente conſiſte dans la chûte qui eſt une ſurpriſe: on s'attend à quelque choſe de grand, & l'on trouve que ce n'eſt rien.

SONNET.

SCARRO

1 Deſcription de Paris.

UN amas confus de maiſons,
Des crotes dans toutes les ruës,
Ponts, Egliſes, palais, priſons,
Boutiques bien ou mal pourvûës:

Force gens noirs, blancs, roux, griſons,
Des prudes, des filles perduës,
Des meurtres & des trahiſons,
Des gens de plume aux mains crochuës.

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le Sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble:

Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carroſſes, chevaux & grand bruit;
C'eſt-là Paris, que vous en ſemble?

tel de défi, ſur les Sonnets 2 de Job & d'Uranie.

EN qualité de Jobelin,
Et de ſerviteur très-fidelle

Cette deſcription de Paris peut être comparée avec celu'en ont faites auſſi Boileau dans ſa VI. Satire, & Rerd dans ſa Comédie des Menechmes, Acte II. Scene II.

Ces deux Sonnets firent beaucoup de bruit dans leur Iance, & partagerent long tems la Ville & la Cour. Un

De ſes Job, dont je ſuis très-indigne modelle;
MAROT. Je ſouticns que l'Eſprit malin,
En matiere de Job qui ne ſit rien qui vaille,
& à bien conſidérer que c'eſt un Saint qu'on raille
N'eſt pas tant à blâmer, la diablerie à part,
Que quiconque ſur Job exerce ſon brocard.
Je ſoutiens qu'on devroit laiſſer en patience
Ce Job, qui de ſouffrir nous apprit la ſcience,
Et bien conſidérer que Job
Estoit proche parent d'Iſaac & de Jacob.
Parle ſur un Veiſeau & ſur un Beuferable,
D'exercer la turlupinade;
Mais de mettre avec eux Job en capilotade,
C'eſt envers Job trop manquer de reſpect.

. . . . . .

N'allez donc plus mêler ce grand Prince Hebreu
Dans le conflit de vos Sonnets,
Meſſieurs les Sanſonnets.
Si de ceci quelqu'un s'offenſe,
En Proſe, en Vers, ou bien de vive voix,
Je lui donne le choix,
Et m'offre à le combattre à toute outrance

Poiſſon ingera le procès par deux vers, dont le premier regarde le Sonnet d'Uranie, & le ſecond celui de Job.

L'un eſt plus grand, plus achevé;
Mais je voudrois avoir fait l'autre.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que l'un & l'autre meritoient à peine un lecteur aujourd'hui.

Sur le ſujet de Job mon bon Patron.
Je m'appelle SCARRON ; SCARRON.
Je loge à la ſeconde chambre,
Tout vis-à-vis l'Hôpital Saint Gervais :
Quoique percluſ de plus d'un membre,
Si quelqu'un en fait le mauvais,
Qu'il ſe montre, ou ſe nomme ;
Il a trouvé ſon homme.

STANCES

A M. de Beys,[1] *ſur ſes Oeuvres poëtiques.*

OUI des BEYS, oui des MALHERBES,
Doivent mettre leurs Vers au jour ;
Mais que la Ville & que la Cour
Souffrent jamais ces mangeurs d'herbes,
Ces petits rimeurs déchaînez,
Qui depuis le blocus ſont nez,
Par l'avarice des Libraires ;
Vit-on jamais un tel abus ?
Si quelque jour Monſieur Phébus
Donne quelque ordre à ſes affaires,
Tous ces Ecrivains de bibus
Abjureront bien-tôt leur fauſſe Poëſie,
Qu'on tient ſur l'Hélicon pire qu'une héréſie.

[1] Ce M. de Beys, mis ici en parallele avec Malherbe, eſt oublié depuis long tems ; au lieu que Malherbe croît en réputation à meſure qu'il s'éloigne de ſon ſiécle.

MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE RICHELIEU.

SCARRO

Requête.

TRE'S-HUMBLEMENT vous préſente Requête,
Un qui n'a pas beaucoup l'eſprit en fête;
Car de fortune il eſt trop mal mené,
Fils malheureux d'un pere infortuné:
Paul, fils de Paul, à qui le nom d'Apôtre
Sied maintenant bien mieux qu'à pas un autre;
Car le bon homme avec ſon hocqueton,
Se voit réduit à beſace & bâton.
O grand Prélat, des hommes le plus ſage,
Etonnement & gloire de notre âge,
Je ne dirai (car ce n'eſt pas aſſez)
Prélat, paſſant tous les Prélats paſſez,
Puiſque préſens & paſſez tous enſemble
Vous ſurpaſſez de beaucoup, ce me ſemble:
Mais je dirai, Cardinal généreux,
Par qui la France eſt un Etat heureux;
De l'Eternel la bonté ſouveraine

Il étoit exilé ainſi que quelques-uns de ſes Confreres, pour avoir parlé avec un peu trop de chaleur du Gouvernement.

Voiture a dit dans un placet au Cardinal Mazarin, en faveur de ſon cocher.

Prélat, paſſant tous les Prélats paſſez,
Car les préſens ſeroit un peu trop dire..

SCARRON.

De tels que vous ne fait à la d
Comme en vous ſeul libéral i
Tout ce qu'il donne à ſes plus
Las en moi ſeul rigoureux il
Tous les malheurs qu'on peut
O grand ARMAND, plus grand
Qui de vos faits eſt le plus no
Si vous avez fait quitter la ca
Au Roi tanné qui commande
Mon pere, hélas! qui vous cri
La quittera ſi vous voulez auſ
Et reviendra ſans mulet ni ba
(Un ſeul Saint Paul faiſant ſo
Droit à Paris boire à votre ſa
Car vous l'aurez certes bien n
Quant eſt de moi qui n'ai plu
Je voudrois bien vous faire m
Mais je ne puis marcher ni pe
Ne remuant ni pieds, ni mai
Ce, Monſeigneur, conſider
Vous par qui ſeul je puis être
Avoir égard que l'Apôtre SCA
Bien que ſon nom rime au gra
N'eſt pourtant pas riche à la M

1 Célébre Partiſan de ce tems-là, & re
ſa généroſité envers les Gens de Lettres. Il
écus au grand Corneille, qui lui avoit déd

Mais un vieillard que miſere environne,
Et que miſere enfin accablera ;
Mais ſi [1] Dieu plaît, votre Eminence aura
Compaſſion d'un Vieillard miſérable,
Qui fut plutôt malheureux que coupable.
Permettez donc que ſes membres vieillis
Soient vûs encor deſſus les fleurs-de-lys ;
Vous lui rendrez certes un bon office,
Et ſi vouliez que j'euſſe un bénéfice,
(Ceci ſoit dit ſeulement en paſſant)
Je n'en ſerois certes méconnoiſſant..
[2] Fait à Paris ce dernier jour d'Octobre,
Par moi SCARRON qui malgré moi ſuis ſobre,
L'an que l'on prit le fameux Perpignan,
Et ſans canon la Ville de Sedan.

SCARR

A LA REINE MERE.

Il lui demande un Bénéfice.

AIMABLE Reine de mon Roi,
Princeſſe en vertus admirable,
Par qui mon deſtin favorable
Sera changé comme je croi ;
Si l'honneur de votre ſervice ;

1 *Si Dieu plaît*, pour *s'il plaît à Dieu*, façon de parler empruntée de Marot.

2 SCARRON obtint par cette Requête une penſion, & le rappel de ſon pere.

3 Il ſervoit la Reine en qualité de ſon malade. Ce fut

SCARRON.

Me fait avoir un Bénéfice,[1]
Je ferai voir en un moment,
Sans me rompre beaucoup la tête,
Que qui fait bien une Requête,
Sçait bien faire un remercîment.

A LA MESME.

Il lui demande un logement au Louvre.

SCARRON par la grace de Dieu,
Malade indigne de la Reine,
Homme n'ayant ni feu ni lieu,
Mais bien du mal & de la peine:
Prie humblement Sa Majesté
De se remettre en la mémoire,
Qu'au commencement de l'Eté,
Alorsque la Cour devint noire,
Il fut son Malade avoué,
Dont le Tout-puissant soit loué;
Qu'on lui donna quelque espérance
D'avoir un petit logement,

Madame de Hautefort, Dame d'atour, qui procura cette charge singuliere à SCARRON.

1 Il n'obtint pas un Bénéfice, mais une pension de 500 écus, comme on le peut voir par ces vers de son remercîment à la Reine:

Reine, de qui j'ai tous les ans
Cinq cens écus beaux & pesans
En bonne & loyale monnoye,
Dont je n'ai pas petite joye....

ais un vieillard que miſere environne,
que miſere enfin accablera ;
ais ſi Dieu plaît, votre Eminence aura
ompaſſion d'un Vieillard miſérable,
ui fut plutôt malheureux que coupable.
rmettez donc que ſes membres vieillis
ient vûs encor deſſus les fleurs-de-lys ;
ous lui rendrez certes un bon office,
ſi vouliez que j'euſſe un bénéfice,
Ceci ſoit dit ſeulement en paſſant)
n'en ſerois certes méconnoiſſant..
Fait à Paris ce dernier jour d'Octobre,
r moi SCARRON qui malgré moi ſuis ſobre,
an que l'on prit le fameux Perpignan,
ſans canon la Ville de Sedan.

SCARR

A LA REINE MERE.

Il lui demande un Bénéfice.

AIMABLE Reine de mon Roi,
Princeſſe en vertus admirable,
Par qui mon deſtin favorable
Sera changé comme je croi ;
Si l'honneur de votre ſervice ;

Dieu plaît, pour *s'il plaît à Dieu*, façon de parler
ée de Marot.
RRON obtint par cette Requête une penſion, & le
ſon pere.
ervoit la Reine en qualité de ſon malade. Ce fut

ERON.

Pour ſervir votre Majeſté,
Je fais ce que je puis pour être bien malade ;
Je mangerai poivre & ſalade,
Si vous trouvez encor que j'ai trop de ſanté.

Je ne regarde plus qu'en bas,
Je ſuis Torticolis, j'ai la tête panchante ;
Ma mine devient ſi plaiſante,
Que quand on en riroit, je ne m'en plaindroit pas.

Vous-même me voyant ainſi,
Encor que vous ayez pitié de mon martyre,
Vous ririez ; & vous voyant rire,
Je vous honore trop, pour n'en pas rire auſſi.

Mais je vous ferois trop d'horreur
En offrant à vos yeux mon étrange figure ;
Si vous la voyiez, je m'aſſure
Que vous m'eſtimeriez un Malade d'honneur.

On m'entend jour & nuit crier,
Comme ſi je ſouffrois en mon corps l'eſtrapade ;
Enfin je ſuis ſi bon Malade,
Que j'ai peur qu'on me diſe, on ne vous peut payer.

LE COMMENCEMENT DU TYPHON,

Poëme burleſque.

[1] JE chante, quoique d'un goſier
Qui ne mâche point de laurier,

[1] M. Deſpréaux, ennemi déclaré du burleſque, avouoit pourtant que ce commencement du Typhon étoit d'une plaiſanterie fine & convenable au ſujet.

Non Hector, non le brave Enée,
Non Amphiare, ou Capanée,
Non le vaillant fils de Thétis;
Tous ces gens-là ſont trop petits,
Et ne vont pas à la ceinture
De ceux dont j'écris l'avanture.
Je chante cet Homme étonnant,
Devant qui Jupin le Tonnant,
Plus vîte qu'un trait d'arbalêtre,
S'enfuit ſans oſer tenir tête.
Je chante l'horrible Typhon,
Au nez crochu comme un griffon,
A qui cent bras longs comme gaules,
Sortoient de deux ſeules épaules,
Entre leſquelles on voyoit
Tête qui le monde effrayoit,
Tête qui n'étoit pas à peindre,
Mais tête à redouter & craindre;
Au reſte d'eſprit ſi quinteux,
Que j'en ſuis quelquefois honteux.
Je chante auſſi Meſſieurs ſes Freres,
Qui certes ne lui cédoient guéres,
Tant à déraciner les monts,
Qu'à paſſer rivieres ſans ponts,
Mettre les plus hautes montagnes
Au niveau des plates campagnes,
Et des grands pins faire bâtons
Qui n'étoient encore aſſez longs.

ARRON.

Des quels maints grands coups ils donnerent
A maints Dieux qui ne s'en vanterent
Quand ils retournerent aux Cieux;
Mais fait bon battre glorieux.
O grand MAZARIN! ô grand Homme!
Riche trésor venu de Rome,
Laquelle n'a pas, sur ma foi,
Rien gardé de pareil pour soi,
En quoi paroit sa courtoisie,
Dont la France la remercie:
Esprit, qui ne t'endors jamais,
Expert en guerre, expert en paix,
JULE, plus grand que le grand Jule,
Qui nous sers autant qu'un Hercule,
Sur lequel on dit qu'étant las,
S'accoudoit autrefois Athlas:
Si tu voulois ton arc détendre,
Et daignois jusqu'à moi descendre,
Si les petits Vers que j'écris
T'arrachoient le moindre souris,
S'ils te causoient la moindre joye,
Je le jure, afin qu'on me croye,
Je me tiendrois aussi content,
Que si n'étant plus impotent,
Je pouvois à ton Eminence
Faire profonde révérence....

Non Hector, non le brave Enée,
Non Amphiare, ou Capanée,
Non le vaillant fils de Thétis;
Tous ces gens-là ſont trop petits,
Et ne vont pas à la ceinture
De ceux dont j'écris l'avanture.
Je chante cet Homme étonnant,
Devant qui Jupin le Tonnant,
Plus vîte qu'un trait d'arbalêtre,
S'enfuit ſans oſer tenir tête.
Je chante l'horrible Typhon,
Au nez crochu comme un griffon,
A qui cent bras longs comme gaules,
Sortoient de deux ſeules épaules,
Entre leſquelles on voyoit
Tête qui le monde effrayoit,
Tête qui n'étoit pas à peindre,
Mais tête à redouter & craindre;
Au reſte d'eſprit ſi quinteux,
Que j'en ſuis quelquefois honteux.
Je chante auſſi Meſſieurs ſes Freres,
Qui certes ne lui cédoient guéres,
Tant à déraciner les monts,
Qu'à paſſer rivieres ſans ponts,
Mettre les plus hautes montagnes
Au niveau des plates campagnes,
Et des grands pins faire bâtons
Qui n'étoient encore aſſez longs.

SCARRO

L'APPEL-LE.

Mon très-cher, vous m'obligerez,
Si lorſque vous nous récrirez,
Il vous plaît de n'en pas tant dire.

Hé quoi! là dedans mon éloge
Dure plus d'une heure d'horloge,
Et pas un ne voit le pourquoi;
Car je ne ſuis Prince ni Roi,
Et vertu nulle en moi ne loge.

Ce n'eſt pas que ſi grande Lettre
Ne m'obligeât bien à vous mettre
Un bel & beau remercîment;
Mais écrivons ſans compliment,
Puiſque nous écrivons en metre.[1]

Vous ſçaurez donc qu'ici la peſte,
Et la guerre encor plus funeſte,
A ravi la moitié des gens;
Je ne ſçai ſi les Allemands
Voudront bien épargner le reſte.

Le Nord nous a rendu viſite,
Suivi d'un nombreux exercite
De Lorrains, Croates & Goths,
Le tout pour nous mettre en repos,
Ainſi que Gazette débite.

[1] C'eſt-à-dire, en Vers.

Cepend

Cependant ils ne laiſſent pas
De charger leurs chevaux de bats
De mainte belle & bonne harde ;
Et tout ce qu'aux champs on hazarde
Eſt le butin de leurs ſoldats.

Toutes ces troupes étrangeres
Font qu'on ne ſe promene guéres :
Hélas ! comment le pourroit-on,
Puiſque Chaillot & Charenton
Sont à préſent Places frontieres ?

Je ſuis renfermé dans la Ville,
En grand chagrin, ſans croix ni pile ;
Nous buvons mal, & qui pis eſt,
Boirons long tems mal, s'il ne plaît
Aux Gens-d'armes de faire gile.

Car à Melun une grand' chaîne
Qui tient la pauvre Seine en gêne,
Empêchant nos fameux voiſins
D'amener ici leurs vins,
Nous réduit à ceux de Surêne.

Encore en avons-nous bien peu ;
Car, ſur ma foi, ce n'eſt pas jeu
D'en entreprendre la voiture ;
Et qui le fait ſans avanture,
En doit belle chandelle à Dieu.

CHAPPELLE.

APPEL-
LÉE.

Devint une Dame Alizon,
En faveur de Lacédémone ;
Jurant que le bon Roi Grifon
En auroit tout du long de l'aune,
Et que tous ceux de ſa Maiſon
En ſeroient un jour à l'aumône.

Mais de l'autre côté Cypris
Donna congé pour lors aux ris,
Aux jeux, aux plaiſirs, à la joye ;
Et prenant l'interêt de Troye,
S'arma pour défendre Pâris.

Le bon homme auſſi Neptunus,
Gagné par ſa Niéce Venus,
Et Phébus, l'Archer infaillible,
Devant qui le fils de Thétis
Ne ſe trouva pas invincible,
Firent tous deux tout leur poſſible
Pour les murs qu'ils avoient bâtis.

Voilà l'hiſtoire, que t'en ſemble?
Crois-tu pas qu'un homme aviſé,
Voit par-là qu'il n'eſt pas aiſé
D'accorder trois femmes enſemble?
Fais-en donc ton profit : ſurtout,
Tiens-toi neutre, & tout plein d'Homere,
Dis-toi bien, qu'en vain l'homme eſpere
Pouvoir jamais venir à bout
De ce qu'un grand Dieu n'a ſçu faire.

A M. le Marquis de Jonſac.

CHER Marquis, les Vers qu'au beau Maine,
De l'agréable Pivangoû,
Fait couler ton heureuſe veine,
Vertû, non de Dieu, mais de chou,
Ne ſont pas Vers à la douzaine.
Quiconque rime ainſi ſans peine
Après avoir bû comme un trou,
Doit avoir au moins pour Maraine
Celle qui cauſa la migraine,
Dont Jupin crut devenir fou.
Mais encor te faut-il dire où
Nous avons lû l'Epître tienne:
Ce fut à la Croix de Lorraine,
Lieu propre à ſe rompre le cou,
Tant ſa montée en eſt vilaine;
Surtout, quand entre chien & loup
On en ſort chantant mirdondaine.
Or là nous étions bien neuvaine
De gens valans tous peu ou prou,
J'entends, pour expliquer mon ou,
Moi valant peu, car la huitaine
Valoit aſſurément beaucoup.

Mais aurois-tu pour agréable
Toi qui ſçais ce que nous valons
Que je t'appriſſe auſſi les noms

CHAPPELLE.

Et les rangs que tenoi
Ces neuf modernes E

L'illuſtre Chevalie
Etoit vis-à-vis de la
Joignant le Comte d
Homme à ne dire jar
Quelque rouge bord

Après lui l'Abbé d
Rempliſſoit digneme
Et prenoit ſoin d'un
Qui rafraîchiſſoit no

Moliere que bien
Et qui nous a ſi bien
Meſſieurs les Coquet
Le ſuivoit, & buvoit
Pour vers le ſoir être

Auprès de ce gran
Un heureux hazard
Du Toc d'entre-nous
Ravi de voir les beau
Quitter Marais & ma
Pour venir dans ſon v
Boire à l'autre bout d

Quant à notre illuſ
Le très-Philoſophe Ba
En ce rencontre il fit

ibution de vos rôles. Il faut être à Paris
n réſoudre enſemble ; & tâchant de faire CHAPPE
l'application de vos rôles à leur caractere, LE.
er à ce démêlé qui vous donne tant de peine.
té, grand Homme, vous avez beſoin de
otre tête, en conduiſant les leurs, & je vous
e à Jupiter pendant la guerre de Troye.
ous ſouvienne de l'embarras où ce Maître
ux ſe trouva pendant cette guerre, ſur les
s intérêts de la Troupe céleſte, pour ré-
s trois Déeſſes à ſes volontez.

Si nous en voulons croire Homere,
Ce fut la plus terrible affaire
Qu'eut jamais le grand Jupiter :
Pour mettre fin à cette guerre,
Il fut obligé de quitter
Le ſoin du reſte de la Terre.

Car Pallas, bien que la Déeſſe
Du bon ſens & de la ſageſſe,
Courant partout le guille-dou,
Avec ſon caſque & ſon hibou,
Paſſa pour folle dans la Grece,
Et lui qui l'aime avec tendreſſe,
Penſa devenir auſſi fou.

Sa Junon, la grave Matrône,
Sa compagne au céleſte Trône.

CHAPELLE.

Devint une Dame Alizon,
En faveur de Lacédémone ;
Jurant que le bon Roi Grison
En auroit tout du long de l'aune,
Et que tous ceux de sa Maison
En seroient un jour à l'aumône.

Mais de l'autre côté Cypris
Donna congé pour lors aux ris,
Aux jeux, aux plaisirs, à la joye ;
Et prenant l'interêt de Troye,
S'arma pour défendre Pâris.

Le bon homme aussi Neptunus,
Gagné par sa Niéce Venus,
Et Phébus, l'Archer infaillible,
Devant qui le fils de Thétis
Ne se trouva pas invincible,
Firent tous deux tout leur possible
Pour les murs qu'ils avoient bâtis.

Voilà l'histoire, que t'en semble?
Crois-tu pas qu'un homme avisé,
Voit par-là qu'il n'est pas aisé
D'accorder trois femmes ensemble?
Fais-en donc ton profit ; surtout,
Tiens-toi neutre, & tout plein d'Ho
Dis-toi bien, qu'en vain l'homme
Pouvoir jamais venir à bout
De ce qu'un grand Dieu n'a sçu f

Qu'elle eſt au Ciel dans ſa ruelle,
Sur l'eſtrade & tapis de pied.
Hé quoi! pauvre innocent, dit-elle,
Vraiment tu me fais grand' pitié
D'aller perdre ainſi la cervelle,
Rêvant à cette bagatelle
Plus qu'il ne faut de la moitié.

Surpriſe des impertinences
Que l'on débite en ce bas lieu,
J'y viens faire des remontrances
A ces foux qui ſans connoiſſances
Raiſonnent comme il plaît à Dieu,
Gâtent mes plus belles ſciences:
Et pour l'Eclipſe à quoi tu penſes,
Je te vais faire voir en peu,
Que ces forgeurs d'extravagances
Tirent cent fauſſes conſéquences
D'une choſe qui n'eſt qu'un jeu.

Sçache que ce jour-là mon Pere
Fit à déjeuner ſi grand' chere,
Et trouva ſi bon le Nectar,
Que Momus, le Dieu des ſornettes,
Le voyant être un peu gaillard,
Et dans ſes humeurs de goguettes,
Lui propoſa que les Planettes
Jouaſſent à Colin Maillard.

CHAPITRE
LE.

MAITTEL-
RE.

A Colin Maillard ! dit le Maître
Du Char brillant & lumineux,
Si par malheur je l'allois être,
Tous les hommes sont si peureux,
Qu'Ils se croiroient morts quand mes feux
Commenceroient à disparoître :
Chacun fermeroit sa fenêtre,
Et Morin, le plus fou d'entre eux,
En prédiroit quelque Bisseſtre.

Quoi ! tu veux conclure par-là,
Répond le grand Dieu qui foudroye,
Qu'un fat pourra troubler ma joye !
Que m'importe, s'il en sera
Des Contes de ma Mere l'Oye ?
Je jure Styx, dont l'eau tournoye
Dans le pays de Tartara,
Qu'à Colin Maillard on jouëra.
Soit, qu'on tire au sort, & qu'on voye
Qui de vous autres le sera.

Le bon Soleil l'avoit bien dit,
Il le fit suivant son préſage :
Toute la compagnie en rit,
Et sans différer davantage,
Auſſi-tôt la Lune s'offrit

1 Jean-Baptiſte Morin, célébre Mathématicien, & fort
ennemi de l'Aſtrologie Judiciaire.

Que les Anciens ni les nouveaux
N'ont encore jamais vû naître
Homme qui ſçût ſi bien connoître
La nature des bons morceaux.

Le petit Monſieur de la Mothe,
Non celui qui toujours a botte,
Et d'un grand Prince eſt Précepteur ;
Mais ſon frere qui toujours trotte,
Et qui comme il eſt grand trotteur,
En mille endroits par jour buvotte
De ce bon vin, & de la Grotte
Etoit le célébre inventeur ;
Auſſi faiſoit-il le neuviéme,
Avecque moi qui bien fort l'aime,
Et ſuis ſon humble Serviteur.

C'eſt-là donc qu'on lut ta légende ;
Enſuite avec ſolemnité
Toute notre bachique bande
But un grand verre à ta ſanté.

A cet agréable repas
Petival ne ſe trouva pas..
Pour la Planche, attendu l'abſence
De tant d'yvrognes d'importance,

CHAP
LE.

ançois de la Mothe le Vayer, Précepteur de Philippe
u, depuis Duc d'Orléans, Frere unique de Louis

de Dauphiné & de Provence. Un procès considérable qu'il eut le malheur de perdre, dérangea toute sa fortune, & ne contribua pas peu à avancer ses jours. LE PA

Placet d'un Homme d'affaires au Roi.

JE fais des vœux ardens, grand Roi, pour vos conquêtes,
Et mes vœux sont du Ciel exaucez chaque jour.
Vos armes ont conquis Manheim & Philisbourg;
Tous les François charmez font des feux & des fêtes,
Où l'on voit éclater leur joye & leur amour.
Parmi tant de Sujets fidelles,
Pour briller je n'épargne rien:
Je chante du Vainqueur les palmes immortelles,
Et peu ménager de mon bien,
Quand de vos grands succès on apprend les nouvelles,
Je brûle des fagots, j'allume des chandelles:
C'est beaucoup pour un homme accablé d'un procès,
Qui devrois épargner jusques aux moindres frais.
Après qu'en votre nom on a pris tant de villes,
Voudroit-on m'enlever le peu que j'ai d'argent?
Non, non, ce sont pour moi des frayeurs inutiles:
Que peut votre trésor tirer d'un indigent?

C'eſt un foible ſecours pour payer la campagne
E PAYS, De ce Fils glorieux, qui marchant ſur vos pas,
Vaillant & libéral, adoré des ſoldats,
Met la terreur dans l'Allemagne,
Et ravit tous nos cœurs dès ſes premiers combats;
Pour fournir aux frais de la guerre,
Il a conquis aſſez de terre.
De l'Allemand vaincu les contributions
Nourriront graſſement les fieres Légions
Si j'en payois ma part, grand Roi, quelle équivoque!
Mon petit bien n'eſt pas un fief Impérial;
N'attaquez jamais de bicoque
Indigne d'un ſiége royal.
Subjuguez tout le Rhin, la gloire en ſera grande;
La juſtice le veut, votre droit le demande;
Ce ſont des coups dignes d'un Roi.
Prenez ſur l'Empereur, prenez ſur la Hollande;
Mais, SIRE, au nom de Dieu, ne prenez rien ſur moi.

Autre Placet.

SIRE, je l'ai perdu, ce procès ſi terrible;
Qui peut m'enlever tout mon bien;
Hélas! ce tout n'eſt preſque rien;
Mais ce rien m'étoit tout, & tout perdre eſt ſenſible.
Je le perds, & pourquoi? pour m'être aſſocié

n homme qui montroit de ſages apparences.
, ce faux prudent, diſſipé vos finances ; LE PA
Pour lui dois-je être châtié ?
D'un innocent ayez pitié ;
:re ame à la juſtice en tout tems eſt ouverte :
us ou moi nous perdrons, conſultez votre cœur ;
Qui de nous deux dans un malheur
Peut mieux ſupporter une perte ?

PELISSON.

DIALOGUE

Entre Acante & la Fauvette.

ACANTE.

PUISQUE Sapho n'eſt point ici,
Fauvette, ſon plus cher ſouci,
Prends un peu le ſoin, je te prie,
D'entretenir ma rêverie.

LA FAUVETTE.

Moi, j'entretiendrois un ingrat,
Qui fait, quand il veut, un grand plat
D'un abricot & d'une poire
Et qui ne fait rien pour ma gloire!

ACANTE.

Cette poire & cet abricot,
Ma Mignone, ne diſoient mot:
Mais toi, tu te chantes toi-même;
Et mon orgueil ſeroit extrême,
Si je prétendois par mes Vers
Egaler tes charmans concerts.
Pour un deſſein ſi téméraire,
Lambert même & ſa ſœur Hilaire
N'en ſavent pas encor aſſez.
Deux Roſſignols, ces jours paſſez,

Se

Se le mirent en fantaiſie ;
L'un en creva de jalouſie,
Se voyant par toi ſurmonter,
Et l'autre en creva de chanter.

LA FAUVETTE.

Il n'en eſt rien ; mais je l'avouë,
Faux ou vrai, j'aime qu'on me louë :
Chacun eſt de même, je croi ;
Parle donc, que veux-tu de moi ?

ACANTE.

Eſt-il vrai, célébre Fauvette,
Qu'en ce lieu faiſant ta retraite,
Déja depuis près de vingt ans,
Tu reviennes tous les Printems ?
Qu'un petit animal volage,
Un petit oiſeau de paſſage,
Parmi tant de légereté,
Conſerve tant de fermeté ?
Quel charme ſecret te rappelle !
Cette touffe d'arbres eſt belle ;
Mais le monde a tant d'autres lieux
Où tu ſerois encore mieux.

LA FAUVETTE.

J'ai parcouru la Terre & l'Onde,

PELISS

Les voiſins de Mademoiſelle de Scudery ont remarqué depuis dix-huit ans ſon Jardin n'avoit point été ſans ette.

ssox.

J'ai vû les quatre coins du Monde,
Sans voir en tous ſes longs détours
Ce qu'on voit ici tous les jours.
J'ai bien vû des filles ſçavantes,
Mais qui n'étoient que des pédantes;
Des filles de grande vertu,
Dont l'eſprit étoit bien tortu;
Des filles d'eſprit un peu folles,
Dont l'eſprit n'étoit qu'en paroles:
Mais une fille ſans défaut,
De qui le cœur fût noble & haut,
La vertu preſque inimitable,
L'eſprit grand, ſolide, admirable,
Sage, éclairé, poli, charmant,
On la chercheroit vainement
Par tous les quatre coins du monde,
Car Sapho n'a point de ſeconde.

ACANTE.

Il eſt vrai; mais l'ambition
Eſt une étrange paſſion:
Et qui croira que de ta vie
Il ne t'ait pris aucune envie
D'aller en un plus beau ſéjour
Charmer nos Grands, faire ta cour?

LA FAUVETTE.

Bien des Grands, au ſiécle où nous ſomm
Sont petits comme d'autres hommes,

me qui montroit de ſages apparences.
ux prudent, diſſipé vos finances;
ur lui dois-je être châtié?
un innocent ayez pitié;
à la juſtice en tout tems eſt ouverte:
oi nous perdrons, conſultez votre cœur:
ui de nous deux dans un malheur
ut mieux ſupporter une perte?

LE PA

ISSON.

Mais on m'a dit que cent affaires,
Au bien de l'Etat neceſſaires,
Le partagent inceſſamment;
Qu'il faut que bien adroitement
Ses moindres momens il diſpenſe,
Pour pouvoir donner audience
A cent & cent particuliers,
Aux gens de Robe, aux Cavaliers,
Au peuple, à la Cour, aux Poëtes,
Et point du tout pour les Fauvettes.

ACANTE.

Il t'écoutera toutefois;
Prépare ſeulement ta voix,
Et quelques chanſons des plus belles;
Je lui dirai de tes nouvelles.
Mais en échange, Oiſeau charmant,
Parle-moi plus ſincerement.
Sapho, dis-tu, cette merveille,
Qui n'aura jamais de pareille,
Te fait aimer ce petit bois;
Et ne ſçait-on pas qu'autrefois,
Quand cette lumiere éclatante,
. . . . . .
Se cachoit encore à nos yeux,
Ou n'éclairoit qu'en d'autres lieux,
Ce bois, ta premiere demeure,
Te revoyoit comme à cette heure?

LA FAUVETTE.

PELISS

O Dieux ! en quelle extrêmité
Me met ta curioſité !
Veux-tu que les races futures
Se mocquent de mes avantures,
Et qu'on les vende au premier jour
Avec l'Almanach d'Amour ?
Mais tes promeſſes ſont trop grandes ;
Apprends ce que tu me demandes,
Et, s'il ſe peut, tiens-le caché.
Vingt ou trente ans avant Pſiché,
L'Amour qui n'aimoit rien encore,
Avec ce feu qui tout dévore,
Se divertiſſoit dans les Cieux
A tourmenter les autres Dieux ;
Ni le trident, ni le tonnerre,
Ni le bras du Dieu de la guerre,
Ni l'adreſſe, ni le ſçavoir,
Ne réſiſtoient à ſon pouvoir,
Et bien ſouvent du plus aimable
Il faiſoit le plus miſérable.
Apollon étoit rebuté,
Quand Vulcain étoit bien traité.
Les Heures, portieres fidelles
De ces demeures éternelles,
Qui ſans autres ſoins importans,
Ne ſongeoient qu'à paſſer leur tems ;
Un jour, pour punir ſon caprice

ISSON.

Par quelque agréable malice,
Dirent qu'il falloit à ſon tour
Donner de l'amour à l'Amour.
Elles ſont deux fois douze en nombre,
De qui l'humeur n'a rien de ſombre,
Jeunes, fraîches, pleines d'appas,
Marchant toutes d'un même pas;
Toutes ſœurs, toutes d'un même âge,
Même taille, même viſage:
Même feu brille dans leurs yeux,
Et rien ne reſſemble mieux
Dans leur Monde, ni dans le nôtre,
Que fait une Heure avec une autre.
Leur Pere même ſans pareil,
Soit Jupiter, ſoit le Soleil,
(Car l'hiſtoire en eſt incertaine)
Ne les diſtingue qu'avec peine;
Cent fois il eſt embarraſſé,
Prenant Irene pour Dircé:
Souvent il appelle Ortezie,
Qu'on lui répond, je ſuis Mazie:
Une de ces aimables ſœurs
Fit un grand amas de douceurs,
De mots obligeans, de careſſes,
De ſoins, d'amitiez, de tendreſſes,
De ces regards faux & charmans,
Qui pour les crédules Amans
Diſent tout ce qu'un cœur déſire,

Et pourtant ne veulent rien dire.
Elle choiſit & tems & lieu PEL
Pour attaquer ce petit Dieu,
Qui peut dompter les plus rebelles;
Et bien que de mille autres Belles
Il eut ſçû défendre ſon cœur,
Soit qu'il fût de meilleure humeur,
Soit que ſon heure fût venuë,
L'Heure lui donna dans la vûë:
Hélas! dit-il en ſoupirant,
A la fin une Heure m'apprend,
Par le vouloir des Deſtinées,
Ce que n'avoient pû tant d'années;
Que mes flammes, que mes liens
Etoient des maux, étoient des biens;
Et ce que mon cœur inſenſible
Trouvoit encore moins poſſible,
Des maux qui ſe font déſirer,
Des biens qui nous font ſoupirer.
Puis il lui parle de ſes charmes,
N'épargne prieres ni larmes,
Exprime mille ardens déſirs,
Par autant de brûlans ſoupirs,
Et dit, en ſon nouveau martyre,
Tout ce qu'aux autres il fait dire.
L'Heure feint de s'en irriter,
Un moment après d'en douter,
Puis de le croire & de ſe rendre:

SSON.

Enfin d'une voix douce & tendre,
Soyez, dit-elle, en le quittant,
Soyez amoureux & conſtant;
Et ſçachez qu'une amour fidelle
Ne trouva jamais de cruelle.
D'aiſe l'Amour eſt tranſporté,
Sa nouvelle félicité
Se répand ſur tout ſon Empire;
Rien n'y gémit, rien n'y ſoupire;
Les plus infortunez Amans
En plaiſirs changent leurs tourmens;
Et la plus cruelle ſouffrance
Devient heureuſe en eſpérance.
A peine le Soleil levant
A commencé le jour ſuivant,
Que l'Amour s'éveille, ſe preſſe
D'aller voir ſa belle Maîtreſſe,
Et comme un petit inſenſé
Cherche les yeux qui l'ont bleſſé.
Mais parmi tant de ſœurs aimables
Il trouve tous les yeux ſemblables.
Chacune a les mêmes attraits,
Et le bleſſe des mêmes traits;
Chacune lui ſemble ſa Belle;
C'eſt elle, & ſi ce n'eſt pas elle:
En vain du geſte & du regard,
Il veut attirer à l'écart
Celle dont il étoit eſclave;

Chaque

Chaque Heure, d'un pas lent & grave,
Feignant d'ignorer ſon ennui, PELISS
Paſſoit, & ſe mocquoit de lui.
Il s'éloigne, & dit en lui-même,
Que peut-être l'Heure qu'il aime,
Pour le combler de ſes faveurs,
Se dérobera de ſes ſœurs.
Déja ſon ame impatiente
Se conſume dans cette attente;
Jamais on ne fit tant de vœux,
Jamais dans l'Empire amoureux
Heure ne fut tant attenduë,
Que le fut cette heure perduë.
Tout triſte, tout honteux, tout las,
L'Amour retourne ſur ſes pas.
Alors toutes les Sœurs enſemble
Lui diſent, Amour, que t'en ſemble?
Eſt-il pas bien doux d'être Amant?
Les Heures n'aiment qu'un moment;
Mais pour toi, s'il t'en prend envie,
Tu peux aimer toute ta vie.
L'Amour, après un tel affront,
Eprouve un changement bien prompt;
Il n'a plus que de la colere,
Et rien ne le peut ſatisfaire.
Pour punir ſa facilité
Qui l'avoit fauſſement flaté,
Il veut, (& ſes loix ſont bien rudes)

LISSON.

Que ces Sœurs qui ſont tant les prudes,
Qui dédaignent tant ſon amour,
Brûlent d'autres feux tour à tour:
Qu'on trouve une Heure en la journée,
Foible, facile, abandonnée,
Qui ne ſçache rien ménager;
Et c'eſt-là l'Heure du Berger.
Mais quoi? ſa flamme mépriſée,
Dans le Ciel ſervoit de riſée;
Il quitte le ſéjour des Dieux,
Et pour laiſſer en mille lieux
Quelque marque de ſa vengeance
Contre la perfide inconſtance,
O vous, qui par de lâches tours
Troublez l'Empire des Amours,
Dit-il, vains diſeurs de fleurettes,
Volages, inconſtans, coquettes,
Eſprits changeans, ſoyez changez,
Et que les Amours ſoient vengez.
Il dit, & ſa ſeule parole
Allant de l'un à l'autre Pole,
De mille & mille Amans légers
Fit autant d'oiſeaux paſſagers.
Ceux à qui les amours nouvelles
Ont toujours ſemblé les plus belles,
Comme ces oiſeaux inconſtans
Cherchent en tous lieux le Printems:
Ceux que la froide indifférence

PELISSON.

Seule porta dans l'inconſtance,
Vont cherchant les climats glacez,
Et par le beau tems ſont chaſſez.
On vit ſur la terre & ſur l'onde
Floter la troupe vagabonde
De ces volages emplumez;
Les uns en Cailles transformez,
Voleterent; les aîles baſſes;
Les autres devenus Bécaſſes,
Se trouverent un pied de nez;
Quelques autres plus étonnez
Que s'ils fuſſent tombez des nuës,
Se trouverent tout-à-fait Gruës.
Faut-il te dire mon malheur?
Prends-tu plaiſir à ma douleur?
Et bien, pour être un peu coquette,
Je devins moi-même Fauvette.
Mais c'étoit en mes jeunes ans,
Que j'avois des déſirs changeans:
Le tems m'a fait être plus ſage;
Je conſulte quand je m'engage;
Mais dès que j'en ai fait ſerment,
J'aime enſuite éternellement.
Pour témoigner ma repentance
Au Dieu vainqueur de l'inconſtance,
Tout changement m'eſt odieux,
Juſques au changement de lieux:
Si ma cruelle deſtinée

ELISSON.

Non un Printems, mais cent Hyvers ;
Paſſer les mers les plus profondes,
En danger de choir dans les ondes,
Si l'aile vient à nous manquer,
Ou la tempête à nous choquer :
Bâtir & rebâtir ſans ceſſe ;
Chaque jour quand la faim nous preſſe,
Dépeupler tous les environs
De mouches & de moucherons,
Voilà nos plus doux exercices,
Et nos plus charmantes délices.
Crois-moi, je te le dis encor,
Tout ce qui reluit n'eſt pas or ;
Et le plus ſouvent l'inconſtance
N'eſt heureuſe qu'en apparence ;
Aime toujours fidelement,
Et prends bien garde ſeulement,
Que Zénocrate, [1] s'il n'eſt ſage,
Ne devienne oiſeau de paſſage.

*A M * *.*

Il eſt tems de brûler d'une plus belle flamme :
Ta Bergere eſt mortelle, & d'un ſexe léger.
ALEXIS, fais régner un Objet dans ton ame,
Qui ne puiſſe jamais ni mourir, ni changer.

1 L'Auteur de l'Almanach d'Amour, qui a dit de lui-même :

Je me ſuis toujours amoureux & volage,
Changeant les mets d'amour de ménage en ménage.

L'ORANGER.

A Mademoiſelle de SCUDERY.

Qu'ON en parle, & qu'on en gronde,
Chere SAPHO, croyez-moi,
Tout doit aimer dans le monde:
C'eſt une commune loi.

C'eſt en vain que l'on ſe flatte:
Enfin il s'y faut ranger.
Si vous aimez une chatte,
Pour moi, j'aime un oranger.

Encore êtes-vous heureuſe,
Vous qui n'avez pour rival,
Dans votre flamme amoureuſe,
Que quelque pauvre animal.

Si je ſens brûler mon ame
Pour un objet ſans pareil,
J'ai pour rivaux de ma flamme
Et l'Aurore & le Soleil.

L'Aurore étalant ſes charmes,
Et tout ce qu'elle a de beau,
Tous les matins fond en larmes
Auprès de mon arbriſſeau.

Sur ſa verdoyante tête
Tournoyant de toutes parts,

Le Soleil ſans ceſſe arrête
Ses plus amoureux regards.

Mais ſon eſpérance vaine
D'elle-même ſe détruit :
Il n'en aura que la peine,
Et j'en cueillerai le fruit.

Ainſi jadis, à ſa honte,
Il ſuivoit inceſſamment
Daphné, qui, quoiqu'on en conte,
Brûloit pour un autre Amant.

Mon oranger m'eſt fidelle.
Mais quoi ? la jalouſe erreur
Eſt la compagne éternelle
D'une amoureuſe fureur.

Quelquefois je le néglige,
Pour mieux éprouver ſa foi.
Je connois qu'il s'en afflige,
Et ne peut vivre ſans moi.

Sa feuille qui ſe retire
M'invite à le ſecourir,
Et de loin ſemble me dire :
Veux-tu me laiſſer mourir ?

Auſſi-tôt mon ame tendre
Se laſſe de ſa langueur :

J'accours, & lui fais reprendre
Une nouvelle vigueur. PELIS

Il ſort de ſa fleur charmante
Un doux air, un air charmant,
Dont mes ſoins & mon attente
Sont payez en un moment.

Jeunes Beautez qu'on redoute,
Et qui régnez ſur les cœurs,
Vous vous mocquerez ſans doute
De ces légeres faveurs.

Mais ſous votre injuſte empire,
Les faveurs le plus ſouvent,
Que ſont-elles, à bien dire,
Que de l'air, & que du vent?

Conterai-je vos caprices,
Qui font perdre tant de pas?
Vos ruſes, vos artifices,
Que les arbriſſeaux n'ont pas?

Cent fois brûlant pour vos charmes,
Mais réſolu de changer,
J'ai ſouhaité, non ſans larmes,
De n'aimer qu'un oranger.

Je l'aime, & quand l'inhumaine,
Qui me cauſoit tant d'ennui,

ISSON,

Voudroit partager ma peine,
Je n'aimerai plus que lui.

Je tenois ce fier langage,
Quand ce chef-d'œuvre des Cieux,
Iris, au charmant viſage,
Se vint offrir à mes yeux.

Qu'une flamme mal éteinte
Eſt facile à rallumer !
Et qu'avec peu de contrainte
On recommence d'aimer !

Iris me mit tout en flamme ;
Iris me fit inconſtant :
Iris m'arracha de l'ame
L'oranger que j'aimois tant.

Quel moyen d'être rebelle ?
Il fallut s'humilier.
L'Amour étoit avec elle
Qui me fit tout oublier.

Connois-tu bien qui nous ſommes,
Dit l'Enfant impérieux ?
Volage, apprends que les hommes
Aiment comme il plaît aux Dieux.

LA FAUVETTE.

is qu'on peut mal-aiſément PELISSON.
her un amoureux tourment ;
is plus mal-aiſément encore
point aimer qui nous adore.

ACANTE.

fais bien, car en peu de mots,
conſtans ne ſont que des ſots.
re Fauvette, quand j'y penſe,
peine eſt une récompenſe ;
peux, d'un déſir curieux,
ter la Terre & les Cieux,
r les Villes & les Provinces,
différens ſéjours des Princes :
it d'affaires & point de Cour,
ais de violent amour,
ais de penſée importune
r la gloire ou pour la fortune,
; autrement te tourmenter,
à prendre l'air & qu'à chanter,
ant, de journée en journée,
Printems de toute l'année.

LA FAUVETTE.

que tu connois peu nos maux ;
os peines & nos travaux !
mbler ſans ceſſe pour ſa vie,
nille ennemis pourſuivie ;
uver en cent climats divers,

PELISSON.

Non un Printems, mais cent Hyvers;
Paſſer les mers les plus profondes,
En danger de choir dans les ondes,
Si l'aîle vient à nous manquer,
Ou la tempête à nous choquer :
Bâtir & rebâtir ſans ceſſe ;
Chaque jour quand la faim nous preſſe
Dépeupler tous les environs
De mouches & de moucherons,
Voilà nos plus doux exercices,
Et nos plus charmantes délices.
Crois-moi, je te le dis encor,
Tout ce qui reluit n'eſt pas or ;
Et le plus ſouvent l'inconſtance
N'eſt heureuſe qu'en apparence ;
Aime toujours fidelement,
Et prends bien garde ſeulement,
Que Zénocrate, [1] s'il n'eſt ſage,
Ne devienne oiſeau de paſſage.

*A M * *.*

IL eſt tems de brûler d'une plus belle flam
Ta Bergere eſt mortelle, & d'un ſexe léger.
ALEXIS, fais régner un Objet dans ton ame,
Qui ne puiſſe jamais ni mourir, ni change.

1 L'Auteur de l'Almanach d'Amour, qui a dit de lui-même :

Zénocrate toujours amoureux & volage,
Courant les mers d'amour de rivage en rivage

Ses Miniſtres, ſes Généraux ;
De ſes Etats bien loin reculer les frontieres ; B*
Sans regarder ſon rang, s'expoſer aux hazards ;
Soumettre, en peu de jours, des Provinces entieres,
Malgré les élemens, les ſaiſons, les remparts :
D'un monde d'ennemis vainqueur de toutes parts,
Tout chargé de lauriers, & tout couvert de gloire,
Faire monter la Paix ſur ſon char de victoire ;
Faire fleurir le commerce, les Arts ;
Enrichir les Sçavans, étendre les Sciences ;
Rétablir, conſerver l'ordre dans ſes Finances ;
Dreſſer des jardins ſomptueux,
Bâtir en mille & mille lieux
De ſuperbes Palais, des Temples vénérables,
Des Forts, des Places imprenables ;
Faire changer de face à l'Univers ;
Couvrir d'amples torrens les plus ſéches campagnes,
Abaiſſer, à ſon gré, les plus hautes montagnes,
Elever les valons, & réunir les mers ;
Décider des deſtins du Monde,
Et voir des Souverains embraſſer ſes genoux,
Pour calmer ſon juſte courroux,
Sans perdre d'un Chrétien l'humilité profonde ;
Empêcher que la pauvreté
Ne puiſſe d'un beau ſang ſouiller la pureté ;
Avoir le cœur vaſte, droit & ſincere ;
Par ſa bonté temperer ſa grandeur ;

Le Soleil ſans ceſſe arrête
Ses plus amoureux regards.

Mais ſon eſpérance vaine
D'elle-même ſe détruit :
Il n'en aura que la peine,
Et j'en cueillerai le fruit.

Ainſi jadis, à ſa honte,
Il ſuivoit inceſſamment
Daphné, qui, quoiqu'on en conte,
Brûloit pour un autre Amant.

Mon oranger m'eſt fidelle.
Mai quoi ? la jalouſe erreur
Eſt la compagne éternelle
D'une amoureuſe fureur.

Quelquefois je le néglige,
Pour mieux éprouver ſa foi.
Je connois qu'il s'en afflige,
Et ne peut vivre ſans moi.

Sa feuille qui ſe retire
M'invite à le ſecourir,
Et de loin ſemble me dire :
Veux-tu me laiſſer mourir ?

Auſſi-tôt mon ame tendre
Se laſſe de ſa langueur :

Là le métal de Corinthe
Sous une agréable feinte
Montre des Dieux ſe mouvans;
Et ces Héros, dont l'Hiſtoire
Nous conſerve la mémoire,
Ici paroiſſent vivans.

Magnifique Gallerie,
Où je me trouve conduit,
Cauſe de ma rêverie,
Quel charme en vous me ſéduit?
Répondez-moi, Néréïdes,
De vos demeures humides;
Par quels prodiges nouveaux
Vois-je vos fontaines vives,
Loin de leurs ſources captives,
Prodiguer ici leurs eaux?

Je te vois ſortir de l'onde,[1]
Phébus, bel aſtre naiſſant;
Tu viens éclairer le Monde
Dans ton char reſplendiſſant.
Dans un marais aſſiégée
Par des torrens ſubmergée,
Latone attire mes yeux.
Ici le Dragon terrible,

[1] Fontaines d'Apollon, de Latone, du Dragon.

LE CHERON.

Du creux de ſon ventre horrible,
Lance un fleuve vers les Cieux.

* Là ſa plus docte morale [1]
Eſope vient étaler;
Et par les eaux du Dédale
Ces bêtes ſemblent parler.
Voyez ſous le mont ſtérile
De la fumante Sicile
Ce Géant précipité :
Furieux de ſes déſaſtres,
Il pouſſe contre les aſtres
Encore un flot irrité.

Cent colonnes de porphire [2]
Font un cercle ſpacieux,
Où cent jets d'eau qu'on admire, [3]
S'élevent ambitieux.
Mille ſources amaſſées,
Ici courent empreſſées
Former un mont de criſtal;
Et là d'un chêne immobile
L'eau goute à goute diſtile,
Et rentre en ſon lit natal.

1 Le Labyrinthe. L'Encelade.
2 La Colonnade. La Montagne d'eau.
3 Le Chêne vert.

Belles eaux, ſous cet ombrage,
D'un flot & grave & ſoumis,
Soit que vous rendiez hommage
Aux oracles de Thémis;
Soit que vous portiez votre onde
Aux bains, où l'aſtre du Monde
Eteint ſon feu véhément:
Ou qu'entre les Dieux antiques
Vos jets régnent magnifiques,
Vous plaiſez également.

Comme de jeunes Bergeres
Qu'on voit danſer aux chanſons,
Bondiſſez, ondes légeres,
Formant d'agréables ſons:
Sur une pompeuſe ſcène
Brillez, ſources d'hypocrêne;
Et par des arcs élevez,
Conſacrez à la Victoire,
Immortaliſez la gloire
Du Héros que vous ſervez.

Mais quel doux attrait m'amuſe
A décrire vos beautez,
Lorſqu'en ces jardins la Muſe

MLLE C
RON.

La Salle du Conſeil. Les Bains d'Apollon. La Gallerie Antiques.
La Salle du Bal. Le Théâtre d'eau. L'Arc de Trion-

Fait le plus riche ornement,
Tandis qu'en fleur convertie,
La trop conſtante Clitie
Veut ſuivre encor ſon amant.

Fleuris, ô tendre Hyacinthe,
Dans ces parterres divers,
Où tu peux braver ſans crainte
Les plus rigoureux hyvers.
Déja ſur ce beau rivage
Narciſſe pour ſon image
Renouvelle ſes ardeurs;
Et la durable Anémone,
De l'éclat qui l'environne
Embellit les autres fleurs.

Bois d'immortelle verdure,
Chargez d'un riche tréſor,
Vous, qui malgré la froidure,
Conſervez vos pommes d'or,
C'eſt vous auſſi que je chante;
Et vous, lauriers, dont on vante
En tous lieux le digne emploi:
A peine l'on vous voit naître,
Que vous vous hâtez de croître
Pour couronner votre Roi.

Jamais l'inſolent Borée
Ne ſouffle dans ces valons;
Flore dans cette contrée

MLLE CI
RON.

LLE CHE-
RON.

Ne craint point les Aquilons.
La Canicule brûlante,
De ſon ardeur violente
Sauve ces heureux climats:
Contre la Chévre glacée
La Nature courroucée,
Ailleurs chaſſe les frimats.

Quel eſt ce nouveau ſpectacle,
Pour moi ſi rempli d'appas?
Qu'apperçois-je? quel miracle
Produit les fleurs ſous mes pas?
Ainſi qu'un autre Protée,
Sous une forme empruntée,
La Terre s'offre à mes yeux!
La main de la jeune Flore
D'un nouvel émail colore
Ces Jardins délicieux.

Les Nayades couronnées
Et de roſeaux & de joncs,
Sortent des flots, étonnées
De ces changemens ſi prompts:
Puis voulant avec adreſſe
D'une abondante richeſſe
Se faire honneur à leur tour,

. . . . . .

De cent manieres galantes
Reçoivent l'aſtre du jour.

Tantôt leurs beautez liquides,[1]
Dans ces mobiles Jardins,
Offrent des nappes fluides
Au charmant Dieu des feſtins:
Sur des buffets aquatiques,
De cent vaſes magnifiques
Elles viennent ſe parer:
Puis cherchant le frais & l'ombre,
Dans les routes d'un bois ſombre
Se plaiſent à s'égarer.

MILLECHEMIN.

C'eſt toi, Soleil de la terre,
LOUIS, qui de ces climats,
Malgré l'horreur de la guerre,
Fais renaître les appas:
Ces eaux ailleurs retenuës,
Par toi vont toucher les nuës.
Ici des muables tems
Fixant la courſe légere,
Flore, qui cherche à te plaire,
Eterniſe le Printems.

Vives eaux, dont l'abondance
Forme un Canal ſpacieux,
Vantez au loin la Puiſſance
Qui vous raſſemble en ces lieux.
Sur ces plaines azurées

[1] Les Buffets. Les Sources.

Mlle Cheron.

Tu me parois plus aimable
Que ces Jardins où la Fable
Peignit le charme des yeux.

Fontaines, sources riantes,
Où Flore vient se mirer;
Beaux jardins, plaines charmantes,
Qui de vous dois-je admirer?
Est-ce vous, Palais si rare,
Riche des marbres de Pare?
Ou vous de pourpre couverts,
Murs, qui doublez dans les glaces
De vos brillantes surfaces
Ces appartemens divers?

Ici des tapis barbares
Les ornemens précieux,
Sur leurs figures bizarres
Sçavent arrêter les yeux.
Ici le vase fragile
De la transparente argile
Eclate de toutes parts;
Et tout ce que l'Inde envoye,
En ces lieux devient la proye
De nos avides regards.

En cet endroit l'art d'Apelle,
Malgré leurs noms effacez,
A la lumiere rappelle
Les Rois des siécles passez.

Epigramme.

MLLE CHERON.

ETRE ſans vertu précieuſe,
Faire la belle ſans beauté,
Par une adreſſe ingénieuſe
Qui ſoutient votre vanité;
Ne rien devoir à la nature;
Mais par une heureuſe impoſture
Abuſer l'eſprit & les yeux;
Mettre la laideur en uſage;
N'eſt-ce pas vous venger des Dieux,
Qui formerent votre viſage,
Pour être un objet odieux?

S. E***.

SANLEC.

SANLEC.

LOUIS DE SANLEC, Chanoine Régulier de Sainte Geneviéve, & Prieur-Curé de Garnay, avoit un talent assez décidé pour la Poësie : c'est dommage que son style, quelquefois sec, obscur, ou trop diffus, dépare ses pensées. Le Duc de Nevers, qui avoit droit de nommer à l'Evêché de Bethléem, y nomma le Pere SANLEC, qu'il considéroit particuliérement ; mais faute de Bulles, il fut obligé de rester à sa Cure, où il finit ses jours au mois de Septembre 1714. âgé de 55. ans, & fort regreté de tous ses Parroissiens, qui étoient plus maîtres des revenus de son Bénéfice que lui-même.

PLACET AU ROI,

Pour lui demander une Abbaye.

NOus avons, grand Héros, deux deſſeins différens,
Vous de vaincre vingt Rois, & moi vingt concurrens.
Mais l'un de ces deſſeins eſt mieux conduit que l'autre :
Que cependant tout iroit bien,
Si vous me répondiez du mien,
Comme je vous réponds du vôtre!

AU MESME.

NOus diſtinguons deux perſonnes en toi ;
L'une eſt LOUIS, l'autre le Roi.
Le Roi n'eſt que le Roi de France.
Mais qu'eſt-ce que LOUIS ? J'avertis par avance
Qu'ici tout l'Univers va répondre avec moi,
C'eſt un grand homme dès l'enfance,
Plus équitable que la loi,
Plus auguſte que ſa naiſſance,
Plus grand même que ſa puiſſance,
L'unique ſoutien de la Foi.
Vrai Pere de ſon peuple, indulgent, bon, ſincere...
Mais à propos de bon, d'indulgent, de vrai Pere,

SANLEC.

LOUIS voudroit-il bien me
Tous mes amis n'of

AU R. PERE DE

Deſcription de ſ

PERMETTEZ, m
Qu'un malheureux
Vous dépeigne ici
C'eſt-à-dire, ſon P
Dans mon Egliſe l
Si l'on ne prend bi
La greno
Chante tout l'offic
Près de là ſont da
Cinq cens gueux
Point de Dévote
Point de pénitent
Comme ils n'ont
Et qu'ils ſont tous
Dans un Curé cho
Je ſuis triſte aux

1 L'Auteur obtint ſur le cha
2 Il veut dire que le toît éta
s'y amaſſoit de l'eau & de la fa

Vers pour mettre au bas du Portrait d'un Prince distingué par sa vertu. SAN

ECLAIRÉ du flambeau de la Religion,
Monde, ce Prince échappe à ton illusion.
Titres ambitieux, fastueuses chimeres,
Naissance, pompe, honneurs, délices passageres,
N'attendez rien d'un cœur aussi pur que le sien;
Vains fantômes, fuyez: ce cœur est tout chrétien.

De ſes détours ſuivant le fil,
La force à ſe laiſſer connoître ;
Plus entreprenant quelquefois,
De Sujet il devient ſon Maître,
Et lui fait de nouvelles loix.

Mais des ténébres reſpectables
Enferment la Divinité ;
Majeſtueuſe obſcurité,
Vos ſecrets ſont impénétrables.
Nos yeux ſont ſeulement frappez
Par quelques rayons échappez
Au travers d'une épaiſſe nuë :
Mais, Seigneur, lorſque tu nous fuis,
Ta voix en tous lieux entenduë,
Nous dit ; Je ſuis celui qui ſuis.

Au deſſus du cours des étoiles,
Eſt un ſéjour reſplendiſſant,
Où porté par le Tout-puiſſant,
Un ſeul Mortel l'a vû ſans voiles.
Mais ébloui plus qu'éclairé,
Son œil n'étoit pas préparé
A ſoutenir ce grand ſpectacle :
Ce vaſte, ce ſublime eſprit,
Trouvant en lui-même un obſtacle,
Admira plus qu'il ne comprit.

Raiſon, orgueilleuſe puiſſance,
Qui parcours les Cieux & les Mers,

Embraſſant ſur tout l'Univers
L'empire de l'intelligence;
Si ton vol allait * s'élevant
Juſqu'au Trône du Dieu vivant,
Que ta chûte ſeroit terrible!
Là, reconnoîtroit tes efforts
Cette même main invisible,
Qui retient la Mer dans ſes bords.

Quel objet nouveau j'envisage!
Une Avengle, [1] qui ſe conduit
Au milieu d'une obſcure nuit,
Et ſe fait aux Cieux un paſſage!
Ceux qui la ſuivent, ſur les yeux
Ont un bandeau myſtérieux,
Ils croyent tout ce qu'ils ignorent;
Et ſans crainte de s'égarer
Dans ces ténébres qu'ils adorent,
Ils s'en ſervent pour s'éclairer.

La divine Magnificence,
De ſes dons verſe le torrent
Sur le bienheureux ignorant
Qui ſe confie en ſa puiſſance.
Si le Maître abſolu des cœurs,
Par de prophétiques fureurs

1 La Foi.

Veut faire annoncer ſes oracles,
C'eſt la bouche de l'humble Foi,
Digne inſtrument de ſes miracles,
Qu'il choiſit pour ce noble emploi.

Montagnes, malgré votre maſſe,
Et vos ſolides fondemens,
La Foi par ſes commandemens,
Vous contraint à changer de place.
Mer, pour ouvrir ton vaſte ſein,
Si le Fidelle étend ſa main,
Ce léger ſignal peut ſuffire:
Des Elûs Dieu comblant les vœux,
Leur donne un ſouverain empire
Sur ce qu'il n'a fait que pour eux.

Au ſortir de ces lieux funeſtes,
La Foi doit enfin nous laiſſer;
C'eſt alors que doivent ceſſer
Toutes les énigmes céleſtes.
Les voiles épais tomberont;
Tout-à-coup s'évanouiront
Et la figure, & le ſimbole;
Pour exécuter ſon traité,
La Foi dégageant ſa parole,
Nous livrera la Vérité.

Quand ſeras-tu notre partage?
Quand ſerons-nous tes Citoyens,
O Ciel! qui nous promets des biens,

PLACET AU ROI,

SANLE

Pour lui demander une Abbaye.

s avons, grand Héros, deux deſſeins dif-
férens,
ıincre vingt Rois, & moi vingt concur-
rens.
de ces deſſeins eſt mieux conduit que
l'autre :
e cependant tout iroit bien,
vous me répondiez du mien,
mme je vous réponds du vôtre!

AU MESME.

diſtinguons deux perſonnes en toi ;
ne eſt LOUIS, l'autre le Roi.
Roi n'eſt que le Roi de France.
-ce que LOUIS ? J'avertis par avance
l'Univers va répondre avec moi,
ſt un grand homme dès l'enfance,
s équitable que la loi,
s auguſte que ſa naiſſance,
s grand même que ſa puiſſance,
ıique ſoutien de la Foi.
de ſon peuple, indulgent, bon, ſin-
cere...
ıos de bon, d'indulgent, de vrai Pere,

LE BERARD.

Dont nul autre lieu n'eſt l'image ?
Notre ame avec raviſſement
Doit contempler avidement
Le Dieu que nous aurons ſçu croire ;
Et dans cet éclat ſans pareil,
Notre œil fixe verra ſa gloire,
Comme l'aigle voit le Soleil.

Sur la naiſſance de JESUS-CHRIST.

LA nuit ceſſe ; les ſaints Oracles
Ouvrent les plus ſombres replis.
Que de jours féconds en miracles !
Que de myſtéres éclaircis !
Dans leurs antres ſourds les Sybilles
N'ont plus que des fureurs ſtériles.
La Guerre a fui dans les Enfers :
Réjouis-toi, Sion captive ;
Le tems promis enfin arrive ;
Ton Dieu naît pour briſer tes fers.

r mettre au bas du Portrait d'un Prince distingué par ſa vertu. SANLEC.

Ré du flambeau de la Religion,
:e Prince échappe à ton illuſion.
ıbitieux, faſtueuſes chimeres,
:, pompe, honneurs, délices paſſageres,
:z rien d'un cœur auſſi pur que le ſien;
ıtômes, fuyez: ce cœur eſt tout chrétien.

N***.

A Louis XIV.

Le Voyage de Barége.

Dans une triſte ſolitude,
Loin de tes dons & de tes yeux,
Du grand art de me rendre heureux
Je faiſois mon unique étude:
Là, je prétendois parvenir
Au ſuprême point d'indolence,
Qui des malheurs paſſez éteint le ſouvenir,
Et fait triompher la conſtance
Des caprices du ſort, & des maux à venir.
Mais mon ame, grand Roi, dans tout ce qui t'arrive
Toujours prompte à s'interreſſer,
Toujours Françoiſe, & toujours vive,
A tenté vainement de ſe débarraſſer
Des liens trop charmans qui la tiennent captive.
De-là naît ce cuiſant regret
Qui me plaît & qui m'importune:
De-là vient ce déſir ſecret,
Non, de m'offrir encore à l'aveugle Fortune
A qui je ne veux rien devoir;
Mais d'être auprès de toi ſeulement pour te voir,
Lorſqu'en cette ſaiſon charmante,
Par un chemin ſemé de fleurs,
Tu vas terminer tes langueurs
Dans une ſource bienfaiſante,

e ſes détours ſuivant le fil,
a force à ſe laiſſer connoître ;
lus entreprenant quelquefois,
e Sujet il devient ſon Maître,
t lui fait de nouvelles loix.

Mlle Bernard.

Mais des ténébres reſpectables
nferment la Divinité ;
lajeſtueuſe obſcurité,
os ſecrets ſont impénétrables.
os yeux ſont ſeulement frappez
ır quelques rayons échappez
u travers d'une épaiſſe nuë :
ais, Seigneur, lorſque tu nous fuis,
a voix en tous lieux entenduë,
ous dit ; Je ſuis celui qui ſuis.

Au deſſus du cours des étoiles,
t un ſéjour reſplendiſſant,
ù porté par le Tout-puiſſant,
n ſeul Mortel l'a vû ſans voiles.
ais ébloui plus qu'éclairé,
on œil n'étoit pas préparé
ſoutenir ce grand ſpectacle :
: vaſte, ce ſublime eſprit,
rouvant en lui-même un obſtacle,
lmira plus qu'il ne comprit.

Raiſon, orgueilleuſe puiſſance,
ıi parcours les Cieux & les Mers,

N***.

N'exercent le fatal ciſeau
Que ſur les obſcures années
Des malheureux, qui comme moi,
Sont forcez par les deſtinées,
De languir éloignez de toi.
Qu'enfin, revenant à Verſailles
Sur les aîles de la Santé,
Tu trouves l'Eure en liberté,
Baignant tes ſuperbes murailles,
Pour couler, ſelon tes déſirs,
Mépriſant ſon cours ordinaire,
Plus vive, plus belle, & plus fiere
De ne ſervir qu'à tes plaiſirs.

EGLOGUE.

Tircis & Climene.

TIRCIS.

CLIMENE, arrêtons-nous; laiſſons dans la prairie
Nos troupeaux confondus paître l'herbe fleurie;
Daigne ſur ce gazon m'écouter un moment.

CLIMENE.

Je le veux bien, Tircis; mais ne fais point l'Amant:
Tu me jures toujours la flamme la plus tendre;
Si tu veux m'en parler, je ne veux plus t'entendre.

TIRCIS.

Eh bien, Climene, eh bien, je contraindrai mes feux;

Le plaiſir de te voir me rend aſſez heureux.
Je ne te dirai point tout ce que ton abſence
Fit ſentir à mon cœur, d'ennui, d'impatience.
Je te laiſſe à penſer combien, à ton retour,
De plaiſirs imprévûs éprouva mon amour;
Tu ſçais de quels tranſports....

CLIMENE.

Ah! Berger, je te laiſſe.
Tu veux n'en point parler, tu m'en parles ſans ceſſe.

TIRCIS.

Demeure, c'en eſt fait.

CLIMENE.

Au moins ſonges-y bien;
Au moindre mot je ſuis.

TIRCIS.

Je ne t'en dis plus rien.
Vois-tu ſur ce côteau Silvandre & Célimene?
L'amour les a liez de ſa plus douce chaîne.
Regarde ce Berger dont le tendre hautbois,
De ſon aimable amante accompagne la voix;
Les oiſeaux attentifs ſuſpendent leurs ramages;
Ils inſpirent l'amour aux cœurs les plus ſauvages;
Ils ſont toujours aimez, & toujours amoureux.
Le bonheur véritable eſt d'être unis comme eux.

CLIMENE.

Depuis quand cet amour? car avant mon abſence,
Je n'ai point remarqué la même intelligence;
Avec ſoin Célimene évitoit le Berger.

N***

TIRCIS.

N***. Apprends par quelle adreſſe il a ſçû l'engager.
Depuis deux ans Silvandre adoroit Célimene,
Et depuis tout ce tems elle ignoroit ſa peine;
Du moins elle feignoit de ne la pas ſçavoir,
Quoique par mille ſoins Silvandre l'eut fait voir.
Dans nos danſes, jamais il ne choiſiſſoit qu'elle;
Il ſe paroit des fleurs qui plaiſoient à ſa Belle;
Il mêloit Célimene à tous ſes entretiens;
Il conduiſoit toujours ſon troupeau près des ſiens.
Que faire, que tenter, pour apprendre qu'il aime?
Un jour il s'aviſa d'un nouveau ſtratagême.
Il ſçait que ſa Bergere, en gardant ſes troupeaux,
Tendoit, pour s'amuſer, des piéges aux oiſeaux:
Silvandre en choiſit un, qu'il inſtruit avec peine
A redire après lui: J'adore Célimene:
Et quand enfin l'oiſeau ſçut aſſez prononcer
Les mots dont le Berger ne pouvoit ſe laſſer,
En l'inſtruiſant encore, il le porte à ſa cage,
Où la Belle attendoit un oiſeau plus ſauvage.
On ne l'apperçut point: le ſoir arrive enfin;
Célimene contente, emporte ſon butin;
Et careſſant l'oiſeau, lui tenoit ce langage:
Tu ne gémiras point d'un trop dur eſclavage.
Cher oiſeau, de tes chants, amuſe-moi toujours;
Tu ſeras, s'il ſe peut, mes uniques amours.
Je veux fuir des amans les trompeuſes promeſſes;
Sauve-moi de leurs feux, jouis de mes careſſes.
Hélas!

Hélas ! un jeune cœur peut t'aimer ſans danger.
Il n'en eſt pas ainſi quand on aime un Berger.
A ce diſcours naïf, qu'elle achevoit à peine,
L'oiſeau captif répond : J'adore Célimene.
Quelle ſurpriſe ! ô Ciel ! quel ramage nouveau :
Elle connoît Silvandre au diſcours de l'oiſeau.
Mais, quoiqu'elle craignît des chanſons ſi nouvelles,
Elle ne laiſſa pas de lui couper les aîles.
Combien de fois depuis elle entendit ces mots !
Au milieu de la nuit, ils troubloient ſon repos.
Ils l'éveilloient avant le retour de l'Aurore.
Quoi ! ſeroit-il donc vrai que Silvandre m'adore,
Diſoit-elle ? Je crains toujours de m'en flatter ;
Mais je me ſuis réduite à n'en pouvoir douter.
Hélas ! il ne pouvoit choiſir un cœur plus tendre :
Je m'en défends en vain, je n'aime que Silvandre.
Je n'aime que Silvandre, étoit ſon ſeul diſcours :
Elle vouloit ſe taire, & le diſoit toujours.
Un jour qu'on célébroit la fête de Cythere,
Silvandre en veut lui-même avertir ſa Bergere,
Lui préſente un Bouquet. Il ſera trop heureux,
Si la Belle veut bien s'en orner dans les Jeux.
Mais quel bonheur plus grand vient alors me ſurprendre ?
L'oiſeau redit cent fois, Je n'aime que Silvandre ;
Diſcours qu'il entendoit & le jour & la nuit,
Et dont, ſans le vouloir, on l'avoit trop inſtruit.

Célimene rougit, & Silvandre ſoupire.
***. Quoi! dit-il, votre cœur voudroit-il s'en dédire?
Elle ne répond rien, mais ſon tendre embarras
N'en exprima que mieux ce qu'elle ne dit pas.
Depuis cet heureux jour ils s'aiment ſans contrainte:
On ne voit point entr'eux de ſoupçon ni de crainte.
Pour eux les plus longs jours deviennent des momens;
Ils ſont, comme tu vois, l'exemple des Amans.

CLIMENE.

L'avanture eſt plaiſante, & l'adreſſe eſt nouvelle;
Elle méritoit bien de vaincre une cruelle.

TIRCIS.

Je dois bien-tôt t'offrir un oiſeau que j'inſtruis.

CLIMENE.

Je me garderai bien de parler devant lui.

our jamais nos ſoins & nos douleurs.
el plaiſir j'aurois à te ſuivre, N***,
i qui me plais à te voir vivre ;
qui t'ayant ſuivi toujours
ns cette route, où la Victoire
des dangers te guidoit à la gloire,
cent fois tremblé pour tes jours !
is hélas ! un cruel obſtacle
e je ne ſçaurois ſurmonter
s ton aide, ou ſans un miracle,
avertit qu'il faut s'arrêter.
ureux ſi j'étois à la place
tel Courtiſan, que l'on glace
s qu'on parle de s'écarter ;
tif à pourſuivre une grace,
eſſeux à la mériter !
ccompagner, je n'oſe rien attendre
n zéle que tu ne vois pas ;
nd Roi, daigne du moins entendre
x ce zéle ardent fait voler ſur tes pas.
ette Nymphe au front de neige,
e tu vas trouver à Barége,
toi répande, à pleines mains,
rne, dont l'onde ſalutaire
te le divin caractere
mmortaliſer les humains.
'ainſi, les Parques détournées,
ſſiſſant pour toi leur fuſeau,

Font d'efforts pour nous égarer.

Nous entrons ſouvent par caprice,
Dans le chemin le plus battu,
Et nous commençons par le vice
Pour arriver à la vertu.

Souvent une force étrangere
Captive notre liberté,
Et l'on eſt, par le choix d'un pere,
Ce qu'on n'auroit jamais été.

Encor ſi ce choix étoit ſage :
Mais hélas ! que conſulte-t'on ?
Le hazard, l'interêt, l'uſage,
Et preſque jamais la raiſon.

En vain le Ciel & la Nature
Condamnent cet aveugle choix ;
En vain notre cœur en murmure,
On n'en écoute point la voix.

le te voir me rend aſſez heureux.
:ai point tout ce que ton abſence
.mon cœur, d'ennui, d'impatience.
à penſer combien, à ton retour,
imprévûs éprouva mon amour;
quels tranſports....

CLIMENE.

Ah! Berger, je te laiſſe.
:n point parler, tu m'en parles ſans ceſſe.

TIRCIS.

c'en eſt fait.

CLIMENE.

Au moins ſonges-y bien;
e mot je ſuis.

TIRCIS.

Je ne t'en dis plus rien.
ce côteau Silvandre & Célimene?
a liez de ſa plus douce chaîne.
Berger dont le tendre hautbois,
able amante accompagne la voix;
attentifs ſuſpendent leurs ramages;
: l'amour aux cœurs les plus ſauvages;
jours aimez, & toujours amoureux.
véritable eſt d'être unis comme eux.

CLIMENE.

id cet amour? car avant mon abſence;
t remarqué la même intelligence;
Célimene évitoit le Berger.

N***

LA FOSSE.

ODE TRADUITE D'HORACE.

A FOSSE. AUx éclats, aux feux du Tonnerre,
On croit que Jupiter eſt le Maître des Cieux;
Des Parthes, des Bretons Céſar victorieux,
Eſt le viſible Dieu qui régne ſur la Terre.
Comment, ſous de lointains climats,
Du malheureux Craſſus les indignes Soldats,
De leur lâche ſang trop avares,
Ont-ils pû ſi long tems, aux yeux de l'Univers,
Vils époux de femmes barbares,
Vivre avec l'ennemi qui les mit dans les fers?

1 *Cælo tonantem credidimus Jovem Regnare.* Ode V. L. III.

2 *Comment ſous de lointains Climats, &c.*] Au nom des Parthes, dont Horace vient de parler, il ſe ſouvient de la lâcheté des Soldats de Craſſus, qui environ trente ans auparavant ſe rendirent à ces Parthes même, preſque ſans combattre, & racheterent leur vie par la ſervitude, dont il témoigne ſon indignation. C'eſt-là ce qui fait la liaiſon ſecrete qu'il y a entre les quatre premiers Vers, & le reſte de cette Strophe. Bien des gens ne la découvrent pas d'abord. Ils croyent qu'Horace s'eſt contenté de faire quatre Vers à la louange d'Auguſte, & que de là ſans aucune préparation, ſans aucune ſuite de ſens, il paſſe à une autre matiere. Ce qui n'arrive jamais ni à Pindare, ni à Horace: car quoique les Poëtes Lyriques ſemblent quelquefois ſortir de leur ſujet, ils ne font que ſembler, & il y a toujours un ſens ſecret qui lie la digreſſion.

Rome encor dans toute ſa gloire,
[1] Jupiter, Veſta, nos Faiſceaux, LA
[2] Les Boucliers ſacrez, nos Aigles, nos Drapeaux,
Leur honneur, tout étoit ſorti de leur mémoire.
[3] O de nos vieux Romains exemples ſuperflus!
O conſtance de Regulus,
Qui par un conſeil intrépide
Fit jadis comprendre au Sénat
Les dangers évidens de ſa pitié timide
Pour de lâches Soldats déſarmez ſans combat!

J'ai vû, j'ai vû, dit-il, les Temples de Carthage
Montrer avec pompe attachez
Nos armes, nos drapeaux dans la fuite arrachez
Des mains du Soldat ſans courage.
J'ai vû nos Citoyens, du Vainqueur inſultez,

1 *Jupiter, Veſta, &c.*] Jupiter eſt pris là pour le Capitole qui étoit dédié à Jupiter, & Veſta pour le feu ſacré qui étoit entretenu par des Vierges dans le Temple de Veſta.

2 *Les Boucliers ſacrez, &c.*] Il n'y en avoit qu'un d'abord, qui ſous le régne de Numa, fut envoyé du Ciel, & de la garde duquel, ſelon l'Oracle, dépendoit le ſalut de Rome. De peur qu'il ne fût pris, on en fit faire onze autres tous ſemblables, afin que le véritable caché dans ce nombre, ne pût pas être diſcerné.

3 *O de nos vieux Romains, &c.*] Voici une ſeconde tranſition qui eſt plus ſenſible que la premiere. La lâcheté des Soldats de Craſſus fait rappeller à Horace celle des Soldats de Régulus priſonniers chez les Carthaginois, laquelle lui fournit l'occaſion de parler de la fermeté de ce Chef Romain, & du conſeil qu'il donna au Sénat de ne point racheter ces Captifs.

A Fosse.

Traîner des fers honteux qu'ils ont trop méritez ;
J'ai vû les murs sans garde, & les portes ouvertes ;
Enfin j'ai vû ces champs, que nos mains ont détruits,
Cultivez maintenant, triompher de nos pertes
Par l'abondance de leurs fruits.

Vous croyez que plus fiers, sortant de l'esclavage,
Ils retourneront au combat ?
C'est vouloir perdre en vain le prix de leur rachat,
C'est de votre pitié faire un funeste usage.
Pensez-vous ranimer leur cœur ?
La laine ne peut plus reprendre sa blancheur,
Quand d'autres couleurs elle est teinte ;
Ni jamais un cœur abbatu,
Où la honte céde à la crainte,
Ne sent dans le péril renaître sa vertu.

Quand vous verrez le Daim timide,
Echappé des filets tendus pour l'arrêter,
D'un nouveau courage affronter
Le Chasseur de son sang avide,
Vous verrez sous vos étendards
Courir à de nouveaux hazards
Cet indigne Guerrier, qui rendu sans blessures,
Esclave soumis à son sort,
Ploya sous mille coups, & souffrit mille injures,
Dont l'eut pû garantir son épée ou la mort.

O gloire de Rome ternie !
Un Romain, vaincu ſans effort, LA FOSSE.
Avec ſon ennemi fait un honteux accord ;
Et cherche ſon ſalut dans ſon ignominie !
O Carthage ! ô fiers ennemis !
A quels affronts cruels nous avez-vous ſoumis !
Il dit, & ce diſcours ſi fier, ſi magnanime,
Oüi pour la premiere fois,
Ce conſeil dont lui-même il ſera la victime,
Etonne le Sénat incertain de ſon choix.

Cependant du même courage,
Captif du barbare Africain,
Il défend qu'on le traite en Citoyen Romain,
Par reſpect pour ce nom que flétrit l'eſclavage.
Il s'en fit une loi juſques à repouſſer
Sa femme & ſes enfans qui venoient l'embraſſer,
Et fixa ſur la terre un œil ſombre & ſévere.
Sa fermeté vainquit la pitié du Sénat,
Et ravi du ſuccès de ſon avis ſincere,
Il court s'immoler à l'Etat.

En vain on l'aſſuroit que le cruel Numide
Lui préparoit un long trépas ;
En vain tous ſes amis s'oppoſoient à ſes pas ;
Il fend la foule, il marche où ſon honneur le guide,
L'eſprit auſſi ſerein, que lorſque dégagé
Du poids des ſoins publics, dont il étoit chargé,

LA FOSSE.

Il quittoit des Cliens la troupe embarraſſante,
Pour aller, loin du bruit, aux champs délicieux
Ou du Venafre, ou de Tarente,
Goûter d'un doux loiſir les momens précieux.

Le P. Po-
ree.

ainſi l'on voit croupir ſans gloire
ns le crime ou dans le repos,
Magiſtrat que la Victoire
compté parmi ſes Héros.

ci j'apperçois l'Innocence
'on arrache aux ſacrez Autels,
qu'une injuſte violence
nole à des Dieux criminels.

à, je vois marcher la Victime
on ſacrifie à l'Interêt;
autorité légitime
te un illégitime arrêt.

'eres cruels & parricides,
endez un coupable effort;
gez que vous êtes nos guides,
n les Maîtres de notre ſort.

Vous pouvez nous montrer la route
nous devons porter nos pas;
raiſon veut qu'on vous écoute;
duiſez, mais ne forcez pas.

Un choix dont les périls extrêmes
is menacent bien plus que vous,
choix qui ſe fait pour nous-mêmes,
doit pas ſe faire ſans nous.

Ces douceurs ne me tentent guéres,
* * * Répondit le ruſé compere :
Il n'eſt point de félicité,
Ni de biens ſans la liberté.

Le Serpent & la Couleuvre.

Le Roi des Inſectes reptiles
D'une jeune Couleuvre étoit fort amoureux
Il prenoit des ſoins inutiles
Pour ſe rendre agréable à l'objet de ſes vœux.
Tantôt à replis tortueux
Il bondiſſoit près de ſa Belle ;
Tantôt, dans le deſſein de plaire à la cruelle,
Par un ſifflement tendre il exprimoit ſes feux.
Tous ſes voiſins vexez, & réduits à ſe plaindre,
Par lui ſe voyoient opprimer.
Qui ſçait beaucoup ſe faire craindre,
Ne ſçait guéres ſe faire aimer.
Je vois avec chagrin échouer ma conſtance,
Lui dit Sire Serpent ; je vais changer de peau ;
Peut-être à vos regards paroîtrai-je plus beau.
Je pourrois en venir juſqu'à la violence :
Mais auparavant je veux bien
Eſſayer encor ce moyen
De vaincre votre indifférence.
A te chérir, par-là ne crois pas m'engager ;
Lui répondit la Belle inéxorable :
Pour te faire eſtimer, & pour te rendre aimable,

C'eſt de mœurs, & non pas de peau, qu'il faut changer. L *

La Tubéreuſe & le Zéphire.

L'autre jour vous me careſſiez;
Près de moi vous vous empreſſiez;
Vous me diſiez que j'étois belle;
Vos ſoins & vos regards exprimoient votre ardeur;
Et votre cœur, hélas! plus tendre que fidelle,
Du plaiſir de m'aimer faiſoit tout ſon bonheur.
Mais aujourd'hui, de moi vous détournez la vûë;
Votre cœur, ni vos yeux ne me diſent plus rien;
De quelle erreur étois-je prévenuë!
Je vous croyois conſtant, mais je me trompois bien.
C'eſt en ces mots, qu'abandonnée,
Pouſſant un long & vain ſoupir,
Une Tubéreuſe fannée
Exhaloit ſon chagrin au volage Zéphir.
Ainſi par le perfide & parjure Théſée
Sur les rives de Naxe Ariane abuſée,
Les yeux baignez de pleurs, aux rochers d'alentour
Se plaignoit des tourmens que lui cauſoit l'amour.
Je ſuis, lui dit Zéphir, inconſtant, mais ſincere:
Les plus brillans appas n'ont qu'un tems pour charmer:
Vous n'avez plus de quoi me plaire;

Je n'ai plus de quoi vous aimer.
L. * *. Etes-vous jeune ? on vous courtiſe,
On vous témoigne de l'amour ;
Mais êtes-vous ſur le retour ?
On vous néglige, on vous mépriſe.

Le Rat & ſes Camarades.

Un Laboureur, riche Fermier,
Qu'on appelloit le Coq de ſon Village,
Avoit dans un vaſte grenier
Un gros amas de bled. Un Rat du voiſinage
En déroboit furtivement :
Le galant faiſoit bonne chere,
Et régaloit ſplendidement
Ami, parent, voiſin, compere,
Commere auſſi : la joye alla bon train ;
Chacun, tant que dura le grain,
Lui fit fête : maint paraſite,
Et maint flatteur, aſſidus courtiſans,
Se déclaroient ſes partiſans ;
Vantoient hautement ſon mérite.
Tel un écornifleur, expert en ſon métier,
A la table d'un Financier,
Qu'il exalte, qu'il préconiſe
Pour payer ſon écot, en louanges s'épuiſe.
Quand ce fut le tems de ſémer,
Le Villageois, du bled vendit une partie ;
L'autre dans ſes guérets deſtinée à germer,

Enſemença ſon champ : la ſource en fut tarie.
Quelle étrange péripétie !
Le grenier fut vuide un beau jour.
Le Rat abandonné mourut dans la miſere :
Plus de grain, plus de bonne chere ;
Adieu tous nos amis de Cour.

Le combat des Coqs.

Des Coqs au carnage acharnez,
S'entretuoient comme des forcenez.
Plus d'un guerrier hors de la tête
D'un coup de bec fatal eut les yeux emportez ;
Et maints Héros, à rouge crête,
Dans l'éternelle nuit furent précipitez.
On voulut par la paix terminer la querelle,
Ou du moins modérer leur fureur mutuelle,
Mais ce fut inutilement ;
Elle ſe ranimoit de moment en moment :
Rien ne put appaiſer la rage meurtriere
De nos féroces combattans ;
De preſque tous ſes habitans
Bien-tôt la baſſe-cour devint le cimetiere.
Tels on vit autrefois dans les champs Phrygiens
Combattre avec ardeur les Grecs & les Troyens,
Et de leur ſang rougir la terre
Aux pieds des murs fameux, par Neptune bâtis.
La ruine des deux partis
Eſt ſouvent le fruit de la guerre.

Le Berger & la Tourterelle.

L**. Lysandre conduiſoit ſon troupeau dans un bois,
Quand d'une Tourterelle il entendit la voix.
Touché de ce ton lamentable,
Il cherche; & voit l'oiſeau perché ſur un cyprès,
Où ſon chagrin inconſolable,
Par de fréquens ſoupirs exprimoit ſes regrets.
Que fais-tu-là, plaintive & tendre Tourterelle?
On ne lui répond rien: une ſeconde fois
Le Berger curieux l'interroge & l'appelle;
Hélas! tu l'entens, tu le vois,
Je pleure, lui répondit-elle;
J'ai perdu de mon ſort le compagnon fidelle.
J'aimois, je m'étois fait aimer;
Le trépas ſeul pourra calmer
Ma douleur profonde & mortelle.
Que ſa perte me fait ſouffrir!
Je céde, je ſuccombe à ma triſteſſe extrême;
Quand on a perdu ce qu'on aime,
On ne doit ſonger qu'à mourir.
L'objet de mon amour touche au ſombre rivage,
Je veux juſqu'au tombeau déplorer mon veuvage,
Et fuir de tout mortel le commerce importun.
Echos, ſeuls confidens de mes peines cruelles,
Deſert, qui chaque jour voyez couler mes pleurs,
Vous ne me verrez point par des ardeurs nouvelles
Me conſoler de mes malheurs.

Le Berger lui réplique ; aimable Tourterelle,
Vos ſentimens ſont des leçons L *
Qu'en ce ſiécle pervers on traite de chanſons ;
Votre conſtance eſt éternelle :
Que parmi nous la Parque ait terminé le ſort
Ou d'un ami ſincere, ou d'un époux fidelle ;
Deux ou trois jours paſſez font oublier ſa mort.

Les Songes.

PARTEZ, Songes, volez ; dit le Dieu du repos,
Couché ſur un lit de pavots :
De vos illuſions exercez la puiſſance ;
Tandis que la nuit en tous lieux
Fait régner un profond ſilence,
Jouez-vous des mortels, & faites-en des Dieux :
Ils partent. Phobétor & leur chef & leur pere,
Commande la troupe légere.
Bien-tôt ſans ordre & ſans diſtinction,
Le monde eſt renverſé ; tout change :
Tout eſt chez les humains dans la confuſion,
Tout ſe trouble, tout ſe dérange.
L'un follement ambitieux,
Régle le deſtin de la Terre ;
Et Jupiter du haut des Cieux
A ſon gré lance le tonnerre.
L'autre croit, nouvel Apollon,
Dans une eſpece de délire,
Enchanter le ſacré Vallon,

Auſſi-tôt qu'il touche ſa lyre.
L*** Le Sexe en eut ſa part. Celle-là, de l'Amour
S'imagine qu'elle eſt la mere,
Fille de l'humide ſéjour,
Et Souveraine de Cythere.
Celle-ci, dupe d'une erreur
Qui flatte ſon crédule cœur,
Prétend de l'aimable jeuneſſe
Etre la brillante Déeſſe.
Le Jupiter, étoit un aigreſin Gaſcon,
Paraſite, hableur: L'Apollon, un Poëte
Malgré Minerve intrus dans le ſacré Vallon:
La Venus, une jeune & fringante griſette:
Et l'Hébé chimérique, une vieille coquette.
A leur reveil tout diſparut: hélas!
Leur vain bonheur étoit l'ouvrage du menſonge.
Les biens, les grandeurs d'ici-bas
S'évanouiſſent comme un ſonge.

L'Ane & le Sanglier.

L'Asne, mauvais plaiſant, railloit un Sanglier,
Qui fierement lui dit, ſans ſe mettre en colere;
Je te forcerois à te taire,
Si je daignois te châtier:
D'un faquin tel que toi l'offenſe
Eſt digne de mépris, plutôt que de vengeance.

Le Tigre & le Renard.

L'

Un Tigre uſurpateur, hardi dans ſes projets,
Ayant conquis une vaſte contrée,
De ſes vaſſaux faiſoit curée.
Ils lui dirent; Seigneur, nous ſommes vos ſujets;
Tréve de ſang & de carnage;
Ceſſez d'exterminer les hôtes des forêts;
Nous vous apporterons chaque jour pour hommage,
Un tribut d'excellent gibier,
Et plus qu'il n'en faudra pour vous raſſaſier.
Ainſi vous n'aurez plus la peine
De courir les bois & la plaine.
Il accepta la propoſition.
Un Renard, vieux ſyndic de la gent tributaire,
Dit au peuple; je veux de cette oppreſſion
Vous affranchir; laiſſez-moi faire;
Chargez moi ſeulement de la commiſſion
De régaler demain le Tyran ſanguinaire.
On l'en chargea. Maître Renard
Formoit un grand deſſein: il partit un peu tard:
Le Tigre frémiſſoit déja d'impatience.
Sans lui rien apporter il parut devant lui,
Triſte, confus, tremblant, au moins en apparence.
Ferons-nous, dit le Roi, bonne chere aujourd'hui?
Sire, excuſez: en diligence

Je venois m'acquitter avec fidélité
L***. De l'impôt que l'on doit à votre Majeſté :
Mais un Tigre, quelle inſolence !
Sans reſpect en chemin m'a par force arrêté.
Où vas-tu ? m'a-t'il dit d'une voix formidable :
Je vais porter au Roi ces Perdrix, ces Faiſans,
Ces Marcaſſins, ces Ortolans,
Et ces Liévres ; c'eſt pour ſa table.
Au Roi ! traître, impoſteur, en me montrant les dents ;
C'eſt moi, c'eſt moi ſeul que pour maître
Tout ce pays doit reconnoître :
Pour vous commander je ſuis né ;
Réplique arrogamment le félon, le perfide.
A ces mots, ce mangeur avide
A dévoré votre dîné.
Conduis-moi vers celui dont l'orgueil me menace ;
Reprit, en faiſant la grimace,
Le Prince Hircanien, tranſporté de courroux ;
Et que le témeraire expirant ſous mes coups,
Reçoive par la mort le prix de ſon audace.
Je vais vous le montrer, répond
Le malin pourvoyeur ; c'eſt ce que je ſouhaite.
A l'inſtant, il le mene au bord d'un puits profond.
De l'ennemi c'eſt ici la retraite ;
Il faut vous en venger ; vous le voyez, Seigneur ;
Ne différez point ſa défaite ;

Tout le veut, la raiſon, l'interêt & l'honneur.
Le tigre approche, voit dans le puits ſon image; L
Et s'imagine voir, à cet aſpect trompeur,
L'inſolent qu'il pourſuit. Pour contenter ſa rage,
Il s'y jette; & périt dupe de ſon erreur.
Un malfaiteur ne peut ſe ſouſtraire au ſupplice;
Et s'il échappe à la Juſtice,
Rarement il échappe à ſa propre fureur.

Le Viſage & le Maſque.

Le Maſque diſoit au Viſage,
J'ai de l'avantage ſur vous:
Je trompe les yeux des jaloux:
Par moi l'Amant timide à l'objet qui l'engage
Peut déclarer ſes tendres feux.
Utile & favorable au myſtere amoureux,
Commode au galant badinage,
Je prends la forme que je veux:
Je ſuis ami des ris, de la danſe, & des jeux.
Originaire de Veniſe,
Etat républiquain, j'aime la liberté,
Et ma préſence l'autoriſe:
Je dérobe aux regards votre difformité:
Quand il le faut, je ſçai par ma puiſſance...
L'autre indigné d'une telle arrogance,
Dit, en l'interrompant; c'eſt trop de vanité
De prétendre obtenir ſur moi la préférence,
Miſérable farceur; pour tout mérite au plus,

L**.

Vous n'avez que ma reſſemblance,
Dont vous faites bien des abus.
Moi, je ſuis le miroir de l'ame,
L'organe de l'eſprit, l'interprête du cœur;
Je ne déguiſe rien: & vous, lâche impoſteur,
Vous ſervez au métier infâme
D'un Hiſtrion, d'un Bâteleur.
Rougiſſez de honte: du vice
Vous êtes auteur, ou complice,
Sans cervelle, ſans yeux, ſans raiſon, ſans pudeur:
Et ma ſincérité vaut bien votre artifice.

Fin du quatriéme Volume.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier un Ouvrage qui a pour titre, *Bibliotheque Poëtique*. A Paris, ce 10 Janvier 1744.

Signé, DE MONCRIF.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le Sieur LE FORT DE LA MORINIERE, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Manuſcrit qui a pour titre : *Bibliotheque Poëtique, &c.* s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer l'Ouvrage ci-deſſus ſpécifié, en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *douze* années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance, comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel deſdites Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant que de les expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & en-

joignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le neuviéme jour du mois de Mars l'an de grace mil ſept cent quarante-trois, & de notre Régne le vingt-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 183. *fol.* 154. *conformément au Réglement de* 1723. *qui fait défenſe, art.* 4. *à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement ; & à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris huit Exemplaires preſcrits par l'Article* 108. *du même Réglement. Ce préſent Privilége regiſtré, à la charge par ledit Sieur* LE FORT *de ne rien prendre dans les Livres imprimez, dont il y a Privilége ſubſiſtant, ſans le conſentement des Propriétaires deſdits Priviléges, conformément à ſon engagement porté ſur le Regiſtre ſigné dudit Sieur* LE FORT *le* 21 *Mai* 1743. *A Paris le* 21 *Mai* 1743.

SAUGRAIN, Syndic.

Je ſouſſigné reconnois avoir cédé le préſent Privilége à M. BRIASSON, Libraire, ſuivant les conventions faites entre nous. A Paris le 6. Novembre 1744.

LE FORT DE LA MORINIERE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, fol. 318. *conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du* 15. *Août* 1703. *A Paris le* 8. *Novembre* 1744.

VINCENT, Syndic.

PRIVILEGE DU ROI.

S, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: amez & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-revôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Ci-res nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien T LE FORT DE LA MORINIERE, Nous a fait expoſer oit faire imprimer & donner au Public un Manuſcrit titre : *Bibliotheque Poëtique, &c.* s'il Nous plaiſoit de nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires : A CES ulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons rmettons par ces Préſentes de faire imprimer l'Ouvrage cifié, en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre ndant le tems de *douze* années conſécutives, à compter datte deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à toutes for-nes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, er, vendre, faire vendre ni contrefaire ledit Ouvrage, aucun extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit d'au-correction, changement ou autres, ſans la permiſſion r écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de le confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers ers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expo-us dépens, dommages & interêts; à la charge que ces nt enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Com-Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la , que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre on ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, confor-uille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel ites; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Régle-rairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'a-expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même obation y aura été donnée, ès mains de notre très-hevalier le Sieur Dagueſſeau Chancelier de France, de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux ans notre Bibliotheque publique, un dans celle de du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal eur Dagueſſeau Chancelier de France; le tout à peine réſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & en-